

Numéro 9 / Année 2014

Synergies Europe

Revue du GERFLINT

Énonciation et Neurosciences Cognitives

Coordonné par Abdou Elimam



Synergies Europe

Numéro 9 / Année 2014

Énonciation
et Neurosciences Cognitives

Coordonné par Abdou Elimam



REVUE DU GERFLINT
2014

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies Europe est une revue francophone de recherche en Sciences Humaines et Sociales particulièrement ouverte à la coopération scientifique, linguistique et culturelle dans tous les domaines des sciences du langage et de la communication internationale.

Sa vocation est de mettre en œuvre, en Europe, le Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants: défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux

Libre Accès et Copyright : © **Synergies Europe** est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code de la Propriété Intellectuelle. La reproduction totale ou partielle, l'archivage, l'auto-archivage, le logement de ses articles dans des sites qui n'appartiennent pas au GERFLINT sont interdits sauf autorisation ou demande explicite du Directeur de publication. La Rédaction de *Synergies Europe*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : Annuelle
ISSN 1951-6088

Directeur de publication

Jacques Cortès, Professeur émérite,
Université de Rouen, France

Président

Jean-René Garcia, Professeur de Droit
Université Paris 13 - Sorbonne Paris Cité.
Conseiller auprès des Secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, France

Rédacteur en chef

Abdou Elimam, Docteur d'État de l'Université de Rouen
(France) et Professeur de Linguistique.

Titulaire du titre et Éditeur : GERFLINT

Siège en France

GERFLINT

17, rue de la Ronde mare

Le Buisson Chevalier

27240 Sylvains les Moulins - France

www.gerflint.fr

gerflint.edition@gmail.com

Contact de la rédaction:

synergies.europe.gerflint@gmail.com

Comité scientifique

Serge Borg, Maître de Conférences HDR qualifié,
Université de Franche Comté (France) ; Constantin
Dorin Domuta, Directeur des programmes de
recherche à l'Académie roumaine, filiale de
Cluj-Napoca (Roumanie); Clara Ferrão Tavares,
Insituto Politécnico de Santarém (Portugal) ; Michael
Kelly, Professeur à l'Université de Southampton
(Royaume-Uni) ; Aleksandra Ljalikova, Maître de
Conférences à l'Université de Tallinn (Estonie) ; Nelson
Vallejo-Gómez, Chargé de mission Amériques - FMSH
(France).

Comité de lecture

Mahfoud Mahtout, Université de Rouen (France) ;
Marie Berchoud, Université de Bourgogne (France) ;
Kamila Sefta, Université Sorbonne Nouvelle Paris
3 (France) ; François Gaudin, Université de Rouen
(France); Laurence Rosier, Université Libre de
Bruxelles, (Belgique); Valérie Delavigne, Université
Sorbonne Nouvelle Paris 3 (France).

Patronages

Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris,
Ministère français de l'Éducation nationale, de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (DREIC).

Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies Europe
<http://gerflint.fr/synergies-europe>



EM
CSH fondation
maison des
sciences
de l'homme



Indexations et références

DOAJ
EbscoHost (Communication Source)
Ent'revues
Héloïse
MIAR
Mir@bel
MLA
ROAD
SHERPA-RoMEO
Ulrich's

Synergies Europe, comme toutes les *Revues Synergies du GERFLINT*, est indexée par la Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (*Pôle de soutien à la recherche*) et répertoriée par l'ABES (*Agence Bibliographique de l'Enseignement Supérieur, Catalogue SUDOC*).

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage, littératures francophones et didactique des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité

Énonciation et Neurosciences Cognitives

Coordonné par Abdou Elimam



Sommaire



Didier Bottineau	7
Préface	
Abdou Elimam	15
Présentation	
Objet commun, angles d'attaque différents : prospections conceptuelles et méthodologiques	
Abdou Elimam	23
Neurosciences et énonciation : nouveaux enjeux pour la linguistique	
Francis Tollis	45
<i>La neurosémantique épistémique</i> de Maurice Toussaint (1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960)	
Approches submorphologiques : la cognématique	
Gabrielle Le Tallec-Lloret	73
Nouvelles perspectives de recherche en linguistique post-guillaumienne : cognématique et relation interlocutive	
Stéphane Pagès	87
L'iconicité phonologique à la lumière des neurosciences cognitives. Un exemple d'application à l'espagnol à travers la théorie des cognèmes (D. Bottineau)	
Michaël Grégoire	107
Théorie de la saillance submorphologique et neurosciences cognitives	
Opérations, discours et traces d'activité énonciative	
Claude Manuel Delmas	123
Perception, énonciation, genre	
Laurent Fauré	141
Traces énonciatives d'intersubjectivité et interception des états mentaux : le cas des métapraxèmes	
Philippe Martin ,	161
Ondes cérébrales et contraintes de la structure prosodique	

Varia

Reine Berthelot	179
Accueil et Migration. Pour une prise de compte des langues et cultures d'origine dans l'enseignement/apprentissage du français	
Lamprini Kakava	191
La caricature en tant que support pédagogique à visée (inter)culturelle	

Annexes

Glossaire.....	205
Profil des auteurs	217
Consignes aux auteurs de la revue <i>Synergies Europe</i>	223
Le GERFLINT et ses publications	227



Didier Bottineau

CNRS, MoDyCo, Université Paris Ouest (Nanterre), France

Énonciation et neurosciences cognitives. Dans sa formulation même, le titre de ce numéro de *Synergies Europe* laisse entendre la nécessité et la difficulté de faire se rencontrer deux domaines de recherche. A priori, l'adjectif *cognitives* pourrait, en facteur commun, porter aussi bien sur *énonciation* que sur *neurosciences*. L'expression *neurosciences cognitives* est instituée : le moteur de recherche google en détecte 113000 occurrences en langue française (1^{er} novembre 2011) et wikipedia définit ce terme comme « le domaine de recherche dans lequel sont étudiés les mécanismes neurobiologiques qui sous-tendent la cognition (perception, motricité, langage, mémoire, raisonnement, émotions...). C'est une branche des sciences cognitives qui fait appel pour une large part aux neurosciences, à la neuropsychologie, à la psychologie cognitive, à l'imagerie cérébrale ainsi qu'à la modélisation. ». Cette définition pose clairement l'objet étudié, ses composantes, l'articulation interdisciplinaire et la méthodologie. Pour sa part, le terme *énonciation* en linguistique est défini (dans wikipedia) comme « l'acte individuel de production d'un énoncé, adressé à un destinataire, dans certaines circonstances ». L'article en question ne fait pas mention des « théories de l'énonciation », lesquelles ne semblent pas bénéficier à ce jour d'un article spécifique, pas plus que de l'accès à une ou des références évidentes qui en fixeraient les contours.

La tâche complexe de ce numéro de *Synergies Europe* est entre autres de couvrir à la fois la question de « l'énonciation » et des « théories de l'énonciation » dans leurs relations aux neurosciences cognitives. Un indice de la difficulté est encore fourni par l'article « énonciation » de wikipedia : le terme *cognition* (ou ses dérivés) en est totalement absent, si ce n'est sous la forme du lien « grammaire cognitive », en toute dernière position. Par curiosité, tentons alors la combinaison inédite « énonciation cognitive », qui nous est inspirée par une interprétation ludique du titre de ce numéro. Elle n'est détectée qu'en six occurrences, dont une dans la version française de *Lire Wittgenstein, dire et montrer* de Joachim Schulte (traduit par Marianne Charrière et Jean-Pierre Commetti, L'Éclat, 1992). L'expression est-elle interdite au point de susciter une telle autocensure et la nécessité du détour par la traduction pour la voir surgir sous la forme d'hapax quasiment transgressifs ? La recherche (google) des termes associés *énonciation* et *cognition*, cette fois non regroupés en une expression par

des guillemets, livre des résultats non moins parlants : en « pole position », l'appel à communications du présent numéro, signe de son actualité et de sa saillance dans l'environnement détectable de ces co-occurrences ; à la suite, une série d'études pointant le caractère problématique de la relation entre ces notions dans des domaines particuliers et généraux, comme celle de Mathieu Valette en 2006 (« Énonciation et cognition, deux termes in absentia pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume »), celle de Gilbert Lazard en 2007 (« La linguistique cognitive n'existe pas », en réponse à Fuchs et Victorri 2004 *La linguistique cognitive*, et suivi en 2009 d'une réponse de Catherine Fuchs, « La linguistique cognitive existe-t-elle ? ») ; enfin, une série d'études particulières pointant les liens possibles entre énonciation et cognition, comme celle d'Abdou Elimam (2013 : 85-91) : « Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation¹ », cette expression *linguistique cognitive de l'énonciation* étant elle-même un hapax à ce jour, donc une création originale.

Le terrain sur lequel s'engage ce numéro est caractérisé par un contraste cinglant. D'un côté, la nécessité et légitimité de soumettre l'énonciation à l'épreuve des neurosciences est évidente depuis longtemps. Elle tient à un ensemble de raisons explicitées par Abdou Elimam dans le premier article de ce recueil : la fonction de langage repose sur des processus, elle est opératoire, elle articule des actes de représentation et d'expression, elle implique des structures de conceptualisation elles-mêmes dynamiques ; elle articule le raisonnement et l'émotion, l'action et la perception. La parole, les langues et le langage humains, chacun à son niveau, sont des instanciations particulières de la relation corps (au singulier et au pluriel) dans le monde / esprit dans le(s) corps (isolés et en interaction), relation que l'on pose provisoirement et à titre « conservateur » en ces termes binaristes avant d'approfondir la question. Les objets et processus décrits ou postulés par l'énonciation, les théories de l'énonciation et les linguistiques cognitives de tous paradigmes (le générativisme chomskyen issu de l'émergence du paradigme cognitiviste computationnel en réaction au behaviorisme ; les linguistiques cognitives issues du déclin de la sémantique générative ; le connexionnisme ; la cognition dite des « 4 E » par Menary : *embodied, embedded, enactive, extended*) entrent naturellement dans l'espace exploré par le radar des neurosciences avec leurs questionnements et leur méthodes : peut-on faire en sorte que des processus spéculatifs comme « le tenseur binaire radical » de la psychomécanique ou « le parcours » de la théorie des opérations énonciatives puissent un jour être considérés comme émergents à partir de l'activité neurophysiologique observable ou modélisable, et être pris en compte comme des concepts heuristiques opératoires au sein des neurosciences qui se les approprieraient avec leurs propres protocoles ? D'un autre côté, cette évidence que l'on peut qualifier de « puissancielle », ou « programmatique » dans les conclusions de l'article d'Abdou Elimam, demande à être étayée par un travail préparatoire conséquent en vue de la

rendre « actualisable ». Il s'agit d'abord de reconnaître que la cognition langagière a constitué un objet d'étude bien antérieur à l'apparition du terme cognition, ce qui fait par exemple qualifier Gustave Guillaume d'« aïeul tutélaire de la linguistique cognitive à la française » par Rastier en 1993. Il s'agit ensuite d'expliciter précisément ce en quoi une théorie énonciative en linguistique est cognitive au point de s'exposer à l'appropriation en tant qu'outil heuristique (et plus si affinités) au sein des neurosciences cognitives. Et il ne s'agit pas encore, loin s'en faut, de concrétiser une désirable *neuro-énonciation*, terme apparemment encore inédit d'après google. On ne trouvera donc pas encore, dans ce numéro, d'étude à proprement parler « neuro », en particulier neurophysiologique, et c'est précisément ce qui justifie son existence.

Ce que l'on y trouvera, en revanche, c'est la mise en perspective de certains aspects des théories de l'énonciation de nature à soulever un questionnement exploitable du point de vue des neurosciences. De manière lapidaire, on dira pour commencer que l'énonciation interroge la cognition langagière « côté âme », en proposant des modèles de processus munis de propriétés neuro-compatibles, alors que les neurosciences cognitives interrogent la cognition « côté corps », en cartographiant des zones d'activité, en mesurant des temps de réaction, en modélisant des interconnexions étendues sur des fréquences de décharges définies. La cognition « côté âme » est typiquement représentée par les théories que l'on pourrait rapprocher des automatismes psychologiques de Pierre Janet : le générativisme chomskyen, anti-énonciatif en ce qu'il fonctionne indépendamment de la question du sens et de la relation empirique liant le sujet à autrui et aux circonstances ; la psychomécanique guillaumienne, énonciative en ce qu'elle se présente globalement comme un générateur d'actes d'expressions (sémantiques) lui-même formé d'une orchestration de générateurs d'actes de représentations (les psychosystèmes de langue), avec leur principe chronologique (le temps opératif, qui pourrait exister sous une forme différente chez Chomsky), leur modèle topologique (le tenseur binaire radical) et séquentiel (tensions et saisies). Le générateur guillaumien est énonciatif en ce qu'il est un générateur formel du sens qui peut être modélisé hors contexte en amont de sa mise en œuvre (les psychosystèmes de langue) mais ne s'observe que réalisé par sa mise en œuvre (actualisation) lors de la production de discours contextuellement situé. Cette distinction langue / discours, comprise comme moteur cognitif disponible et utilisable, se prête par principe au questionnement neuro-cognitif. Toutefois, cette formulation initiale soulève un certain nombre de questions et de problèmes, que diverses approches énonciatives s'emploient à traiter, faisant par là-même progresser la neurocompatibilité des propositions effectuées. Ces questions semblent pouvoir être ramenées à un problème unique, celui de la question de la séparation des « côté corps » et « côté « âme » que l'on posait initialement. La discussion commence avec Maurice Toussaint (article de Francis Tollis, ce volume), qui

n'a eu de cesse de contester le binarisme guillaumien, tant du côté de la topologie (contestation du tenseur binaire radical) que de celui de la sémantique (contestation du statut des actes de représentation) ; cette entreprise suppose un double ancrage matériel et empirique : d'une part, le modèle se veut compatible avec les connaissances de la dynamique neuronale (*neurosémanique* épistémique) et de la psychologie développementale piagétienne (génétique) ; d'autre part, il prend en compte l'expérience de l'articulation motrice du signifiant vocal et de ses effets perceptuels (à partir de *Contre l'arbitraire du signe*). Les propositions de Toussaint peuvent être débattues, en particulier la question de la reprise d'un modèle génétique au niveau des systèmes de langue, mais l'apport crucial réside dans un réancrage de la pensée guillaumienne dans *les deux corps* qui encadrent l'activité langagière, l'infacorps neuronal (inaccessible à l'expérience sensible) et le supracorps somatique (sensible et contrôlable par la motricité). Ainsi, Toussaint, en raisonnant sur la théorie de Guillaume, parvient à atténuer la disjonction des côtés corps et âme en faisant du second le croisement ou la synthèse des modes opératoires propres aux deux niveaux d'analyse du premier, ce qui est une importante contribution en vue d'un rapprochement vers les neurosciences cognitives.

Cette question de la matérialité et de la corporéité des processus cognitifs langagiers est omniprésente dans le volume. Elle intéresse en premier lieu les approches qui accordent à l'expérience du signifiant linguistique un rôle crucial dans la modélisation des processus sémantiques qu'on leur prête. Du côté de la submorphémie grammaticale, ceci concerne la cognématique, proposée par l'auteur de ces lignes depuis 1999, convoquée dans ce volume par l'étude de Gabrielle Letaltec sur l'évolution de la linguistique du signe à celle du signifiant et la relation cognématique / interlocution chez les hispanistes français, et par celle de Stéphane Pagès sur l'iconicité phonologique et son application au marqueur *a* en espagnol. Dans le domaine du lexique, il s'agit ici de la théorie de la saillance submorphologique de Michael Grégoire, qui traite de mécanismes d'invariance et d'énantiosémie. La corporéité de l'expérience langagière ne se limite pas à celle du signifiant grammatical ou lexical avec leurs composantes submorphémiques, elle concerne également l'énoncé dans son extension temporelle. Ceci nécessite une approche temporalisée de la syntaxe, dont on trouve les prémisses chez Valin (*Perspectives psychomécaniques sur la syntaxe* en 1981), une systématisation dans les travaux en chronosyntaxe d'Yves Macchi depuis les années quatre-vingt ; et une approche temporalisée de la construction du sens comme on la trouve chez Cadiot et Visetti (motifs, profils, thèmes) et encore chez Yves Macchi avec la chronosémanique. Ce type d'approche est ici représentée par l'étude de Claude Delmas sur le conflit de genre entre le sujet et l'attribut, en partie fondée sur une relation chronosémanique / chronosyntaxe. Enfin, la corporéité de l'expérience langagière réside également

dans celle de l'intersubjectivité, que l'on peut lapidairement scinder en dialogisme et dialogalisme : le dialogisme, ici défini comme le rapport que le sujet parlant met en scène entre une figuration abstraite de lui-même comme source du dire apparent (le locuteur) et des figurations d'autres sources énonciatives fictives ou avérées, nécessaires ou utiles à la construction de positionnements médiatifs et polémiques ; et le « dialogalisme », ou traitement des rapports interlocutifs éprouvés dans le dialogue ou anticipés dans les productions langagières non immédiatement interactives. Cette question est centrale pour l'étude des métapraxèmes de Laurent Fauré, pour l'émergence de la théorie de la relation interlocutive de Douay et Roulland que l'étude de Letallic articule avec la cognématique, et pour la section de l'étude de Delmas qui relie l'approche chronosémantique aux faits de présupposition et de médiativité. Cet intérêt pour la pluralité intersubjective est à la fois ancien et récent : ancien pour la question de l'énonciation au sens ducrotien, la polyphonie, la médiativité ; récent pour la théorie de l'interlocution, qui voit la morphosémantique grammaticale des systèmes de langues comme les marqueurs de configurations dynamiques abstraites et répliquatives de la relation interlocutive en termes de conjonction et disjonction. Il ne s'agit pas d'encoder des configurations dialogales matérielles articulant des interlocuteurs empiriques : ce modèle possède une dimension épistémogénétique comparable à celle de Toussaint, pour le domaine de la synthèse de ce qu'on pourrait appeler la cognition de l'interlocution. De la même manière, le dialogisme, longtemps réservé aux études du discours, fait désormais l'objet de recherches théoriques sur des faits de langues comme le conditionnel en s'appuyant occasionnellement sur des analyses submorphémiques, ce qui rend possible une articulation à la fois avec les analyses submorphémiques comme la cognématique et la théorie de la relation interlocutive. Pour le raccord avec les neurosciences, il convient de souligner le caractère social de l'ensemble de ces approches. Sous cet angle, elles contrastent avec le guillaumisme, centré sur l'étude de la langue hébergée par un sujet parlant théorique envisagé hors de l'interaction réservée au discours. Du côté de la cognition à l'américaine, on observe actuellement les développements corrélatifs de la sociolinguistique cognitive et de la linguistique sociocognitive (pour les méthodes et objectifs, cf. l'étude de W. Hollman en libre accès²). D'un côté comme de l'autre, ces courants sont voués à alimenter le domaine plus vaste des neurosciences sociales, dont certains tenants comme Chris Frith disent travailler sur le *nous*. L'articulation corps / socialité en œuvre dans le devenir de l'énonciation concerne les sciences cognitives en général et les propositions réalisées dans le volume ici présent sont de nature à contribuer au rapprochement.

Pourquoi cette question est-elle aussi importante ? Parce qu'elle rend nécessaire l'intégration à la linguistique de concepts à ce jour encore largement exotiques tels que l'enaction, la perçaction, la complexité, la vicariance, diversement représentés dans

ce volume. Pour en comprendre les enjeux, résumons succinctement comment ils ont fait leur nécessaire apparition dans mes propres travaux dans le sillage des questions soulevées par la cognématique. La théorie des cognèmes s'est imposée par nécessité à l'occasion de ma thèse (1999) consacrée à la syntaxe de l'infinitif anglais dans le cadre guillaumien. Il s'agissait de discuter de la pertinence de l'application du modèle psychomécanique à l'anglais en renonçant à une chronogenèse classique, inadéquate pour cette langue compte tenu de la pauvreté flexionnelle du verbe de langue, et de lui substituer un modèle de la construction des relations syntaxiques sujet / prédicat à partir d'une forme primitive *to*. A ce stade, l'originalité ne réside que dans l'application à la syntaxe et à la construction du discours de modèles que la psychomécanique orthodoxe réserve à la morphologie des formes de langue. Mais l'élaboration du modèle suppose la prise en compte de *to*, des auxiliaires modaux et grammaticaux dont *do*, et leur mise en système repose pour une part sur la prise en compte d'analogies submorphémiques comme *t/d* de *to/do*, comme le fait Guillaume pour les temps verbaux du français, le *r* de l'infinitif et du conditionnel, et bien d'autres. Dans le cas de l'anglais, cette démarche s'avère anormalement surproductive par rapport au français, englobe nombre d'observations disparates effectuées par Bloomfield, Bolinger et bien d'autres (dont Claude Delmas, à l'époque de sa propre thèse, avec la suggestion *who = wh-o*). Il apparaît rapidement que l'ensemble de la morphosémantique grammaticale de l'anglais s'explique par des éléments formateurs auxquels on peut attribuer un processus élémentaire de traitement sémantique, souvent en relation avec l'articulation phonatoire : les cognèmes, qu'Abdou Elimam préférerait voir nommer « phognèmes » (ce volume), non sans raison. Mais à l'époque (1999-2005), les cognèmes n'étaient encore qu'un marqueur d'encodage : côté âme, des processus cognitifs munis d'un certain profil ; côté corps, des articulations qui les reproduisaient iconiquement par des moyens somatiques (moteurs et perceptuels), les rendant intelligibles pour l'allocutaire. Le marquage vocal n'était que le transmetteur d'un profil mental, d'où l'accent mis sur le versant cognitif dans la terminologie. La cognématique de ces années exploratoires a rencontré une hostilité parfois acerbe de certains anglicistes, et le fait est que vu de l'intérieur de la linguistique, dans l'ignorance de ce qui se passait ailleurs, elle paraissait bien isolée et une curieuse poursuite du guillaumisme qui renouerait avec le phonosymbolisme. Les choses changent avec mon adhésion à l'Association pour la Recherche Cognitive, une suggestion de François Rastier, de nature à faire contextualiser ce travail dans une perspective plus interdisciplinaire. Les écoles d'été sur l'enaction de 2006, 2007 et 2008 déterminent l'explicitation du véritable terrain d'action des cognèmes : l'articulation n'encode pas la cognition, elle en est le vecteur, pour autrui (parole vocale adressée) comme pour soi-même. La parole serait une exécution ou une simulation motrice permettant d'amorcer des actes de synthèse sémantique : nous voilà au cœur de la corporéité de la phénoménologie merleau-pontyenne, et dans l'*embodiment*

radical de l'enaction (pas celui des contenus des représentations, mais celui des actes qui en permettent l'avènement). L'enaction amène à reconsidérer le signifiant comme la réexécution de gestes et la restaurations d'impressions sensibles déjà éprouvées antérieurement dans le cadres d'autres direns déjà rencontrés dans l'interaction avec autrui ou soi-même : l'ancrage corporel, moteur et sensoriel, fonde la récupération de connaissances et d'états mentaux enregistrés dans le rapport à autrui. La sémantique de la vocalisation est donc ancrée dans l'interaction, la socialité, le dialogisme, la normativité des modèles antérieurs, l'exemplarisme ; elle ne peut être de type cratylien (qui suppose un acte de logothèse, la détermination créatrice et fondatrice d'une adéquation entre le mot et l'Idée au sens platonicien, pas son apparence sensible). La parole est donc désormais envisagée comme une technique motrice, vocale, de contrôle d'actes de conceptualisation intentionnelle, pour soi-même comme pour autrui : elle joue un rôle direct dans l'auto-détermination d'états mentaux, d'actes de conscience (de soi dans le monde face à autrui et en engagement situationnel). Une *technique* d'auto-détermination des formes et contenus de la conscience par la seule action du corps et indépendamment de l'environnement : une discipline corporelle permettant de tout (se) faire imaginer en n'importe quelles circonstances, comme parler du désert dans une salle de classe où rien d'autre que le mot *désert* ne saurait susciter une conjonction attentionnelle sur un objet absent que l'on peut faire imaginer à qui ne l'a jamais vu, même en photo. Une technique, pas la seule - celle qui repose sur des unités (lexicales, grammaticales), des règles d'enchaînement (syntaxiques) et de variations prosodiques extraites d'un historique dialogique d'interactions verbales, et sur des habitudes d'enchaînement logique et rhétorique, à la différence de la perception et de l'action non verbale, sous-tendus par d'autres types de normativités et d'entraînements. Le langage devient une interface enactive parmi d'autres, il permet de produire des actes de connaissance d'un format précis.

Tout ceci rend nécessaire un paradigme de linguistiques informées de la 4-E cognition, la reconsidération des actes de signification en tant que coordinations intersubjectives incarnées génératrices d'actes mentaux corrélatifs typiquement langagiers (qui sont une forme d'intelligence parmi toutes celles dont l'humain est capable), avec les conséquence que cela a pour la syntaxe, la morphosémantique lexicale et grammaticale, la chronosémantique, la médiativité. Ces orientations requièrent également la reconsidération de la question de l'expérience du sens : le sens linguistique comme opération de synthèse médiée par des actes vocaux, lui-même articulée par rapport à cette autre synthèse qu'est la perçaction, la création d'une impression sensible de monde ambiant où s'inscrivent les projections anticipatrices de simulation motrices mémorisées. Voir la chaise comme objet sur lequel on s'assied comme le fait l'être humain avec son corps de référence, le mur comme objet qui arrête la marche du bipède

qui l'a imaginé et construit, la perçaction est la synthèse d'un Umwelt qui articule ce que pose le signal traité et ce que présupposent et impliquent les simulations motrices que l'on y incruste à la manière d'un acte de prédication. La vision est l'art de synthétiser à partir d'un échantillon de signaux ambiants, un théâtre d'actions prévisibles et possibles, un « opéra » offert à l'engagement du corps, lui-même introduit à sa propre conscience de lui-même dans cet environnement simulé par la même opération. La parole s'ajoute à cela comme une intervention vocale qui modifie les conditions de percevabilité réelles ou simulées de cette opéra de synthèse, de manière à le rendre plus signifiant qu'il ne l'est déjà, et différemment. Le langage ne parle pas du monde en tant que prédonné ; la parole intervient sur la synthèse perçactive automatique, immédiate et inconsciente d'elle-même, en en modifiant intentionnellement et consciemment les propriétés, faisant advenir de nouvelles strates de sens vécu et thématiques par l'action qui l'engendre - d'où l'impression que le langage parle du monde « préexistant », l'illusion efficace de la référence, l'évidence nécessaire de la relation encodage / décodage et de la transmission du sens. On peut penser la parole humaine comme une intervention motrice sur la perçaction selon des modalités normatives et sociales, une langue comme le système de ressources coordonnables à cet effet, et le langage comme la discipline éthologique propre à l'espèce qui regroupe ces systèmes vicariants. Par ce type de questionnement, on peut concevoir le langage comme un objet omnidisciplinaire, que peuvent s'approprier les disciplines particulières en se répartissant les tâches et en intégrant mutuellement les produits des avancées des autres.

La relation énonciation et neurosciences étudiée dans ce volume est tout sauf anodine. Elle contribue à faire progresser l'examen de la nature profonde de l'activité langagière, de sa contribution à la formation de la condition humaine, et à faire formuler un questionnement cohérent qui intègre et articule d'entrée de jeu les participations des différentes disciplines intéressées, elles-mêmes amenées à reconsidérer des éléments de leur questionnement de l'intérieur. Le présent volume est appelé à apporter une contribution significative dans cette direction.

Notes

1. In: *Synergies Espagne* n°6/2013, Charles Bally : *Moteur de Recherches en Sciences du Langage*, Sophie Aubin (coord.), [En ligne]: http://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article5Abdou_Elimam.pdf [Consulté le 20-11-2014].
2. http://www.academia.edu/937867/Constructions_in_cognitive_sociolinguistics [Consulté le 20-11-2014].



Abdou Elimam

Docteur d'État de l'Université de Rouen (France)
et Professeur de Linguistique

Le choix de notre thème « énonciation et neurosciences cognitives » ne nous a pas fait succomber aux sirènes de la mode cognitive. En fait les fondateurs de ce que, de nos jours, il est convenu d'appeler « l'énonciation », avaient précisément intégré le paramètre subjectif de l'acte de parole. Cette activité centrée sur le sujet aura eu pour conséquence première d'induire des évolutions méthodologiques décisives dans les pratiques de la recherche linguistique.

Charles Bally et Gustave Guillaume introduisent quasi simultanément le concept d' « actualisation » pour désigner ce processus de gestation passant d'un *modus* à un *dictum* ou bien, dit autrement, d'un *à-dire* à un *dit* (pour reprendre les termes de Robert Lafont). Et ce même processus d'actualisation exige du temps, du *temps opératif*, comme le nomme G. Guillaume. C'est dans cette logique qu'un Emile Benveniste parle d'un acte individuel d'utilisation, voire de mise en fonctionnement, de la langue. C'est ainsi que le concept de *discours* va s'imposer à ces précurseurs de l'énonciation car il leur fallait se démarquer - du reste sur cette question - de la vision saussurienne de la dichotomie « *langue-parole* ». Le discours est donc l'objet produit où se manifeste le processus de production caractérisé à la fois par des visées subjectives ainsi que par une énergie-temps où s'agencent des opérations « mentales » en temps opératif. L'introduction du primat à l'énonciateur va permettre, assez naturellement, de s'interroger sur les déterminations à la fois cognitives et sociales des produits de l'énonciation. Les germes d'un projet de linguistique cognitive sont déjà là.

Les préoccupations de la linguistique énonciative française se disent en recherche de formalismes - toujours plus complexes -, d'une part, et, en efforts de vulgarisation/didactisation, d'autre part. La mouvance cognitive, outre Atlantique, se focalise de plus en plus sur une linguistique de l'usage et voit les courants sémantiques et formalistes se rapprocher pour faire prévaloir le travail amont de conceptualisation. Sous d'autres formulations, ils retrouvent les préoccupations initiales de l'énonciation ... et prennent pour référents théoriques les ouvertures occasionnées par la recherche contemporaine en neurosciences cognitives.

Il était donc grand temps d'inviter tous les courants de l'énonciation à apporter une première tranche de témoignages sur le rapport dialectique qui unit les neurosciences

et leurs pratiques de linguistes. Les collègues qui ont bien voulu se prêter à ce challenge ouvrent le bal, en quelque sorte, encouragés par le GERFLINT qui a offert d'éditer ce numéro de la revue *Synergie Europe*. Peut-être pourrons-nous espérer l'élaboration d'un numéro spécial dans un proche avenir afin de permettre à d'autres travaux d'exprimer leur singularité en même temps que leur contribution à une œuvre commune.

Les travaux présentés ici reflètent autant que possible des axes de recherche contemporaine où l'énonciation prend appui sur les découvertes des sciences cognitives en général. Certes, d'autres collègues que ceux qui ont collaboré à cette livraison ont appuyé ce projet éditorial sans pouvoir se joindre à nous cette fois-ci, par faute de temps essentiellement. Cependant, les contributions se prévalent toutes du courant énonciatif où les sciences cognitives sont intégrées et constituent de fait un « panel » avant-gardiste ... à suivre.

Les articles ont été classés en trois catégories :

1. « Objet commun, angles d'attaque différents : prospections conceptuelles et méthodologiques » avec deux contributions : celle de Abdou Elimam et celle de Francis Tollis.

Abdou Elimam ambitionne d'asseoir quelques principes méthodologiques et théoriques en vue d'une complémentarité assumée entre neurosciences cognitives et énonciation. Pour ce faire il passe en revue quelques concepts de la linguistique énonciative (opération langagières et d'opérations linguistiques ; les statuts du mot et son rapport au langage ; les universaux du langage ; la faculté de langage et bien d'autres) pour les confronter aux éclairages des sciences cognitives. De cette confrontation émerge la notion de « praxoglossie » qui s'oppose au concept de « système linguistique » ainsi que celle de « phognème » qui se distingue de celui de « cognème » proposé par D. Bottineau. Pour lui, c'est parce que les « opérations langagières » sont porteuses d'une instruction cognitive et pragmatique qu'elles sont codées dans les morphèmes et en cela constituent des traces de l'activité énonciatrice - restant, ainsi fidèle à une tradition théorique introduite par H. Adamczewski et Claude Delmas. Tout un programme de recherche exigeant bien des « réaménagements » méthodologiques est ainsi signalé.

Francis Tollis, lui, fait une présentation du travail de M. Toussaint (1936-2010) pour surligner les contours épistémologiques du concept de « neurosémantique épistémique » élaboré bien avant quelque émergence sur la scène scientifique de la linguistique cognitive. Ce travail débouche sur deux découvertes. La première nous ouvre sur une théorie « cognitivo-énonciative » inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960)

» mais dont les formulations invitent à de réels dépassements de la psychomécanique. La seconde nous présente un personnage hors du commun, un scientifique rigoureux et opiniâtre que le public linguiste de France connaît peu ou pas. On réalise alors la portée contemporaine d'un travail dispersé mais précieux.

2. « Approches submorphologiques : la cognématique » avec les contributions de : Gabrielle Le Tallec-Lloret, Stéphane Pages et Michaël Grégoire.

Gabrielle Le Tallec-Lloret prend le relai du groupe de recherche « Mo.La.Che » qui re-visite le concept guillaumien de « congruence » et pose les bases d'une « linguistique du signifiant ». Le signe saussurien se voit donc réinterroger sur des bases post-structuralistes. La perspective théorique prend largement appui sur deux sources d'émulation : l'hispaniste G. Luquet (système verbal) et l'angliciste de formation guillaumienne, D. Bottineau (théorie des cognèmes).

L'auteur nous introduit alors à l'application de ces axes théoriques à partir d'observations sur le verbe espagnol pour surligner ce mouvement par lequel l'instance énonciatrice se construit ses représentations du temps, ses images-temps.

Stéphane Pages applique la théorie *cognématique* de D. Bottineau à l'espagnol dans le but de mettre en perspective la voie de recherche portant sur l'*iconicité phonologique* prolongeant ainsi les travaux de Gilles Luquet. Il tente de dégager la corrélation entre les caractéristiques phonético-articulatoires et le signifié qui lui est associé en langue partant de l'étude du (sub)morphème [a] en espagnol. Si le concept de cognème (i.e. instruction psychique, cognitive attachée à un phonème) est mis à l'épreuve de manière opérante et heuristique, ce sont les retombées de la découverte des neurones miroirs (l'hypothèse imitativo-gestuelle de la parole) qui permettent de re-visiter l'iconicité phonologique aussi bien que l'activité du langage, de manière plus globale.

Michaël Grégoire soumet la notion de saillance à débat partant d'études sur l'espagnol où il est démontré que de nombreux mots accédaient au discours par sollicitation d'un seul trait submorphologique (ou prémorphématique) de leur signifiant. Les caractéristiques opératives de cette saillance peuvent être phono-articulatoires, graphiques, syllabiques, duplicatives. L'auteur souligne que ce principe de saillance prélinguistique fait écho à des aspects cognitifs mis au jour notamment par le neurobiologiste chilien Francisco Varela et le neurophysiologiste français Alain Berthoz.

3. « Opérations, discours et traces d'activité énonciative », catégorie à laquelle contribuent : Claude Delmas, Laurent Fauré et Philippe Martin.

Co-auteur de « Grammaire linguistique de l'anglais » (avec Henri Adamczewski) et initiateur de la notion de « métalangue naturelle », **Claude Delmas** se propose dans cette contribution d'étudier -sous différents angles - des énoncés constitués d'un sujet et d'un prédicat aux genres contradictoires, à l'exemple de « **Le guitariste était une femme** ». Ce conflit de genres apparaît, sous la plume de l'auteur, comme une organisation se définissant à la fois comme « conduite énonciative » et comme « stratégie discursive », mais aussi comme « espaces mentaux ». Prenant appui sur un socle énonciatif, le travail d'analyse s'enrichit, chemin faisant, de concepts issus de l'analyse automatique du discours (M. Pêcheux) et de la théorie des espaces mentaux (G. Fauconnier). L'objectif de l'auteur étant de montrer que la prise en compte énonciative imprime « l'image d'une cohérence » sur la relation entre le sujet et le prédicat.

De la praxématique qui prend en considération le corrélat des flux neuronaux sous-jacents à l'actualisation de la langue au discours, **Laurent Fauré** s'interroge sur l'aptitude des sciences cognitives à rendre compte des observables que la linguistique leur soumet. En articulant certaines des hypothèses émergentistes à celle du temps opératif (à dire, dire, dit) l'auteur invite les cognitivistes à réagir à un corpus oral où l'on fait face à la complexité des fonctionnements praxiques et affectivo-intersubjectifs des sujets producteurs de sens. Ainsi se voient soumises à examen des unités métadiscursives (particules phatiques ou régulatrices : *tu sais, ah bon, oh non, hé/hein, tiens, tu sais, tu vois, écoute...*) qui semblent résister aux explications aussi bien des linguistes que des cognitivistes. L'auteur opte pour le paradigme praxématique d'ego/allogénèse et de l'empathie pour proposer une voie d'explication.

Philippe Martin explique en quoi le rapport entre structures prosodiques et ondes cérébrales permet de rendre compte aussi bien des « groupes accentuels » (Accent Phrases) que de leur eurhythmie. Ce qui conduit à mieux analyser les groupes accentuels successifs ainsi que l'alignement de ces groupes avec des constructions syntaxiques déterminées. Le modèle suggère que les ondes cérébrales thêta (variant de 100 ms à 250 ms) synchronisent la perception des syllabes pendant que les ondes cérébrales delta (variant de 250 ms à 1200 ms environ) synchronisent les groupes temporels. Ce faisant, l'auteur illustre la nécessaire collaboration entre linguistes et neuroscientifiques.

Hors thème, nous publions deux contributions à la didactique du français langue étrangère:

Reine Berthelot se propose de réfléchir à une dimension sous-estimée dans la didactique du FLE et dont les retombées sont plutôt bénéfiques pour l'intégration sociale et linguistique. Il s'agit de cette étape préliminaire de la formation qui consiste en « l'accueil » des apprenants. L'auteur insiste sur le fait que cette dimension de la formation doit se poursuivre et même en faire une « pierre angulaire ». Une telle perspective s'accompagne, nécessairement, de ruptures méthodologiques.

Lamprini Kakava, pour sa part, aborde l'utilisation de la caricature comme support pédagogique dans une perspective de didactisation de l'interculturalité. L'expérience porte sur des apprenants hellénophones de la cinquième classe du primaire à la troisième du collège. De cette visée d'échanges et de rapprochements entre cultures, une ouverture sur le monde est suggérée - en compléments des obligations contenues dans les programmes institutionnels.

Synergies Europe n° 9 / 2014



Objet commun,
angles d'attaque différents :
prospections conceptuelles
et méthodologiques



Neurosciences et énonciation : nouveaux enjeux pour la linguistique



Abdou Elimam

Docteur d'État de l'Université de Rouen (France)

et Professeur de Linguistique

elimabed@gmail.com

Résumé

Dans cette contribution, nous passerons en revue quelques concepts dits « opératoires » en linguistique énonciative. Pour ce faire nous aurons recours à quelques enseignements tirés des sciences cognitives contemporaines. De cette confrontation, nous dégagerons quelques pistes de réflexion sur les réaménagements indispensables que nos méthodologies en linguistique nécessitent. Ainsi aborderons-nous la notion d'opérations langagières et d'opérations linguistiques ; le statut des mots et leur rapport au langage ; le statut à accorder aux universaux du langage ; la nature fonctionnelle de la faculté de langage et, enfin, la place de la linguistique dans le concert des sciences cognitives. Les prémisses d'aménagements méthodologiques seront esquissés.

Mots-clés : mots, représentation, phognème, phonème, praxoglossie, énonciation, mapping, blending

Neurosciences and enunciation : new challenges for linguistics

Abstract

Our aim, in this contribution, is to revisit some supposedly «operational» concepts as used in the enunciative linguistics stream. In order to do this we will recourse to some results of contemporary cognitive sciences determinant issues. From this theoretical mapping, we will suggest some methodological reshufflings of linguistics. We will discuss the concepts of language operations and linguistic operations; the status of words and their relationship to language; the status to be given to language universals; the functional nature of the faculty of language, and the role of linguistics within cognitive sciences. The premises of methodological developments will be outlined.

Keywords : word, representation, phogneme, phoneme, praxoglossia, enunciation, mapping, blending

En son temps, déjà, Charles Bally tente de prendre quelque distance vis-à-vis de la dichotomie *langage* Vs. couple *langue/parole* que son maître Ferdinand de Saussure élaborait patiemment. Cette « gêne méthodologique » (Elimam, 2013b :86) conduit Bally à « explorer » la vie dans le langage soulignant bien que «*L'idiome vulgaire coule comme une eau vive sous la glace rigide de la langue écrite conventionnelle*» (1965:13).

Ce n'est pas tant l'option « parole » au détriment de celle de la « langue » qui caractérise la démarche de notre auteur que son désir de s'opposer aux fétichismes linguistiques ; d'où son choix stratégique en faveur de la fluidité de l'expression au quotidien. Cette dernière, en effet, est moulée dans des motivations subjectives (du sujet parlant) elles-mêmes à l'origine de l'action. Avec le recul, il nous est possible, aujourd'hui, de penser que Bally opta pour une ex-centration fût-elle « fédératrice » (la langue) afin de se donner les moyens de comprendre l'équilibration que la multiplicité génère. S'interrogeant sur cette dialectique complexe de l'un et du multiple en même temps qu'il prend distance vis à vis d'un centre fédérateur illusoire, J.P. Changeux (2004 : 68) fait écho aux préoccupations de Bally en en formulant la problématique ainsi :

Le problème se pose donc de savoir comment s'établissent des cartographies communes, ou des « constantes » partagées, pour les mêmes significations ou les mêmes connaissances, dans des cerveaux individuels très variables.

Les neurosciences cognitives vont chercher les réponses dans l'anatomie du cerveau, l'énonciation - à partir de G. Guillaume, Ch. Bally et E. Benvéniste - tente de restituer à l'instance énonciatrice un primat méthodologique et reconnaît dans le langage la raison d'être de « *l'expression de l'affect par une projection du sujet* » (Bally, 1965:13).

Les neurosciences cognitives, en s'intéressant de plus en plus au langage, en font un objet propre qu'ils soumettent aux spécificités de leurs méthodologies et concepts. Cependant leurs résonances ne peuvent laisser le linguiste insensible ; elles nous poussent même à ré-interroger la linguistique sur son (ses) objet(s) ainsi que sur ses méthodologies et corps conceptuels.

Il est largement admis que la communication verbale se distingue des autres supports de l'échange d'informations entre humains par sa forme de réalisation : elle est expression vocale. Cette émission sonore de la voix est certes perçue par le système auditif, mais de plus, discriminée en tant que « parole » et non pas en tant que pièce musicale ; voire quelque raclement de la gorge. C'est cela qui soumet l'émission sonore de la voix à un traitement spécifique. Ce traitement consiste à opérer un rapprochement entre un énoncé et un contenu de pensée. Et les subtilités dont font montre les usagers des langues naturelles sont telles qu'il ne peut s'agir d'une simple mise en correspondance (« matching ») entre un mot et sa signification. Nous avons affaire à des processus complexes, souvent opaques, de re-création d'un sens soumis à une interprétation/validation par l'autre. De ces mécanismes, le linguiste ne rend compte que du passage d'une forme linguistique à une signification. Il s'agit donc d'une partie minimale des mécanismes en jeu tant ces derniers sont nombreux à être mobilisés pour une émission de parole ; mentionnons, dans le désordre, l'intention, l'attention, la conceptualisation, les sentiments, l'autobiographie, l'empathie, la mémoire, les organes de la

phonation, mouvements (mains, bras, visage, yeux) ainsi que bien d'autres activités non accessibles à la conscience telles que les muscles sollicités, les zones cérébrales activées hors aires du langage, la respiration, etc. On le voit bien, la réduction de l'activité de langage à une simple mise en œuvre d'un processus linéaire d'émission et de réception d'un code commun est bien loin de répondre aux questions soulevées par l'une des plus grandes complexités du genre humain. Il ressort d'un tel constat que les linguistes seuls ne peuvent parvenir à éclairer la contribution de toutes ces instances participant à l'acte de parole. La collaboration de tous est nécessaire : grammairiens, phonéticiens, neuro-cogniticiens, informaticiens, psychologues, sémanticiens, neurologues, etc. Si la sagesse nous recommande une telle interdisciplinarité, les conflits méthodologiques issus des différents angles d'attaque du phénomène commun rendent la collaboration bien peu aisée à conduire. Les protocoles de recherche, les concepts, les méthodologies, les données (corpus) à étudier, les instruments d'observation sont bien loin d'être partagés. On ne peut donc se rapprocher les uns des autres que sur la base d'un échange de points de vue, d'une confrontation de résultats partiels, d'un métalangage commun à forger et à élargir.

Pour les linguistes, du moins le courant énonciatif français (au sens large), ce qui importe, c'est de comprendre -pour en restituer les lois - les mécanismes sous-jacents qui donnent vie au langage et permettent à la communication humaine de s'effectuer. Dans une telle quête, si l'apport des neurosciences cognitives devient incontournable, il ne doit ni se substituer aux tâches qui sont celles de la linguistique, ni leur faire de l'ombre. Un bon équilibre est donc à trouver entre les méthodologies propres à la linguistique et les éclairages venus d'ailleurs. Si le neurologue a besoin de mieux circonscrire les aires du langage pour affiner ses interventions en situation de pathologies du langage, le linguiste se contentera d'un lien possible entre ces localisations et partie de l'activité de parole. Par contre il importe au linguiste d'avoir une vision globale qui soit suffisamment stratégique pour privilégier la compréhension de mécanismes cachés. L'activité de langage, on le sait, est universelle ; ses formes de réalisation, par contre, sont singulières (langues locales). Dès lors, quels liens unissent les formes singulières aux opérations partagées par l'espèce humaine ? Par ailleurs, comment en rendre compte ?

Sciences cognitives et langage

Il est hors de notre portée, ici, de rendre compte des ouvertures (bien nombreuses) des disciplines neurocognitives pouvant bénéficier à la linguistique. Nous nous contenterons, dans ce qui suit, de pointer trois ouvertures aux retombées décisives sur nos pratiques de linguistes.

Mentionnons, pour commencer les travaux en sémantique neuronale (A & A. Damasio 1992, Changeux, 2004) qui tentent de rendre compte des bases neurales de la représentation cérébrale : comprendre comment les objets, les événements ainsi que leurs relations sont organisés à ce niveau de représentation. Par ce dernier concept, il faut entendre l'organisation neuronale de la conceptualisation ; c'est-à-dire la cartographie de nos expériences internes (activités corticales renvoyant aux états de notre corps) et externes (relations du cerveau au monde extérieur). Ces structures « cartographiques *constituent ce en quoi nous autres créatures conscientes en sommes venues à voir des sons, des touchers, des odeurs, des vues, des douleurs, des plaisirs, bref des images* » (Damasio, 2010 : 89-90). C'est de la sorte que s'inscrivent en nous des « images mentales » qui, en fait, sont des nœuds opérés dans des hiérarchies cartographiques afin de « faire mentalement apparaître les concepts correspondant aux mots » (*idem, ibid.*: 90). La sollicitation d'un concept met en place un processus de collecte de traits et caractéristiques à travers ces cartes : « Les images représentent les propriétés physiques des entités et les relations spatio-temporelles entre elles, ainsi que leurs actions », (*idem, ibid.*: 90). Les représentations apparaissent donc comme des constructions - toujours renouvelées - associant : caractéristiques physiques (forme, couleur, matière, type, etc.), succession dans le temps et dans l'espace, degré émotionnel (Damasio, 1992). Ce sont ces sélections de traits « sémiques » qui, une fois assemblées et organisées, constituent un concept ; voire une conceptualisation. Notons que cela ne concerne que l'activité pré-verbale.

Il revient, apparemment, à une instance médiatrice de transformer ces assemblages de traits et leurs relations en une expression verbale. Nous pensons, pour notre part, que c'est à la Faculté de Langage (dorénavant « FdL ») qu'il revient de récupérer ces sélections de traits ou caractéristiques sémiques pour un traitement particulier. La nature neuronale de l'activité cognitive doit nécessairement muter sous la forme de sons pour être accessible - de la même manière que, lorsque l'on réceptionne une parole, ce sont des sons bien physiques qui sont auditionnés avant d'être transformés en « famille de neurones » pour pouvoir accéder aux voies de l'interprétation.

Notons que cette activité cérébrale de collecte de traits éparpillés et fragmentaires en vue de les présenter sous une forme physique unifiée n'est pas le propre de l'activité de langage. Il en va ainsi de l'audition, de la vision, de la mémorisation, etc. Tout dans la vraie vie semble se plier à ces mouvements de décomposition / recombinaison : ce que nous mangeons, ce que nous buvons, ce que nous touchons. Nous consommons un steak, mais en réalité nous faisons apport à notre corps de portions de protéines, de lipides, de glucides, de fibres, de vitamines, etc. Pourquoi serait-il étonnant dès lors qu'un énoncé sous sa forme sonore et prosodique renferme des sélections de traits qu'il revient précisément à la syntaxe de fixer ? Et cette dernière servirait non pas à

organiser les mots entre eux, mais à fixer les compositions sémiques sélectionnées. Les mots, dans ce cas de figure ne servent que de support-mémoire, qui ont certes un potentiel de sens (ce que le dictionnaire abrite), mais qui doivent toujours renouveler la « charge sémique » que le discours qui les porte induit. Il suffirait de suivre à la trace l'utilisation du lexème « mot » dans le paragraphe précédent pour réaliser toutes les sélections de traits sémiques qu'il renferme. Et pourtant nous utilisons le même terme ! Les contenus de pensée qui ont le langage pour issue parviennent à la faculté de langage. Et cette dernière transforme l'assemblée de neurones en un format accessible à l'interface linguistique. Ce format comprend les traits sémiques sélectionnés ainsi que les consignes de leur rapprochement/fusion, de même que les orientations modales et autres filtrages subjectifs. La syntaxe veillera à préserver ces compositions subjectives et sémantiques afin d'entretenir la communication intersubjective. Nous aurons l'occasion de voir qu'autant le traitement de la FdL relève d'un processus universel (« opérations langagières »), autant le recours au nivellement linguistique relève des langues particulières (« opérations linguistiques »).

En second lieu, nous nous intéresserons au regard des neurosciences cognitives quant à la nature de la conscience et le postulat de l'existence d'une instance neurale rendant compte de l'attention, voire de la conscience en relation avec d'autres « processeurs » ou modules cognitifs. En fait il s'agit de rendre compte de cette inter-communicabilité entre fonctions cognitives plus ou moins distantes (aires corticales) par la mise en œuvre d'un espace de travail neuronal à la fois global et lié à la conscience. Un tel projet théorique pourrait avoir des retombées inédites sur la compréhension des mécanismes cachés de cette activité cognitive essentielle qu'est le langage.

Bien que sont nombreux les chercheurs à s'être penchés sur ce phénomène, pour les besoins de cette présente publication, nous adoptons le concept de « Espace Global Neuronal (conscient) de Travail » (EGNT) tel que développé par JP. Changeux, S. Dehaene et les autres membres de cette équipe de chercheurs. Notons, entre autres, le ralliement d'A. Damasio (2010) à cette hypothèse, lui qui élabora les concepts bien voisins de « zones de convergences/divergences ». En élaborant ce modèle, les promoteurs de l'EGNT veulent rendre compte de l'état de conscience caractérisé par la mise à disposition globale de l'information rentrante au profit de nombreux systèmes cérébraux. Ce qui permet une telle diffusion c'est la présence de réseaux de neurones à axones longs dont la densité est attestée en particulier dans les couches II et III du cortex (Dehaene & Changeux (2011). Ajoutons que ces neurones à communication distante appartiennent à des modules spécialisés. *L'attention*, par exemple, communique avec la *mémoire* à long terme, les *systèmes d'évaluation*, et les *systèmes moteurs*. Les *systèmes de perception* avec la *mémoire* à long terme, le *MOI*, les *systèmes d'évaluation* ainsi que les *systèmes moteurs* ; etc. C'est cette nécessaire communication entre modules cognitifs différents

que l'EGNT prend en charge de manière (naturellement) pratique. Cet espace de travail disponible à la conscience n'est pas un organe en soi, mais une disponibilité remise à jour à chaque instant. Il n'a pas de « contour anatomique précis » (Dehaene, Naccache, 2011) et fait appel à des neurones spécialisés pour une communication inter-modulaire, en ligne. Dehaene, Naccache (2011) dénombrent au moins cinq catégories principales de réseaux associées à l'espace de travail : les circuits perceptuels ; les circuits moteurs ; les circuits de la mémoire à long terme ; les circuits de l'évaluation ; les circuits de l'attention. Les circuits perceptuels informent de l'état actuel de l'environnement ; les circuits moteurs engagent la préparation et le contrôle de l'exécution d'actions ; la mémoire à long terme permet de réinstaurer des états passés de l'espace de travail ; les circuits de l'évaluation attribuent une valence en relation avec l'expérience passée ; et, enfin, les circuits de l'attention sélectionnent les centres d'intérêt. Prenant en considération A. Damasio (2010), nous avons été tenté d'ajouter un sixième système, celui du MOI, porteur d'une autobiographie et d'une conscience de soi.

La troisième ouverture des neurosciences cognitives porte sur les voies neurales de la lecture. Dehaene S. (2007) nous dévoile un pan essentiel du processus interne de mise en route de l'activité de lecture. Un des moments de ce processus devrait attirer plus particulièrement l'attention des linguistes : il se confirme, effectivement, que la reconnaissance puis l'assemblage des lettres subit, toujours, une validation en amont. Une sorte de pré-validation phonologique intervient avant même la validation sémantique ! Lorsque cette pré-validation phonologique n'est pas concluante, le processus - en tant que tel - prend fin car l'élément de lecture n'est pas reconnu comme appartenant à la langue. Il peut, toutefois s'agir d'un néologisme, d'un pseudo-mot, d'un mot emprunté à une autre langue, etc. Une telle validation phonologique est d'une importance capitale (pour la compréhension des processus de reconnaissance linguistique) et décisive dans l'acte de lecture. Il semble donc que les étapes majeures du processus de lecture d'un groupe de lettres formant une entité linguistique se présentent -grossièrement -ainsi :

1. Reconnaissance des lettres et leur (essai d') assemblage sous forme d'unité linguistique (mots, morphèmes),
2. Recherche des correspondances phonologiques des lettres assemblées,
3. Pré-validation de l'entité phonologique composée - puis, en cas de succès,
4. Vérification du sens de l'entité phonologique - et, lorsque cette dernière étape est concluante,
5. Réalisation phonétique des lettres assemblées.

Quel type de processus phonologique rencontre-t-on lorsque nous atteignons l'étape (3) ? Une chose est certaine, c'est qu'il ne peut s'agir de la forme d'extériorisation phonétique - cette étape étant l'ultime. Par conséquent nous avons affaire à une sorte de représentation, à une image mentale, de la configuration phonologique des entités

assemblées lors de la lecture. Soulignons que cette étape de pré-validation phonologique est suivie y compris par les lecteurs sourds (Brentani, 1995). Raison de plus pour nous intéresser à cette faculté que nous avons et qui intervient dans nos activités quotidiennes de déchiffrement par la lecture. Or une telle potentialité phonologique a bien peu attiré l'attention des linguistes ; ces derniers s'étant focalisés quasi exclusivement sur les aspects articulatoires ainsi que sur les modes d'actualisation phonétiques. Nous aurons l'occasion de souligner l'importance de tels mécanismes (non conscients, notons-le) lorsque nous serons enclin à forger le néologisme de « phognème », plus bas. Notons, enfin, que ce type de découverte, soulignant la relation entre les structures phonologiques et l'acquisition du système linguistique, pourrait bénéficier autant aux didacticiens des langues qu'aux linguistes généralistes.

De la représentation à son expression linguistique

Notons que le sens est toujours le catalyseur de l'activité de langage : c'est parce que j'ai un contenu de pensée à communiquer que je vais opter, entre autres, pour le canal langagier en vue de l'acheminer vers autrui. Si nous parvenons à accepter ce dernier énoncé dans sa formulation actuelle, il devient clair que le médium langagier n'est pas à proprement parler une forme de représentation du monde puisque la représentation est déjà-là (contenu de pensée). Le langage intervient comme activité (symbolique?) faisant intervenir diverses fonctions complémentaires : mémoires, appareil phonatoire, etc. La raison d'être de cette activité, c'est une intention d'extérioriser un contenu de pensée. Quant à l'activité de langage, elle est partagée entre un moment - universel - de transcodage des contenus de pensée en formats langagiers (que l'on s'accordera à appeler, avec bien d'autres, la faculté de langage) et une mise à plat sous forme sonore conforme à un format linguistique hôte (langue locale). En somme la trajectoire du contenu de pensée peut être portée par un support gestuel, iconographique, plastique, voire langagier. Nous avons affaire là, non pas à des représentations mais à des supports pour l'expression de représentations. Voilà pourquoi le langage doit être envisagé comme l'interface (certes privilégiée) entre un contenu de pensée et une expression dont la propriété intrinsèque consiste à renvoyer à ce même contenu de pensée. La partie amont du traitement langagier est essentiellement transcodique : transition d'une famille de neurones vers une chaîne phonologique pertinente. Sa partie aval est nécessairement motrice en cela qu'elle active différentes fonctions contribuant à l'émergence d'énoncés dans une langue donnée. Par conséquent il devient clair que les langues particulières prennent ancrage dans un ensemble de fonctions que nous appelons « glottomotrices » innées mais dont la mise en route est déclenchée/conditionnée par la socialisation du petit de l'homme. C'est ainsi que se profile le processus d'apprentissage/acquisition des langues.

Conservant ces quelques pistes en tête, voyons comment poser notre problème de manière la plus ramassée possible :

- *Locuteur* envisage de communiquer { α } et, *via* une activité mentale, transforme { α } en un dit [S1].

- *Interlocuteur* réceptionne [S1], *via* l'ouïe (ou + la vision), ce qui déclenche une activité mentale ayant pour but de transformer [S1] en +/- { α }. Si +/- { α } = { α }, alors l'interprétation est réussie.

L'activité mentale spécialisée dans la transformation de { α } en [S1] et [S1] en { α } est portée par des fonctions propres à une FdL dont tous les humains héritent à la naissance, quelle que soit leur langue. La FdL est l'interface spécialisée dans la réception d'une assemblée neuronale, { α }, produite par les instances cognitives et représentationnelles, puis dans la structuration de cette dernière en une entité phonologique [S1]. Elle est également sollicitée lorsqu'il s'agit de transformer [S1] en { α } ; lors de la compréhension.

Le passage de { α } en [S1] est une activité motrice qui mobilise un certain nombre de fonctions physiques (rythme respiratoire, appareil bucco-phonatoire, déglutition, mouvements de parties du corps, etc.) et mentales (attention, mémoires, appareil sensoriel, etc.). Ces fonctions sont au service d'une praxis culturelle particulière que l'on appelle « langue ».

Les langues sont des dispositifs très particuliers que l'on commence à acquérir dès la naissance. En effet le réflexe de la mise en activité de l'appareil moteur du langage (la *glottomotricité*) est bel et bien disponible à la naissance, mais la praxis de langage (la *praxoglossie*) qui l'alimente est en cours de montage. Une étude récente vient confirmer une telle vision des choses (*Science Daily*, 14 July 2014) :

“Finding activation in motor areas of the brain when infants are simply listening is significant, because it means the baby brain is engaged in trying to talk back right from the start and suggests that 7-month-olds’ brains are already trying to figure out how to make the right movements that will produce words.”

L'*infans* nécessitera quelques années d'exposition à cette praxoglossie des adultes qui l'entourent avant d'en acquérir l'usage, à son tour. Comment se met en place cette praxoglossie ? Certes par l'usage (essais, rectifications, validation - Cf. J.P. Changeux (2004)) mais un usage ciblé (Tomasello, 2003). De fait, tous les groupes de sons ne font pas nécessairement écho à cette praxoglossie en construction : n'y parviennent que ceux dont la composition renferme un potentiel « neuro-activateur » permettant de déclencher le passage de { α } à [S1] et de [S1] à { α }. Tout porte à croire que les langues natives contiennent de tels déclencheurs d'activation neuronale ; il n'y a rien de surprenant à cela si l'on songe à ces sons parvenant à l'ouïe et qui sont nécessairement traduits en assemblées neuronales pour être en mesure de déclencher une inférence.

Chaque langue est donc le fruit de la culture qui la porte et qui lui donne vie, mais elle ne se manifeste qu'au travers de l'activité glottomotrice des locuteurs - c'est ce que Saussure posait comme système social et individuel à la fois. Toute langue humaine et native se présente donc comme une potentialité socio-individuelle dont l'actualisation (ce qu'E. Benvéniste appelle « l'énonciation ») met en œuvre une dynamique linguistique spécifique à cette langue. Cette organisation de principe (le système) n'a de réalité que sa capacité à déclencher une réaction neuronale pour permettre à l'appareil glottomoteur d'entrer en action effective. Soulignons bien que si ce n'est pas l'appareil glottomoteur qui est sollicité, d'autres fonctions mentales peuvent l'être : mémoires, attention, etc. auquel cas nous quittons le langage pour d'autres fonctions aux retombées sémiotiques.

Ce que la tradition linguistique a appelé un « système linguistique » est donc un montage historique et culturel où se cristallisent en retombées : mémoire sociale et visions du monde. Lexiques généraux et lexiques de spécialité ; expressions figées ; métaphores ; constructions morphosyntaxiques ; phonologie ; intonations et prosodie vont spécifier ces atouts culturels. Mais le fait de produire du lexique, de la phonologie et des constructions n'est pas, en soi, suffisant pour en faire une langue. Pour être « langue », ces caractéristiques physiques doivent contenir, en elles, les éléments d'interfaçage avec les déclencheurs neuronaux de l'activité glottomotrice. C'est cela qui distingue un système linguistique de tout autre système sémiotique ; c'est probablement pourquoi Saussure considérait la langue comme le système sémiotique le plus élaboré ! La même raison explique, quant à l'essentiel, l'insuccès de l'espéranto, par exemple.

Tout système linguistique doit donc pouvoir s'interfacer avec les fonctions glottomotrices qui elles-mêmes mettent en forme ce que la FdL aura toujours-déjà programmé. Notons qu'avant même la réalisation phonétique et prosodique de [S1], des allers-retours entre FdL et les fonctions glottomotrices peuvent intervenir jusqu'à stabilisation ponctuelle - ce qui explique les « heueueueu » et autres formes d'hésitations/reformulations.

La programmation émanant de FdL mobilise des moyens linguistiques mis à disposition à la fois par les mémoires humaines et par la culture. C'est ainsi que l'on parle d'accès à un lexique mental dans lequel on retrouve non seulement le vocabulaire, mais également les schèmes de construction, la phonologie et la prosodie (Jakendoff R.2002). Cependant, tous les éléments composant les moyens linguistiques sont nécessairement indexés à des opérations langagières (appartenant à la FdL) ; c'est ainsi qu'elles parviennent à faire corps avec les opérations cognitives. C'est cela qui fonde leur « systématité ».

La systématique de ces moyens linguistiques est portée par leurs connexions multiples avec des opérations langagières qui sont le propre de l'espèce humaine. C'est parce qu'elle parvient à matérialiser les fonctions de FdL que la traduction interlangue est à la fois possible et concevable. Là prend forme et consistance l'universalité du langage humain. Tous les systèmes linguistiques (natifs) particuliers s'y indexent.

L'autre particularité des systèmes linguistiques provient de leur nature purement formelle - ils ont pour fonction de « trans-former » en activités glottomotrices une programmation éminemment cognitive nécessairement revisitée par FdL. Ils ne sont pas des instances de représentation ; ils en assurent les transferts : c'est parce qu'il y a de la représentation conceptuelle à transmettre vers un autre que l'on recourt au langage. Là se précise le rôle des moyens linguistiques qui, parce qu'ils sont indexés aux opérations langagières, permettent de rendre la programmation cognitivo-langagière transférable.

Opérations langagières et opérations linguistiques

Les opérations linguistiques articulent des accès aux domaines conceptuels et représentationnels selon des procédures que l'inférence de l'interlocuteur « trans-formera » en opérations de reconstruction du sens. Les opérations linguistiques ne permettent de reconstruire que du connu ou du reconnaissable (Cf. le fameux « Green ideas sleep furiously » de N. Chomsky). Les opérations linguistiques n'accèdent pas immédiatement au sens ; elles en permettent la construction. En fait les opérations linguistiques articulent linéairement ce que FdL appréhende sous la forme d'un construit cognitivo langagier. Ce qui est pris en charge par FdL sous forme de grappes neuro-sémantiques est soumis à l'instance linguistique qui le passe au « laminoir » (L. Tesnière) des moyens linguistiques (mots, schèmes de construction et schèmes prosodiques et phonologiques). Là est le prix à payer de la linéarisation de la « pensée ». Les moyens linguistiques, à leur tour, impriment leurs propres contraintes aux formes morphosyntaxiques de sortie.

Parmi les moyens linguistique, l'ordre des mots composant un énoncé est en-soi une trace d'opérations linguistique et langagière. Linguistique parce que l'ordre des mots répond à un schème de construction (Lakoff, Fillmore, Goldberg) validé culturellement. La linguistique cognitive a permis de réaliser que les constructions mettent en œuvre des scénarios prédicatifs au profit de la conceptualisation visée. Cela étant, l'ordre des mots est soutenu par un certain nombre de morphèmes collaborant à l'articulation des éléments de sens concourant à la conceptualisation visée. Ces morphèmes ont une réalité phonologico-cognitive en cela qu'ils font écho à des opérations langagières - soulignons ici une relative convergence de vue avec la notion de « cognèmes » (Bottineau) - que nous aurions préféré appeler « phonognèmes » (« phono » + « gnose ») ;

voire « phognèmes ». Il faut, enfin signaler, les marqueurs de cohésions morphologique et phonétique tels que les accords en genre et en nombre, etc.

Une des constantes des moyens linguistiques, c'est l'usage de mots. De fait, les mots appartiennent à la culture avant même d'être intégrés - quand ils en sont les heureux élus - aux moyens linguistiques. Leur nécessité provient probablement du réflexe glottomoteur propre aux humains en cela qu'ils constituent un moyen pratique de mémoriser la praxis et de la rendre disponible pour tous - surtout depuis l'apparition de l'écriture. De la sorte ces entités sonores familières renvoient à des représentations culturellement codifiées et validées. Les valeurs sémantiques que les mots portent sont fixées par consensus social dans un dictionnaire, par exemple. Cependant leur incorporation à l'usage linguistique les expose à un traitement particulier.

Les mots sont des objets culturels qui, lorsque la médiation langagière est sollicitée, activent des fonctions de représentation et de conceptualisation - ils relèvent de l'amont en quelque sorte. Leur fonction cognitive est déterminante en cela qu'ils permettent l'évocation sémantique, non pas d'eux-mêmes, mais du ou des domaines de cognition (ou *espaces mentaux* ; voire *cadres conceptuels* - *frames* -) auxquels ils sont rattachés. Leur sollicitation par l'activité linguistique donne l'illusion que le discours prend appui sur des mots perçus en tant qu'entités de sens saturées. Hors du langage, c'est effectivement le cas (mots croisés, scrabble, etc.). En fait les mots permettent aux fonctions cognitives préparatoires à la réalisation glottomotrice de réunir les zones de convergence et de divergence (Damasio, Lakoff) qui serviront de toile de fond pour la construction du contenu à transmettre *via* les fonctions du langage. La raison d'être de cette étape est déterminée par la nature même de FdL qui permet à des domaines cognitifs d'être appréhendés par des unités sonores portées par une ou plusieurs syllabes. En culture le mot renvoie à des contenus sémantiques codifiés, en praxoglossie, il renvoie à un ensemble de réseaux hiérarchisés de traits, de caractéristiques, bref : de « sèmes ». Là réside la différence de traitement qui est, en même temps, la source de l'aporie du mot en linguistique et en philosophie du langage. Le génie de la faculté de langage réside précisément dans la capacité de faire dire aux mots tout et le contraire de tout : par métaphore, par allusion, par rapprochements, par analogie, par onomatopée et bien d'autres figures encore ! Le mot, comme le précisait A. Culioli sert d'ouverture vers un domaine. Il revient, ensuite à l'activité praxoglossique (au discours) de le vider/remplir de valeurs localement valides et validables.

Les mots ne participent à l'opération de langage que dans la mesure où ils permettent de pointer un domaine conceptuel de représentation. C'est un indicateur de mise sur une même longueur d'ondes. Là prend fin son impact dans le travail linguistique ; en culture, son impact est différent et de nature autre. En effet le contenu représentationnel/conceptuel ne convoque pas toutes les valeurs sémantiques des mots mobilisés.

Seuls certains traits seront pertinents (pour l'occurrence énonciative en cours) ; les autres sont écartés mais non exclus (Cf. le fonctionnement de l'humour). Le rapport discours/culture reste une constante de l'activité de communication linguistique. En production, une fois que le travail langagier (de restitution des assemblages neuro-sémiques et de leurs visées) est abouti, on revient vers les mots pour y inscrire le résultat de communication. Cependant, les mots en discours ne présentent que les valeurs attribuées localement (« online »). C'est ce qui fait la différence entre un mot en tant que potentiel culturel et un mot en tant que support d'opérations phognémiques. Le premier est un plein de valeurs inscrites par la culture dans l'habitus linguistique (Cf. Bourdieu). Le second est une configuration éphémère où des contingences de cohérence le limitent à quelques traits en rapport avec les visées prédicatives et énonciatives du discours en cours. Le développement thématique (Adam J.M.) du discours fera évoluer cette configuration à l'écart de la valeur dictionnaire. Preuve en est que le langage n'opère pas sur les mots mais sur des conceptualisations discursives ; parfois en contradiction avec les valeurs imprimées dans l'habitus linguistique. Notons que le mot se présente sous le même signifiant cependant ses signifiés varient. L'interprétation prend en compte ces mutations sémantiques (on « comprend ») mais l'analyse linguistique n'y parvient pas tant qu'elle reste liée au mot plutôt qu'aux représentations conceptuelles potentielles que le mot peut présenter. Cette distinction (*mot* Vs. *domaine*) est décisive. Elle a bien été signalée, parfois avec force, par certains chercheurs (notamment Fillmore, Lakoff ou Culioli), mais il nous semble que le pas n'a pas été franchi au point de se séparer du mot dans l'analyse. En fait le mot renvoie à un domaine représentationnel (ou *frame*) dans la mesure où il crée un repère pour la construction du sens. Là s'achève sa fonction linguistique. La distinction opérée par Culioli entre *domaine* et *notion* est à cet égard intéressante, mais ambiguë. Dès que l'on quitte le mot et son « champ lexical », on entre dans un domaine de cognition (et non pas « langagier », s'entend) avec toutes les relations en réseau qu'il renferme. Ces relations, fruit de la praxis, traduisent des scénarios qui reflètent à la fois un emboîtement lié à la biographie du sujet et des pratiques culturelles codées. Pour restituer (c.-à-d. « comprendre ») la focalisation sur certains traits seulement, l'interlocuteur se fie aux opérations suggérées par les traces d'indexation. C'est ainsi que les instructions qui y sont codées lui permettent de recomposer les mappings et blendings avec les visées qui les déterminent. C'est de la sorte que le sens parvient à être restitué à partir du support linguistique de la communication humaine.

Tous les mots n'appartiennent pas au registre linguistique - même si le langage en permet l'intégration (Cf. sigle ou acronymes, formules, chiffres et, dans une certaine mesure, les termes). Pour appartenir au registre linguistique, un mot doit intégrer dans sa structure un potentiel phonémique - soit le déclenchement de rattachement à un

domaine de cognition. Cela étant dit, les mots recouvrent un rattachement à plusieurs domaines en général. Cette « polysémie » n'est pas un handicap en soi. En fait c'est l'économie propre aux langues qui facilite ce genre de phénomène. Face à ce potentiel « excédentaire » de sens (Cf. les emboîtements/déboîtement du praxème, R. Lafont 1978), le langage met à disposition des moyens de filtrage, de focalisation et d'analogies de sorte que seuls les traits en pertinence avec la cohésion discursive puissent être exfiltrés. C'est donc l'acte discursif qui dessine les contours du sens (mais ne le produit pas!) et non pas les mots.

La question qui se pose est donc : pourquoi utiliser des mots si c'est pour leur faire dire autre chose que les valeurs culturellement validées et dont ils sont porteurs au départ ? Trois éléments de réponses s'imposent. (1) Si en praxoglossie (« système linguistique ») les mots devaient recouvrir seulement les valeurs sémantiques culturellement élaborées et inscrites, leur nombre serait très largement insuffisant pour rendre compte de la variété des situations d'énonciation. (2) Le propre des langues humaines, c'est précisément l'économie qui les caractérise et qui autorise, qu'avec des moyens finis on puisse générer une infinité d'énoncés. (3) Les mots permettent de poser des cadres de cohérence représentationnelle à partir desquels d'autres découpes du réel peuvent faire l'objet de conceptualisation. Il s'agit alors de combiner des caractéristiques et traits cognitifs disponibles à partir des domaines activés pour procéder à leurs rapprochements et fusions (ce que recouvrent, d'une certaine manière, les concepts de « mapping » et « blending » chez Fauconnier/ Turner).

Les mots permettent donc de poser des cadres cohérents à partir desquels l'activité de langage puise et opère des combinaisons de sèmes ou groupes de sèmes posées comme virtuelles, potentielles, possibles, souhaitables, admises, interrogées, niées, assertées, etc. C'est pourquoi la faculté de langage hérite aussi bien de ces bases neuro-sémantiques que d'articulateurs traduisant les visées combinatoires. Ce socle langagier, résultant de la programmation effectuée par FdL, parvient au système praxoglossique qui usera des moyens linguistiques locaux pour établir une correspondance opératoire avec les fonctions langagières. Cela étant dit, l'énoncé final contiendra des mots dont les contenus auront été déterminés par la combinatoire neuro-sémique et dont les valeurs sont uniquement discursives. D'ailleurs si les combinaisons neuro-sémantiques programmées pouvaient se matérialiser en sortie sous la forme d'un mot plutôt que d'un énoncé ou plus, c'est ce choix qui serait fait. A l'inverse, la production d'un terme (en science, par exemple) procède de différentes combinaisons neuro-sémiques -ce qui exige de passer par des transitions phrastiques plus ou moins longues - avant d'être synthétisée sous la forme d'un lexème ou concept. Vision qui nous rapproche, une fois de plus, de G. Fauconnier qui, lui, parle d' « espaces mentaux ».

En résumé, on peut dire que la circulation du sens est avant tout affaire de cognition. Le langage est un des moyens dont dispose l'homme pour transmettre du sens - notons qu'il est illusoire de croire que sa construction est le produit du langage puisque le sens nécessairement préexiste à sa formulation linguistique. Il découle de cela que la pensée préexiste au langage - puisqu'elle en est autonome et qu'elle peut recourir à d'autres médias (corps, gestes, dessin, etc.) pour s'extérioriser. Cependant, tout ne relève pas du dicible : seule une partie de l'activité mentale parvient au langage. La profondeur de l'activité inconsciente, par exemple, est peu mesurable car difficilement énonçable.

Schématiquement nous obtenons le cycle suivant :

1. Contenu de pensée { α }, produit de l'instance de cognition et de représentation, à transmettre à l'alter ego.
2. Sollicitation de l'instance spécialisée : la faculté de langage.
3. Réception de la programmation neuro-sémantique sous forme de bouquet en vue de sa transformation en une chaîne linéaire.
4. Mise en activité de l'appareil glottomoteur.
5. Mobilisation des moyens linguistiques disponibles en mémoire et sélection des plus pertinents (constructions, mots, prosodie) pour rendre les opérations langagières.
6. Extériorisation linéaire de [S1].

(1') Réception de [S1] par alter-ego.

(2') Mise en activité de l'appareil glottomoteur.

(3') Reconnaissance des moyens linguistiques activés et de leur indexation avec les opérations langagières programmées.

(4') recomposition du bouquet neuro-sémantique par la faculté de langage.

(5') restitution de { α }.

Mises en mots et prosodies

De manière fort synthétique, nous dirions que l'activité de langage est le fait d'une subjectivité qui se manifeste en soumettant des conceptualisations sous formes d'assemblées neuro-sémiques à des instructions pragmatiques. Ces instructions, récursives, ont :

- Des visées prédicatives et neuro-sémio-sélectives. Le concept de « mapping » (G. Fauconnier) pourrait être retenu dans la mesure où l'on rapproche des traits neuro-sémiques et non pas des « concepts » (comme le posent Fauconnier et Turner) car ces derniers sont déjà une synthèse sémique - c.à.d. un bouquet de traits neuro-sémiques.
- Des visées prédicatives et sémio-intégratives. Nous pourrions, ici, retenir le concept de « blending » (Turner et Fauconnier)
- Des visées modalisantes et/ou virtualisantes.
- Des visées localisatrices récursives et hiérarchisantes.

Cette assemblée neuro-sémique déclenche, via la faculté de langage, une action motrice qui s'extériorise en activant le potentiel de l'appareil phonatoire.

Toutes ces activités prennent appui sur les constructions cognitives destinées à être communiquées *via* la faculté de langage. Cette dernière traduit les dites instructions en leur trouvant des correspondances linguistiques - en conformité avec le « système linguistique » d'arrivée. C'est à ce moment du processus que le recours aux supports phonémiques partagés par la communauté intervient. La sélection opère sur quatre cibles : les mots de type praxèmes, para-praxèmes, métapraxème ainsi que la prosodie. La condition pratique de recrutement de ces supports de sortie, c'est qu'ils soient porteurs des visées en cours d'actualisation. Comment cela se peut-il ? Comment ces visées peuvent-elles y être inscrites (ou « signées ») ?

Pour éclairer cette dernière question, il nous faudra passer par un petit détour : revisiter le concept de *langue*. Si l'activité langagière est de nature hybride : à la fois neuronale et proto-linguistique, l'activité linguistique, elle, est morpho-phonétique. Par contre, une langue c'est l'accumulation, en praxis, de mémoires culturelles externes ayant la particularité d'être réceptionnées et traduites en représentations conceptuelles. Ces mémoires spécialisées possèdent par conséquent des neurotransmetteurs ou tout au moins des *phognèmes* (voire des *cognèmes*, Bottineau) capables de mobiliser des opérations langagières. C'est cela qui fait la différence entre tout son émis par la voix et du langage !

L'activité de langage fait son marché au sein de la langue-hôte ; si les supports de sortie venaient à faire défaut, on recourt soit à la paraphrase, soit à la néologie (notamment dans l'activité de recherche scientifique). Les bébés ne s'embarrassent pas de ces protocoles d'adultes : ils usent de la même série de sons pour exprimer toutes sortes de représentations conceptuelles dont ils sont capables très tôt - et tant mieux pour l'espèce!- (Cf. *holophrases* , Danon-Boileau, 2002).

Le rôle de la FdL est déterminant en cela qu'elle est l'instance de préservation à la fois de la cohérence cognitive et de l'universalité. Ce dessein communicationnel est un

processus sans sujet et sans mots ! Sans sujet car les instructions subjectives sont déjà inscrites dans le projet cognitif en cours ; sans mots car le domaine des mots est celui des langues, donc du particularisme linguistique.

La FdL est programmée pour être l'interface universelle entre le neuro-sémantique et le linguistique ; entre le conceptuo-représentationnel et le morpho-phonétique. L'interface produit du *protolinguistique*. Qu'est-ce à dire ? L'input neuro-sémantique est reçu sous sa forme compacte (i.e ; « verticale ») ; la FdL lui donne une configuration fluide (i.e. « horizontale »). Cette linéarisation conserve traces des hiérarchies de mappings et de blendings et leur donne une forme instructionnelle qui devra s'inscrire dans les supports de sortie (les différents « mots »). Jusque là, on est encore dans le processus bio-cognitif universel. Si le protolinguistique est de nature éminemment articulatoire, l'accès aux formes de sortie est de nature exclusivement motrice. Il fait fonds sur une dynamique de mise en sons sous forme de mots. Les instructions pragmatiques revisitées par la FdL lui parviennent sous une forme protolinguistique dans la mesure où elles préparent le contenu de pensée à communiquer à se matérialiser en s'habillant de mots, constructions et prosodie. Ce processus de mise en mots ou mapping opératif répond à des règles/lois stabilisées et socialisées par l'usage et la culture. C'est ce que depuis Saussure on appelle le « système linguistique » ou « langue ». Saussure et les linguistes contemporains, de manière générale, pensaient que c'était ce système qui constituait l'énergie langagière, celui qui la structurait selon ses propres lois et qui était le lieu de la construction/reconnaissance du sens. Si l'on peut s'accorder sur la nature systématique de cette instance, ce sera à partir d'un point de vue tout à fait différent. En effet l'instance « système linguistique » intervient en fin de processus, celui de l'habillage sonore d'opérations prises en charge en amont. Tout est déjà joué au moment où cette instance motrice est sollicitée : le contenu, les visées, les inférences. Cette configuration protolinguistique est appelée à s'actualiser sous toutes sortes de chaînes morpho-phonétiques. Cette configuration mobilise les supports idoines disponibles en toute langue - et mémorisés par le sujet parlant. Seuls les supports « indexables » sont mobilisés. Etre indexable signifie pouvoir inscrire en son sein les instructions *phognémiques* opératoires reconnues en production (à commencer par soi-même) comme en reconnaissance (par l'autre). Lors de la phase d'habillage sonore, une sélection rigoureuse intervient pour dégager les candidats (mots et constructions) les mieux placés pour rendre compte du dessein communicationnel.

Tâches de la linguistique

L'analyse linguistique, au-delà des descriptions (nécessaires et utiles) morphosyntaxiques, devrait restituer les indexations à partir de traces phognémo-opératives. Ce qui implique, d'une part de reconnaître dans les réalisations phonématiques les traces des opérations phognémiques et d'autre part, de restituer la conceptualisation portée par l'indexation. Si les traces phonématiques des opérations phognémiques sont propres à chaque langue, les indexations renvoient, quant à elles, à des configurations conceptuelles universelles. C'est là que se nichent les universaux ; c'est aussi le lieu du clivage particulier/universel ainsi que de l'indexation de l'un à l'autre. Les chaînes de sortie sont donc de la forme :

$$\begin{array}{ccc} \text{tr}(\alpha) & & \text{tr}(\delta) \\ \text{[Unit1\{ \quad \}]} & + & \text{[Unit2 \{ \quad \}]} \quad , \text{ etc.} \\ \text{tr}(\beta) & & \text{tr}(\gamma) \end{array}$$

Praxèmes [Unit1{
 trace de repère conceptuel
 trace de repère discursif }]

Parapraxèmes [Unit1{
 trace d'opération phonégmique
 trace d'opération conceptuelle }]
 trace d'opération discursive

Métapraxèmes [Unit1{
 trace d'opération phonégmique
 trace d'opération discursive }]
 trace d'opération de mapping

Mots en discours

Voyons comment le discours parvient à délimiter la portée sémantique des mots. On sait que les mots sont des artefacts culturels qui, lorsqu'ils sont imprégnés d'un potentiel phonégmique, peuvent être traités (« parsed ») par le discours. Leur sollicitation en discours fait l'objet d'une double articulation: (1) un pointage sémantique (framing) en conformité avec le thème du discours; (2) une activation de leur potentiel

phonémique - ce qui permettra la délimitation discursive du sens ; en sortie. C'est comme si, en pointant le ou les domaines de connaissance, le mot se vidait de tout signifié (que la Culture lui attribue, *de facto*) et mettait son signifiant à disposition des opérations de déconstruction/reconstruction sémique résultant de sa mise en discours. C'est donc la mise en discours qui est le moment décisif pour le recouvrement du sens véhiculé puisque : (1) le thème ou domaine est posé (ce qui assurera la cohérence) et (2) l'instanciation sémique du signifiant se réalise. C'est là que commence sa vie éphémère de signe (Cf. Saussure), c'est là aussi qu'advient son statut (toujours éphémère puisque sa durée de vie est liée à la veille discursive en cours) de repère dans un réseau thématique que le discours déploie.

Voyons maintenant comment ce processus de « vidage/remplissage » conceptuel affecte les mots. Le potentiel phonémique codé dans le mot est intégré à un ensemble de relations conceptuelles et/ou représentationnelles caractérisées par la hiérarchie dont elles témoignent. Rappelons qu'à un niveau sémio-neural, la conceptualisation forme un bloc compact (Cf. « image mentale » ou « cartographie mentale », Damasio 2012). Lorsque ce potentiel phonémique est transféré en discours, il prend une forme autre : celle de la dilution linéaire réalisée selon des schèmes phonétique et prosodique. Le chemin parcouru est donc celui-ci : depuis la sphère cognitive, la conceptualisation candidate à la mise en discours parvient - avec ses visées pragmatiques, s'entend - à la faculté de langage sous une forme compacte. Cette phase du traitement, nous l'avons appelée protolinguistique (à rapprocher de la phase « hybride » chez A. Culioli). Lors de ce processus, les traits ciblés sont agencés sous forme de mappings et les sous-ensembles de traits mappés sont placés sous la réaction des opérations de blending. Plus précisément, le mapping rapproche des traits puisés dans le domaine en termes d'identification, de localisation, d'analogies, etc. Quant au blending, il signale les visées pragmatiques du sujet parlant : *neutre/distant* ; *thématique (given)* ; *présupposé (et/ou préconstruit)*, *asserté* ; *projeté* ; *virtualisé*, etc. Tout ce travail (« computing ») énonciatif et prédicatif débouche sur une mise en mot organisée ; c.-à-d. sous forme de constructions. La mise en mot consiste à sélectionner, dans un « lexique mental », les candidats idoines pour rendre justice à ces compositions phonémo-sémiques. Les mots du lexique sont les candidats les plus fréquemment sollicités, à partir du moment où ils renferment les combinaisons sémiques retenues en discours. Cependant, en cas de défaillance du dictionnaire personnel du sujet parlant, des constructions alternatives y pourvoient (périphrases, paraphrases, locutions figées, comparaisons, analogies, etc.). C'est à ce moment là, seulement que des considérations supramorphiques apparaissent telles que genre, pluriel irrégulier, verbes irréguliers, etc. En somme tout cela provoque un effet chez l'auditeur car les phogèmes résultent (en glossogénèse) d'une incarnation du sens (embodiment). En fait leur évocation déclenche une relation au corps ;

ou plutôt des représentations construites du corps (Damasio). C'est ce qui explique les inférences, suggérées en parallèle, *d'affect*, de *tension*, de *dégoût*, *d'envie*, etc.

Ce traitement de linéarisation destine la conceptualisation / représentation à être prise en charge par l'activité motrice de sortie (appareil vocal), l'habillage linguistique local. On change alors de sphère et d'environnement de travail : la chaîne linéaire de sortie est faite de mots agencés selon un ordre normé et selon une prosodie partagée. Paradoxalement, pourtant, le travail sur les traits sémiqes finement dégagés à partir de l'instance cognitive, c'est dans des mots (et leurs agencements) qu'il pourra être transmis et interprété (donc re-construit). C'est de là que provient l'illusion de la syntaxe considérée comme mise en relation de mots en vue d'un sens !

Prenons un exemple pour pointer (très) sommairement la dynamique sous-jacente:

« Le navire russe prisonnier des glaces dans l'Antarctique va devoir attendre. »
(France tv info avec AFP et Reuters - le 30/12/2013)

Dans cet énoncé, nous avons :

- un prédicat « va devoir attendre » qui est un attribut de [*tout humain ou objet mobiles ou déplaçables*]
- un sujet contenant le praxème « navire » dont les traits sémantique incluent [*embarcation se déplaçant sur l'eau, transportant des passagers, naviguant en haute mer, etc.*].

Ces traits se voient négociés :

- par l'attribut « prisonnier » qui lui, porte les traits de [*personne immobilisée par la force, séjournant dans une prison, dépendante de la décision d'autrui, etc.*] ; et
- par « des glaces » qui constitue une actualisation de la valence inhérente au praxème « prisonnier » : si une personne A séjourne en prison, c'est qu'une personne B l'y a enfermée. L'option métaphorique du journaliste transforme A en « navire » et B en « glaces ».

Du coup le praxème « navire » voit ses traits sémantiques réduits à [*embarcation de haute mer+ prisonnière+des glaces*] + « dans l'Antarctique ». Ce réglage sémiq est induit par les opérations de détermination de type adjectival, mais pour le journaliste, il s'agit d'un simple rappel puisque le praxème « navire » est introduit en discours par l'article défini « le » dont la fonction est précisément de réinjecter en discours ce que l'amont discursif a déjà construit. Ce procédé est courant dans la presse - où une formule de rappel permet de préparer le lecteur à des informations nouvelles.

En anglais, les moyens linguistiques sont différents, mais le résultat en termes d'opérations langagières est identique.

« The Russian ship Akademik Shokalskiy has been stuck at sea since Christmas morning, when it was seized by ice on the edge of the continent. » (*USA TODAY*, December 27, 2013)

Le réglage de “ship”, dont les traits sont identiques à ceux de “navire”, passe par un prédicat « has been stuck at sea » (« est coincé en mer ») présenté comme un attribut nouveau (d'où cette forme de présent de parfait (pour reprendre la terminologie de E. Benvéniste). La fonction de rappel (pour le lecteur non informé) est inscrite dans un complément temporel (« since Christmas morning »). Ce dernier devient le cadre de validation de « when it was seized by ice on the edge of the continent » (« lorsqu'il fut capturé par la glace à la lisière du continent »). On retrouve les sèmes portés par la valence de « capture » qui implique **A** celui qui capture et **B** le capturé ; avec une explicitation permettant de transformer A en « ship » et B en « ice ».

En somme la valeur dictionnaire/culturelle de l'unité lexicale permet un ancrage discursif mais c'est l'activité du discours qui en remodèle le contenu sémique. Une fois ce contenu délimité, l'apparition de la même entité lexicale dans la suite du discours ne renverra qu'à ces valeurs délimitées, sauf opérations linguistiques nouvelles. Par conséquent le discours permet non seulement de construire les contenus sémiqes des entités lexicales, mais, de plus de se séparer des valeurs d'ancrage. Une fois injectés dans le discours, les mots ne conservent donc pas les valeurs sémantiques que leur attribue la culture. Ceci est d'autant plus important à souligner que c'est ce dynamisme de construction du sens en discours qui justifie de recourir à la mécanique langagière ; les procédés syntaxiques sont mobilisés, en bonne partie, pour construire les profils sémiqes et discursifs des mots. Cela nous renseigne sur la structure de cette fonction cognitive de « collecte de traits pertinents » à partir du moment où le domaine de cohérence est donné comme élément de repérage initial. En effet le domaine représente une arborescence de traits ou caractéristiques (Cf. le concept de « frame » chez Fillmore, notamment) rendus disponibles en mémoire de travail. De leur côté, les opérations langagières sont chargées de rendre la structuration du domaine pendant que les opérations linguistiques (syntaxiques, prosodiques, etc.) traduisent cette structuration avec les moyens qu'offre la langue d'arrivée. La mise en mémoire de travail de ces collectes de sèmes et de leurs fusions ne saurait être dépendante de mots. Le langage, comme on le sait, permet toutes sortes de constructions intellectuelles : factuelles, hypothétiques, innovantes, etc. (Fauconnier G. 1994, 2006). Une telle liberté - propre à notre espèce - est rendue possible par nos facultés universelles d'accès aux fonctions cognitives de regroupements sémiqes et à notre faculté de langage qui en est l'interface privilégiée (Elimam, 2013a).

Conclusions programmatiques

En somme la faculté de langage, qui est une prédisposition de communication et de socialisation propre à l'espèce humaine, se présente sous ses habits fonctionnels (et non pas organiques). Elle est l'instance (fonctionnelle) où s'animent des procédures de mise en œuvre de protocoles de transcodage. De la sorte, une entité neurocognitive au format d'assemblage synaptique (Damasio A, Damasio H., 1992 ; Kandel, Hawkins, 1992), en amont, se voit réalisée matériellement en une chaîne linéaire d'unités phonético-prosodiques. Toute réalisation linguistique se voit donc marquée du sceau de ce transcodage.

L'étude du langage humain ne peut faire l'économie de ces opérations que le discours génère et qu'il s'agit de « décoder » pour non seulement restituer le sens qu'elles portent - ce que tout locuteur natif fait de manière spontanée - mais, surtout, en dévoiler les mécanismes qui le relie aux opérations langagières. Plus on accumulera d'éclairages sur ces indexations opératives, plus on approfondira la connaissance des processus langagiers de communication. C'est là - et nulle part ailleurs - qu'il est pensable d'y reconnaître des « universaux » !

Bibliographie

- Abutalebi, J. *et al.* 2007. « The Neural Cost of the Auditory Perception of Language Switches: An Event-Related Functional Magnetic Resonance Imaging Study in Bilinguals », *The Journal of Neuroscience*, December 12, 2007, 27(50):13762-13769.
- Anderson, S. R., Lightfoot D.W. 2004 *The Language Organ* - Cambridge.
- Bally, Ch.1965. *Le langage et la Vie*. 3ème édition augmentée, Genève : Droz,
- Barsalou, Lawrence W. 2008 [2007]. « Grounded Cognition », *Annual Review of Psychology* Vol. 59: 617-645 (Volume publication date January 2008) First published online as a Review in Advance on August 15, 2007.
- Brentari, D. 1995. *Sign language phonology: ASL*. In : Goldsmith 1995.
- Chomsky, N. 2000. *New horizons in the study of language and mind*, Cambridge University Press.
- Changeux, P. 2004. *L'homme de vérité*. Paris: Odile Jacob.
- Changeux, J.P., Dehaene, S. 2008. The neuronal workspace model: Conscious processing and learning. In *Learning Theory and Behavior*. Volume 1 of Learning and Memory: A Comprehensive Reference, J. Byrneand R. Menzel, eds. (Oxford: Elsevier), p. 729-758.
- Comrie, B. 1989. *Language Universals and Linguistic Typology* - U.P. Chicago.
- Culioli, A.1990. *Pour une linguistique de l'énonciation* - Tome 1, Paris : Ophrys.
- Damasio, A. 2012. *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Paris: Odile Jacob ; (translation of *Self Comes to Mind: Constructing the Conscious Brain*, Pantheon, 2010).

- Damasio, A., Damasio, H.1992. "Brain and Language" *Scientific American*, v267, n°3 p.88- 95.
- Danon-Boileau, L. 2002. *Des enfants sans langage*, Paris : Odile Jacob.
- Dennett, D.C.1991. *Consciousness Explained*. Boston, Little, Brown and Company.
- Dehaene, S. 2007. *Les neurones de la lecture*. Odile Jacob.
- Dehaene S., Naccache, L. 2011. Towards a cognitive neuroscience of consciousness: basic evidence and a workspace framework. *Cognition* 79 (2001) 1-37.
<http://www.nyu.edu/dept/philo/courses/consciousness05/Dehaene1.pdf>
[Consulté le 16/07/2014].
- Elimam, A. 2013a. Hosting languages: an introduction to glottomotricity. in :
http://www.academia.edu/4386680/Glottomotricity_prj_eng [Consulté le 16/07/2014].
- Elimam, A. 2013b . "Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation", *Synergies Espagne* n°6, p. 85-91.
- Elimam, A. 2013c. *Le français langue seconde d'enseignement* - ILV - France.
- Evans N. & Levinson S. 2009 "The myth of language universals: language diversity and its importance for cognitive science". *Behavioral and Brain Sciences* 32(5) : 429-448 (2009).
- Fauconnier, G.1994. *Mental Spaces: Aspects of Meaning Construction in Natural Language*. New York: Cambridge University Press.
- Fauconnier, G.2006. *Mappings in Thought and Language*, Cambridge.
- Guillaume, G. 1973. *Langage et Science du Langage*, Nizet Paris-Presses Université, Laval.
- Hauser, Chomsky , Fitch. 2010 - The faculty of language: What it is, who has it, and how did it evolve? In : *The evolution of human language*. Cambridge, p.14-42.
- Humphries, Colin, Binder Jeffrey R., Medler, David A., Lieberthal Einat "Syntactic and Semantic modulation of Neural Activity during Auditory Sentence Comprehension" *J Cogn Neurosci*. 2006 April; 18(4): 665-679.
- Ingram, J. C.L. 2007. *Neurolinguistics*. Cambridge.
- Jackendoff , R. 2002. *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution* - Oxford U.P.
- Jenkins, L. 2000. *Biolinguistics*, Cambridge University Press.
- Kandel, E., Hawkins R.1992. The biological Basis of learning and individuality. In : *Scientific American*, p.79-86.
- Lafont, R. 2004. *L'être de langage*, Lambert-Lucas (France).
- Lerat, P. 1995. *Les langues de spécialité*. PUF-France.
- Levelt, W. J. M. 1999. Producing spoken language: A blueprint of the speaker. In: C.M. Brown and P. Hagoort (eds), *The neurocognition of language*, 83-122, Oxford U.P.
- Pinker, S., Jackendoff, R. 2009. «The reality of a universal language faculty». *Behavioral and Brain Sciences* 32(5):464-465 (2009).
- Tomasello, M. 2003. *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Harvard University Press.
- ScienceDaily* 14 July. 2014. University of Washington. « Months before their first words, babies' brains rehearse speech mechanics. » *ScienceDaily*. www.sciencedaily.com/releases/2014/07/140714152311.htm. [Consulté le 16/07/2014].

La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint
(1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative
inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960)



Francis Tollis

Université de Pau et des Pays de l'Adour, France
Centre de recherche en poétique, histoire littéraire et linguistique
tollis.francis@wanadoo.fr

Reçu le 15-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

Résumé

Valette a bel et bien intégré la *neurosémantique épistémique* de M. Toussaint dans ses *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises* (2006 [2001]). Cette catégorisation critique et argumentée justifie donc déjà qu'on aborde cette théorie originale sous la rubrique de l'énonciation. Mais en plus, comme son créateur l'a on ne peut plus explicitement indiqué, le préfixe *neuro-* qu'il utilise pour la désigner, sans doute bien avant que les neurosciences aient conquis la place qui de nos jours est la leur, invite à voir en quoi et comment elle peut en être rapprochée. C'est donc essentiellement sous ces deux angles que cette théorie sera examinée ici, sans s'occuper de l'engagement quasiment militant contre l'arbitrarité du signe dont elle a parallèlement été accompagnée.

Mots-clés : Maurice Toussaint, *neurosémantique épistémique*, linguistique énonciative, linguistique cognitive, matérialisme neuronal

Maurice Toussaint's epistemic neurosemantics (1936-2010) :
a cognitive, speaker-centered theory inspired by Gustave Guillaume (1883-1960)

Abstract

Valette did integrate M. Toussaint's *epistemic neurosemantics* in his collection of *French cognitive and speaker-centered linguistic theories* (2006 [2001]). Such a reasoned critical categorisation is ample justification for an analysis of Toussaint's original theory from a speaker-centered point of view. Moreover, as explicitly indicated by its creator, the choice he made to qualify it through the prefix « neuro- », well before neurosciences had acquired the prominent position they have today, is an incentive to search the possible connections between the two models. It is essentially from these two perspectives - cognitive and speaker-centered - that Toussaint's theory will be examined in this paper, leaving aside his parallel, quasi-militant involvement against the arbitrariness of the linguistic sign.

Keywords: Maurice Toussaint, *epistemic neurosemantics*, speaker-centered linguistics, cognitive linguistics, neuronal materialism.

1. Introduction : de Guillaume à Toussaint

Longtemps la *neurosémantique* (*analytique* puis *épistémique*) de Maurice Toussaint (1936-2010)¹ est demeurée sans véritable écho parmi les psychomécaniciens². Certes, elle s'est engagée sur des chemins peu balisés, et moins encore au moment de sa création ; certes, son hypothétique matérialisme corticocérébral et son pari descriptif oscillatoire ont toujours de quoi dépayser le linguiste formé au structuralisme. Il n'empêche, comme Toussaint l'a régulièrement réaffirmé, elle procède directement des propositions antérieures de Gustave Guillaume, constamment désigné comme son principal inspirateur. En effet, s'il en a critiqué et rejeté certaines, s'il les a confrontées ou combinées à d'autres avant d'en offrir des réinterprétations ou des extrapolations personnelles, globalement il n'a jamais cessé de rappeler sa dette à son endroit, ni de montrer en quoi et comment sa réflexion et sa démarche personnelles se situaient réellement dans son sillage.

Avant d'apprécier les dimensions cognitive et énonciative de l'approche linguistique de Toussaint, il convient donc de revenir sur certains aspects de la théorie de Guillaume, que, vu sa disparition en 1960, il paraît plus raisonnable de confronter à un état déjà ancien des recherches cognitives.

2. La facture cognitive de la psychomécanique du langage

2.1. Son orientation mentaliste et sémantocentrée

La psychomécanique est toujours passée pour une approche *mentaliste* du langage ; dès le départ, cette orientation lui a plutôt compliqué la vie, comme l'ont montré les vives polémiques qu'elle n'a pas manqué de susciter ; encore en 1995, Toussaint estimait du reste que l'adjectif n'avait « toujours pas très bonne presse » (1995c : 149). En s'efforçant de ramener la genèse des différentes sortes d'unités idiomatiques à un seul et même processus génétique, la plupart des successeurs de Guillaume ont néanmoins travaillé à renforcer cette orientation.

En attribuant ainsi « à l'étude du sens une place primordiale », la psychomécanique rejoignait donc ce qui peut être globalement désigné comme la linguistique cognitive, même si elle ne refusait pas comme cette dernière « la tripartition sémiotique, et notamment la division syntaxe / sémantique ». Car « le sens linguistique a toujours été détenu par des sciences de l'esprit (logique, idéologie, psychologie, etc.) », du moins jusqu'au XXe siècle et avant l'avènement de la sémantique structurale (Rastier, 1993b : 179-180 et n. 20).

Certes, cette convergence serait tout de même à relativiser, dans la mesure où les recherches sur la cognition semblent « [...] pour le moins séculaires, pour ce qui concerne les sciences ; voire millénaires, pour ce qui touche les philosophies » (Rastier, 1989 : 22). Du reste, même s'il leur est malgré tout arrivé, sans s'en aviser, de redécouvrir aussi l'eau chaude³, les cognitivistes ont eux-mêmes spontanément reconnu qu'ils n'avaient pas tout inventé.

2.2. Son optocentrisme et son recours à la spatiation

S'interrogeant sur le statut de l'espace mental qui fournit l'une des notions auxquelles la sémantique cognitive de Langacker faisait appel, Rastier y avait découvert l'option optocentrique⁴ de la « tradition idéaliste [qui] avait coutume d'affirmer la précellence de la vision sur l'ouïe », bien que ces deux sens nobles, les plus nobles de tous, aient été « considérés comme les portes de l'âme ». Indissociable du « caractère fondamental de la relation iconique, qui fonde toute représentation, et toute signification », nous rappelait-il, « rapportée au langage, [cette] tradition idéaliste fait de la vision le pôle métaphorique privilégié » (1993a : 171 et n. 35 ; 1993b : 174, § 3-4 et n. 6, et 175). Cette prévalence, risquait-il, tient peut-être à ce qu'il est à peu près impossible de « traiter de la connaissance sans se soucier de la vérité », et que, dans notre tradition occidentale en tout cas, peut-être en raison du « bon développement de la vision chez l'homme relativement aux autres sens », « dans la phylogénèse des facultés mentales » « la vue est réputée plus véridique que l'ouïe » (1993b : 176, § 4).

Dans notre monde contemporain extrêmement médiatisé, l'impérialisme de l'image et son pouvoir de séduction, voire de sujétion, pourraient bien tenir à un phénomène identique ou largement comparable. D'un côté, tout porte à croire que, du point de vue perceptuel, l'image accapare davantage que le son : en *donnant à voir* sans apparemment toucher au réel, elle peut sembler plus objectale que le commentaire dont on l'accompagne et qui, par principe, n'existait pas avant elle. D'un autre côté, s'il arrive que l'on choisisse de découpler le son de l'image, la manœuvre inverse semble plus rare, car sans doute jugée d'un intérêt moindre.

La psychomécanique, pour ce qui la concerne, s'est très tôt soumise à ce même conditionnement. Car, avec l'appui de Leibniz à plusieurs reprises sollicité, Guillaume lui aussi, au moins à partir des années 1943-1944, a constamment privilégié la notion de *visibilité*, dialectiquement affrontée à celle de *dicibilité* qui lui est antérieure, l'une et l'autre chapeautées par une *lucidité* qui a aussi à voir avec la perception visuelle (Tollis, 2009 : § 3, 391-394). Car il s'agissait pour lui de dégager cette « dioptrique (proprement) humaine » (2004 : [apr. 1950] : 115/364 et 143/461), variable dans l'espace et dans le temps et indissociable de la langue. Par ailleurs, sous l'espèce de *visées*, cette même

option sert aussi à Guillaume à représenter la dimension intentionnaliste qu'intègre sa linguistique, parce que, a précisé Rastier, elle s'inspire de la phénoménologie. Par là, Guillaume n'a pas seulement admis la primauté du visuel, explicitement reconnue (1929 : 124, n. 1) : il l'a aussi régulièrement adaptée à ses analyses et exploitée à ses fins théorisantes. Ainsi, largement avérée dans ses écrits, elle s'est communément imposée dans la mouvance elle-même et y demeure toujours d'actualité. Présent dès le départ, ce parti pris offre donc un premier point de contact de la psychomécanique, d'envergure il est vrai, avec la littérature cognitive.

Mais ce n'est pas la seule métaphore qu'elle partage avec elle. En effet, ne serait-ce qu'en raison du postulat du temps opératif (Tollis, 2009 : *ibidem*), elle ne conçoit guère de représentation sans spatialisation, ce qui implique évidemment le recours quasi permanent aux commodités d'une topographie, complément obligé en même temps que vecteur de l'image du temps. Car l'option optocentrique préjudicielle de Guillaume, à la fois conceptuelle et analytique, l'a orienté vers une pratique explicative à laquelle les cognitivistes recourent à leur tour. Selon Rastier, cet usage répété de diagrammes, cette propension à « penser en figures » selon le « précieux » conseil de Leibniz⁵ découlent naturellement de sa tendance à appréhender les réalités linguistico-langagières par le biais visuel. Il n'y aurait donc pas à s'étonner si, en face, les cognitivistes eux-mêmes se sont beaucoup servi de diagrammes⁶ et s'ils ont parfois intégralement cité les termes de Leibniz à l'instant évoqués (par exemple, Abraham, Afzali et Jouis, 1992). Bref, pour Rastier le doute n'est pas permis. Parce qu'il a appliqué - au bénéfice de la vision - la hiérarchie des deux sens nobles « à la description du mental » (Rastier, 1993a : 172), Guillaume est au moins le pionnier de la sémantique cognitive.

Sa linguistique, estimera-t-on, a plus avancé dans le domaine grammatical que dans le reste. C'est probable, mais elle ne s'est pas pour autant complètement détournée du vocabulaire. Et d'autres, par la suite, se sont plus franchement engagés dans la sémantique lexicale ; même si c'est souvent à part de la psychomécanique, c'est généralement en prise directe sur son tronc conceptuel : tantôt c'est en vue d'aligner méthodologiquement l'approche des lexèmes sur celle des grammèmes, tantôt c'est pour en placer l'étude conjointe sous la bannière des mêmes principes d'engendrement et de mobilisation.

Cela dit, en 1997, le patronage de Rastier, à l'instant mentionné, nous avait incité à tenter d'apprécier la réalité et l'étendue de cette proximité. Mais les contraintes éditoriales nous avaient alors conduit à abrégé drastiquement notre propos, car, même il y a trente ans, la littérature cognitive était déjà si ébouriffante que, de l'intérieur, certains avaient commencé à s'en émouvoir. À cette fin, nous nous étions uniquement penché sur la notion guillaumienne d'invariant sémantique linguistico-anthropologique et sur le concept de représentation ; nous y revenons ici.

2.3. Sa recherche des invariants sémantiques linguistico-anthropologiques et des processus mentaux

Guillaume s'est constamment employé à accorder le statut de faits explicateurs à des mécanismes profonds dont l'existence est postulée dans l'organisation et les développements de la pensée en activité et de son expression verbale. Ainsi, même s'il a toujours affirmé qu'il n'y avait que des grammaires particulières, même s'il a constamment fait partir ses analyses des données sémiologiques d'idiomes singuliers, il a en permanence cherché à dégager dans l'acte de penser des principes simples naturellement promis à une très large portée pan-idiomatique.

Sans qu'il soit besoin d'insister ici ni de multiplier des citations précises, la manière dont, pour tel ou tel parler, sa linguistique pose et entreprend d'analyser les problèmes témoigne d'un intérêt soutenu pour tout ce par quoi la connaissance, en même temps qu'elle se donne à connaître, est construite, stockée, exploitée, manipulée : pour cet ensemble de moyens et de modalités que chaque membre de la communauté déploie dans sa gestion individuelle, telle qu'elle découle du rapport qui le lie à son environnement - le fameux rapport homme / univers de Guillaume.

Son œuvre publiée fourmille de passages qui l'attestent, il a eu en permanence le souci de mettre au jour le maximum d'invariants, quantitativement en nombre limité, qualitativement simples et articulés sur les mêmes mécanismes, souvent bipolarisés et ordonnés. Ne serait-ce que pour cette orientation générale, ce n'était sans doute pas céder aux sirènes de la mode ni se montrer partial que de prêter à la psychomécanique, voici quelque trente ans déjà, à la fois des préoccupations et des assises cognitives.

Du reste, avant Rastier, Desclés avait lui-même estimé que les deux grandes préoccupations repérables chez Guillaume donnaient forcément à sa théorie une facture de cet ordre. Il pensait en effet que sa recherche des « invariants langagiers (catégorisations et opérations) aussi bien dans l'organisation des catégories grammaticales que dans la structuration du lexique », et que sa mise « en évidence des « opérations de pensée » appréhendées au travers des langues » faisaient de lui un « "cogniticien" avant l'heure » (1989 : 19 et 36).

2.4. Du concept de représentation en psychomécanique et dans les recherches cognitives

Au sein de ces dernières, la notion de représentation a évolué et a divergé du cognitivisme aux connexionnistes ⁷, mais plus encore dans l'orientation énactionniste ⁸.

Premièrement, en psychomécanique, la *représentation* est principalement connue au sein du couple qu'elle forme avec l'*expression*, même si la double question de sa nature ⁹ et de la place qui lui revient dans la théorie n'est pas complètement élucidée. Il semble néanmoins acquis que cette théorie présuppose et permet la conciliation, fondamentale et continue, de la connaissance et du vécu. De ce dernier, elle fait déjà le lieu de condensation des facultés ¹⁰ qui, en tout locuteur putatif, ont à voir avec la perception, la catégorisation et la donation de tout ce qui lui vient de l'extérieur, autrement dit avec tout le sens qu'une société construit et se construit, via la communication et la prédication. Du vécu, elle fait aussi l'occasion, le moyen et la cible du sempiternel repli, de la réflexion constante de l'expérience de tous, de la plus partagée à la plus singulière.

Deuxièmement, le langage y apparaît bien comme une connaissance acquise plutôt que donnée. Par là, déjà situé dans une ligne conjointement phylogénétique et ontogénétique, il en vient à dépendre à la fois de l'histoire et du vécu, via toutes les sortes de mémoire. Cette double dimension du concept guillaumien de langue peut même inciter à distinguer minimalement, comme nous l'avons personnellement fait (Tollis, 1991 : I.2a.1, notamment), deux de ses états synchroniques : la *sigmalangue* collective, et l'*idiolangue* de chacun (avec le moyen terme de la *dialangue*). Pour la psychomécanique, il n'y a donc d'appareil représentationnel que doublement subjectif. D'un côté, étant forcément légué par héritage, il est le résultat du travail de la communauté et reste attaché à un ensemble humain géo-socio-historiquement indexé. D'un autre côté, étant aussi ce qui, de ce legs, a réussi à se déposer en chacun de ses membres, grâce à sa constante participation active, mais défective, sinon sélective, cet appareil est aussi largement codéterminé, coconditionné par son identité de sujet de chair et d'esprit. Par là, la psychomécanique s'est d'emblée associée à des préoccupations des recherches cognitives, du moins celles d'avant 1990. En tout cas, de ce que le langage laisse percevoir de sa réalité et tient à disposition dans tel ou tel idiome, elle ne fait pas quelque chose de figé. Elle ne le dissocie pas complètement non plus des corps historiques et physiques qui l'abritent, l'intègrent, le conservent, le pétrissent et, en aidant à sa transmission, assurent sa pérennisation modulée. Bref, elle a d'emblée placé l'expérience *et* la cognition dans le même circuit dialectique qui est au principe de l'humain, du générique à l'individuel.

Enfin, troisièmement, elle présente le langage comme une provision d'instruments. À partir de là, de deux choses l'une. Ou bien, comme le fait Guillaume, on leur accorde une *modulabilité applicative* : dans ce premier cas, avec statut de faits explicateurs, pour l'usager les représentations ne constituent jamais que des outils passablement souples, en tout cas ductiles et permissifs. En effet, la théorie lui ménage toujours une certaine liberté de manœuvre : celle de pouvoir ne les utiliser, discrétionnairement,

que pour la part qu'il en estime adaptée à son projet sémantique. Le principe de son unité en tant que forme fait alors partie intégrante de la théorie ; mais en tant que forme habitée de substance, elle n'est pas complètement inviolable et demeure soumise, en tant que telle, à la fois à la subjectivité du locuteur-sujet et à l'infinie variété des circonstances et des besoins énonciatifs qui en conditionnent l'exploitation et le reprofilage conjoncturel. Le couple saussurien signifiant / signifié, à ce compte, se révèle dissymétrique, puisque le premier se trouve (théoriquement) associable à l'un, et le second (pra(gma)tiquement) au multiple. Et devant cette violence qui est apparemment faite à ce qu'affiche de tangible et de constant la réalité sémiotique du langage, certains psychomécaniciens peuvent s'alarmer de voir ainsi s'évanouir congruence et isomorphisme.

Ou bien, autre option, à ces instruments on peut à moindre risque préférer accorder une simple *applicabilité modulable*, comme nous avons personnellement choisi de le faire en étudiant le *un-* de l'espagnol (Tollis 1996a : 34-37, notamment). On continue alors à tenir le signifié pour unique, pour aussi inattaquable et massif que peut l'être le signifiant auquel il doit sa matérialisabilité. Toute latitude d'intervention directe sur les unités étant refusée à l'usager, même au nom de l'optimisation expressive, la variation se voit ainsi cantonnée, dans le champ strictement applicatif, à la mise en mots (dans la cotextualisation) et à la mise en situation discursive (dans la contextualisation).

Reste encore à rendre de quelque manière raison de ce double va-et-vient entre l'amont et l'aval du langage : l'obtention ponctuelle et énonciative (praxéogénétique) descendante du multiple à partir de l'un, et à l'inverse, le permanent réajustement remontant de la langue (glossogénétique) de l'un à partir du multiple. Pour cela, de proche en proche et sans rupture de continuité, il est probable que l'analyse doive en venir à convoquer d'autres relais étagés et d'autres couches intermédiaires que celles de la tradition guillaumienne. Alors insérés non au niveau du signifié, mais quelque part parmi les strates du champ référentiel que délimite la rencontre interactive, toujours unique, entre le locuteur, son environnement ponctuel (matériel et humain) et son idiolangue, on pourrait y voir, à l'extérieur du signifié, des sortes de modalités d'exploitation énonciative plus ou moins habituelles et variablement établies, issues des productions sémantiques auxquelles un même signifiant s'est antérieurement révélé susceptible d'apporter son concours. Et de fait, au sein de la mouvance psychomécanique comme dans d'autres approches, on a vu certaines couches de l'expérience, collective ou individuelle, assimilées à des quasi-faits explicateurs, adjoints ou complémentaires, aussi bien historico-sociaux que psychologiques ou biologiques ¹¹.

2.5. Conclusion

Ces remarques sur la psychomécanique de Guillaume devraient suffire à convaincre que, depuis son émergence jusqu'à ses exploitations postérieures, même les plus apparemment émancipées, par bien des côtés ses préoccupations ne sont pas sans rappeler celles de la recherche cognitive des débuts, plus encore de sa troisième voie, dite « moyenne » ou énaïve.

Mais il y a plus encore. En effet, si Guillaume a fait dépendre l'amorce de la pensée, son développement et son aboutissement, sous l'espèce de la pensée *pensée*, de l'appareil sémiotique des idiomes, symétriquement, de ce dernier il a fait aussi le produit d'une pensée *pensante*, capable de se saisir elle-même et de se doter des moyens de cette autoappréhension. Par là, loin de placer les phénomènes cognitifs dans la seule perspective de leur produit, constamment soucieux d'ordonnement génétique il est directement entré dans l'analyse des processus de leur construction même. À sa façon, il a donc suggéré, au moins intuitivement, le caractère inévitablement réflexif de la connaissance, à la fois responsable et produit de sa propre activité. De la sorte, sans le savoir il a obéi à une préoccupation qui a assez vite fini par émerger dans la recherche cognitive, dès qu'elle s'est avisée que le connu demeure un objectif en quelque sorte mobile, à peu près impossible à approcher si ce n'est de manière asymptotique et relative. Cependant, à l'époque où Guillaume élaborait son analyse de la chronogenèse, « les “recherches cognitives” étaient [encore] appelées “élucubrations mentalistes” », comme Toussaint l'a rappelé, non sans humeur (1995c : 149). Malgré tout, même avant 1990, celles-ci n'étaient pas seulement le fait de praticiens rivés à leur objet, car une partie des spécialistes réfléchissait épistémologiquement à leurs tenants, à leurs aboutissants et à leur avenir, c'est-à-dire aussi à leur évolution ou à leur recentrage idéologique (Varela, Thompson et Rosch, 1993 [1991] : 80). La démarche analytique et les propositions théoriques qui ont abouti à la naissance de la psychomécanique émanaient et témoignaient d'un même souci d'explicitation de l'inobservable, où qu'on le situe, dans le corps, dans l'esprit, ou dans les deux, que ce soit séparément ou solidairement. Cela lui donne indiscutablement une nature, une portée et une utilisation largement cognitives.

L'héritage connu de Guillaume¹² comporte d'indubitables zones d'ombre. Son lent et opiniâtre travail de recherche n'en constitue pas moins un effort important, précoce et original, pour que la constitution et la régénération étalée du langage puissantiel (au repos), pour que l'élaboration étagée du langage effectif (en service) cessent d'apparaître comme des bastions imprenables, voire inattaquables, comme des boîtes noires impénétrables. L'ensemble conceptuel auquel son nom reste attaché a déjà le mérite d'exister et d'avoir très tôt tenté de jeter quelque lumière sur celles des activités mentales dont le langage semble indissociable. Dans ces conditions, il n'y a guère à

s'étonner que, outre-Atlantique, en dépit de l'« amnésie moderniste » que Rastier reproche globalement à la recherche cognitive (1989 : 26, n. 15), quelques chercheurs¹³ se soient avisés que, ailleurs et avant eux, sans machine d'aucune sorte, dans la solitude de sa réflexion et contre vents et marées, un Européen autodidacte mais passionné de langage a tenté de pénétrer le fonctionnement de l'esprit de l'homme parlant.

Comme on sait, la détection de cette précoce dimension cognitive, déjà aperçue par certains d'entre eux ¹⁴, n'a pas suffi à faire connaître la psychomécanique et le guillaumisme, malgré la traduction en anglais de quelques-uns de ses écrits¹⁵, malgré la publication, à cheval sur l'Espagne et les États-Unis, d'un ouvrage de sensibilisation également en anglais (Tollis, 1996b).

3. Les orientations de la neurosémantique épistémique de Toussaint¹⁶

3.1. De la dette revendiquée envers la psychomécanique de Guillaume à son dépassement

La production scientifique de Toussaint s'étale de 1964, date de son premier travail d'étudiant en Sorbonne (inédit), à 2010, année de sa disparition. Il avait tout à fait conscience d'avoir « peu publié » ¹⁷, en dépit de la portée et du niveau de sa théorie, de ses préoccupations épistémologiques aussi. On pourrait penser que c'est là ce qui, en partie au moins, explique le faible écho recueilli par ses suggestions. Mais son statut professionnel de professeur nomade¹⁸ à l'étranger, l'aridité et l'originalité de ses propositions, conjuguées à leur fréquente ouverture transdisciplinaire, ont dû beaucoup compter aussi. Le fait est en tout cas que, demeuré un linguiste atypique, un franc-tireur de la réflexion théorique, et n'ayant jamais disposé en France d'aucune tribune institutionnelle pour exposer, faire connaître et travailler ses idées, il a été très peu lu, peu étudié, peu commenté et, finalement, peu critiqué aussi (Tollis 2014a : § 1.1).

Avant qu'il accède à ses textes fondateurs, sa découverte puis son imprégnation de Guillaume ont d'abord été exclusivement orales : entamées avec les conférences tardives de 1957, qui constituèrent pour lui une « véritable révélation », elles se sont poursuivies par le canal de Maurice Molho à qui il doit « d'avoir connu la psychomécanique du langage » (Toussaint 1983a : 11 et 13).

Ayant mis au point une approche très personnelle du langage, il ne saurait réellement passer pour un psychomécanicien orthodoxe. On l'a néanmoins qualifié d'« authentique guillaumien », et rangé « parmi les héritiers les plus fidèles à l'*esprit* de Guillaume » (Valette, 2006 [2001] : 213 et 239). C'est même sans doute ce qui, dès ses tout débuts (Toussaint, 2010 : 37b), l'a paradoxalement exposé à un double rejet : forcément celui dont a toujours pâti la psychomécanique, mais également, en son sein, celui des plus

traditionnels de ses praticiens¹⁹ ; ce double ostracisme, qui ne lui a jamais échappé (Toussaint, 1987 : 107), l'a acculé à une marginalité dont les inconvénients lui sont toujours clairement apparus (par exemple 1992 : 108).

Pourtant, l'ensemble de sa réflexion est avant tout issu des enseignements de Guillaume²⁰. Cette fidélité, cependant, n'a rien de suiviste. Car, dans sa « tentative de rationalisation » (Valette, 2006 [2001] : 240) des apports de son mentor, Toussaint a constamment eu le souci de corriger cette infalsifiabilité qui a souvent été reprochée à la psychomécanique²¹. Pour cela, sa conviction était qu'il fallait au moins commencer par chercher à améliorer la cohérence méthodologique des hypothèses guillaumiennes, les développer jusqu'à leurs « ultimes conséquences » (1972 : 68-70). Autrement dit, même lorsqu'il semble s'en détacher, Toussaint a toujours le sentiment de se maintenir dans un prolongement « critique » de la psychomécanique, car il jugeait l'idéalisme de Guillaume tout à fait paradoxal²². Il ne s'est donc pas privé de la critiquer, comme il a ouvertement critiqué aussi quelques-uns de ses exégètes les plus attentifs et de ses successeurs les plus fidèles ou les plus en vue (1990 : 13 ; 2005 : 339-340). Mais il ne s'en est jamais réellement détourné, certain que Guillaume « peut conduire ailleurs » (1983b : 125). Plus même, dans ces critiques qu'il en est venu à lui adresser, il a parfois vu des occasions de lui rendre « contradictoirement » hommage (2003 : 336, § 1.4), comme il a vu, dans les divers prolongements auxquels sa théorie a donné naissance, la preuve de sa richesse, de son ouverture et de sa fécondité²³.

Du reste, il a toujours vanté le caractère innovant de la psychomécanique et vigoureusement récusé le reproche qu'ici ou là on a pu lui faire d'être « un langage ésotérique à l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13). Loin d'être passéiste, estimait-il, elle est au contraire dotée d'un réel « pouvoir subversif », si bien que, dès 1919, à ses yeux elle portait déjà en germe tous les développements qu'a connus la linguistique²⁴ autour des années 1970 (1970 : 145 ; 1972 : 82 ; 1983a : 17).

Par ailleurs, de Guillaume, il a fait un pionnier de la linguistique dynamique, et de son approche du langage il a constamment souligné la validité, la puissance heuristique, la modernité ainsi que la vitalité²⁵ de ses principes (1967 : 99 § 7.1). En tout cas, ses critiques et ses contre-propositions ne l'ont pas empêché de penser que, même si l'on a mis du temps à s'en aviser, dès le début du XXe siècle, bien avant l'arrivée des sciences cognitives, Guillaume, avec sa théorie génétique, s'est révélé très proche de la pensée philosophique allemande qui a ouvert la voie à la *Gestaltheorie*. En effet, a-t-il souligné, étant génétique, elle réussit à faire cohabiter, contre le structuralisme ambiant, structure et histoire au sein du sujet parlant, s'ouvrant ainsi sur une sémologie et sur une anthropologie générales (Tollis, 2014a).

Toussaint en a donc privilégié et conservé deux apports importants : 1) l'optique sémantocentrée qui incite à placer du sens dans les grammèmes aussi bien que dans les lexèmes, dans la syntaxe aussi bien que dans la sémantique (2004 : 109, § 2.1) ; 2) le principe d'une opérativité généralisée, d'origine humboldtienne ²⁶, à l'œuvre dans la production aussi bien que dans la réception-interprétation du langage ²⁷, principe dont il a fait la pierre angulaire de sa propre théorie. Mais en plus, des trois avatars de l'idéalisme guillaumien ²⁸, il n'a voulu en retenir aucun.

Cela dit, il en est très tôt venu à creuser son propre sillon, dont l'originalité se repère au moins sur trois points. D'une part, en matérialiste convaincu, il a accordé au langage un soubassement neuronique. Avec la caution de trois passages des écrits de Guillaume (auxquels on pourrait ajouter un quatrième, qu'il ne mentionne pas), il a présenté cette option comme la simple généralisation de la part de matérialisme qui est également présente dans la psychomécanique (2010 : 38-41a). Car il est arrivé à son créateur de mentionner « la partie matérielle de la pensée » (Guillaume, 1929 : 121), d'évoquer l'aide que sa théorie pourrait apporter « aux neurologues et aux neurochirurgiens » (Toussaint, 1967 : 99, § 6.2) et d'annoncer le rôle qu'il attribuait, après lui, aux matérialistes (1972 : 73 ; 2010 : 41b). En outre, dans ses inédits il a au moins une fois fait dépendre la pensée d'un certain « *chimisme psychique* » ²⁹, qui, en un sens, opère la synthèse contradictoire de l'idéalisme et du matérialisme. D'autre part, Toussaint a également fait l'hypothèse que les systèmes d'engendrement du sens verbal, tous posés comme isomorphiques entre eux, partagent aussi une même forme oscillatoire, seuls variant les paramètres ³⁰ de leurs oscillations (2007a : 411). Enfin, dans ce modèle il a retrouvé celui de la cognition, entendue comme « phénomène biologique, social, culturel » (2004 : trad. 106, § 1.2), dans la configuration génétique qu'en a proposée Piaget.

3.2. Sa dimension cognitive

La condition sine qua non pour qu'une théorie soit cognitive est qu'elle cherche à dire quelque chose de ce qui se passe dans un cerveau lorsqu'il est en action de langage. Elle doit être construite dans le cadre de ce qu'on appelle maintenant une naturalisation de la phénoménologie ou de l'intentionnalité ³¹.

Toute activité cognitive accomplie consiste en un renversement ³².

3.2.1 Le pari de l'isomorphisme des systèmes linguistiques entre eux et l'hypothèse corticocérébrale

Son postulat neurolinguistique a poussé Toussaint à voir dans les mouvements de pensée mis en avant par Guillaume des phénomènes (matériels) d'ordre corticocérébral et à faire de la dimension sémantique de cette activité une réalité physique de même nature (2009 : 181). Ainsi, les signifiés *émergent* à différents moments des opérations d'ordre neuronique auxquelles il les estime liés (1995c : 150). Conformément à l'hypothèse fondamentale de la psychomécanique, ils ne sont pas directement saisissables, car ils ne sont ni tout faits, ni accessibles, ni disponibles, ni utiles au locuteur tant qu'il n'en a pas réalisé la (re)construction dans le moment même de son besoin expressif. Ignorant tout des coordonnées spatiales de leur représentation mais en s'appuyant alors sur leurs coordonnées temporelles, Toussaint suggère de poser que leur état de définition est proportionnel à la durée du processus qui les a engendrés (1983b : 108).

Le cas du déponent en latin, donné pour morphologiquement passif mais éventuellement actif sur le plan sémantique, en fournit un exemple simple et parlant. Au lieu de présenter le passif, massivement, comme postérieur à l'actif, Toussaint estime plus performant d'en privilégier deux variantes, deux cas de figure, deux états. Le premier correspond au déponent *stricto sensu*, ou passif initial, engendré par le système dans sa première phase d'hétérogénéisation minimale, à un stade de faible différenciation : il peut délivrer des valeurs alternativement passives ou actives. Le second correspond au passif *stricto sensu*, ou passif terminal, engendré par le système dans sa deuxième phase d'hétérogénéisation maximale, au stade de différenciation poussée, spécialisé dans le passif. Pour l'entier systémique, on a donc : à l'état initial, 1) *irascor* 2) *irasco*, et à l'état terminal 1) *amo* 2) *amor* (1987 : 108).

En français, estime Toussaint, bien des systèmes sont analysables de la même manière, et tout spécialement le système verbo-temporel qui, le premier, a servi à l'élaboration du modèle ³³. Comme Guillaume l'avait établi à sa manière en regroupant infinitif et participes dans le mode qu'il a rebaptisé quasi-nominal, la première phase génétique livre des « protoformes » peu différenciées et pour cette raison « prototemporelles » (l'infinitif y devenant alors un « protofutur »), car elles n'ont d'autre capacité, dans un événement, que d'opérer une distinction d'aspect (quelque chose comme leur temps intérieur), et rien d'autre. Passé le mode subjonctif en position intermédiaire, seule la troisième et dernière phase fait émerger les formes abouties des présent / passé / futur qui, elles, sont en mesure de réaliser tout à la fois la discrimination entre époques et personnes. Dans cette genèse, on traverse donc bien plusieurs moments génétiques.

Au premier stade systémique I, - au-delà de *prenant* - une élaboration élémentaire et imparfaite livre *pris*, le dernier des participes, et ici l'opposé de *prendre* : « C'est le

pôle du temps subi » (1997a : 430, § 3). Au-delà du subjonctif - en position médiane et aux propriétés moyennes -, au troisième et ultime stade systémique III, une élaboration plus poussée et aboutie fait s'affronter de leur côté, *(je) pris* et *(je) prendrai* - de part et d'autre de *(je) prends*. Au total, tout se passe finalement comme si, d'une extrémité du système à l'autre, cette morphogenèse offrait l'inversion organisée d'un couple d'inverses et du même coup la construction de mieux en mieux réussie du sujet. Au départ, à peine ébauché et simple (proto)sujet encore dominé par le temps, il a le simple statut de repéré - pas d'époques, pas de conjugaison, pas de marque personnelle encore. À l'arrivée, en bout de course, mieux installé dans son statut, il a réellement prise sur le temps et parvient enfin à repérer temporellement les événements en même temps qu'il permet la discrimination par personnes opposables (1995c : 151 ; 2007a : 415-416, § 2), ce dont sont incapables les protoformes - les formes subjonctives intermédiaires se situant à mi-chemin.

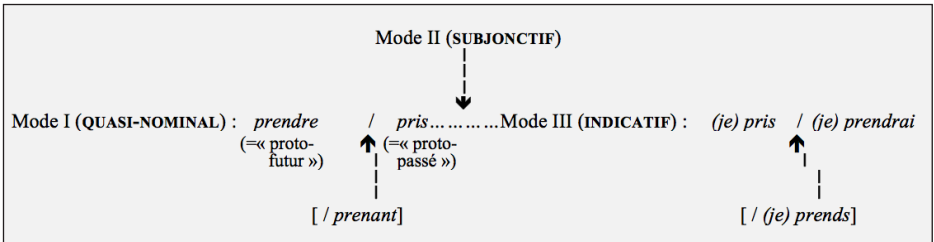


Figure 1.

On voit ainsi que cette progression sémantique s'accompagne d'une spectaculaire avancée syntaxique. En effet, en III les formes indicatives se montrent à la fois possibles et complètes, tandis qu'en I la séquence **il venant* demeure impossible, et qu'en II *il vienne*, possible, est incomplète tant que le verbe n'est pas introduit par une conjonction (*ibidem*). Les formes des stades I et II doivent leur défektivité syntaxique à leur état d'inaboutissement. En effet, dans la plupart des parlers romans³⁴, le mode quasi-nominal reste complètement fermé à la variation personnelle. Quant au subjonctif, c'est sa qualité d'« antérieur “chronogénétique” de l'indicatif » qui l'amène à requérir discursivement « un élément sémantique régissant (intonation, locution ou lexème verbal de la proposition principale) », un élément de nature lui-même antériorisante³⁵.

Pour Toussaint, ramenée à ses pôles extrêmes, on a donc finalement là une opération structurée en un chiasme AB @ B'A'³⁶, comparable à celui de notre organisation cérébrale, puisque « nous sommes des êtres neurologiquement croisés » (1995a : 16a). « L'un des couples d'inverses se formant à un pôle, et l'autre au pôle diamétralement opposé » (1995c : 149), dans ce modèle d'opération il voit donc un « processus cyclique [] ». C'est pourquoi, pour le représenter, il recourt à une courbe sinusoïdale dont les deux

lieux polaires (inverses) livrent généralement deux couples sémantiques *inversement orientés*.

Parmi les systèmes comparables du français, celui de l'article a très souvent été mis en avant par la psychomécanique et ceux qui y ont puisé, si bien que, à force de circuler, sa présentation a fini par devenir connue. La systématisation dynamique ordonnée qu'en ont proposée Guillaume et ses successeurs fait de *un*, en tant que constructeur de particularité, l'antérieur de *le*, en tant que constructeur de généralité : soit donc le binôme *un* ® *le*. Mais en fait, même si avant lui personne ne s'en est souvent avisé, cet ordre convient uniquement avec les substantifs dits comptables, c'est-à-dire renvoyant à des objets *stricto sensu*. Pour les autres en effet, remarque Toussaint, les protoobjets, à savoir « les noms de solides, liquides ou gaz, c'est-à-dire, au plan perceptif, de "choses" n'ayant pas de contour propre [ainsi que,] entre autres, ceux qui sont dits abstraits et les emplois dits génériques des objets » (2003 : 338, n. 18), c'est le binôme inverse *le* ® *un* qui s'impose ; l'exemple du terme *beurre* suffit à le prouver. D'où la conclusion de Toussaint : avec son tenseur binaire radical, Guillaume n'a finalement couvert qu'une partie seulement du système dont l'entièreté doit se décliner sous l'espèce d'une inversion de deux couples inverses. Avec la paire *le* ® *un* on a « le pôle proto-*le* proto-*un* [...qui] saisit le dense, le générique des discrets ou ce qu'on décide de ne pas discrétiser » ; avec la paire *un* ® *le* (2003 : 337) vient ensuite « le pôle [*un* / *le*... qui] saisit le discret »³⁷. Car on est bien en présence de deux états objectaux (2004 : 125) :

Chez Guillaume :	Ø		$\begin{matrix} > & < \\ \mathbf{un} & \rightarrow & \mathbf{le} \end{matrix}$
Chez Toussaint :	(proto-) <i>le</i> → (proto-) <i>un</i>	+	$\mathbf{un} \rightarrow \mathbf{le}$

Figure 2.

Dans le cas des noms massifs, abstraits ou entendus comme génériques, les deux articles sont si faiblement opposables qu'il leur arrive d'être interchangeables, tant leur alternance est peu différenciatrice. Dans celui des comptables, la même alternance joue au contraire à plein au point que chacun des articles est souvent irremplaçable (2004 : 122, § 2.3.1).

3.2.2. Le parti pris épistémique : l'isomorphisme des systèmes linguistiques avec la cognition

Dans les dernières conférences de Guillaume (années 1959-1960) Toussaint a clairement décelé, bien avant d'autres psychomécaniciens, le principe de « l'isologie des mouvements en pensée et des mouvements physiques »³⁸). À partir de là, mais plus radicalement, il a aligné la construction du langage et de ses systèmes sur le processus de démarrage et de progression de la connaissance, posant ainsi l'existence de « connexions entre les aires sensorielles, les aires motrices, et l'engrammation des signifiés » (1983a : 120).

D'après Piaget, dans les deux premières années de sa vie le jeune enfant (socialisé) passe par deux paliers. Nourrisson, il subit d'abord la domination des objets qui l'entourent, êtres et choses, sans parvenir à les différencier de son activité propre (Toussaint, 1983b : 45-46). Encore soumis à l'objet, il n'est alors que protosujet, une ébauche de sujet qui, en tant que tel, ne saurait construire, en fait d'objet, qu'un protoobjet uniquement saisi de manière perceptuelle (1989 : 46) : bref, dans cette phase de différenciation cognitive minimale on n'a affaire qu'à une connaissance en quelque sorte « égocentrique », de type phénoménologique, le sens, d'abord expérience et expression, étant perçu et incarné avant d'être (éventuellement) élaboré conceptuellement³⁹. C'est seulement au terme de quelque dix-huit mois que, échappant à l'attraction des choses et des êtres, le jeune enfant en viendra à concevoir l'objet délié de sa perception concrète, autrement dit dans sa permanence, lorsque objet et sujet se révèlent désormais pleinement autonomes et souverains⁴⁰. À en croire Piaget, l'intelligence sensori-motrice effectuerait ainsi une volte-face entre sujet et objet en interaction (1995c : 159 ; 2004 : 118, § 2.3.1). Et de fait, il n'est pas rare que nous vivions alternativement des situations où, en première analyse, tantôt nous dominons l'objet, tantôt nous sommes dominés par lui. Dans le second cas, on peut ainsi dire que le « sujet » parlant, même lorsqu'il dit *je*, n'est pas forcément agent (2004 : 119).

Plus explicitement, des deux modes cognitifs caractéristiques des phases initiale et finale du stade sensori-moteur et du renversement qui s'y dessine, Toussaint croit ainsi retrouver la réplique homologique dans la construction générale du langage comme dans la structuration des systèmes grammaticaux qu'il intègre (1989 : 45 et 46 ; 1990 : 11-12) ; plus précisément : au sein des inversions d'ordre neurosémantique que son analyse y a mises au jour.

Côté psychologie comme côté linguistique on a donc à l'œuvre 1) à un stade phénoménologique ou empiriste, l'ordre protoobjet - protosujet (o - s), faiblement contrastés : le monde advient, sans plus, et l'extérieur informe l'intérieur ; 2) au stade rationaliste, l'ordre sujet / objet (S / O), nettement contrastés : le monde est saisi dans une représentation de lui-même et c'est l'inverse.

Par la mise en scène et la mise en œuvre de ces deux couples inverses formant chiasme, le langage parvient ainsi à construire un duo d'éléments pareillement inverses : dans le premier, ces éléments demeurent solidaires, avec le second ils deviennent complètement autonomes

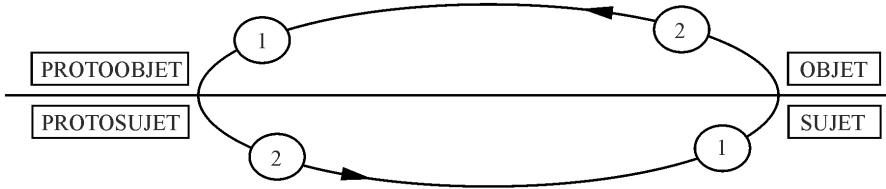


Figure 3 (2003 : 347).

Par là, son modèle lui semble présenter un double avantage. D'une part, il est doté d'une bonne « généralité », dans la mesure où il fait apercevoir dans la production et l'interprétation du sens « un processus cérébral fondamental » (2003 : 346 ; 2007b : 127 et 130). En effet, sur la base du « constructivisme dialectique » de Piaget, dans les années 1980 Toussaint a par son biais logé la bipolarité des structures linguistiques dans la forme matricielle de l'intelligence sensori-motrice au titre de « remplissage symbolique » (1997a : 424). Car pour Toussaint le rapprochement avec « la figure archétypale de la cognition » s'impose : « C'est dire que dans cette optique les fondements du langage ne sauraient être que perceptuels, sensori-moteurs, physiologiques » (1995c : 159 ; 2004 : 118, § 2.3.1) ; du reste, tranchait-il en raccourci, « S'adapter, c'est-à-dire se définir dans l'interaction entre soi et un milieu, c'est osciller⁴¹ ».

D'autre part, en faisant ainsi entrer dans leur oscillation la matrice préverbale du langage, lieu d'accueil des systèmes linguistiques, ce modèle intègre les opérations linguistiques dans l'ensemble des autres opérations humaines, de l'adaptation à la maîtrise intellectuelle⁴².

Dans la modélisation de Guillaume, rappelle Toussaint, c'est le premier pôle antisubjectiviste (protoobjet-protosujet) qui manque⁴³. C'est pourquoi, à son schéma guillaumien universel vs singulier et à l'oscillation « tronquée » qui s'y attache, il préfère l'espèce cyclique et le clivage du sujet et de l'objet⁴⁴. Par là, il s'inscrit en rupture par rapport à son inspirateur, pour lequel, dans « le face-à-face Univers / Homme », tous les termes sont donnés comme « "déjà là" et non construits », l'univers et le sujet pensant, soit le monde et moi. Par différence, la neurosémantique épistémique propose une coconstruction du premier par le second, avec les divers états de leur morphogenèse (2007b : 129-130).

La linguistique de Toussaint est ainsi à la recherche de la forme matricielle du sens qui, sans que le sujet en ait conscience, émerge de processus dynamiques complexes de caractère neuronique, une fois stabilisés. Elle se veut donc cognitive. Ce dernier adjectif, cependant, est soigneusement évité et remplacé par *épistémique*, afin d'éviter toute méprise et tout rapprochement indu avec certaines orientations de la recherche cognitive, notamment cognitivistes. De toute façon, chez Toussaint la dimension cognitive de sa linguistique a été jusqu'au bout assurée par le rattachement postulé du langage au cerveau. Certes, a-t-il précisément prévenu, il n'est pas question de réduire les systèmes linguistiques « au neurone, fût-il un oscillateur ». Mais l'avantage d'un modèle physico-mathématique est qu'il laisse entrevoir la possibilité de vérifications expérimentales. Par ailleurs, s'interrogeant sur la nature de cette matrice morphologique - biologique ou pas ? - socle même de sa théorie linguistique, il a cru possible de se situer finalement entre ces deux réponses. En optant pour l'isomorphisme linguistico-cognitif, il a en tout cas le sentiment d'avoir formulé « une hypothèse intermédiaire » (2007b : 125 et 129) :

[...] les langues, portant en elles une *theoria* de la cognition, sont construites sur l'entier du mouvement de révolution, cyclicité qui déconstruit le subjectivisme de la phénoménologie transcendante (1997a : 431)

La cognition ne se trouve pas seulement avant ou autour du linguistique, elle se trouve dans le noyau des systèmes linguistiques ⁴⁵.

Ainsi, il adhère totalement au type de *constructivisme* ⁴⁶ qui fait de la psychomécanique comme de sa théorie personnelle non des « théories objectivistes telles que la linguistique *cognitiviste* », mais des « linguistiques cognitives *phénoménologiques* » (2004 : *trad.* 113, § 2.1, 118, § 2.3.1). En outre, le pari qu'il avait parallèlement fait sur la *mimésis* et la portée analogique des signifiants (tout spécialement dans 1983a) lui paraissait intégrable dans toutes les recherches dédiées à l'enracinement du langage dans l'action et la perception, et notamment dans l'*énactionnisme* de Varela dont il dit avoir adopté la conception cognitive ⁴⁷. Son idée est que les langues ont beau être et demeurer des ouvrages culturels, elles n'en conservent pas moins une réalité cérébrale, neurale, neuronale. D'autre part, si pour être cognitive une linguistique se doit complémentarément d'être génétique, chez Toussaint ce génétisme signifie que tout engendrement, à quelque niveau que ce soit, s'opère moyennant une double opération : de faible différenciation d'abord, avec des protoformes faiblement hétérogènes ; de différenciation accusée ensuite, avec des formes fortement hétérogènes. De toute façon, le caractère discret qui est traditionnellement accordé à certaines unités linguistiques ne doit jamais faire oublier qu'il est uniquement l'effet résultant d'une discrétisation opérée dans le cadre d'un modèle continuiste (2007a : 412).

3.4. Sa dimension énonciationniste : son parti pris moniste et son approche génétique et continuiste

Confronter l'énonciation à la cognition, c'est reformuler la dualité du sensible et de l'intelligible, et convoquer in fine celle du corps et de l'âme (Valette, 2006 [2001] : 22)

La dimension énonciationniste de la psychomécanique a été reconnue depuis le début des années 1980 au moins⁴⁸. De toute façon, Toussaint dit l'avoir toujours considérée comme la plus radicale des théories génératives⁴⁹. En effet, justifie-t-il, parlant « d'opérations mentales, de constructions, de temps opératif, de chronogenèse [...] » (1983b : 111 et 122), elle installe le mouvement très tôt, dès le niveau des moyens que fournit chaque idiome, et attache à chaque signifié grammatical une morphogenèse qui se réitère à chaque acte de langage. Plaçant le paradigmatique sur le même pied que le syntagmatique, et la syntaxe dans leur définition même et non entre des termes non définis, dès lors Toussaint ne peut plus s'accommoder de la fracture structuraliste entre langue et discours. De toute façon, précise-t-il, elle devient innécessaire dès que le morphogénéisme se révèle capable de résoudre le redoutable (mais crucial) problème que pose au structuralisme le passage du sémantique au syntaxique. À ce compte, les actes de représentation et d'expression que Guillaume a visiblement séparés ne sauraient passer pour chronologiquement distincts. Un acte d'expression ne fait pas exactement suite à un acte de représentation : simplement, tous deux renvoient à des moments décalés du même processus d'engendrement du sens ; autrement dit, lors de l'acte de discours, chacun des actes de représentation tel que les postule la psychomécanique est génétiquement le premier des instants d'un acte d'expression (1981b : 46 ; 1983b : 108 et 109 ; 1989 : 40).

3.5. Conclusion

Assimiler ainsi le signifié, comme le fait Toussaint, à l'un des premiers instants d'un parcours linguistique orienté vers le discours, c'est déjà déployer le langage, de bout en bout depuis son amont jusqu'à son aval, le long d'une trajectoire où le temps devient un élément clé⁵⁰ :

La re-présentation (et le mot reprend ici sa valeur de nom d'action [...]), acte d'énonciation requérant un « temps opératif », aboutit à une représentation « saisie », « interceptée », comme on dit en psychomécanique, qui ne peut être que de l'ordre de l'énoncé, de l'ex-primé, et qu'on nomme généralement un signifié (1983b : 109-110).

Dès lors il est absolument exclu de « considérer le dialogique, le pragmatique, l'énonciatif, matière et forme mêmes du langage, comme relevant de composantes plus ou moins annexes » (1997a : 424). C'est l'entière du langage qui, en raison de

son opérativité de principe, est à considérer en termes dynamiques, à toutes les strates de sa structuration, à tous les niveaux du développement étagé de ses usages individuels et ponctuels et de sa permanente réélaboration collective. Pour ménager ceux que l'adjectif *matérialiste*, historiquement très marqué, pourrait effrayer, Toussaint proposait de qualifier de « spinoziste » ce monisme qu'il estimait indissociable de toute linguistique cognitive.

Pour conclure, le mieux est encore de laisser la parole à l'intéressé et de rapporter les termes dont il a tardivement évoqué sa propre *neurosémantique épistémique*. Elle « est une épistémologie génétique des microsystèmes linguistiques » (2007b : 130) :

Version matérialiste de la PSM [psychomécanique du langage], [...elle] fait droit à une ordination empiriste de la langue [...et] est ipso facto une théorie qui fait de la langue une manifestation linguistique de la cognition (2010 : 40b).

Et pour caractériser Toussaint au regard de Guillaume, on pourrait sans exagérer parler de dépassement dans la fidélité ⁵¹. D'une part, à toute forme d'idéalisme il a préféré un matérialisme radical. D'autre part, récusant la dichotomie postsaussurienne entre langue et discours, il a adopté une démarche continuiste qui systématise la dimension énonciationniste de la psychomécanique. Enfin, partant des propositions analytiques de son inspirateur, il s'est orienté vers un modèle explicatif différent. Guillaume avait mis en avant un modèle de nature bitensionnelle ; Toussaint lui a substitué un modèle oscillatoire qu'il évoque lui-même comme la conjonction de deux tenseurs inverses aboutissant à l'inversion de deux couples d'inverses. Il a cru le trouver en germe dans la genèse du système verbo-temporel de Guillaume, même si ce dernier, n'en exhumant le plus souvent que la dernière partie, n'a parfois rendu raison que d'une moitié du système étudié - c'est notamment le cas avec l'article. Il n'est donc plus question, comme chez Guillaume, d'un balayage de l'espace compris entre « les bornes de l'universel et du singulier ». « Dans les termes d'une épistémologie génétique inscriptible dans le biologique », chaque système présente successivement deux « états extrêmes ». Au pôle de différenciation ou d'hétérogénéisation minimale, il livre d'abord des éléments sans discrétisation bien affirmée, et ensuite seulement, au pôle inverse de différenciation ou d'hétérogénéisation maximale, des éléments plus aboutis porteurs de dichotomisations tranchées : « [...] l'unité du sens ne réside plus dans une bitension mais dans une oscillation » (2005 : 342-343).

Au total, sa linguistique est bien cognitive, énonciationniste et phénoménologique, comme elle est aussi (parce qu'elle est aussi) antisubjectiviste et neuronique, opérative, génétique et générative, continuiste et moniste (2004 : *trad.* 106, § 1.1 et 113, § 2.2).

Bibliographie

- Abraham, M., Afzali R., Jouis, C. 1992. « Les archétypes cognitifs sont générateurs de représentation des connaissances ». *TA Informations*, n° 32/1, p. 47-64.
- Andler, D. 1990. « Connexionnisme et cognition : à la recherche des bonnes questions ». *Revue de synthèse*, série générale CXI, n° 1-2, p. 95-127. [En ligne] : <http://link.springer.com/article/10.1007%2FBF03181031#page-1> [Consulté le 14-03-2014].
- Andler, D. 1992. « Introduction. Calcul et représentation : les sources ». In : D. Andler (éd.). *Introduction aux sciences cognitives*. Paris : Gallimard (« Folio », Essais), p. 9-46.
- Boone, A., Joly, A. 2004. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage* (1996), 2^e éd. revue, corrigée et augmentée par A. Joly. Paris : L'Harmattan (« Sémantiques »).
- [Chacun des sept collaborateurs a signé son article.]
- Cadiot, P. 2012. « Éditorial ». *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), p. 4.
- Desclés, J.-P. 1989. « Catégories grammaticales et opérations cognitives » (1988). *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitives*), p. 33-53.
- Epstein, R. 1991. Compte rendu de Guillaume, 1991. *Cognitive linguistics*, n° 2, p. 298-309.
- Geneste, Ph. 1987. *Gustave Guillaume et Jean Piaget : Contribution à la pensée génétique*, préface d'André Jacob. Paris : Klincksieck (« Horizons du langage »).
- Guillaume, G. 1919. *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette.
- Guillaume, G. 1929. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : H. Champion (« Collection linguistique » XVII), 134 p., Prix Volney 1931).
- Guillaume, G. 1982. *Leçons de linguistique de —. 1956-1957. Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes (II)*, 5. Québec : Les Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires (« Linguistique »).
- Guillaume, G. 1991. *Leçons de linguistique de —. 1943-1944 Série A. Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*, 10. Québec : Les Presses de l'université Laval et Lille : Presses universitaires (« Psychomécanique du langage »).
- Guillaume, G. 2004. *Prologomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie* [1954-1958]. Québec : Les Presses de l'université Laval (« Essais et mémoires de Gustave Guillaume » 2). Jacob, A. 1970. *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume* (1967). Paris : Klincksieck (« Études linguistiques » 10).
- Joly, A. 1997. « La longue marche de la "notion" du percevoir au dire, remarques sur la chaîne des causations du langage », in Cl. Rivière, M.-L. Groussier (éds), *La Notion*. Actes du colloque « La Notion » (Paris, 7 février 1996), Paris-Gap : Ophrys (« L'Homme dans la langue »), p. 27-50.
- Joly, A., Roulland, D. 1980. [Dossier n° 1 :] « Pour une approche psychomécanique de l'énonciation ». In : A. Joly. *La Psychomécanique et les théories de l'énonciation. Actes de la table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979*. Lille : Presses universitaires de Lille (« Linguistique »), p. 105-142.
- Lebas, F. 2012. « Qu'est-ce qu'une boîte noire ? ». *La Tribune internationale des langues vivantes* n° spécial (*Formes sémantiques, langages et interprétations. Hommage à Pierre Cadiot*, F. Lautel-Ribstein éd.), p. 147-155.
- Le Ny, J.-F. 1989. *Science cognitive et compréhension du langage*. Paris : P.U.F. (« Le Psychologue »). Rastier, F. 1988 : « Présentation ». *Buscila*, supplément au n° 20 (*Sciences du langage et recherches cognitives*), p. 4-8.
- Rastier, F. 1989. « Linguistique et recherche cognitive » (1988). *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 11/1 (*Sciences du langage et recherches cognitive*), p. 5-31.
- Rastier, F. 1993a. « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie ». *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 15/1 (*Histoire de la sémantique*), p. 153-187. [En ligne] : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1993_num_15_1_2372 [Consulté le 14-03-2014].

Rastier, F. 1993b. La sémantique cognitive et l'espace . In : *Image et langages : multimodalité et modélisation cognitive* [Actes du Colloque interdisciplinaire du Comité national de la recherche scientifique, Paris, 1er-2 avril 1993], p. 173-185.

Richelle, M. 1993. *Du nouveau sur l'esprit*. Paris : P. U. F.

Romano, Cl. 2012. « Les repères éblouissants. Sur l'antéprédicativité et la phénoménologie du langage ». *La Tribune internationale des langues vivantes*, n° 52-53 (*Linguistique et phénoménologie du langage*), p. 5-29.

Tollis, F. 1991. *La Parole et le sens. Le Guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, préface de R. Lafont. Paris : A. Colin (« Linguistique »).

Tollis, F. 1996a. *Du Un au multiple (du signifiant à son emploi) : Le cas de un- adjoind en espagnol*. Talence : Presses universitaires de Bordeaux.

Tollis, F. 1996b (ed.). *The Psychomechanics of language and guillaumism = LynX*, 1996, 5 (A Monographic Series in Linguistics and World Perception, Published jointly by Department of Spanish and Portuguese, University of Minnesota, USA, Minneapolis, and Departament de Teoria dels Llenguatges, Universitat de València, Spain).

Tollis, F. 1997. « La psychomécanique du langage et le guillaumisme dans la perspective des recherches cognitives ». In : P. De Carvalho, O. Soutet (éds). *La Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives. Actes du 7e Colloque international de Psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 juin 1994)*. Paris : H. Champion (« Champion varia » 11), p. 329-340.

Tollis, F. 2003. « Les morphèmes et leur signifié : système et mise en œuvre ». In : A. Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatif. Théories et applications*. Actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université, 26-28 octobre 2000, Gan et Paris : Ophrys (« L'Homme dans la langue »), p. 202-220.

Tollis, F. 2008. *Signe, mot et locution entre langue et discours (de Gustave Guillaume à ses successeurs)*. Limoges : Lambert-Lucas.

Tollis, F. 2009. « « Dioptrique humaine » et temps opératif : deux aspects de la psychomécanique du langage soulignés par la *gramática liminar* ». In : M. Veyrat Rigat, E. Serra Alegre (eds.). *La Lingüística como reto epistemológico y como acción social. Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*, Valencia, Arco/Libros, p. 385-399.

Tollis, F. 2014a. *La Neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint*. Limoges : Lambert-Lucas.

Tollis, F. 2014b. « Gustave Guillaume relu par Maurice Toussaint : filiation revendiquée, réévaluation critique et exploitation originale ». *Studii de Știință și Cultură [Études de Science et de Culture, Universitatea de Vest « Vasile Goldiș » din Arad (Roumanie)]*, X/2 = 37 (*Perspectives psychomécaniques sur le langage et son acquisition. Actes du XIIIe Congrès de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Naples, 20-22 juin 2012), p. 179-188. [En ligne] :

<http://www.revista-studii-uvvg.ro/images/stories/37/17.Tollis.pdf>. [Consulté le 14-03-2014].

Tollis, F. à paraître 2014a. « La métaphore revisitée : Le processus métaphorique selon la *neurosémantique épistémique* de Maurice Toussaint (1936-2010) », n° spécial de *Publif@rum (Les avatars de la métaphore)*, revue en ligne [Gênes].

Tollis, F. à paraître 2014b. « Une approche dynamique des cas originale dans la *neurosémantique épistémique* de Maurice Toussaint (1936-2010) ». *Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence (CLAIX)*, n° 25, Presses universitaires de Provence (PUP).

Tollis, F. à paraître 2015a. L'engendrement étagé des formes verbales dans les parlers indo-européens selon Maurice Toussaint (1936-2010). In : Elena Gaspar (éd.). *Temps, mode et aspect dans les langues ibériques*. Rouen (« Epilogos » 4).

Tollis, F. à paraître 2015b. L'approche du signifiant chez Maurice Toussaint ou : En quoi la *neurosémantique épistémique* est-elle une linguistique du signifiant ? In : José Vicente Lozano *Actes de la Journée d'étude sur « La linguistique du signifiant. Approches et domaines d'application »*, Rouen, 6 juin 2014.

Toussaint, M. 1967. « Gustave Guillaume et l'actualité linguistique », *Langages*, n° 7 (*Linguistique française : Théories grammaticales*, M. Arrivé, J.-C. Chevalier éds), p. 93-100.

- Toussaint, M. 1970. « Analyse neurolinguistique des cinq temps de l'indicatif français : passé simple, imparfait, présent, conditionnel, futur » (1969), *Kalbotyra* [Vilnius], n° 22/3, p. 135-145.
- Toussaint, M. 1972. « Vingt ans après ou Gustave Guillaume et la neurolinguistique analytique ». *Revue romane*, n° 7/1, p. 68-89.
- Toussaint, M. 1973. « Linguistique et épistémologie » (1971) [Présentation et critique de Jacob, 1970]. *Kalbotyra* [Vilnius], n° 24/3, p. 220-230.
- Toussaint, M. 1981b. « Pièce d'identité. À la mémoire de Gustave Guillaume » (1980). *Le Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, n° 19 (*Les Universaux du langage*, 2^e partie), p. 38-49.
- Toussaint, M. 1983a. *Contre l'arbitraire du signe*, préface de M. Arrivé. Paris : Didier-Érudition (*Linguistique* 13).
- Toussaint, M. 1983b. « Du temps et de l'énonciation ». *Langages*, n° 70 (*La Mise en discours*, H. Parret éd. [Contributions au colloque « Langage et signification » d'Albi de juillet 1982]), p. 107-126.
- Toussaint, M. 1987. « Lettre au professeur Ilya Prigogine ». *Romanesque* [Louvain], n° 2, p. 106-114.
- Toussaint, M. 1989. « Un modèle neurosémantique pour l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire ». *Études de linguistique appliquée*, n° 74, p. 37-50.
- Toussaint, M. 1990. « Éléments d'épistémologie linguistique à la lumière d'une neurolinguistique issue de la psychomécanique du langage ». *Bulletin de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, n° 10, p. 10-13.
- Toussaint, M. 1992. « Reflexiones parafilológicas sobre lo cíclico ». *Glosa* [Cordoue], n° 3, p. 93-120.
- Toussaint, M. 1994. « Théorie linguistique et opérativité » [Réponse à Mailhac, 1988]. *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 17, p. 433-442. dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/58831.pdf [Consulté le 14-03-2014].
- Toussaint, M. 1995a. « De quelques lieux de l'écriture ». *Correspondance* [Revista hispano-belga, Cáceres - Bruxelles], n° 4 [Actes du Colloque international sur « La escritura y su espacio. Dossier Michaux, Cáceres, 3-5 mai 1990], A. González Salvador éd.], p. 9-22.
- Toussaint, M. 1995b : « Universalisme et universalité : pour une physique des cas », *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 18, p. 507-522.
- Toussaint, M. 1995c : « Vers une théorie critique du sujet : une neurolinguistique cognitive anticongnitiviste », *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 1995-1996, n° 9 (*Lingüística francesa*), p. 149-161.
- Toussaint, M. 1997a. « Pour une neurosémantique épistémique ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 20, p. 423-435.
- Toussaint, M. 1997b. « Le sujet du temps ». *Cahiers de praxématique*, n° 29 (*Le Système verbal selon G. Guillaume : Lectures critiques*, J. Bres éd.), p. 185-203.
- Toussaint, M. 2002. « Lettre à Michel Arrivé ». In : J. Anis, A. Eskénazi, J.-F. Jeandillou (éds). *Le Signe et la lettre : Hommage à Michel Arrivé*. Paris : L'Harmattan, p. 431-439.
- Toussaint, M. 2003. « Analogiques ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], n° 1 (*Le Mot comme signe et comme image : Lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Ph. Monneret éd.), p. 331-350.
- Toussaint, M. 2004. « Cultura y Naturaleza en neurosemántica epistémica ». *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], n° 16 (*Une linguistique à la croisée des disciplines : La linguistique cognitive*), p. 105-131.
- Toussaint, M. 2005. « Notes en vue d'une neurosémologie ». *Cahiers de linguistique analogique* [Dijon], n° 2 (*Un Signifiant : un signifié. Débat*, J.-Cl. Chevalier, M.-F. Delpont, M. Toussaint éds) p. 339-350.
- Toussaint, M. 2007a. « ¿ Qué puede aportar la neurosemántica epistémica a la cuestión de la metáfora ? ». *Anuario de estudios filológicos* [Cáceres], n° 30, p. 411-422. <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=2597696> .[Consulté le 14-03-2014].

Toussaint, M. 2007b. « Vers plus de cognition ». In : J. Bres et alii 2007 (éds). *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives, Actes du XI^e Colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Montpellier 8-10 juin 2006*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 125-132.

Toussaint, M. 2007c. « Réductions vertueuses et sciences de la culture. Dialogue entre Maurice Toussaint et François Rastier » (antérieur à 2004). http://www.revue-texto.net/19907/Dialogues/FR_Toussaint.pdf. [Consulté le 14-03-2014].

Toussaint, M. 2009. « Quand paradoxe de la frontière et temps opératif guillaumien conduisent à des convergences ». In : M. Veyrat Rigat, E. Serra Alegre (éds.). *Lingüística como reto epistemológico y como acción social : Estudios dedicados al Profesor Ángel López García con ocasión de su sexagésimo aniversario*. Valencia : Arco/Libros, I, p. 175-186.

Toussaint, M. 2010. « Quand l'idéalisme ouvre des portes que ne peut apercevoir le matérialisme ». *L'Information grammaticale*, n° 126 (*Vitalité de la psychomécanique du langage*, O. Soutet et Ph. Monneret éds), p. 37-41.

Toussaint, M. 2012. « Le modèle sinusoïdal. Étude critique et comparative ». In : Aboubakar Ouattara (éd.). *La Linguistique de Bernard Pottier : Bilan, critiques, perspectives*. Colloque international organisé à Paris le 24 janvier 2006. Rennes : Presses universitaires de Rennes (« Rivages linguistiques »), p. 253 -271.

Valette, M. 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises : Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli (2001)*. Paris : H. Champion (Bibliothèque de grammaire et linguistique, 24).

Varela, F. J. 1989. *Connaître les sciences cognitives, tendances et perspectives (1988)*, trad. de l'anglais par P. Lavoie. Paris : Éd. du Seuil (« Science ouverte »).

Varela, F. J., Thompson, E., Rosch, E. 1993. *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine (1991)*, trad. de l'anglais par V. Havelange. Paris : Éd. du Seuil (« La couleur des idées »).

Notes

1. On trouvera ci-dessous (en 3) quelques éléments biographiques qui aideront à comprendre son rapport à Guillaume.

2. Fort heureusement, les choses semblent en passe de changer, et, dans le milieu des anglicistes et des hispanistes au moins, cet engagement a commencé de soulever l'intérêt de la génération montante.

3. Varela a ainsi reproché aux plus orthodoxes des cognitivistes d'avoir fait l'impasse sur les apports des Européens, parfois tardivement réintroduits comme des nouveautés, tout spécialement la notion d'intentionnalité qui, « clairement formulée par plusieurs penseurs européens dès les années quarante, [...] fut ignorée du grand courant cognitiviste jusqu'en 1990 » (1989 [1988] : 13-14).

4. « [...] la sémantique cognitive préfère à la conception phonocentrique du langage une conception disons *optocentrique* » (1993a : 172 et n. 37).

5. « Le conseil de Leibniz : penser en figures » (Guillaume, 1982 [17-1-57] : 57/5).

6. « Un article de sémantique cognitiviste se reconnaît du premier coup d'œil à ses hors-texte : les formules symboliques de la sémantique formelle ont été supplantées par des diagrammes et croquis divers, dont le caractère informel ne fait aucun doute » (Rastier, 1993b : 173, §).

7. Varela, 1989 [1988] : 68 et 73-75 ; Le Ny, 1989 : 29-31 ; Andler, 1990 : 102 et 104-106 ; Andler, 1992 : 29 et 31-35 ; Richelle, 1993 : 104-108.

8. Pour ce qui est du cerveau, il apparaît alors comme « un organe qui construit des mondes plutôt que les réfléchir » (Varela, 1989 [1988] : 104-105 et 111-113). Mais ce n'est pas forcément la conception des autres approches.

9. Imaginaire ? mentale ? cérébrale ? biologique ? historico-sociale ? matérielle ? idéelle ? projective ? formelle ? collective ? individuelle ? dépendante ? autonome ? strictement linguistique ? linguistique et langagière - pragmatique - à la fois ? plutôt cognitive ? etc.

10. Voir la n. 11 ci-dessous.

11. En effet, sans « laisser planer sur la parole produite le mirage d'une quelconque et illusoire génération spontanée », il semble légitime « de prendre en compte, sinon en charge, un sujet producteur s'adressant à un ou plusieurs tiers, un sujet riche de plusieurs pouvoirs, de plusieurs savoirs et de multiples savoir-faire - à quelque distance qu'on les place au regard de l'idiomatique strict et quelque relation qu'on leur accorde » avec le langage (Tollis, 1991 : 458) - : un sujet doté de différentes capacités et de différentes compétences, probablement complétées par une certaine maîtrise de leur usage. Chez les successeurs de Guillaume, certaines de ces strates ont été notamment évoquées par Joly et Roulland (*ibid.* : VI.3, 212-222 - à prolonger par Joly 1997), Chevalier, Launay, Macchi et Molho (*ibid.* : VII.4c-d, 281-292). Pour une proposition personnelle et « une approche continuiste du langage », voir Tollis, 2003.

12. Le volume des inédits recueillis par le Fonds Gustave Guillaume québécois (université Laval) semble encore important.

13. Ainsi, après avoir insisté sur sa finesse d'analyse et son haut degré d'abstraction, dans son compte rendu de *Guillaume*, 1991, Epstein ajoute : « Moreover, it should be particularly appealing to linguistics in the field of Cognitive Linguistics, since the two enterprises have much in common. On a general level, both *psychomécanique* and Cognitive Linguistics seek to explain the properties of language in terms of general cognitive mechanisms, rather than language-specific principles. [...] On a more specific level, many of the theoretical constructs found in *psychomécanique* can also be found in individual, modern-day theories of Cognitive Linguistics » (1991 : 308, § 3).

14. Epstein la retrouve, par exemple, dans le recours à la métaphore spatiale pour représenter le temps, dans le redécoupage interne de l'item lexical, dans l'utilisation du couple général / particulier pour l'analyse sémantique, et dans la théorie de l'incidence (*ibidem*).

15. En 1991 Epstein regrettait qu'il y ait alors si peu d'écrits de Guillaume traduits en anglais (*ibidem*). À notre connaissance, à part ses *Foundations for a Science of Language [Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume]*, Translated and with an introduction by W. Hirtle and J. Hewson, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 1984, 175 p., aucun autre texte n'est ultérieurement paru dans cette langue.

16. Les passages traduits dont le texte original n'est pas donné en note sont repérés par la mention « trad. ». On peut voir aussi Tollis, 2014a, ainsi qu'à paraître (2014a, 2014b, 2015a et 2015b).

17. 1987 : 107. En effet, en dehors de *Contre l'arbitraire du signe*, de 1983, pour l'essentiel le reste de ses réflexions - en français ou en espagnol - a paru dans des périodiques divers, dont quelques-uns difficiles à trouver. Il semble cependant que, dans ses archives, plusieurs inédits à découvrir aient été retrouvés.

18. Il a fait toute sa carrière d'enseignant à Erevan en Arménie (d'octobre 1966 à septembre 1969), à Vilnius en Lituanie (d'octobre 1969 à septembre 1971), à Jassy (Iași) en Roumanie (de septembre 1971 à septembre 1977), à Cáceres en Espagne (de septembre 1977 à août 1983), à Louvain en Belgique (de septembre 1983 à août 1990), à Moscou en Russie (de septembre 1990 à août 1993), et à nouveau à Cáceres (de novembre 1993 à juin 1994).

19. Valette, 2006 [2001] : 239 ; Rastier dans Toussaint, 2007c.

20. « Je ne veux pas être gêné par des pensées convergentes : je veux voir où G. Guillaume, seul, me conduit » (1983a : 24).

21. Justement, c'était là le premier objectif de ce retour : « Souligner [...] que la psychomécanique, suffisamment précise, donne prise aux objections touchant la modélisation, et qu'à l'heure de la rencontre avec les faits, elle est falsifiable » (1983b : 121). Voir encore 2007b : 128.

22. 2002 : 435 ; 2009 : 179 ; ci-dessous en 3.2. Il a dit de lui : « Le premier qui osa "s'aventurer" sur la voie qui mène à la découverte progressive des réalités linguistiques d'ordre corticocérébral fut un idéaliste convaincu, tant il est vrai que les matérialistes ont souvent cette position inconséquente qui les fait se détourner, par crainte, de tout ce qui est phénomène mental au lieu d'y voir un objet matériel » 1972 : 74).

23. 1967 : 95, § 2.2 ; 1983a : 18-19 ; voir aussi Tollis, 1991 : VII, 76 et 406.

24. Sa vie durant, Toussaint n'a eu de cesse de montrer « combien était fautive l'opinion alors très courante [dans les années 1960] selon laquelle le guillaumisme était un langage ésotérique à

l'usage des membres d'une petite chapelle très à l'écart, à tout jamais, des grands courants de la recherche linguistique » (1983a : 13).

25. C'est sans doute à elle que les psychomécaniciens doivent de se subdiviser en « néo-, post- et anti-guillaumiens » (1994 : 436).

26. « Peut-être l'héritage humboldtien le plus patent en Europe est-il incarné par la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume » [« Quizás la herencia humboldtiana más clara en Europa sea la psicomecánica del lenguaje de Gustave Guillaume »] (2007a : 412).

27. 2004 : 110 ; voir aussi Toussaint, 1967 : 98, notamment, et Tollis, 1991 : § II.2d, 87-94.

28. Il s'agit, en fait du spiritualisme idéaliste, du face-à-face de l'homme et de l'univers, et du tenseur binaire radical, rejeté pour son unidirectionnalité sans rebroussement.

29. En exergue dans Valette, 2006 [2001] : 97.

30. « Pour fixer un peu les idées sur cette hypothèse neurosémantique, fondamentale, et où je rencontre mes limites, mais à laquelle je suis inéluçablement convié, disons que deux homologues donnés appartiennent toujours à un même moment opératif, mais que les sinusoides qui, en première approximation, représentent ces deux opérations ne sont pas nécessairement identiques, amplitude et période pouvant varier d'un système à l'autre et d'une langue à une autre » (1983a : 40).

31. « La condición *sine qua non* para que una teoría sea cognitiva es que pretenda decir algo de lo que pasa en un cerebro cuando está en actividad de lenguaje. Debe ser construida en el marco de lo que se denomina ahora una *naturalización de la fenomenología* o de la *intencionalidad* » (2007a : 412, § 1).

32. 1995b : 512. Toussaint ajoute : « Aristote, en très bon élève, inverse la proposition de son maître. Il met les Idées dans le monde alors que Platon mettait le monde dans les Idées. Situer l'universel dans les choses allait un jour permettre la constitution d'une connaissance scientifique du monde ».

33. « Il importe de pouvoir étendre le champ d'application d'un modèle au-delà des faits pour lesquels il a été conçu » (1997a : 426, § 2).

34. Parmi les parlars romans, le portugais au moins est à mettre à part, dans la mesure où il dispose de deux infinitifs dont l'un se conjugue par personnes.

35. 1983b : 110. Voir aussi 2003 : 332, n. 4 et 2004 : 112-113.

36. Dans un chiasme, estime Toussaint, on peut voir « la cristallisation d'un processus cyclique » (1992 : 96) ou « la linéarisation d'un processus oscillatoire » (2007a : *trad.* 416, n. 12).

37. 2007b : 127. L'original écrit : « le pôle *le / un* » ; mais il ne peut s'agir que d'un lapsus. On en a la confirmation dans 1992 : 110 et 112, 2002 : 433-434 et 435, 2003 : 337-338, 2004 : 114-116 et 122, 2005 : 342-343, 2007b : 127, 2010 : 39b-40a et 2012 : 253-254.

38. Valette, 2006 [2001] : 241. Voir aussi 98, 109 et 113-114. Sur les rapports que Guillaume avait entrevus entre le cerveau et la langue, voir *ibid.* : 108 et sv.

39. Cadiot, 2012 ; Romano, 2012 : 20-27 ; Lebas, 2012 : 147.

40. « L'état protoobjet-protosujet qui ne différencie pas "encore" pleinement, *au plan de la constitution des systèmes*, un monde objectivé d'avec un sujet, est celui du corps, du corps de l'expérience perceptuelle, avant tout kinesthésique, alors que la perception visuelle est propice à l'objectivisme » (2005 : 347).

41. « Adaptarse, es decir, *ser* en la interacción entre sí y un medio, es oscilar » (1992 : 113).

42. 1995a : 20-21. Voir également 1973 : 223 ; 1992 : 113 ; 1995c : 159 ; 1997a : 424 ; 1997b : 185.

43. « Il n'est pas caricatural de dire que le linguiste théoricien, en tant que sujet, ne comprend bien que la polarité dont il émerge, et tend à rabattre la structure et le fonctionnement du langage et des langues sur le pôle qu'il occupe » (1997a : 424 ; voir aussi 2002 : 435).

44. 1992 : 111 ; 1995c : 151-152 et 159 ; 1997a : 424 et 425 ; 1997b : 185 ; 2003 : 335-337 ; 2004 : 115, n. 18, 119 et 123 ; 2009 : 181, § 2.2.3.2.

45. « La cognición no está solamente antes o alrededor de lo lingüístico, está en el núcleo de los sistemas lingüísticos » (2004 : 119).

46. Sur le parallélisme des constructivismes piagétien (« dialectique » ; Toussaint, 1989 : 49) et guillaumien, après Jacob, 1970 et Geneste, 1987, voir Toussaint, 2004 : 106.
47. 1997a : 425 ; 1997b : 186 ; 2004 : 105 et 106 ; 2007a : 415, n. 6.
48. Joly et Roulland, 1980 ; on trouvera un résumé de leur argumentation chez Valette (2006 ([2001] : 69-75).
49. Elle « étudie, à l'aide de modèles, comment la génération des discours (procès inconscient) génère le discours » (1983b : 110).
50. En 1967, d'une opération mentale il disait qu'elle « est décomposable en une suite de moments plus ou moins *distant*s les uns des autres, auxquels correspondent des unités minimales de sens - autant de quantifications de la généralité-particularité - qui doivent leur valeur à la nature du mouvement opératif et à l'espace de temps qui les sépare du début de l'opération » (p. 98, § 4.3).
51. Voir Tollis, 2014a : chap. 3, et à paraître 2014b.

Synergies Europe n° 9 / 2014



Approches
submorphologiques :
la cognématique



Nouvelles perspectives de recherche en linguistique post-guillaumienne : *cognématique* et relation interlocutive



Gabrielle Le Tallec-Lloret

Université Paris 13, UMR 7187 CNRS LDI Lexiques Dictionnaires
Informatique, France
gletallec.lloret@gmail.com

Reçu le 15-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

Résumé

Le principe de la *congruence*, posé par G. Guillaume, a amené un groupe de trois linguistes hispanistes à poser, dans les années 80, les principes d'une « linguistique du signifiant ». La radicalité du groupe Mo.La.Che a marqué une étape importante en linguistique hispanique, même s'il est perceptible que ses études de morphosyntaxe relèvent davantage d'une linguistique du *signe* que d'une linguistique du *signifiant* : une théorie du signe pris comme entité linguistique, en Langue, dans une approche saussurienne, laissant peu de place à des considérations énonciatives. À partir des années 2000, la réflexion sur le signe linguistique redémarre véritablement et marque une nouvelle étape dans le dépassement de l'héritage structuraliste, sous une double impulsion, au sein et en dehors de l'hispanisme : celle de G. Luquet - avec la sortie du recueil d'articles *Regards sur le signifiant* (2001) et celle de l'angliciste de formation guillaumienne, Didier Bottineau, avec sa théorie des *cognèmes*.

Mots-clés : linguistique hispanique, guillaumisme, signifiant, cognition

New research in linguistics hispanic post-Guillaumian: *cognématique* and interlocutivity

Abstract

The principle of *congruence* by G. Guillaume, led a group of three hispanists linguists to pose, in the 80s, the principles of a “language of the signifier”. The radical group Mo.La.Che a milestone in hispanic linguistics, even if it is noticeable that his studies of morphosyntax fall more linguistics of *sign* as a linguistics of the *signifiant*: a theory of the sign taken as a linguistic entity, in a Saussurean approach, leaving little room for considerations of enunciation. From the 2000s, the debate on the linguistic sign restarts truly and marks a new step in overcoming the structuralist legacy, in a double pulse, within and outside the hispanism: G. Luquet - with the output of a collection of articles *Regards sur le signifiant* (2001) and the angliciste post-Guillaumian Didier Bottineau, with his theory of *cognèmes*.

Keywords: spanish linguistics, Guillaume's theory, significant, cognition

Introduction

L'un des fondements de la Psychomécanique guillaumienne est l'idée que la langue est le produit de la combinaison de deux structures indissociables, la structure sémiologique (le signifiant¹) et la structure psychique (le signifié), liées par un rapport de « congruence » (Guillaume, 1948-1949/1971 : 170)

Un principe auquel toutes les langues défèrent dans leur construction est celui de la congruence - ou si l'on veut, de la convenance - du signifiant et du signifié. Le signifiant est un fait de parole, le signifié un fait de pensée, et la structure d'une langue, et son existence même, supposent un accord suffisant - qui ne sera jamais excessif (et qui donc pourra toujours grandir) - entre un fait de parole et un fait de pensée.

Si l'idée de *congruence* entre la structure sémiologique et la structure psychique² marque une étape décisive à son époque, tout en reproduisant parfaitement la « division saussurienne du signe », c'est la relation entre les deux qui retient notre attention, ici : en effet, le problème du passage du phonatoire au sémantique provoque une évolution théorique majeure en linguistique hispanique d'inspiration guillaumienne, des années 1980 à 2000, faisant émerger le cadre de ce que l'on appelle aujourd'hui la « linguistique du signifiant ».

1. De G. Guillaume à Mo.La.Che

Chez Guillaume, rappelons-le, ce qui est remarquable, c'est la prévalence de la structure psychique sur la structure sémiologique et comme le souligne F.Tollis, dans *La parole et le sens* (1991 : 45), cela conduit Guillaume « à ne rechercher de système rigoureux que du côté du signifié » [...]. « En effet, derrière une sémiologie qui n'offre que des tentatives de systématisation d'une cohérence incomplète, se cache une structure «psychique» totalement et rigoureusement cohérente (*Leçons* 4, p. 133 [23-III-50]) » (*ibid.*).

Avec Guillaume, la prévalence du signifié est une avancée considérable dans la conception de la relation intra-signé, mais elle n'apporte pas réellement de réponse à l'articulation entre le sémantique et le phonatoire, et souligne encore les contours d'une linguistique du *signe* plutôt que d'une linguistique du *signifiant* (Le Tallec-Lloret, 2012) : si une prévalence est posée, celle de la structure psychique à la source, motivante, de la structure sémiologique - ce que D. Bottineau appelle « la conception géologique de la forme signifiante (Bottineau, 2010 : 91) - il reste encore tout à faire, précisément sur cette structure sémiologique, et de fait, sur ce passage du phonatoire au sémantique. C'est dans cette perspective, et à la fois dans cette insuffisance, que s'inscrivent les travaux de Maurice Toussaint (1983), puis le projet du groupe Mo.La.

Che.

Après le « plaisir intense », la « révélation » apportée par Guillaume que « les signifiants, comme les effets de sens et la syntaxe, devaient être interprétés en tant que conséquences engendrées par la structure sémantique », Toussaint n'a pas cessé de chercher dans la sémiologie « le statut de fait » [...], la « traduction » morpho-phonologique de l'organisation déjà établie, indépendamment d'elle, sur le plan sémantique. (Tollis, 1991 : 52)

En effet, le principe de la *congruence* a amené un groupe de trois chercheurs linguistes et hispanistes, Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier, plus identifiable sous l'acronyme Mo.La.Che, à poser, dans les années 80, les principes d'une « linguistique du signifiant », dans un premier article-manifeste intitulé « La raison du signifiant » (1984), exposés plus amplement et illustrés par la suite dans une série d'articles, en groupe puis individuellement, en particulier par M. Launay (1984-1985/2003) et J.-C. Chevalier (1996).

Si l'on reprend les principes phares de Mo.La.Che, on observe, déjà dans les formulations elles-mêmes, la difficile conciliation entre, d'un côté l'héritage guillaumien structuraliste, et, d'autre part, l'aspiration à son dépassement.

Tout d'abord, chez Mo.La.Che, le principe de l'unicité du *signe* linguistique est réaffirmé avec force. En écho à la fameuse *congruence* de Guillaume, on retiendra la formule de J.-C. Chevalier (1996 : 81) : « Signifiant et signifié sont arrimés l'un à l'autre [...] », où l'on aurait tort de ne pas s'arrêter sur la suite : « [...] et le premier, partout et toujours, dit ce que l'on a *mentalement* vu et qui fait le second. Rien à chercher dans celui-ci qui ne marque celui-là ».

La préséance indéniable du psychisme sur la sémiologie est bien posée ici, mais de telle sorte que ce mentalisme clairement guillaumien se combine, paradoxalement, avec la réhabilitation du signifiant.

En effet, dans le rapport intra-signé, par rapport à Guillaume (Tollis, 1991 : 225-292), Mo.La.Che opère un virage complet en faisant du sens un *produit* du signifiant (et non la source), en accordant, de fait, au signifiant le « statut de commandeur ». Ce signifiant n'est que le symptôme observable en surface mais non construit, comme peut l'être, en profondeur, le psychisme :

[...] il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur. (Mo.La.Che, 1986a : 96).

[...] à nos yeux, il n'y a dans le langage d'autre système ni d'autre systématique

que celle qu'ordonne et déclare une sémiologie toujours et partout motivante [...]
(Mo.La.Che, 1984 : 40).

C'est, à peu de chose près, le système linguistique tout entier qui est concerné par les mécanismes de motivation sur lesquels nous avons voulu attirer l'attention (1984 : 32).

Avec Mo.La.Che s'installe alors un rééquilibrage théorique entre signifiant et signifié, en faveur du signifiant, où :

1- marquer la différence par rapport au structuralisme a son importance, comme on l'observe dans les conclusions de M. Launay sur l'apocope en espagnol (Launay, 1985 : 438)

Pour un structuraliste ne raisonnant qu'en termes d'oppositions, avec le postulat de l'arbitraire du signe, le résultat, certes, est le même, quelle que soit la forme qui s'apocope, puisque l'opposition est maintenue. Mais il s'avère que la manière dont les signifiants s'opposent est également significative.

2- Ce rééquilibrage en faveur du signifiant conduit à opérer un retour marqué sur la part « physiologique » du signe, sur les éléments le constituant matériellement : les phonèmes³. On rappellera ici l'idée phare de M. Launay selon laquelle le signe « en lui-même », c'est-à-dire « hors système », n'est pas motivé a priori, mais c'est le système qui, notamment par le biais de la connotation sémiotique, le motive. Par rapport à Saussure, M. Launay ne pose pas simplement l'idée de système mais celle d'un système de signifiants. Corrélativement, le projecteur se trouve braqué sur la « structure phonématique du signifiant » (Launay, 1985 : 430) :

Ma thèse est [...] qu'au niveau de la structure phonématique du signifiant il y a aussi une loi, et donc aussi de l'interdit que ne suffisent à expliquer ni les difficultés articulatoires ni la hiérarchie sémantique des concepts auxquels il contribue à référer.

C'est ainsi que le groupe Mo.La.Che tente de prendre ses distances avec cette conception structuraliste du signe, pris comme entité linguistique insécable, conçue en Langue, et préfigure le découpage du signe en éléments isolables. Ainsi, la définition du *formant* de M. Molho constitue une avancée théorique considérable :

Nous appellerons « formants », quant à nous, non point des fréquences acoustiques, mais des éléments ou particules signifiantes qui, intervenant dans la structure d'un signifiant donné, se réitèrent en plusieurs autres - ce dont résulte la formation d'un champ d'analogie regroupant une ou plusieurs séries morphématiques. Ceci revient à dire qu'un « formant », s'il apparaît dans un ensemble de morphèmes, informe la série et lui confère une signification générale dont il est la cause ou la racine. (Molho, 1988 : 291).

La gêne de M. Molho est perceptible dans son hypothèse du *formant* lorsque celui-ci se réduit à un seul phonème - c'est le cas du formant *n -, lequel est porteur d'une instruction sémantique⁴, alors qu'un phonème, nous le savons, ne saurait être porteur de sens. M. Molho n'a d'autre choix que de reproduire la vieille opposition structuraliste entre valeur négative et valeur positive. Or, le formant se trouve bien à un autre niveau que le morphème et s'assimile en quelque sorte à un *submorphème*. Mais, dans la conception structuraliste dont hérite Molho, le niveau inférieur comprend le phonème, dépourvu, lui, de valeur positive.

*L'élément *n doit-il être considéré comme un signifiant au sens ordinaire du terme ? On a quelque scrupule à le désigner comme tel, dans la mesure où un signifiant est constitué par un élément satisfaisant à la condition d'entier linguistique (mot, préfixe, suffixe, radical, désinence, etc.). Toutefois, *n partage avec les signifiants la propriété de se présenter sous l'espèce d'un physisme auquel est associé un contenu mental ou signifié, au sens strict de ce terme. Autrement dit, s'il n'est pas un signifiant, *n n'en a pas moins pouvoir de signifier, et c'est à ce titre qu'il s'incorpore à un ou plusieurs signifiants qu'il constitue en système (...) par l'apport d'un élément de signification commun. (Molho, 1988 : 299).*

C'est bien cette gêne que pointe D. Bottineau, cette difficulté éprouvée par Molho à ne naviguer qu'entre morphème (valeur positive, côté signifié) et le dernier pallier, le phonème (valeur négative, côté signifiant), alors que l'émergence de formants nécessiterait de concevoir théoriquement encore un autre niveau d'abstraction tenant compte de la structure phonologique du signifiant :

[...] plus récemment, Molho (1982, 50) identifie des formants vocaliques et consonantiques dans les mots grammaticaux de l'espagnol décelables en synchronie par des analogies qui ne respectent pas les filiations diachroniques ; son rôle n'est pas véritablement de fixer un invariant positif et intrinsèque, mais d'aplanir synaptiquement des différenciations catégorielles (comme celle du nom et du verbe) qui masquent des traits de construction psychique communs. De ce fait, le formant n'est pas lié au symbolisme phonétique. (1999 : 6)

Si en linguistique hispanique le signe est possiblement sécable depuis Mo.La.Che, le découpage reste morphématique. Il est indéniable que la radicalité de Mo.La.Che a marqué une étape importante en linguistique hispanique, tout en laissant irrésolu le délicat problème du passage du phonatoire au sémantique, et il est perceptible que ses études de morphosyntaxe espagnole relèvent encore davantage d'une linguistique du *signe* que véritablement d'une linguistique du *signifiant*. Une théorie du signe pris comme entité linguistique, en Langue, dans une approche encore très saussurienne, laissant peu de place à des considérations énonciatives. Les postulats du groupe Mo.La.

Che, ont nourri, ensuite, les travaux d'autres chercheurs, en particulier ceux réunis dans les séminaires de Gilles Luquet à Paris 3, au sein du GERLHIS, Groupe d'Études et de Recherches en Linguistique Hispanique.

C'est à partir des années 2000 que la réflexion sur le signe linguistique redémarre véritablement et marque une nouvelle étape dans le dépassement de l'héritage structuraliste, sous une double impulsion, au sein et en dehors de l'hispanisme : celle de G. Luquet - avec la sortie du recueil d'articles *Regards sur le signifiant* (2001) et celle de l'angliciste de formation guillaumienne, Didier Bottineau, avec sa théorie des *cognèmes*.

2. De Mo.La.Che à la cognématique

La thèse du signe motivé soutient que ce qui associe le signifiant au signifié au point d'être les deux faces indissociables du signe, est le recours au sensoriel : l'image acoustique du son et du sens n'existe que dans leur relation de référence aux sensations corporelles. L'éloignement par rapport au mentalisme guillaumien mérite, ici, d'être souligné. De fait, comme le pose d'emblée D. Bottineau :

Cela rend caduque une conception géologique du signe comme trace physique et expressive du mental intérieur occulte, et nécessite une conception interactive réconciliant les dynamiques indissociables des processus corporels et mentaux. (2010a : 92)

C'est sur cette réconciliation du physique et du mental, où les structures phonologiques sont conçues comme des gestes articulatoires, que se fonde la *théorie des cognèmes* de D. Bottineau, lequel a observé que

Dans de très nombreuses langues naturelles, indo-européennes ou non, il apparaît que les grammèmes et, selon les cas, certains lexèmes, ne constituent pas des unités insécables mais des agglomérats de submorphèmes isolables qui, considérés individuellement, renvoient à des processus mentaux invariants, sortes de logiciels fondamentaux de la cognition que l'on a nommés cognèmes. (2003 : 185).

Qu'est-ce que le cognème ? un phonème puissanciel, un « protophonème » qui suppose de concevoir un niveau d'abstraction supplémentaire, encore un autre « pallier » *avant* le phonème⁵ :

[...] la représentation mentale et programmatique d'un son articulable avant qu'il ne soit effectivement inséré dans un contexte phonologique donné. En anglais, le phonème puissanciel {i} sera réalisé tendu ou relâché selon qu'il appartient à une syllable fermée ou ouverte, suivi ou non d'un <r>, sous accent ou non, etc. : le protophonème {i} prévoit l'ensemble des réalisations phonémiques effectives selon l'environnement phonologique de son insertion ; le protophonème est le prototype

articulatoire vers lequel convergent plusieurs phonèmes une fois qu'on les a dégagés de toute contrainte locale.

À la différence du *formant* de M. Molho, les deux dimensions, phonologique et sémantique, sont prises en compte ici, dans ce qui s'assimile à un parcours, un processus : à partir d'un mécanisme phonologique - le *cognème* donne des instructions phonologiques, des traits articulatoires -, sont déclenchées des instructions cognitives et des instructions sémantiques. L'instruction sémantique n'est pas en soi une représentation mais une opération de mise en relation entre la phonation et le sens par ce que D. Bottineau appelle aussi un « idéophone », « psychophone », « cognophone », « à un niveau subconscient, le stimulus phonique induisant une réponse sensorielle/mentale ». Cette théorie offre le double avantage d'isoler ce qui sert d'instrument de passage du phonatoire au sémantique - le *cognème* - tout en dépassant l'impasse théorique qui aboutit chez Mo.La.Che à verser du sens dans le phonème, et en excluant le phonosymbolisme :

À l'inverse du phonosymbolisme qui s'intéresse aux traits physiques pertinents des sons qui motiveraient l'impression que leur phonation ou perception suscite, la cognématique décrit les relations cognitives abstraites entre unités sémantiques (par exemple entre deux notions) dont l'énonciateur provoque l'activation chez le récepteur du flux phonatoire en recourant à un submorphème donné dans un environnement actualisateur de cette valeur submorphémique, mais [...] cette valeur strictement opératoire du submorphème,

1. *n'est pas universelle [...]*
2. *n'est pas synchroniquement motivée par les propriétés physiques du submorphème qui sert de relais au transfert du cognème de l'émetteur au récepteur cognitif [...],*
3. *n'est pas symbolique, nipressive, ni référentielle.* (Bottineau, 2003 : 186-187)

La relation protophonème/phonème implique fondamentalement une restriction dans son application, l'obligatoire *mise en contraste* dans l'actualisation :

On est fondé à considérer un phonème comme submorphème sémantiquement pertinent dans les conditions suivantes (non cumulatives) : 1- il se manifeste dans une alternance récurrente [...]. 2- L'opérateur-mot dans lequel il se manifeste est lui-même globalement formé d'une agglutination de marqueurs extraits de telles alternances [...]. 3- Le submorphème, combiné à une racine ou à d'autres submorphèmes dans une position constante comme l'initiale ou la finale, classe tous les opérateurs concernés dans une catégorie donnée [...]. (Bottineau, 2004 : 29)

Le *cognème* est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, cette union du son et du sens que recherchait R. Jakobson (1976 : 22-23).

La motivation du *signifiant* entendue chez Guillaume comme la soudure psychique du *signifié de puissance* et du *signe* se manifeste dans le lien sensori-moteur qui accompagne l'articulation du phonème en puissance. Le passage du phonatoire au sémantique ne se fait pas directement : il passe par le cognitif, et c'est ici que se loge, précisément, la rupture avec le structuralisme : « ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit ». On peut gloser les cognèmes de façon instructionnelle - ce sont des instructions phonatoire, cognitive, sémantique -, ce qui exclue de leur attribuer un quelconque *signifié*.

2. Linguistique du signifiant et linguistique de l'énonciation

Pour revenir à l'hispanisme, et pour comprendre comment la *cognématique* et la *linguistique du signifiant* ont pu y entrer en contact⁶, il nous faut revenir sur les travaux de G. Luquet, lequel adopte très vite, dans le sillage de M. Launay, une conception de la langue non comme système de *signes* mais comme système de *signifiants* livrant à l'observation objective des séquences phonologiques.

Dans ses travaux sur le verbe espagnol, à partir de deux variations structurantes (personne et rapport exochronie/endochronie), Luquet observe que dans les formes personnelles, il n'existe pas, à proprement parler, en espagnol, de mode subjonctif sur le plan du signifiant (1998 : 89-90) :

Les seuls traits de sémiologie que partagent un « présent », un « futur » et un « imparfait » du subjonctif - en l'occurrence les marques de la personne - sont de ceux que l'on trouve également dans d'autres « temps » de la conjugaison espagnole et notamment dans certains temps du mode appelé « indicatif. Il en est ainsi de l'absence de marques spécifiques concernant les 1^e et 3^e personnes du singulier ; [...] du -s terminal de la 2^e personne du singulier ; [...] des morphèmes terminaux -mos, -is et -n, chargés de représenter respectivement les 1^e, 2^e et 3^e personnes du pluriel. Ces marques-là ne sont pas spécifiquement subjonctives puisqu'on les trouve aussi bien dans la structure signifiante de n'importe quel imparfait de l'indicatif ou de n'importe quel conditionnel. Quant aux morphèmes thématiques auxquels elles s'adossent, ils n'ont rien, du point de vue sémiologique, qui oblige à les regrouper dans un seul et même ensemble.

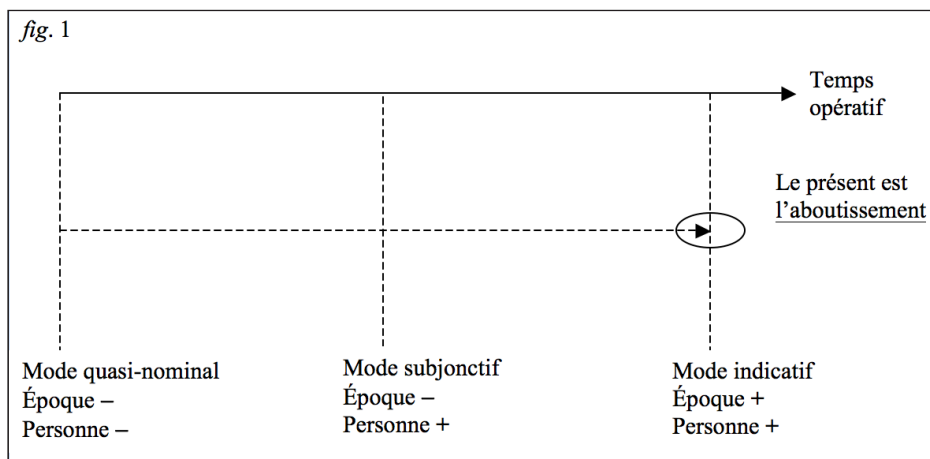
En 2004, sa théorie des modes et des temps - adossée strictement à la sémiologie des formes verbales - marque la rupture avec l'approche guillaumienne en délaissant l'opposition modale traditionnelle indicatif/subjonctif pour lui substituer un mode *actualisant* au regard d'un mode *inactualisant*. Après avoir mis au jour une franche opposition entre les trois formes verbales personnelles distinguant les personnes

1 et 3 de la conjugaison, et les autres, qui neutralisent cette distinction, il propose de distinguer deux types de repérages autour de la figure du locuteur, clé de voûte de cette architecture temporelle.

- *Un repérage réellement temporel*, fondé sur le temps d'expérience du locuteur, lui permettant de situer une opération dans le temps ;
- *un repérage de l'inactuel*, emportant une conception du temps d'une autre nature, un temps conceptuel, imaginaire, et non plus un temps d'expérience.

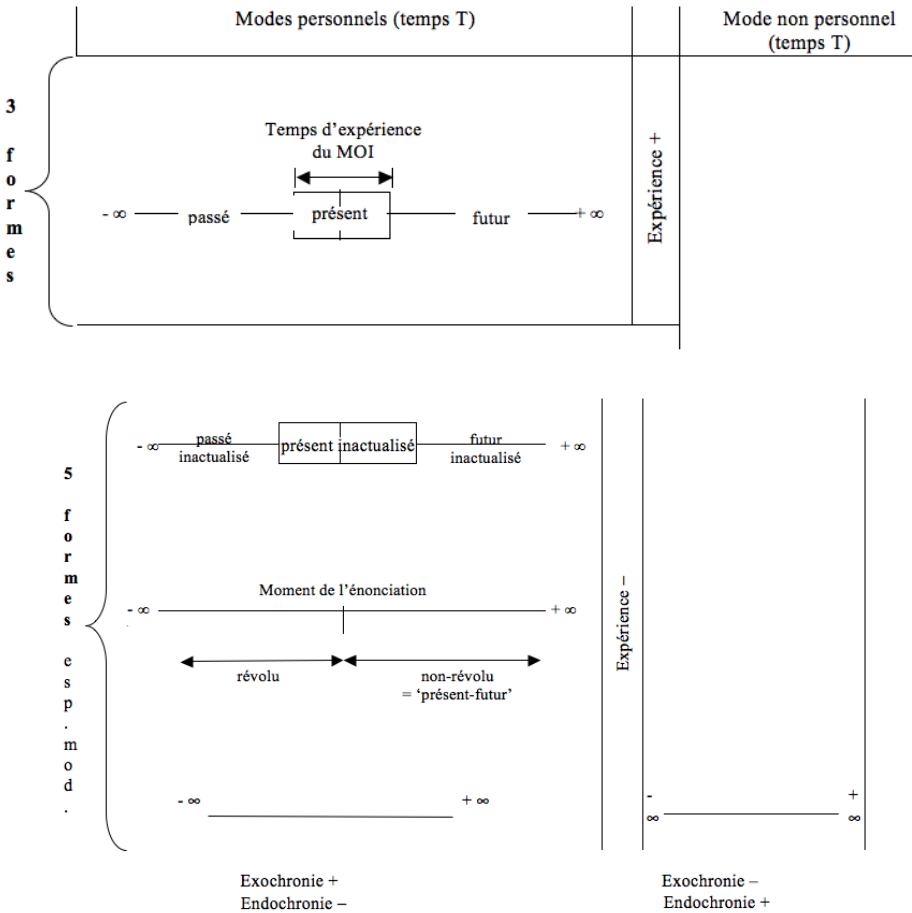
Ainsi, les formes verbales personnelles en espagnol moderne s'organisent en deux sous-ensembles modaux : d'un côté, un *mode actualisant* offrant trois types de représentations : *canto* (« présent »), *canté* (« passé simple »), *cantaré* (« futur ») ; de l'autre, un *mode inactualisant* offrant cinq types de représentations : *cantaba* (« imparfait »), *cantaría* (« conditionnel »), *cante* (ex-« subjonctif présent »), *cantara* (ex-« subjonctif imparfait » forme en *-ra*), *cantase* (ex-subjonctif imparfait » forme en *-se*).

À partir de ces trois observations de surface, et contrairement à la tradition guillaumienne qui voyait dans le « présent » du mode indicatif un aboutissement⁷ de l'opération chronogénétique (fig. 1 ci-dessous), Luquet fait du présent d'énonciation la *source* du système verbo-temporel.



Par « présent » d'énonciation, il faut comprendre *le* présent unique de l'être qui se définit sous l'espèce du *MOI*, à la fois locuteur et constructeur du langage⁸. C'est en tant qu'instance énonciatrice que le *MOI* se construit ses représentations du temps, ses images-temps. Les formes personnelles et impersonnelles représentent différentes conceptions du temps associées à une opération : c'est cette conception du temps que l'on appelle le *temps linguistique*.

Cette théorie fondée sur l'opposition actualité/inactualité locutives pourrait parfaitement s'inscrire dans la tradition de ce que l'on appelle la « linguistique de l'énonciation », comme le laisse apparaître la figure récapitulative suivante (Le Tallec-Lloret, 2010 : 118) : fig. 2



En effet, dans la tradition guillaumienne, c'est le mode indicatif qui correspond au degré maximal d'actualisation du procès, en ce sens qu'il le situe par rapport à la personne du locuteur et au moment de l'acte de langage. Le temps opératif en *Psychomécanique* nécessite un certain laps de temps pour se déployer ; il est représenté horizontalement par Guillaume qui y inclut des coupes verticales (fig. 1). Dans cette vision guillaumienne du temps qui se construit jusqu'à sa complétude, le nombre de

formes verbales va grandissant jusqu'au mode indicatif divisible en époques : de 4 formes au mode quasi-nominal, on atteint 10 formes au mode indicatif. Or, dans la théorie de G. Luquet, le système verbo-temporel de l'espagnol a sa *source* au *présent* et non son aboutissement : le présent d'énonciation, fondateur, se retrouve « la tête en haut » (fig. 2), les autres lignes du temps marquant ensuite, les unes après les autres, un éloignement mental par rapport au temps d'expérience du locuteur, au fur et à mesure du paramètre que l'on abandonne : de la vision tripartite qui se dégage de la prise de parole fondatrice du présent inscrit dans l'expérience (mode actualisant), on passe à un univers mental marquant le renoncement au présent d'expérience (mode inactualisant).

La théorie de G. Luquet, en s'adossant au signifiant, fait émerger, au-delà du débat sur l'existence ou non d'une structure de la langue, l'idée d'un système de signifiants, ici le sous-système verbo-temporel de l'espagnol. Elle place de fait au premier plan le jeu des oppositions que la langue autorise et que le locuteur, dans son inconscient linguistique, constructeur et à la fois utilisateur du langage, exploite.

Entre actualité et inactualité locutive, cette théorie des modes et des temps fait de l'interlocution, paramètre absent chez Mo.La.Che, l'autre clé théorique se combinant avec une véritable « lecture du signifiant », aujourd'hui particulièrement active en linguistique hispanique. La langue n'est pas le monde ; elle est elle-même un autre monde, un système avec ses règles d'organisations propres, observables jusque dans la structure phonématique de ses signifiants. C'est en cela que le retournement observable chez Luquet - le présent « tête en haut » - n'en fait pas pour autant une théorie dite de l'énonciation, prise au sens classique du terme. Elle rejoint davantage la *théorie de la relation interlocutive* au sens de Douay et Roulland (2012 et 2014). La prise en compte du signifiant des formes verbales est ici un paramètre cardinal, résultant à la fois de l'héritage guillaumien, des avancées de Mo.La.Che, mais aussi de la prise en compte de l'approche corporelle ou *énactive* du langage telle que l'a modélisée D. Bottineau (Le Tallec-Lloret, 2012 : 29-36).

Aujourd'hui, la linguistique post-guillaumienne peut aborder une nouvelle étape vers la « linguistique du signifiant », si elle intègre la résolution théorique apportée par la cognématique - Articuler le son et le sens en excluant le phonosymbolisme ; exploiter la notion de contraste - et si elle cherche à articuler le nécessaire système et la non moins nécessaire interlocution.

Bibliographie

Bottineau, D. 1999. « Du son au sens : l'invariant de *i* et *a* en anglais et autres langues », Version complète et remaniée d'une communication prononcée le 14 septembre 1999 dans le cadre du Séminaire de Traductologie « Oralité et traduction » organisé par le CERTA (Centre d'études et de recherches en traductologie de l'Artois), partiellement publiée sous une version antérieure (chapitres 1-3) : (2001), « Son, sens et traduction : de l'insignifiance au réinvestissement grammaticalisé de *i* et *a* en anglais. Étude de quelques marqueurs appartenant au syntagme nominal (déterminants et suffixes) et conséquences traductologiques, Ballard, M. (dir.), *Oralité et traduction*, Arras : Artois Presses Université, p. 34-77.

- Bottineau, D. 2003. « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », in : Aboubakar Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications. Actes du colloque de Tromsø organisé par le Département de français de l'Université*, 26-28 oct. 2000, Paris/Gap : Ophrys, p. 185-201.
- Bottineau, D. 2004. « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16 (« La contradiction en anglais »), p. 27-53.
- Bottineau, D. 2010a. « Typologie de la déflexivité ». *Langages, La déflexivité*, n° 178, p. 89-113.
- Bottineau, D. 2010b. « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », in : G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne - Rennes 2, 24-26 sept. 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 19-40.
- Chevalier, J.-C., 1996. « De Guillaume à une linguistique du signifiant ». *Modèles linguistiques*, XVII-1, p. 77-92.
- Douay, C., Roulland, D. 2012. « L'interlocution comme clé du contrastif », in : C. Douay et D. Roulland (éd.), *L'interlocution comme paramètre*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 77-94.
- Douay, C., Roulland, D., 2014. *Théorie de la relation interlocutive- Sens, signe, réplication*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Jakobson, R., 1976/2008. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Les éditions de minuit.
- Launay, M. 2003. « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques ». *Mélanges de la Casa de Velásquez*, 33-2 : *Le temps des saints - Miscelánées*, p. 275-284. Version téléchargée sur <http://mcv.revues.org/227>. 12 pages. [Consulté le 10-03-2014].
- Launay, M. 1985, « Trois questions sur l'apocope ». *Bulletin Hispanique*, LXXXVII, 3-4, p. 425-445.
- Le Tallec-Lloret, G. 2010. *La concordance des temps en espagnol moderne. Unité du signe, modes, subordination*, Presses Universitaires de Rennes.
- Le Tallec-Lloret, G. 2012. « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in : G. Luquet (éd.), *Morphologie et syntaxe de l'espagnol - Théories et applications*, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.
- Le Tallec-Lloret, G. 2013. « La concordance des temps : vers la fin d'une règle ? » (en collaboration avec D. Roulland), *Langages*, 191/2013.
- Le Tallec-Lloret, G. 2014. *Linguistique du signifiant. Diachronie et synchronie de l'espagnol* (préface de D. Bottineau), Limoges : Lambert-Lucas, sous presse.
- Luquet, G. 1998. « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol ? ». *Modèles Linguistiques*, t. XIX, fasc. 1, 1998, p. 89-97.
- Luquet, G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid : Arco/Libros.
- Luquet, G. 2010. « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in: G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues. Actes du XII^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane*, Université de Haute-Bretagne - Rennes 2, 24-26 sept. 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-83.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1984. « La raison du signifiant ». *Modèles linguistiques*, VI-2, pp. 27-41.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1986a. « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du 1^{er} Colloque de Linguistique hispanique, Rouen, 1985, Cahiers du CRIAR*, 6, p. 95-99.
- Mo.La.Che [Chevalier, J.-C., Launay, M., Molho, M], 1986b. « Le fardeau ». *Langages*, 82, p. 5-11.
- Guillaume, G. 1971. *Leçons de linguistique 1948-1949*, série A, volume 1, Paris, Klincksieck/Québec, Presses de l'Université Laval.
- Molho, M. 1988. « L'hypothèse du «formant». Sur la constitution du signifiant : esp. UN/NO », in : Claire Blanche-Benveniste, André Chevel et Maurice Gross (eds.) : *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 291-303.
- Tollis, F. 1991. *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*,

Paris : Armand Colin.

Tollis, F 2008. *Signe, mot et locution entre langue et discours - De Gustave Guillaume à ses successeurs*, Limoges : Lambert-Lucas.

Toussaint, M., 1983. *Contre l'arbitraire du signe*, Paris : Didier.

Notes

1. Il est important pour la suite de préciser que *signifiant* est à prendre, ici, au sens saussurien du terme désignant la face matérielle du langage, et non comme l'équivalent du *signe*, comme a pu l'utiliser G. Guillaume. Bien consciente du côté expéditif de cette présentation du rapport de la sémiologie et du psychisme, problème crucial pour Guillaume, et pour la linguistique en général voir Tollis, 2008 : 179-206.

2. L'étude de la structure sémiologique = *psychosémiologie*, et l'étude de la structure psychique = *psychosystématique*.

3. « [...] l'on a eu raison, sur ce plan, de critiquer l'explication purement « articulatoire ». Mais on a eu tort, sans doute, de vouloir tout ramener, par réaction, au « sémantique » : comme si le signifiant en tant que tel ne pouvait être le lieu d'aucune loi propre, comme s'il fallait à tout prix faire dépendre les lois qui le régissent du corps qui le produit (le physiologique) ou du monde qu'il peut servir à dire (le sémantique). Ma thèse est au contraire qu'au niveau de la structure phonématique du signifiant il y a aussi une loi, et donc aussi de l'interdit que ne suffisent à expliquer ni les difficultés articulatoires ni la hiérarchie sémantique des concepts auxquels il contribue à référer. », *Ibid.*, p. 430.

4. « [...] le contenu mental associé à *n* est celui de l'exclusion/inclusion sous sa double relation : du plus dans du moins, ou du moins dans du plus », (p. 301).

5. « Selon l'École de Prague et les structuralistes, un phonème ne se définit pas par son contenu intrinsèque ou quintessentiel, mais par la matrice de traits articulatoires, point et mode d'articulation, qui l'opposent à tous les autres phonèmes se différenciant de lui par un seul trait. Par conséquent, un phonème ne saurait être porteur de sens. Et donc, un phonème ne vaut que par ce qui l'oppose aux autres phonèmes. » Voir Bottineau, 1999 : 3.

6. La rencontre théorique a eu lieu, concrètement, au XII^e colloque de linguistique ibéro-romane à Rennes en 2008 où D. Bottineau a d'abord présenté sa conférence, « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », suivie de celle de G. Luquet, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol ». Voir Bottineau : 2010a et Luquet : 2010.

7. Voir Gérard Moignet : « Système de langue, il manifeste sa cohérence dans la progression qu'il montre d'une image du temps de plus en plus précise et différenciée à mesure que l'on va du plus virtuel au plus actuel », *Systématique de la langue française*, Paris : Klincksieck, 1981, p. 65.

8. En dehors de l'acte de langage, hors prise de parole, il existe autant de présents que d'êtres qui les conçoivent.

L'iconicité phonologique à la lumière des neurosciences cognitives. Un exemple d'application à l'espagnol à travers la théorie des cognèmes (D. Bottineau)



Stéphane Pagès

CAER (Centre Aixois d'Études Romanes), EA 854, Aix-Marseille

Université, France

stephane.pages@univ-amu.fr

Reçu le 01-03-2014 / Évalué le 12-05-2014 / Accepté le 06-10-2014

Résumé

Il s'agit de mettre en perspective - à la lumière des différentes recherches récentes en neurosciences cognitives qui accordent une importance majeure à l'iconicité phonologique - la théorie des cognèmes de Didier Bottineau, explorée et appliquée en espagnol à travers le (sub)morphème en [a], dans le prolongement d'une étude du linguiste hispaniste, Gilles Luquet (Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3), intitulée notamment « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol » (2010).

Mots-clés : motivation du signe, linguistique cognitive, iconicité, phonologie, cognématique

Phonological iconicity in relation to recent research in cognitive neuroscience. An application to Spanish through the cognem's theory (Didier Bottineau)

Abstract

The aim is to put in perspective - in relation to recent research in cognitive neuroscience that attaches importance to the phonological iconicity - the cognem's theory (Didier Bottineau) applied to Spanish through the (sub)morphem [a]. This is an extension of a study of the linguist Hispanist, Gilles Luquet (Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3), entitled "The iconicity of grammatical morphemes in Spanish" (2010).

Keywords: motivation of the sign, cognitive linguistics, iconicity, phonology, cognematic

toute réalité mentale [...] sera comprise comme une réalité matérielle ne pouvant être autre chose, le langage étant production d'énoncés, qu'une opération d'ordre corticocérébral.

(Toussaint, 1973 : 226).

[...] c'est tout le corps qui répond par sa posture mais aussi par ses réactions internes ou, plus spécifiquement, articulatoires, à la tension du marché. Le langage est une technique du corps et la compétence proprement linguistique, et tout spécialement phonologique, est une dimension de l'hexis corporelle où s'expriment tout le rapport du monde social et tout le rapport socialement instruit du monde.

(Bourdieu, 1982 : 89-90).

Chaque mot est physique, affecte immédiatement le corps.

(Deleuze, 1993 : 116).

Si au cours de l'Antiquité grecque deux thèses s'opposent concernant le siège des facultés intellectuelles et affectives (la thèse cérébrocentrique vs cardiocentrique) tandis que deux textes fondamentaux, *Cratyle* (Platon) et *De l'interprétation* (Aristote), mettent en débat le caractère à la fois naturel (*physei*) et conventionnel du langage (*thesei*), dont se fait l'écho la célèbre polémique entre Hermogène et Cratyle, aujourd'hui, les progrès de la science ont permis d'établir des faits dont il n'est plus possible de douter : le langage possède une inscription biologique logée dans le cerveau (notamment les aires de Broca et Wernicke), de nature psycho-physique, voire neuronale - comme l'atteste l'imagerie cérébrale⁻¹ sans que l'on puisse nier pour autant la dimension à la fois historique et culturelle inhérente au langage. Quant au caractère arbitraire ou motivé du signe linguistique, la question continue certes de susciter la controverse, néanmoins, force est d'observer qu'une cohorte de linguistes s'intéressant aux formants submorphémiques de langues non apparentées (*i.e.* arabe, anglais, espagnol, italien)² ont montré les possibles liens iconiques que peuvent entretenir les mouvements articulatoires avec la sphère cognitive. Un ancrage corporel de la cognition (*enaction*) que l'on se propose d'exposer et de questionner à travers les résultats d'une recherche menée en espagnol, inspirée de la théorie cognématique, élaborée depuis une dizaine d'années par le linguiste angliciste cognitiviste, Didier Bottineau, et définie en ces termes :

La cognématique s'adosse à la gestualité de haut niveau, à savoir la simulation motrice de gestes articulatoires complexes par des ensembles neuronaux très vastes et largement distribués. (Bottineau, 2013 : 96).

Plus précisément, il s'agit de mettre ici en perspective cette théorie à la lumière des recherches sur l'iconicité phonologique et la neurolinguistique en adoptant le point de vue transdisciplinaire d'une linguistique cognitive qui se propose d'explorer et de rouvrir la problématique articulatoire de la philosophie de l'esprit et des sciences de la cognition afin de voir les possibles liens entre langage, corps et cerveau.

Parler d'iconicité phonologique et de corporéité cognitive, c'est considérer tout d'abord qu'il n'y a pas d'un côté les sons et de l'autre le sens mais un continuum. C'est considérer que les sons, ou plutôt, les phonèmes, dotés de caractéristiques phonético-articulatoires et de traits distinctifs, impliquent différents centres nerveux et, *in fine*, sous-tendent des substrats neuronaux et qu'ainsi, les phonèmes peuvent participer à la représentation des mots qu'ils composent au sens où les opérations d'encodage et de décodage du son accompagneraient le signifié. En d'autres termes, à rebours de l'une des déclarations du *Cours de linguistique générale* (Saussure, 1916 : 116) qui considère que concernant la science du langage « les données naturelles n'ont aucune place » et postule de ce fait « le caractère fortuit » de tout état de langue, il s'agit au contraire d'accorder de l'importance aux données naturelles et objectives descriptibles, liées à la production et à la perception de la parole, pour réduire la part du hasard, notamment dans le rapport du son et du sens.

Le substrat cortico-corporel du langage

Le langage étant une réalité à la fois matérielle et cérébrale, il est bien légitime de s'intéresser à sa dimension physique (articulatoire) et cognitive. Or, l'un des linguistes qui a le plus contribué, avec autant de talent que de conviction intuitive pionnière, à opérer un rapprochement entre ces deux versants, c'est assurément Maurice Toussaint³. S'intéressant aux travaux des neurobiologistes et procédant à une relecture critique de la psychomécanique de Gustave Guillaume, M. Toussaint a d'abord cherché à développer une théorie d'analyse du signifiant basée sur le niveau infraphonématique, se situant à un stade précoce de la sémiotisation :

Il est arbitraire de penser que le signifié et signifiant sont inséparables mais sans liens. Signifié et signifiant sont directement proportionnels. Aussi les signifiants tendent-ils à reproduire les ressemblances et les différences qui sont établies par la définition (neurolinguistique) des signifiés. (Toussaint, 1983 : 70).

M. Toussaint considérait les signifiés comme des « moments d'opération neuro-nique » (Toussaint, 1983 : 25) et postulait l'isologie des mouvements de pensée et des mouvements physiques, notamment en ayant recours à la notion de *kinème*, sorte de cinétisme phonoarticulatoire du signifiant permettant, dans une sorte de remontée psychique, d'accéder au signifié, toute « représentation [étant] une engrammation, c'est-à-dire l'inscription dans le cerveau, de la structure linguistique » (Valette, 2013 : 45) :

Le r de par son redoublement pourra dire le mouvement conçu comme flux. Si la langue en vibrant dans la partie alvéolaire ne déplace aucun élément buccal, une

gutturale, au contraire, est un gonflement de la langue accompagné d'un déplacement du voile du palais [...]. D'où des mots comme rhein ('couler'), tromos ('tremblement'), rhumbein ('imprimer un mouvement giratoire'), etc. Leibnitz (que cite Genette p. 65) plus tard y ajoutera rinnen, rüren, Ruhr, rauschen, reckken, etc. (Toussaint, 1980 : 257-258).

Si un tel positionnement peut passer de prime abord pour incongru et extravagant aux yeux du néophyte, il l'est beaucoup moins à la lumière des recherches expérimentales les plus récentes et les plus sérieuses qui ont considérablement affiné les premiers travaux de phonosymbolisme (ou phonétique impressive) de Maurice Grammont (1933) ou encore de psycholinguistique d'Yvan Fónagi (1991)⁴ en montrant que le cerveau reçoit, enregistre, et interprète des informations de nature kinesthésique.

Les travaux de Luciano Fadiga et Rizzolatti (2002) ont ainsi mis au jour que la perception de sons linguistiques correspond à un processus d'identification qui s'accompagne d'une pré-activation automatique du programme moteur impliqué dans l'articulation de ces sons. Cela signifie concrètement qu'un phonème qui nécessite, par exemple, la langue pour être articulé, est précédé d'une préactivation automatique de cet organe (à la différence d'une labiale par exemple). Une découverte qui a conforté la théorie motrice de la perception de la parole de Liberman et Whalen (2000) - déjà étayée en 1985 (Liberman & Mattingly) - laquelle relie la perception auditive à la perception d'un modèle de mouvement articulo-moteur et considère que les éléments phonétiques de la parole ne sont pas tant les phonèmes mais des gestes articulo-moteurs générés par ces sons. Une théorie qui implique un module cérébral capable de convertir le signal en gestes et qui sous-tend un principe d'imitation phonétique (ou iconicité phonologique), principe rendu d'autant plus cohérent et plausible après la découverte des neurones miroirs chez le singe et l'homme.

En effet, en 1992, l'équipe de Giacomo Rizzolatti a mis en évidence dans le cerveau du singe macaque l'existence de neurones qui déchargent à l'identique, aussi bien lorsque l'animal exécute une action déterminée que lorsqu'il observe l'un de ses congénères exécuter cette même action. Une telle découverte a démontré qu'il existe donc des neurones qui simulent une tâche observée puisqu'ils en livrent comme une *représentation* (d'où leur nom). De plus, ces neurones s'activent également lors d'une action perçue sur le plan auditif. Et plus encore, grâce à l'imagerie cérébrale, un système similaire a été observé chez l'homme par Luciano Fadiga et ses collaborateurs dans différentes aires cérébrales, notamment l'aire de Broca. C'est ainsi que des expérimentations ont montré que, chez un sujet humain qui écoute parler quelqu'un, les structures cérébrales en question s'activent exactement comme si le sujet prononçait lui-même ces paroles.

L'existence de ces neurones à fonction interprétative a en fait relancé l'hypothèse phylogénétique d'une origine gestuelle du langage puisque le lien entre l'identification d'une action et le traitement de la parole a été attesté neurologiquement dans l'exercice de la faculté de langage par une sorte de couplage entre action exécutée et observée. Et de telles découvertes ont conforté par ailleurs l'opinion de l'ethnologue André Leroi-Gourhan (*Le geste et la parole*) (1964-1965) - à savoir le lien entre l'action et le langage -, ainsi que les récents travaux de Michael Corballis (2003) selon lesquels les actions manuelles auraient des conséquences motrices « transcrites » en postures articulatoires spécifiques affectant des formants⁵.

Par ailleurs, même si l'idée n'est pas neuve en soi - elle court en filigrane chez Aristote de même que dans la plupart des théories impressives du 20^{ème} s. mais sans véritable démonstration probante -, les recherches expérimentales semblent également s'accorder pour considérer que la perception procède par synesthésie et association (analogie). De ce fait, le phénomène même de perception des sons ne saurait être neutre. Une idée largement soutenue déjà par Roman Jakobson (1979) qui, dans *The sound shape of language (La charpente phonique du langage)*, y consacre plusieurs pages, apportant ainsi un éclairage argumenté à certains résultats acoustico-visuels restés célèbres, comme ceux, par exemple, de Wolfgang Köhler (1929) et, plus récemment, Ramachandran & Hubbard (2001), liés au phonosymbolisme. L'expérience est connue mais suffisamment symptomatique pour qu'on la rappelle : soit deux figures géométriques représentant respectivement, pour l'une, un dessin de forme arrondie et pour l'autre, un dessin de formes angulaires et pointues :



Il se trouve que de manière suffisamment constante pour que cela soit pertinent et significatif (et ce, dans différentes langues), la plupart des personnes (entre 90 et 100 %) associent les mots *maluma/booba* (i.e. voyelles arrondies et consonnes sonores, graves) à la figure curviligne et les mots *takete/kiki* (i.e. des voyelles étirées et consonnes aiguës, sourdes) à la figure angulaire. De tels résultats montrent que les locuteurs se font bien, sur le mode de la synesthésie, une certaine représentation des éléments phonologiques et un tel consensus peut en partie se comprendre à la lumière de la sémantique cognitive, notamment le courant expérialiste de George Lakoff & Mark Johnson, auteurs de *Les métaphores de la vie quotidienne*, qui considèrent que notre rapport au monde se structure à travers des métaphores qui reposent sur des

schèmes sensori-moteurs, comme l'explique, par exemple, Jacques Fontanille à propos des notions spatiales de [haut] et [bas] :

*C'est parce que nous éprouvons dans notre chair et notre corps propre des variations de tonicité musculaire, des mouvements viscéraux et des changements de posture associés par exemple aux changements d'humeur, que nous pouvons bâtir, comprendre et déployer de telles métaphores en toute cohérence.*⁶

Au surplus, on sait que si les sons graves (critère acoustique) ont tendance à être associés à une grande taille (critère dimensionnel), et respectivement, les sons aigus au trait [+petit], c'est parce que dans le monde phénoménal, on peut observer que les objets de grande taille, qui possèdent de fait une grande caisse de résonance, ont précisément la propriété d'amplifier les sons (graves) alors que les objets de petite taille amplifient les sons aigus. De même, concernant la corrélation bien connue [a/ grand : i/petit], les expériences d'Edward Sapir (1929), reprises et affinées par son élève Stanley Newman (1933) ont fait apparaître que le jugement consistant à associer une taille aux voyelles pouvait être relié à des critères articulatoires et qu'il serait dû à deux traits pertinents : le point d'articulation de même que la hauteur du formant acoustique (F2) auquel il est lié, avant celui du degré d'aperture. Enfin, à propos des voyelles dites *éclatantes* (a, œ, o) aptes à exprimer des bruits forts, Maurice Grammont (1950 : 386) déclarait que dans l'opposition *craquer/croquer*, la voyelle /ɔ/ étant « moins ouverte et un peu moins éclatante » que /a/, elle « est plus propre à peindre un son qui se produit à l'intérieur de la bouche, à l'endroit même où elle a son point d'articulation, ou, d'une manière plus générale, un bruit que nous n'entendons pas directement, mais à travers un obstacle ou une paroi ». Un jugement qu'affine Luca Nobile (2014 : 15) en précisant que :

L'hypothèse est tout à fait plausible, mais le trait acoustique décisif pour établir cette valeur /ɔ/ : /a/ ≈ {interne} : {externe} est la gravité du timbre de /ɔ/ (F1 ≈ 550 Hz, F2 ≈ 950 Hz) par rapport à celui de /a/ (F1 ≈ 750 Hz, F2 ≈ 1700Hz) car nous savons aujourd'hui que tout bruit naturel acquiert une nuance grave s'il est produit dans un espace fermé (les obstacles solides absorbent en effet les composantes aiguës du son et reflètent les composantes graves, en les multipliant).

Au résultat, le phénomène de perception des sons semble se dessiner comme une expérience globale, couplée à des schèmes sensori-moteurs qui, engagés dans l'action, lui confèrent une signification sous forme de structures cognitives, une approche qui illustre parfaitement le concept d'enaction, *action incarnée*, que décrit J. Fontanille :

Le principe de l'enaction repose donc pour l'essentiel sur la solidarité entre la sensation, la perception, l'expérience et l'action, solidarité à partir de laquelle peuvent émerger des schèmes cognitifs. En outre, cette conception, fortement inspirée de la phénoménologie de Merleau-Ponty, dérive l'intentionnalité, une intentionnalité incarnée, de l'enaction elle-même. Là aussi, la signification dans sa dimension intentionnelle et incarnée ne peut être pensée que sur le fond d'une synesthésie fondamentale, grâce à un couplage sensori-moteur.⁷

De l'iconicité des (sub)-morphèmes en [a] de l'espagnol : approche cognématique (D. Bottineau). Exemple d'application.

C'est dans le prolongement de toutes ces études et de ce questionnement sur l'iconicité phonologique qu'a pris place un travail de recherche - à ce jour inédit -⁸ réalisé à partir de 2010 et qui correspond à une approche cognitive du fait langagier. Le point de départ a été un article du linguiste hispaniste Gilles Luquet (Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle), présenté lors du colloque de Libero (Association Française de Linguistique Ibéro-Romane) à Rennes en 2008, où, à l'appui de la théorie des cognèmes élaborée par Didier Bottineau, il a tenté de démontrer la motivation de certains submorphèmes grammaticaux de l'espagnol (d'où le titre de son article « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol »). Précisons d'emblée que si la théorie des cognèmes n'a cessé d'évoluer et de s'affiner au fil des années, voici comment D. Bottineau la défendait au début des années 2000, positionnement qui a fondé l'analyse de G. Luquet ainsi que la mienne :

Se démarquant de toute approche phonosymbolique mais s'appuyant sur les propriétés articulatoires des phonèmes, D. Bottineau s'est employé à postuler l'existence de *cognèmes*, qu'il définit comme « le plus petit neuro-transmetteur phonique identifié à ce jour » (2003 : 225)⁹. En d'autres termes, à un support phonémique serait associée une instruction cognitive basique ou « processus cognitif élémentaire » (2010 : 11) lié à une « expérience intériorisée de la phonation » (2010 : 11). Selon l'image de D. Bottineau, le cognème serait une sorte de « logiciel psychique » doté d'un encodage au niveau du cerveau. D. Bottineau regarde en effet le phonème comme un stimulus cognitif susceptible d'enclencher un encodage psychique lié à ses caractéristiques articulatoires ainsi qu'à ses propriétés auditives de la perception par une sorte d'effet retour. C'est ainsi exemple que, selon lui, en vertu de cette corrélation entre processus vocal et cognitif, l'instruction phonatoire qu'il convient d'associer au phonème vocalique /a/ serait un encodage de type « accroître le degré d'aperture » (2003 : 222)¹⁰, instruction phonatoire à laquelle correspondrait, sur le plan psychique, l'instruction cognématique (IC) de type [dissociation], [éloignement] et, concrètement, « disjoindre des notions

préalablement conjointes » (2003 : 222)¹¹. Or, de son côté, par rapport à sa théorie des modes en espagnol, publiée en 2004, G. Luquet a montré la pertinence de cette approche par rapport au système verbal espagnol dans la mesure où l'on trouve de manière récurrente, et en position stratégique de désinence, le formant vocalique [a] dans les formes dites *inactualisantes* qui construisent précisément la représentation d'une mise à distance du procès verbal par rapport à l'univers d'actualité du locuteur, à la différence des formes dites *actualisantes* où le formant [a] ne présente pas du tout le même principe de récurrence. G. Luquet (2010 : 79) observe en effet que :

*[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : cantara, comiera/viviera ; cantaba, comía/vivía ; cantaría, comería, viviría. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers.*¹²

Au vu de ces travaux et en adoptant un raisonnement hypothético-déductif, j'ai considéré que si tel phonème vocalique entrait en corrélation avec telle instruction cognématique, alors le même encodage psychique devait pouvoir se retrouver à travers d'autres faits de langue faisant intervenir le même élément. Il m'a donc semblé qu'il y avait quelque fondement à s'intéresser au formant vocalique [a] d'autant qu'il se situe aux extrémités du triangle vocalique et qu'il comporte, et ce, dans beaucoup de langues, les réalisations phonétiques et acoustiques les plus caractérisées, contrastées, susceptibles d'être à l'origine d'une instruction psychique marquée (facteur essentiel pour l'analyse). En conséquence, j'ai décidé d'explorer cette voie et d'analyser les principaux morphèmes et submorphèmes grammaticaux en [a] de l'espagnol dans une perspective inspirée des travaux de D. Bottineau. Concrètement, il s'est agi d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : à savoir [a] comme simple relateur, ensuite, comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet ou encore [a] en tant que formant vocalique des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, et à l'adverbe, sans oublier le système des déictiques à travers les adverbes démonstratifs.

Concernant *a* en tant que relateur, on a pu tout d'abord observer que les instructions cognitives (IC) [dissociation] / [éloignement] sont conformes au modèle géométrique traditionnel qui décrit cette préposition comme une tension en direction d'une limite (atteinte ou non) - sous la forme schématique d'une droite horizontale orientée, attenante ou non à un autre segment de droite verticale -, la notion de tension étant congruente avec l'IC [éloignement] et le trait /limite/ avec celle de [dissociation]. Ainsi, dans *voy a París* (je vais à Paris), *a* dit une limite non atteinte (cinétisme doublé

d'une visée) et dans *te espero a la puerta* (je t'attends à la porte), une limite atteinte avec dissociation de deux espaces, à la différence de *en* qui dit l'intériorité sans idée de dissociation (*estoy en París* = je suis à Paris). Une valeur ainsi qu'une IC que l'on retrouve à travers le formant préfixal d'origine latine ($a < ad$) qui déclare une action consistant à passer par l'état/instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à déboucher sur l'état/instrument exprimé par la racine : *acolorarse*, *afiebrarse*, *acalenturarse*... [s'échauffer, s'enfiévrer, devenir fiévreux...] Quant au formant d'origine grecque privatif, l'approche submorphémique cognématique s'avère aussi pertinente dans la mesure où il semble tout à fait naturel (ou motivé) de dire le contraire de quelque chose en ayant recours à un préfixe qui exprime justement une distanciation maximale par rapport à la notion déclarée par la base de dérivation à laquelle il est associé, d'où les formations du type *apolítico*, *amoral*, *asexuado*...

Sur le plan temporel, l'approche cognématique a été l'occasion de revisiter la construction « al + infinitif », régulièrement associée dans les grammaires à l'expression de la simultanéité. Sans récuser le fait qu'une telle tournure puisse servir à l'expression d'une telle valeur - différents exemples l'attestent sans conteste -, à la lumière de ce qui a été mis en place par l'approche cognématique, il est néanmoins apparu qu'il convenait de nuancer et préciser les termes de cette simultanéité, l'idée de départ étant que si *a* est associé à l'instruction psychique [dissociation] / [éloignement], alors on voit mal comment « al + infinitif », pourvue d'un signifié contraint par *a*, pourrait dire la simultanéité dans la mesure où ce qui est dissocié ne saurait être simultanément. En fait, d'après l'approche retenue, s'il est dans les capacités de la construction « al + infinitif » d'exprimer la simultanéité, il ne peut alors s'agir que d'une simultanéité non stricte, ni absolue, mais plutôt relative ou minimale. « al + infinitif » dirait plutôt la coïncidence entre l'achèvement d'un procès et le début d'un procès second, conformément au représenté de *a* qui construit précisément l'image d'une limite atteinte en fin de mouvement. Cela signifie que la vision qu'est donnée de deux événements saisis par « al + infinitif » est celle d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, soit, une coïncidence ponctuelle (ou point de coïncidence) plutôt que la représentation de deux procès simultanés envisagés dans leur durée. Ainsi, par exemple, dans l'énoncé *al entrar me quito el sombrero* (= lorsque je rentre, je me découvre), la tournure infinitive prépositionnée indique que c'est en ce point du temps (*al entrar*) que commence le procès *quitarse el sombrero*, dans une logique de successivité (dissociation d'instant) et non de simultanéité (d'espaces temporels). Au résultat, l'approche cognématique permet de donner à voir qu'il ne s'agit pas tant d'une simultanéité stricte, absolue mais d'une construction impliquant la mise en relation de deux événements qu'il convient de dissocier notionnellement.

La remontée vers l'abstraction avec l'exploration du domaine notionnel n'a rien changé à l'analyse et a permis par ailleurs de mettre en évidence la pertinence des IC, notamment dans les constructions exprimant le passage d'un état à un autre (*traducir a, llegar a, aspirar a...* [traduire en, parvenir à, aspirer à...]) ainsi que celle réitérative (*volver a*) ou inchoative (*ponerse a, empezar a, echar a...* [se mettre à, commencer à...]). De telles tournures font intervenir le relateur *a* dans la mesure où il marque un seuil, une limite, et, précisément, l'entrée dans un état différent d'un état précédent pour les verbes inchoatifs, et le début ou à la reprise d'un cycle, dans le cas des verbes réitératifs, conformément à l'instruction psychique [dissociation] propre à [a]. Quant aux tours à valeur injonctive (*¡ A comer ! = Venez/viens manger !*) ou conditionnelle (*A decirme la verdad, te creería = si tu me disais la vérité, je te croirais*), on peut également voir une réalisation du cognème [dissociation], [éloignement]. Car, si G. Luquet a attiré l'attention sur la présence récurrente du formant *a* dans les formes qu'il qualifie d'inactuelles, on peut dresser ici les mêmes observation si ce n'est que le cognème se réalise à travers une préposition qui s'adjoint dans les deux cas directement à un infinitif, qui a pour propriété d'être précisément lié à la représentation d'une action en puissance, ce qui lui permet ainsi d'entrer dans l'expression d'un ordre et d'une condition qui sont deux autres formes d'expression de l'inactuel.

À propos de l'accusatif prépositionnel - vaste question de syntaxe romane qui consiste à comprendre ce qui peut motiver l'emploi ou non du relateur *a* devant l'objet (*veo a María = je vois Marie ; veo el mar = je vois la mer*) - si l'approche cognématique n'a pas permis d'élaborer une typologie précise sur l'emploi ou le non-emploi de *a* devant l'objet - ce qui est une mauvaise approche du problème -, observer que la langue espagnole peut avoir recours dans la saisie de l'objet à la préposition *a*, à l'exclusion de tout autre relateur, a mis en évidence la logique sous-jacente qui préside à une telle syntaxe. Il semble en effet que ce qui est au cœur de cette question soit le jeu dissociatif ou non dissociatif de l'objet par rapport au verbe auquel peut avoir recours le locuteur, et ce avec tous les effets de sens possibles que comporte une telle syntaxe (personnification, chosification...). Ainsi, soit le locuteur opte pour une représentation unitaire verbe-objet, qui amène à une syntaxe directe (sans *a*), immédiate. Il s'agit alors d'une syntaxe qui fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis, c'est-à-dire dans l'entier de l'opération qui possède un agent et un patient ; le verbe est alors immédiatement flanqué de son complément et le locuteur livre ainsi en un tout l'image d'une opération qui construit une prédication pleine et entière. L'énoncé « Leí Freud » peut se gloser de la manière suivante : « je dis de moi que j'ai lu Freud ». La construction directe implique qu'on lit Freud comme on lit quelque chose ; elle aligne l'opération « lire Freud » sur le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de B. Darbord et B. Pottier (1994 : 251) : « *¿ Has leído / Freud? / ¿ Has leído a*

Freud?, dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme simple prise de connaissance des textes de l'auteur [...] ». Et ainsi, la construction non prépositionnée serait la manifestation d'une telle conceptualisation.

Ou bien le locuteur opte pour une représentation dissociée de la relation verbe-objet qui correspond à une syntaxe indirecte, médiate (avec *a*). Le verbe est alors marqué dans sa suite par un élément atone proclitique qui constitue un élément de rupture dans la continuité entre le verbe et son complément. On a une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de l'apport informatif. Cette disjonction retarde la charge informative dont est investi le verbe tout autant qu'elle dissocie et fragmente d'autre part l'entier de l'événement, puisque par sa capacité de liaison, ce relateur établit la représentation d'une nouvelle prédication. Si l'on dit en effet « *Leí a Freud* », l'agencement syntaxique oblige à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose ici l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet, d'où la glose de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau (1994 : 251), par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la pensée de l'auteur. » Une syntaxe qui va dans le sens d'un renforcement tant du verbe introducteur (*leer*) que de l'objet (*Freud*), d'où l'interprétation sémantique proposée. C'est-à-dire que de la même façon que le locuteur peut en espagnol envisager le verbe comme support et apport, soit en un seul tenant associatif (*canto*) - du fait du statut holophrastique du verbe espagnol -, il semble que la langue espagnole offre également la possibilité syntaxique d'une double représentation de la relation verbe-objet, dans une visée soit associative (construction directe, *buscar una secretaria* [chercher une secrétaire], tel un bloc indissociable), soit dissociative (construction indirecte, *veo a María*). D'où l'emploi dans ce cas du relateur *a* qui accompagne le cinétisme du verbe - il en a les capacités -, mais aussi autonomise l'objet et le cantonne dans le même temps au rôle de patient, *a* faisant office, somme toute, d'opérateur de révocation (donc de limite dissociative) dans la syntaxe de l'objet au sein des pôles d'agentivité que sont l'agent et le patient. Il semble que c'est ce jeu contrastif qui permette de rendre raison de la capacité de *a* dans la syntaxe de l'objet ainsi que des IC qui lui seraient associées.

Pour ce qui est de la question du genre, il se trouve qu'en espagnol, l'opposition générique masculin/féminin se structure fondamentalement à travers l'opposition morphémique *-o/-a* qui ramène à l'opposition genre marqué vs genre non marqué. De ce fait, si le (sub)-morphème en *-o* possède une distribution plus large, avec la capacité

d'inclure des éléments de l'un et l'autre genre, et donc d'être un morphème associatif, inclusif, en revanche, le genre marqué en *-a* possède une distribution moins large et institue une limite dissociative référentielle : *una italiana* fait ainsi nécessairement référence à un être de sexe féminin (à la différence de *un italiano* qui peut désigner et englober des individus des deux sexes). Dans la catégorie sémantique du genre, l'asymétrie est donc évidente : le morphème en *-o* est agglutinant, englobant, associatif et subsume tous les éléments des deux catégories, tandis que le morphème en *-a* (donc marqué) est dissociatif et de type exclusif, conformément aux cognèmes qui seraient associés à [a].

Or, cette réflexion sur le féminin m'a conduit par ailleurs à aborder une question connue sous le nom de « féminin d'indétermination » en espagnol. De quoi s'agit-il ? L'espagnol péninsulaire mais aussi d'Amérique latine possède une série de locutions verbales où l'on trouve la présence du morphème grammatical en *-a* sous la forme d'un pronom clitique féminin de troisième personne du singulier (*la*), ou du pluriel (*las*), c'est-à-dire des constructions du type : *armarla, tomarla con uno, palmarla, dársele de, echárselas de, habérselas con uno, apañárselas...* [provoquer un esclandre, s'en prendre à qqn, casser sa pipe, se vanter de, avoir affaire à qqn, se débrouiller...]. De telles constructions posent un véritable problème d'identification par rapport au fonctionnement pronominal car, à l'analyse, ce dernier ne semble pas posséder d'antécédent déterminé : il ne réfère en fait à rien qui soit grammaticalement féminin ni sexuellement féminin dans le monde phénoménal, d'où l'appellation de « *femenino de indeterminación* » ou encore de « *femenino sin referencia* » (féminin sans référence) que l'on trouve dans certaines grammaires espagnoles pour désigner ce genre de tournures. Or, conformément à l'approche cognématique, il semble qu'à travers la description du morphème en *-a/-as*, au sein de ces expressions lexicalisées, il soit possible de voir la trace du cognème [dissociation], [éloignement] dans la mesure où la relation qui unit le signe à son objet est déliée et détachée de tout support. De plus, un tel fonctionnement n'est pas sans rappeler celui du relateur *a*, déjà analysé, qui unit et sépare à la fois : en effet, ici, le pronom unit en tant que substitut mais disjoint puisqu'il est, dans le même temps, dissocié de tout référent, dans une forme de disjonction référentielle qui semble permettre de valider l'instruction psychique de type [disjoindre ce qui est conjoint]. Enfin, on ne peut manquer par ailleurs d'observer que pour cette disjonction référentielle, la langue n'a pas recours à n'importe quel morphème. Elle convoque un morphème en [a] configuré comme suit : <la(s)>, c'est-à-dire, /l/ + /a/, soit *al*, mais inversé, somme toute, comme nous l'avons déjà étudié dans le cadre de la structure *al* + infinitif.

Je me suis interrogé ensuite sur ce qui semble une spécificité de de la langue espagnole, à savoir le fait que la langue a constitué des séries d'adverbes et de locutions

adverbiales où l'on trouve de manière récurrente le morphème grammatical en *-a*, qui n'est pas toujours étymologique (*nunca, fuera, contra, quizá, cerca, arriba...*), auquel s'ajoute parfois l'autre morphème *-s* (*quizás, jamás, mientras, tras...*), une marque d'appartenance à un paradigme que l'on retrouve justement dans d'autres séries associatives comme des locutions adverbiales du type : *a ciegas, a hurtadillas, a tontas y a locas, a sabiendas...* Un tel constat m'a conduit à réfléchir sur les possibles affinités entre le fonctionnement propre à l'adverbe et les caractéristiques du morphème en *-a*. En d'autres termes, il convenait de réfléchir sur les affinités éventuelles que la langue espagnole aurait pu instaurer entre la fonction adverbiale et le morphème en *-a* et notamment les instructions psychiques qui seraient associées à ce formant vocalique.

Pour ce faire, les éléments d'une réponse satisfaisante m'ont semblé pouvoir être fournis en partie par la systématisation bien connue qu'en a proposée Gustave Guillaume. Au niveau du fonctionnement phrastique, on le sait, l'adverbe ne porte pas sur un terme mais sur le rapport qui l'unit à un autre terme. Or, là encore, on ne peut que constater que le morphème en *-a* se trouve précisément associé à un élément du discours qui vient moduler une relation, ce qui en fait bien un élément de médiation, donc dissociatif, entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiate au second degré. C'est d'ailleurs du fait de cette incidence externe au second degré ou encore de cette extension médiate au second degré (une incidence externe qu'il peut du reste recevoir au troisième, voire au quatrième degré), que l'on explique traditionnellement le caractère a priori invariable de l'adverbe, dans la mesure où cette relation est dépourvue de genre et de nombre. C'est-à-dire que l'on peut peut-être expliquer la présence récurrente du submorphème en *-a* dans le paradigme des adverbes par le fait que l'IC associée à *a* [dissociation] serait congruente au fonctionnement de cette partie trans-prédicative qui s'obtient par *éloignement* des parties du discours prédicatives, comme le rappelle Gérard Moignet (1981 : 176) qui considère les adverbes comme « des notions qui transcendent celles dont les substantifs et les adjectifs sont porteurs, en ce sens qu'elles s'élèvent dans l'abstrait au-delà de ce que peut produire une élaboration mentale, si poussée qu'elle soit, des données de l'expérience ».

Enfin, l'analyse a porté sur le système des déictiques de l'espagnol qui se laisse aisément décrire. Une simple description morphologique permet ainsi de dégager deux séries :

- le paradigme des déclinables, les démonstratifs *este / ese / aquel*, avec, pour chacune de ces formes au masculin singulier, une forme féminine (*esta / esa / aquella*) et des formes plurielles (*estos / esos / aquellos, estas / esas / aquellas*), distribuées en formes atones d'une part (adjectifs) et formes toniques d'autre part (pronoms), auxquelles s'ajoute une série de formes toniques neutres (*esto / eso / aquello*).

- le paradigme des indéclinables, qui correspond aux adverbes de lieu, et met en œuvre deux thèmes vocaliques, un thème en *-í* d'une part, *aquí / ahí / allí*, ainsi qu'un thème en *-á* d'autre part, *acá / allá / acullá*.

A propos de cette dernière catégorie, les études s'accordent en général pour considérer que la représentation instituée par ces deux séries n'est pas la même. Voici ce qu'en disait M. Molho (1969 : 107), dans son étude d'inspiration guillaumienne, qui résume bien le fonctionnement du système péninsulaire :

Les thèmes en -í apportent en langue la représentation d'un lieu ponctuel, par opposition aux thèmes en -á dont le contenu de représentation est celui d'un champ de parcours - ce qui leur permet de comparaître en syntaxe sous toutes sortes de constructions comparatives habiles à dire un plus d'approche ou d'éloignement : más acá, muy acá, más allá, muy allá, etc.

Pour résumer, dans un système binaire où le référentiel discriminant est le lieu où le locuteur se perçoit - soit, le plan du moi et du non-moi -, le thème en *-í* est associé à un champ de désignation resserré autour du locuteur, plus précis que le thème *-á* qui élargit le champ de référence dans l'acte de monstration en le dissociant de l'*hic* et *nunc*, une opposition confirmée par les réalisations de discours les plus remarquables. On peut en effet opposer *ven aquí* (viens ici) à *ven acá* (viens par ici), l'injonction avec le thème en *-á* impliquant que la personne apostrophée doit rester seulement dans le champ de vision du locuteur. De même, lorsque le locuteur veut exprimer son indifférence ou son détachement par rapport à son interlocuteur (ou une tierce personne), il peut avoir recours au déictique de distanciation maximale appartenant à la série en *-á*, en l'occurrence, *allá*, suivi du pronom correspondant à son interlocuteur ou à la personne dont il parle, et ce pour le rejeter dans un espace différent du plan du moi (*allá tú, allá él...* = Tant pis pour toi/cela te regarde, tant pis pour lui). Une distanciation et un champ de parcours que l'on retrouve, sur le plan temporel, avec une nuance d'imprécision, dans les constructions du type *allá, por los años ochenta* (dans les années quatre-vingts). Mais c'est sans doute à travers la substantivation du déictique *allá*, pour désigner l'indétermination maximale, mystérieuse et métaphysique (*el Más Allá* = l'au-delà), que l'on mesure le mieux la mise à distance maximale, hors champ du moi, de la série en *-á*. L'approche cognématique s'avère donc particulièrement éclairante dans la compréhension de la deixis espagnole car, en associant, à partir d'une base articulatoire, au signifiant [á], tonique, donc marqué, les instructions psychiques [dissociation], [éloignement], par rapport aux formes en *-í*, on parvient à proposer une explication systématique qui gagne en cohérence et qui fait apparaître que, finalement, le critère pertinent est une vision d'association (avec un thème en *-í*) ou une vision de dissociation (avec un thème en *-á*), avec tous les jeux que permet un tel système binaire dans la deixis.

Hypothèse conclusive

Les différents faits de discours passés en revue en espagnol semblent accréditer le substrat cognématique postulé et associé à [a] et montrer par ailleurs l'intérêt d'une telle approche qui permet de faire le lien entre le corps (cerveau, appareil buccal) et le langage. Or, comme l'explique D. Bottineau (2013 : 96), si la cognition dispose de deux ancrages possibles, « [...] l'un intracortical et neuronal, celui proposé par la neuro-linguistique analytique et la neurosémantique épistémique ; l'autre, apparemment extracortical et somatique, essentiellement fondé sur l'articulation phonatoire [...] », il souligne dans le même temps que « La solution ne consistera pas à choisir entre les deux, mais à construire leur articulation ».

C'est pourquoi, pour conclure, on formulera une hypothèse qui permet peut-être de construire cette articulation. On la trouve en fait entre les lignes des réflexions de Roman Jakobson qui avait compris tous les enjeux et l'importance de la notion de phonème et de trait distinctif. Ainsi, dans la dernière leçon de *Six leçons sur le son et le sens*, la sagacité du linguiste russe laisse entrevoir une idée concernant la possible motivation liée à l'iconicité phonologique. Après avoir expliqué que la plus petite unité distinctive dépourvue de sens n'est pas le phonème mais le trait distinctif, R. Jakobson souligne (1976 : 118-119) le caractère paradoxal du trait pertinent :

Nous avons dit que, tout en remplissant une fonction significative, les propriétés distinctives sont en elles-mêmes vides de signification.

Et R. Jakobson d'ajouter « Or, ce vide cherche à être rempli », pour poursuivre aussitôt avec une spéculation explicative d'ordre synesthésique dont l'ancrage neuropsychologique a été depuis largement démontré¹³ :

L'intimité du lien entre les sons et le sens du mot donne envie aux sujets parlants de compléter le rapport externe par un rapport interne, la contiguïté par une ressemblance, par le rudiment d'un caractère imagé. En vertu des lois neuropsychologiques de la synesthésie, les oppositions phoniques sont à même d'évoquer des rapports avec des sensations musicales, chromatiques, olfactives, tactiles, etc. Par exemple, l'opposition des phonèmes aigus et graves est capable de suggérer l'image du clair et du sombre, du pointu et de l'arrondi, du fin et du gros, du léger et du massif, etc. Ce « symbolisme phonétique », comme le nomme son explorateur Sapir, cette valeur des qualités distinctives intrinsèques, bien que latente, se ranime dès qu'elle trouve une correspondance dans le sens d'un mot donné [...].

En bref, tout se passerait donc comme si l'homme de paroles introduisait de la motivation dans la langue (l'étymologie populaire est là pour le confirmer à un autre niveau), et qu'on trouvait une trace de cette motivation à un niveau sub-morphémique,

logé notamment dans la charpente phonique du langage. Gilbert Fabre a ainsi mis en évidence (2001 : 175-181) que le dépassement de l'unité, au sein des langues romanes, se traduit par les formants de pluriel [s] et [n] - respectivement du nom et du verbe -, qui se caractérisent justement par une avancée du point d'articulation, sans oublier le morphème en *-i* (voyelle d'avant) pour l'italien et le roumain, concernant le plan du nom. Autant d'éléments à verser au vaste dossier anthropologique de l'origine du langage, qui montrent la part inconsciente et mimétique que peut prendre le corps dans la phonation et qui peuvent par ailleurs donner du crédit à l'hypothèse de l'origine gestuelle du langage humain qui serait progressivement passé d'un codage analogique à un codage digital toujours plus abstrait pour forger finalement un langage articulé doté de multiples avantages, notamment du fait de l'usage de signaux découplés de leur référence. Naturellement, adopter une telle perspective évolutionniste sur la neurobiologie du langage doit inciter à la plus grande prudence car cela revient à s'intéresser à ce qui a pu se passer à l'échelle des temps paléontologiques, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'années.

Enfin, pour terminer, on l'aura compris, il ne s'agit pas de défendre ici l'idée que le langage ne serait que corporéité cognitive, ce qui serait excessif. Il s'agit plutôt de suivre le cheminement de la philosophie de Merleau-Ponty qui considère certes le corps comme pivot central entre le langage et le sensible mais qui tend aussi à le remettre en cause pour fonder une philosophie qui ne soit pas seulement subordonnée à la phénoménologie de la perception. C'est-à-dire que si le corps du sujet parlant prend assurément part à la constitution même du langage de manière subliminale à travers la charpente phonique - comme on a pu le voir avec l'approche cognématique, un peu comme s'il y avait des « fossiles » d'un protolangage -, de par l'effet retour dont parle D. Bottineau, il ne faut pas oublier pour autant le rôle de son symétrique, à savoir, celui de son interlocuteur dès lors que tout sujet cognitif procède constamment à un dédoublement de lui-même où il s'imagine simuler (in) consciemment la réalisation d'une action motrice ou des événements de conscience pour produire cette parole motrice imaginaire intérieure, dans une forme de « retour à l'oreille » qui doit ainsi inciter à considérer le phonème autrement que comme une simple unité à une seule face. C'est là une double approche du langage qui permet de mettre sur le même plan la production ainsi que la perception de la parole, sans privilégier le point de vue du locuteur sur celui de l'auditeur, perspective essentielle d'autant que toute forme sonore du langage est d'abord appréhendée par l'oreille et que, comme le rappelle Claude Hagège (1985 : 20), « L'adoption du canal vocal-auditif pour communiquer est universelle ».

Bibliographie

- Banniard, M., Philps, D. (éds.). 2010. *La fabrique du signe : linguistique de l'émergence entre micro- et macro- structures*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Textes issus d'un colloque international, organisé à l'Université de Toulouse -Le Mirail par l'IRPALL, les 12 et 13 octobre 2006.
- Bohas, G. 2006. L'iconicité dans le lexique. In : *Cahiers de linguistique analogique*, n°3. Dijon : ABELL, p. 279-284.
- Bottineau, D. 2003. « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues ». *Cahiers de linguistique analogique*, n°1 - *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Philippe Monneret (dir.), Dijon : Association Bourguignonne d'Études Linguistiques et Littéraires (ABELL), p. 209-228.
- Bottineau, D. 2010. La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien. In : *La recherche en langues romanes : théories et applications*, Gilles Luquet-Wiaczeslaw Nowikow (éds.), Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007. Université de Łódź (Pologne), p. 11-47.
- Bottineau, D. 2013. « L'inscription corporelle de la sociabilité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive ». *Cuadernos de filología francesa*, 24, Hommage à Maurice Toussaint, Universidad de Extremadura, Cáceres, p. 79-99.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire (L'économie des changements linguistiques)*. Paris : Fayard.
- Callejas, A., Lupiáñez, J. 2012. *Sinestesia. El color de las palabras, el sabor de la música, el lugar del tiempo*. Madrid : Alianza editorial.
- Corballis, M. 2003. *From Hand to Mouth : Les origines de la langue*. University Press Group Ltd.
- Deleuze, G. 1993. *La logique du sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- Fabre, G. 2001. Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans d'autres langues romanes. In : *Panorama de la linguistique hispanique* (textes réunis par Yves Macchy), Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 175-181.
- Fadiga, L., Craighero, L., Buccino, G., Rizzolatti, G. 2002. « Speech listening specifically modulates the excitability of tongue muscles : a TMS study ». *European Journal of Neuroscience*, 15, p. 399-402.
- Fónagy, Y. 1983 [1991 pour l'édition augmentée et révisée]. *La vive voix (essais de psycho-phonétique)*, Paris : Payot.
- Fontanille, J. « Synesthésie et sémiotique fondamentale », [en ligne] : http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf [consulté le 03-02-2014]
- Fontanille, J 2001. Synesthésies et syntaxe figurative. In : *Théories et objets métissés*, Louis Hébert (dir.). Montréal : Études Littéraires.
- Grammont, M. 1933 [1950]. *Traité de phonétique*. Paris : Delagrave.
- Grégoire, M. 2012. *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck (Allemagne) : Presses Académiques Francophones.
- Guiraud, P. 1967. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Librairie Larousse.
- Hagège, C. 1985. *L'homme de paroles*. Paris : Arthème Fayard.
- Harrison, J. 2001. *El extraño fenómeno de la sinestesia*. México : Fondo de Cultura Económica.
- Hombert, J.M., Lenclud, G. 2014. *Comment le langage est venu à l'homme*. Paris : Fayard.
- Jakobson, R. 1976. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Jakobson, R. 1979 (1980, pour la traduction française). *La charpente phonique du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Köhler, W. 1929. *Gestalt Psychology*. New York : Liveright.
- Lakoff, G., Johnson, M. 1986. *Les métaphores de la vie quotidienne*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- Leroi-Gourhan, A., 1964-1965. *Le Geste et la Parole*, 1. : *Technique et langage*, 2. : *Mémoire et les Rythmes*. Paris : Albin Michel.
- Liberman, A. M., Mattingly, I. G. 1985. « The motor theory of speech perception revised ». *Cognition* 21 (1), p. 1-36.
- Liberman, A. M., Whalen, D. H. 2000. « On the relation of speech to language ». *Trends in cognitive Sciences*, vol. 4, n° 5, p. 187-196.
- Luquet, G. 2004. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*. Madrid : Arco / Libros.
- Luquet, G. 2010. De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol. In : Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XIIe Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008. Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-85.
- Luquet, G. 2013. Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique. *Du signifiant minimal aux textes. Études de linguistique ibéro-romane*. Textes réunis et présentés par Nicole Delbecque, Marie-France Delpont et Daniel Michaud Maturana. Limoges : éditions Lambert-Lucas, p. 73-83 (actes du 13ème colloque de linguistique ibéro-romane, Louvain, 2010).
- Moignet, G. 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- Molho, M. 1969. « Remarques sur le système des mots démonstratifs de l'espagnol ». *Linguistiques et langage*. Bordeaux : Editions Ducros, p. 107.
- Newman, S. 1933. « Further experiments in phonetic symbolism ». *The American Journal of Psychology*, 45/1, p. 53-75.
- Nobile, L. 2014. L'iconicité phonologique dans les neurosciences cognitives et dans la tradition linguistique française. In : *Le français moderne, Formes de l'iconicité en langue française*, tome 1, n° 82/2, Conseil international de la langue française, p. 1-38.
- Ramachandra, V., Hubbard, E. 2001. « Synaesthesia - A Window Into Perception, Thought and Language ». *Journal of Consciousness Studies*, 8/12, p. 3-34.
- Rocchetti, A. 1991. « La langue, une gestuelle articulatoire perfectionnée ? ». *Geste et image*, 8-9. Paris : CNRS, p. 63-78.
- Saffi, S. 2010. *La personne et son espace en italien*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Sapir, E. 1929. « A Study in Phonetic Symbolism ». *Journal of Experimental Psychology* 12, p. 225-239.
- Toussaint, M. 1973. « Linguistique et épistémologie ». *Kalbotyra*, XXIX/3, p. 220-230.
- Toussaint, M. 1980. « Exemplaires ». *Anuario de Estudios Filológicos*, III, p. 255-263.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Erudition.
- Valette, M. 2013. « La neurolinguistique analytique de Maurice Toussaint comme dépassement critique de la psychomécanique de Gustave Guillaume ». *Cuadernos de filología francesa*, 24, Hommage à Maurice Toussaint, Universidad de Extremadura, Cáceres, p. 43-58.

Notes

1. Ainsi, l'étude de processus langagiers par imagerie cérébrale - notamment par Tomographie par Émission de Positons (TEP) - fait apparaître que, quelle que soit l'entrée sensorielle (visuelle ou auditive), le traitement de stimuli verbaux (mots isolés, pseudo-mots, syllabes) fait intervenir les deux grandes régions corticales (aires de Broca et Wernicke) ainsi qu'une région périsylvienne qui prennent en charge les aspects phonétiques, phonémiques (prise de conscience de phonème individuel) et syntaxiques. Concrètement, un traitement phonético-phonologique implique différentes opérations cognitives ainsi qu'un encodage phonético-articulatoire lequel peut-être sous-tendu par des substrats neuronaux situés dans les régions temporo-pariétale et frontale.
2. Notamment, Georges Bohas, Mihai Dat (arabe), Didier Bottineau, Dennis Philips (anglais), Alvaro Rocchetti, Luca Nobile, Sophie Saffi (italien), Gilles Luquet, Gilbert Fabre, Michaël Grégoire, Gabrielle Le Tallec-Lloret et moi-même (pour l'espagnol). Voir quelques références en bibliographie.

3. Pour une idée plus précise de l'apport et de la modernité méconnus de l'œuvre de M. Toussaint, on pourra se reporter au numéro hommage qui lui a été consacré en 2013 par les *Cuadernos de filología francesa*, 24, Cáceres, Universidad de Extremadura.
4. Pour une synthèse critique de ces travaux voir (Nobile : 2014).
5. Sur le sujet, on lira avec intérêt l'ouvrage de Jean-Marie Hombert et Gérard Lenclud, *Comment le langage est venu à l'homme* (2014).
6. Texte inédit destiné aux hommages à Eero Tarasti, disponible en ligne, sous le titre, « Synesthésie et sémiotique fondamentale » (p. 4), à l'adresse suivante (précisions fournies par l'auteur) : http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Asynesth%E9sieTarasti.pdf [consulté le 03/02/2014].
7. Jacques Fontanille, *op. cit.* p. 4.
8. Étude inédite d'HDR intitulée « La motivation du signe en question : approche cognématique du (sub)-morphème en [a] dans la langue espagnole » et soutenue à l'Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle le 7 décembre 2013.
9. Chez D. Bottineau, le cognème n'a pas de transcription spécifique mais possède généralement la même que celle du phonème, à savoir des crochets. Il le transcrit également parfois entre guillemets sous la forme de chevrons.
10. On peut lire également dans « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien » : « [...] le contraste *i / a* souligne [en anglais] l'opposition proximal / distal dans les couples *this, that, which / what*, les variations *swim / swam* [...]. Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture de phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation [...]. », *op. cit.*, p. 11-12.
11. Une hypothèse, sur la relation entre les notions exprimées et la nature physique des sons, qu'avait déjà formulée Platon, notamment concernant l'opposition *i/a*, comme le rappelle Pierre Guiraud (1967 : 65) à propos du débat sur l'arbitraire du signe, dans un chapitre consacré aux *structures onomatopéiques* : « Aujourd'hui, les psychologues s'appuyant sur des enquêtes et des tests verbaux confirment les hypothèses de Platon qui voyait dans l'*i* l'expression de la petitesse, en face de *a* désignant l'étendue. »
12. Les formes en question correspondent respectivement et successivement à l'imparfait du subjonctif (*cantara, comiera/viviera*), à l'imparfait de l'indicatif (*cantaba, comia/vivia*) et au conditionnel (*cantaría, comería, viviría*).
13. Harrison (2001) ; Callejas et Lupiáñez (2012).

Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives



Michaël Grégoire

Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, France
Laboratoire de recherche sur le Langage (EA 999)
michael.gregoire@univ-bpclermont.fr

Reçu le 19-02-2014 / Évalué le 07-04-2014 / Accepté le 11/10/2014

Résumé

Nos recherches en application à l'espagnol (cf. Grégoire 2010, 2012, 2013) ont montré que de nombreux mots pouvaient être créés ou actualisés métonymiquement par sollicitation d'un seul trait submorphologique (ou prémorphématique) de leur signifiant. Chaque caractéristique saisie (phono-articulatoire, graphique, syllabique, duplicative) sera nommée une *saillance* en tant que choisie par mise en regard paradigmatique et/ou syntagmatique pour renvoyer prioritairement au sens dans une situation discursive précise. Nous avons donc décidé de nommer cette méthode d'analyse la « théorie de la saillance submorphologique ». Or il apparaît que ce principe de saillance prélinguistique repose directement sur plusieurs aspects cognitifs que le neurobiologiste chilien Francisco Varela (cf. Varela, 1988 ; Varela et al., 1993) et le neurophysiologiste français Alain Berthoz (1997, 2009, 2011, 2013), notamment, ont bien mis en lumière. Cette contribution visera donc à exposer les détails de cette dynamique en pointant les origines neurocognitives de la théorie présentée.

Mots-clés : « théorie de la saillance submorphologique », signifiant, énonciation, perçaction, simplicité

Theory of submorphologic salience and cognitive neurosciences

Abstract

Our research for Spanish (see Grégoire 2010, 2012, 2013) has shown that many words can be created or reshaped metonymically by acting on a single submorphologic or premorphemic trait. Every such recorded characteristic (phono-articulatory, graphic, syllabic, duplicating) will be termed a salience, selected by paradigmatic and / or syntagmatic comparison, that refers primarily to meaning in a specific discursive situation. We name this method of analysis "theory of submorphologic salience". It appears that the principle of pre-linguistic salience is directly underpinned by several cognitive processes that the Chilean neurobiologist Francisco Varela (see Varela, 1988 ; Varela et al., 1993) and the French neurophysiologist Alain Berthoz (1997, 2009, 2001, 2013) and others have evidenced. This contribution will thus seek to explain the details of this dynamic, by charting the neurocognitive grounds of the theory presented.

Mots-clés : « theory of submorphologic salience », signifier, enaction, perçaction, simplicity

La théorie de la saillance submorphologique ou l'immanence du concept pré-sémantique au submorphème lexical

Nous explorons actuellement une méthode récente que nous nommons la « théorie de la saillance submorphologique » (TSS) basée sur les postulats de l'unité et de l'unicité du signe en synchronie comme en diachronie. Cette appellation s'explique par le fait que nous postulons que chaque mot est utilisé en énoncé par sollicitation d'un seul trait de son signifiant (dit *saillant*) situé à un niveau inférieur au morphème. Les unités analysées (phono-articulatoires ou graphiques) sont d'ordre submorphologique et sont liées en cela non pas à un signifié mais à un pré-signifié général (ou concept). Par ailleurs, un ou plusieurs de ces traits sont susceptibles d'être exploités en fonction de l'usage qui est fait des signes (cf. phénomènes d'échos significatifs en poésie). Le taux de saillance de tel ou tel *submorphème* peut donc varier selon les contextes¹.

Par exemple, le groupe {FL} lié au concept de « flux par frottement atténué » (cf. Toussaint, 1983 : 74) regroupera aussi bien les mots français *fleuve*, *fluide*, *laver*, *voler*, *loufer* (« péter »), qu'espagnols *fluir* (« couler »), *flojo* (« faible »), *falcón* (vx, « faucon »), *fleta* (« friction »), *flamenco* (« flamant [rose] ») dans lesquels il sera réalisé différemment en morphème. {FL} est alors considéré ici comme une *saillance* en tant que caractéristique vectrice de sens. Il peut toutefois advenir, dans des cas de polysémie ou d'homonymie, que certains vocables se situent à la croisée de plusieurs structures saillancielles. Par exemple, comme autre acception de *flamenco*, le *Diccionario de la Real Academia (DRAE)* mentionne le sens de « maigre, amoindri ». Dans ce cas, ce pourra être la propriété {nasale x vélaire} qui sera exploitée (*flamenco*). Cette autre saillance est en effet liée au concept de « rétrécissement » du fait de l'activation des muscles constricteurs du pharynx lors de la prononciation d'une nasale et d'une vélaire, et fédère notamment *menguar* (« diminuer »), *angosto* (« étroit »), *congoja* (« angoisse »), *ángulo* (« angle »), *enclenque* (« faible, amoindri »), *ñengo* (idem), *gansarón* (« homme faible et maigre »)². Une saillance est donc conditionnée par l'énoncé où le signifiant comparait tout en étant liée à un concept pré-sémantique en tant que située en amont de l'unité minimale de sens³.

Le lien entre la sphère articulatoire du langage et l'intersubjectivité, présumées toutes deux par cette théorie, autorise à y reconnaître rétroactivement un apport des neurosciences cognitives, et plus particulièrement des travaux sur l'énaction (Varela et al., 1993 ; Bottineau 2012a, b). De la même manière, nous prétendons trouver une cohérence avec les résultats des recherches menées par le neurophysiologiste Alain Berthoz, notamment sur les principes fondamentaux de *simplexité*, de *perçaction* et de *vicariance* (Berthoz 1997, 2009, 2013).

1. De la saillance pré-formelle aux formes submorphologiques

1.1. La notion de *simplicité*

Alain Berthoz, professeur honoraire au Collège de France, a détecté un phénomène permettant à l'évolution physiologique de simplifier cognitivement le fonctionnement corporel. C'est ce qu'il nomme la *simplicité* :

La simplicité, telle que je l'entends, est l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. Ce ne sont ni des caricatures, ni des raccourcis ou des résumés. Ce sont de nouvelles façons de poser les problèmes, parfois au prix de quelques détours, pour arriver à des actions plus rapides, plus élégantes, plus efficaces. (Berthoz, 2009 : 159)

L'auteur illustre son propos en s'appuyant sur le principe de mise en mouvement de la main en apparence très simple mais résultant en réalité d'un enchevêtrement de mécanismes : « *le cerveau ne contrôle pas chacun des muscles, mais éventuellement, un point d'équilibre entre les muscles.* » (Berthoz, 2011 : 22). La simplicité explique donc sur le plan corporel qu'une sélection de certains muscles (devenant de fait *saillants* au sens propre comme au figuré) soit opérée pour établir un mouvement déterminé. L'économie générée par cette sélection se rapproche du principe d'actualisation métonymique prôné par la TSS : une seule partie du signifiant sert à la référentiation dans un contexte donné. Cette thèse se trouve confortée par le fait même que le langage relève en soi d'un mécanisme simplexe selon Berthoz :

[...] le langage fait partie des mécanismes de la simplicité puisqu'il permet de simuler la réalité en lui substituant des signes, des symboles. Le caractère universel des lois qui sous-tendent le langage est maintenant bien établi, et ces règles simplifient la compréhension d'autrui ; dans le même temps, la diversité des langues permet à chaque peuple, à chaque culture, d'exprimer ses originalités. (Berthoz, 2009 : 128)

1.2 Application au signifiant linguistique et à la théorie de la saillance submorphologique

Le signifiant linguistique pourtant considérable comme un élément simple dans sa conception immédiate s'avère en réalité fort complexe. En effet, de nombreux facteurs et paramètres participent à sa construction tant en synchronie (combinaison phonématique, graphèmes, nombre d'éléments constituants), qu'en diachronie (hétérogénéité

étymologique, croisements des étymons, remotivations, contraintes systémiques des formes, étymologie populaire). C'est son intégration dans le système lexical, lui-même complexe, qui permet de le concevoir comme *signifiant*. Or un mécanisme complexe pour appréhender un objet ou un phénomène complexe aboutit, selon le principe berthozien de *simplexité*, à une conception simple⁴. La simplexité héritée des neurosciences permet donc en l'occurrence d'expliquer un fondement très important de la TSS et d'établir du même coup une relation dynamique avec l'amont cognitif du langage.

Par ailleurs - et là s'opère une deuxième simplexification - la saillance, élément *non linéarisé*, se réalise en mot sous la forme d'un submorphème constitutif d'un morphème sémiotisé et qui possède de fait une dimension d'ordre, processus que nous pouvons décliner comme suit :

1. Sélection de la partie de l'espace naso-bucco-pharyngal sollicitée (saillance phono-articulatoire) ou résultat occulo-graphique (saillance graphique) ;
2. choix des traits phonologiques issus de cette partie ou réalisation graphique ;
3. produit des réalisations sonores de ces traits autorisées par ces traits ;
4. positionnement des phonèmes à l'intérieur du signifiant (nombre de traits élevé à sa puissance : n^n) et satisfaction aux contraintes systémiques des formes ;
5. rectifications formelles éventuelles en système *a posteriori* [cf. cas d'étymologies populaire ou de motivations (dys)analogiques diverses].

La culture, les originalités et les points de vue de chacun s'avèrent en effet exprimables, selon notre théorie, par le principe de cette sélection submorphologique / conceptuelle, et par la possibilité de variabilité de cette sélection pour un même signe donné (que nous nommons *transmorphologie*, voir *infra* 2.)

Cela se vérifie notamment lorsque l'on met en regard des séries de lexèmes qui, malgré leurs affinités sémantiques manifestes en discours, s'appuient sur des points focaux de dénomination distincts. C'est le cas, en français, par exemple, des couples suivants :

Invariant saillanciel {FL} (cf. Grégoire, 2012a : 167ss, 220)	Invariant saillanciel {B.B} (cf. Guiraud, 1986 : 112-125)
Souffler	Pouffer (« souffler »)
Gonfler	Bouffer (« gonfler »)
Gifle	Baffe (« enflure de la joue »), cf. <i>jouée</i> en français et <i>gautas</i> en provençal.)
Enfler, enflure	Pouffir, bouffi, s'empaffer, bouffer,
Siffler (un litre)	Piper (« boire »)

Tableau 1. Comparaison de deux points de vue portés sur l'idée de « gonflement »

Du fait de la constitution de leurs submorphèmes respectifs {FL} et {B.B.} (comprenant les réalisations [b-f], [p-f] ou [p-p]), ces invariants évoquent chacun un angle de vue propre sur la notion de « gonflement ». Nous percevons tout d'abord dans le sens des vocables de gauche, le point de vue interne et la dimension processuelle de la matrice F + L, dont la combinaison lors de l'acte phonatoire provoque un flux d'air. Une *gifle* est *flanquée* et représente le frottement de l'air et de la joue ; *souffler* et *gonfler* mentionnent deux types de frottement de l'air ; enfin, *siffler* désigne un processus dynamique d'écoulement (d'un liquide en l'occurrence, mais aussi de l'air).

A l'inverse, on note l'exécution d'un point de vue externe et la dimension résultative du concept lié à la combinaison de deux labiales (occlusives ou fricatives), laquelle apparaît comme la visualisation du processus de gonflement par l'arrondissement de la zone des lèvres et des joues. Guiraud (1986 : 112-125) nomme ce phénomène des « mimiques expressives ». Ainsi, *baffe* insiste davantage sur le résultat de la gifle et sa localisation, *bouffer* et *pouffer* aident à visualiser le gonflement et *piper* manifeste extérieurement le fait de boire par l'arrondissement des joues que provoque la succion.

La notion de *simplicité* originellement appliquée à la science du vivant s'avère donc éminemment adaptable à une théorie du langage, et notamment du lexique. La théorie que nous proposons en est une des démonstrations. Toutefois, la TSS ne se limite pas à ce processus simplexe ; elle implique aussi d'autres aspects que la *perçaction* et la *vicariance*, deux autres notions issues des neurosciences cognitives, permettent d'éclairer au mieux.

2. Transmorphologie : perçaction et vicariance

2.1 Transmorphologie et perçaction

Le principe de la transmorphologie (un avatar de la submorphologie et de la TSS) est assez simple : pour un signifiant donné, le trait déclaré comme saillant peut varier en fonction des usages du monème, ce qui instaure une flexibilité nécessaire à l'échelle du mot et du système. Ainsi, un même mouvement articulatoire, trait phonétique, phonème ou graphème peut être sollicité à plusieurs reprises - et instancié différemment - dans un cas de poly-actualisation (homonymie), de lapsus, de mots d'esprit.

Les objectifs sont au moins de deux ordres. En diachronie, cela permet de conserver le postulat de l'unité du signe en mettant en lumière les différents traits submorphologiques du signifiant invariant sur lesquels se fondent les variations de saillances, elles-mêmes autorisées par le signifié. En synchronie comme en diachronie, il s'agit d'appliquer le principe de l'unicité du signe aux mots polysémiques et homonymiques, aux emplois poétiques ou parémiologiques au sens large ou encore aux hapax

sémantiques, non recensés par les dictionnaires mais que le signifiant n'autorise pas moins en soi.

La submorphologie en tant que telle ne prend actuellement pas en charge l'analyse des emplois « non dictionnaires », dits « poétiques ». Il y faut donc une théorie plus flexible prônant que plusieurs éléments du signifiant sont aptes - non simultanément mais en fonction des conditions discursives - à renvoyer à des concepts propres.⁵ L'objet de la transmorphologie est ainsi d'étudier cette capacité du sujet à solliciter plusieurs caractéristiques pré-sémiologiques en diachronie ou en synchronie⁶. Par exemple, à l'instar du mot espagnol *flamenco* mentionné en introduction, le vocable français *bébé* s'avère actualisable par au moins deux saillances distinctes. Tout d'abord, en tant que constitué par deux labiales représentant un gonflement des lèvres ou des joues, l'invariant {B.B} pourra référer à une idée de « gonflement ». Par ailleurs, selon Eskénazi (1991 : min. 11), ces deux labiales, sont aussi susceptibles de renvoyer à l'idée de « petitesse », non pas pour l'arrondissement externe qu'elles provoquent mais en vertu de *leur caractère dupliqué*, rappelant peut-être le langage infantile. Notons par exemple le substantif *bibi* (« petit chapeau de femme »), *babiole*, *bibelot*, *biberon*, *bambin*, *bobo*, *papillon*, *bonbon*, *bimbeloterie*.⁷ Ce sera donc dans ce cas un autre aspect du même submorphème [b-b] ou [p-p] qui sera sollicité : la saillance {duplication de labiales}. Or un bébé réunit précisément les concepts de « rondeur » et de « petite taille ». En l'occurrence, chacune de ces propriétés, de ces angles de vue, est exprimée par une saillance propre au-delà (ou plutôt en-deçà) de la communauté phonologique. Tout dépend du regard porté sur le référent par les sujets parlants.

Cela rappelle en quelque façon ce que Berthoz nomme la *perçaction*. Berthoz (1997 : 13) propose en effet de ne pas opposer *perception* et *action* en considérant le cerveau comme « un simulateur biologique qui prédit en puisant dans la mémoire et en faisant des hypothèses ». Ainsi, selon l'auteur : « il faut partir du but que poursuit l'organisme et comprendre comment le cerveau va interroger les capteurs en en réglant la sensibilité, en combinant les messages, en en présélectionnant les valeurs estimées, en fonction d'une simulation interne des conséquences attendues de l'action. » (Berthoz, 1997 : 287).

Didier Bottineau (2012a : 76) explique du reste que « [l]a perçaction façonne continuellement un monde modèle (et non un modèle du monde), un réel dynamique et évolutif, stylisé, simplifié, ordonné, hiérarchisé, rassurant, propice à l'engagement, par l'action et en vue de l'action. » La transmorphologie représente ainsi le résultat d'un procédé *perçactif* dans la mesure où les variations cognitives et bio-comportementales d'un individu peuvent être recouvertes au niveau de la variation des saillances saisies sur un signifiant donné. Par exemple, en fonction de l'expérience, du vécu émotionnel, des goûts, en somme du *monde propre* à chacun, tel sujet parlant saura concevoir de

façon saillante dans le signifiant *bébé* plutôt l'idée de « petitesse » ou plutôt celle de « rondeur ». Les énoncés suivants en sont d'ailleurs l'illustration :

(1) « Votre fils, chère madame, n'en finira jamais d'être un enfant de la langue, et vous-même un **tout petit bébé**, et moi un **marmot** ridicule, et tous autant que nous sommes menu fretin charrié par le grand fleuve jailli de la source orale des Lettres [...]. » Daniel Pennac (2007 : 125)⁸.

(2) « Le petit âne Trotro est haut comme trois pommes et **rond comme un bébé**. La forme du livre épouse celle de ses oreilles. » Bénédicte Guettier (2005 : quatrième de couverture)⁹.

La transmorphologie revêt donc une dimension *intersubjective* et *phénoménologique* adossée à ce principe de perçaction, que Bottineau (2012b : § 17-18) prend en compte en définissant

le mot comme une « madeleine sociale » : un comportement intentionnel susceptible de déclencher intentionnellement, pour soi-même (endophasie) comme pour autrui (exophasie), un paradigme de connaissances correspondant à la synthèse de l'historique des situations d'interactions verbales où cette unité lexicale a été antérieurement rencontrée lors de rapport à autrui et soi-même (par l'endophasie). Le mot agit donc comme un réactivateur dialogique, il rappelle des souvenirs issus de pratiques interactives¹⁰.

Ainsi, l'utilisation d'un signe focalisé par le biais d'une saillance donnée sera transmise en énoncé de la sorte et l'allocutaire intégrera cet usage dans sa mémoire passive et ne le réutilisera pas, peu ou à de nombreuses reprises en fonction de l'intérêt que lui-même lui aura prêté. À l'échelle du lexique et de l'utilisation variée des mots, le principe cognitif de la *perçaction* est donc d'une portée fondamentale pour le langage et plus particulièrement pour la TSS. La nouveauté ici est que l'intersubjectivité et la subjectivité individuelle ne se basent pas *uniquement* sur l'usage des signes considérés comme associés aux contextes et aux cotextes dans lesquels ils sont insérés. Elles reposent aussi potentiellement sur des choix de saillances auxquels ont antérieurement adhéré les sujets en tant qu'allocutaires et qu'ils relaient par la suite dans leur rôle de locuteur dans des proportions qui leur sont propres. Il s'agit de fait d'une complexification des dimensions polyphonique et dialogique du langage qui met en lumière un nouveau « prisme d'intersubjectivité ».

2.2 Un procédé vicariant ?

La vicariance (cf. Berthoz 2013) est le principe selon lequel un organisme recourt à un mécanisme distinct pour parvenir à un but similaire. Exemple est pris par Berthoz (2013 : 36) d'une personne qui marche dans l'obscurité, et qui doit se diriger à tâtons, c'est-à-dire en substituant à sa vue alors neutralisée la combinaison de sa « *mémoire des lieux, [ses] habitudes motrices et [son] sens tactile* » (*ibid.*). Berthoz nomme cela la « vicariance d'usage ». Cela représente selon Uexküll (1984 : 28) : « *la capacité des organismes vivants en fonction de leur propre but et des limites de leur Umwelt [i.e. monde propre], d'utiliser le monde environnant de façon très différente.* »¹¹ Cela « *désigne le fait qu'un même objet, une même partie de notre corps, une même personne, peut être perçue comme remplissant différents rôles en fonction de nos intentions et de notre Umwelt.* » (Uexküll, 1984 : 30).

En partant de la TSS, nous pouvons trouver une analogie épistémologique claire dans l'exemple que donne Berthoz des diverses utilisations possibles d'un couteau : « *un même objet peut être utilisé pour des objectifs très divers qui lui confèrent une signification particulière. Par exemple, un couteau a pour fonction de couper, mais il peut servir aussi de tournevis* » (Berthoz, 2013:14). Ajoutons qu'il peut également servir à creuser ou encore à pilonner grâce au manche, dans les limites de la constitution du couteau (par exemple si le bout de la lame est suffisamment pointu et si le manche est suffisamment épais). On retrouve là une caractéristique de la transmorphologie dans la mesure où il s'agit du principe de sollicitation différente d'un même objet. Le signifiant, en tant qu'objet de langue, est aussi envisageable sous divers angles, en fonction de la signification que l'on souhaite lui attribuer, et dans les limites que lui impose sa propre *signifiance*¹². C'est ce que démontrent la TSS et la transmorphologie. Le conditionnement du signifiant par la signifiance dans le cadre du système pourrait du reste représenter l'exact corrélat linguistique du rapport de l'*Umwelt* à l'objet.

Ainsi, ces notions issues des neurosciences cognitives et des sciences du vivant de *vicariance*, de *perçaction* et d'*Umwelt* donnent un éclairage nouveau à la théorie linguistique que nous bâtissons et permet d'en asseoir la légitimité en lui ajoutant les dimensions cognitive, corporelle et environnementale (en bref *énactives*). Il n'est en effet pas inconcevable que le lexique, qui a pour but de renvoyer à des référents, fonctionne de la même manière que la perception de ces référents par le cerveau, elle-même conditionnée par les organes sensitifs qualitativement spécifiques à l'être humain.

3. Enaction et autopoïèse prises en compte par la Théorie de la saillance submorphologique : émergence et connaissance du lexique

3.1 Le paradigme de l'*enaction* (Varela et al. 1993)

Francisco Varela, Eleanor Rosch et Evan Thompson ont établi au début des années 1990 le paradigme de l'énaction avec leur ouvrage majeur *L'inscription corporelle de l'esprit*. L'énaction se définit comme « *l'étude de la manière dont le sujet percevant parvient à guider ses actions dans sa situation locale.* » (Varela et al., 1993 : 235). Cela revient à envisager une manière de concevoir l'esprit qui met l'accent sur la façon dont les organismes et esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec leur environnement, ce qui entraîne des modifications réciproques en temps réel.

Si l'on se base sur l'énaction et sur la primauté accordée au vécu en linguistique, le support d'analyse n'est donc plus la langue en soi mais la langue perçue et (re)créée par les sujets, car ce sont eux qui fondent le système par la connaissance et l'expérience qu'ils en ont et l'usage qu'ils en font. Resituée dans le cadre de l'énaction, la TSS entre donc en cohérence avec la démonstration de ce que les organismes et esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec leur environnement en contribuant à la créativité et à l'évolution de leur système linguistique par la mise en focus de tel ou de tel élément de l'environnement sensible par l'homme. Par exemple, Chevalier et Delpont (2005 : 113) ont démontré que la nomination pouvait reposer sur la sélection d'une partie de l'objet phénoménal (nommé ici « segment du monde ») :

*Placé devant un segment du monde qui n'a encore reçu de nom, segment minéral, végétal, animal, humain, etc., j'en retiens ou sélectionne un trait, une propriété, une circonstance et j'en fais une caractéristique [, principe de la nomination]. Je nomme ce trait et je le rapporte au segment que je considère. Ce dernier, dès lors, pour ce qui est de sa dénomination, m'apparaît comme le porteur de ce trait. Il est celui qui le possède, et c'est au travers de lui désormais que je le reconnaîtrai, que je l'évoquerai [...] si besoin est*¹³.

Ainsi, le principe d'une mise en saillance, constatable au niveau prélinguistique (submorphologique), est également constatable au niveau cognitif (manière de percevoir le monde sensible), et dans l'émergence du lexique, avec le principe de la motivation de la nomination par sélection d'un trait saillant du référent pour créer un signe complexe. On conçoit donc comment ce procédé de mise en saillance donnant lieu à une unité nouvelle a pu faire le lien par répétition de lui-même entre la sphère cognitive et le langage (en l'occurrence, le lexique). C'est ainsi que de la nomination l'on obtient un signifiant, que du signifiant l'on extrait un ou plusieurs concept (TSS)

et, enfin, que de ce concept sont issus plusieurs emplois en discours en fonction des caractéristiques qu'il véhicule¹⁴.

Ce phénomène de mise en saillance hérite aussi certains aspects de l'application que fait Varela (1988) du principe de l'*autopoïèse* aux sciences du vivant. Celui-ci concourt en effet à la connaissance et à la constitution du stock lexical mémorisé.

3.2 La langue et le lexique considérés comme « systèmes autopoïétiques »

Varela (1988 : 45) expose le principe de l'*autopoïèse* comme suit, en application au domaine neurobiologique :

Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus incessant de remplacement de ses composants, parce qu'elle est continuellement soumise à des perturbations externes, et constamment forcée de compenser ces perturbations.

Le linguiste Didier Bottineau (2012b : §6) applique cette théorie à la langue qui, « en tant que système dynamique en autoproduction permanente, évolutif, généré interactivement par les interactions individuelles constitutives d'une communauté, est un système autopoïétique par excellence ». Il s'avère même possible d'envisager que le lexique est le sous-système qui se renouvelle le plus du fait de sa contingence (due à sa porosité et à l'échelonnement historique de sa constitution, notamment). C'est donc là plus qu'ailleurs que devient nécessaire la prise en compte d'une flexibilité interne qui opère des changements de signifiants (niveau morphématique) mais aussi de pré-signifiants (niveau submorphologique). Ces derniers sont alors modifiés non pas dans le cadre de leurs morphèmes constitutifs, ce qui supposerait une modification supplémentaire de signifiants, mais dans le cadre d'une *variation transmorphologique*. Le lexique pourrait donc s'autorégénérer :

1. au niveau morphématique, par une évolution morphologique / lexématique et un changement de signifiants (dérivations diverses, apparitions de nouveaux signifiants-signifiés, lexicalisations, emprunts, notamment) mus par des nécessités interlocutives nouvelles ;
2. au niveau submorphologique, par le recours à un choix (dont les limitations restent à définir) de submorphème à l'intérieur d'un signifiant donné, pour les mêmes raisons de nécessités, lié chacun à un concept propre. Cette variation

peut notamment s'opérer en diachronie ou par l'intégration du signifiant dans des types d'énoncés ou de sous-systèmes (poèmes, proverbes, mots d'esprit, discours prosaïques, etc.) générateurs d'échos significatifs spécifiques ;

3. il faut également considérer le paramètre de la portée de chaque saillance¹⁵ qui peut aussi varier en fonction des synchronies pour un même signifiant donné. Tout cela constitue quelques-unes des latitudes morpho-conceptuelles à disposition des locuteurs pour (re)constituer la langue perçativement en profondeur et/ou mécaniquement, sans que l'on constate nécessairement de changement de forme à la surface des mots.

4. Conclusions

Les neurosciences cognitives aident donc tant en amont (énaction, lien entre cognition et sphère articulatoire du langage, intersubjectivité envisagée) qu'en aval (reproduction des nuances cognitives par des nuances d'appréhensions de la forme même, autopoïèse) à apporter un éclairage nouveau sur les théories lexicales en général et la théorie linguistique de la saillance submorphologique en particulier. Les travaux du neurophysiologiste Alain Berthoz et du neurobiologiste Fernando Varela et de son équipe, ont très largement contribué à dresser un paradigme d'analyse en sciences humaines insistant sur l'interaction sociale des individus et sur leur ancrage dans un corps et dans un environnement. La linguistique, et tout particulièrement la lexicologie, notamment celle accordant une primauté au signifiant, doivent ainsi utiliser ces données pour orienter leurs approches respectives afin d'éviter l'isolement des sphères motrice (phono-articulatoire) et cognitive du langage, et de considérer la parole comme une trace cognitive conditionnée par les catalyses sociale, corporelle et environnementale.

Bibliographie

- Berthoz, A. 1997. *Le sens du mouvement*, Paris : Odile Jacob.
- Berthoz, A. 2011 : « La simplicité » In : La chimie et le sport, Paris : EDP sciences, p. 17-42.
- Berthoz, A. 2009. *La simplicité*. Paris : Odile Jacob, 2009.
- Berthoz, A. 2013. *La vicariance*. Paris : Odile Jacob, 2013.
- Benveniste, E. 1969. « Sémiologie de la langue ». *Semiotica*, vol. 1, Issue 2, p. 127-135.
- Bottineau, D. 2012a. Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ?. In : La tribune internationale des langues vivantes : Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot. Paris : Anagrammes, p. 73-82.
- Bottineau, D. 2012b. « Submorphémique et corporéité cognitive ». *La submorphémique, Miranda*, n° 7. Université de Toulouse-Le Mirail. <http://miranda.revues.org/5350>. [Consulté le 13 février 2014].

- Chevalier, J.-C., Delpont, M.-F. 2005. « La nomination, motivée ou pas ? ». *Modèles linguistiques*, tome XXVI, n° 1, vol. 51, Toulon, Université du Sud-Toulon-Var, p. 113-132.
- Eskénazi, A. 1991. « Origines de notre langue : du latin au français (2) L'étymologie du mot *bonbon* ». Enregistrement audio sur l'encyclopédie sonore de l'Université de Paris X-Nanterre, consulté le 18 février 2011.
- Fónagy, I. 1983. *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*. Paris : Payot.
- Guettier, B. 2005. *L'anniversaire de Trotro*. Paris : Gallimard jeunesse.
- Grégoire, M. 2012a. *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Presses Académiques Francophones, Sarrebruck (Allemagne).
- Grégoire, M. 2012b. La polyréférentialité des vocables espagnols *cuco*, *a* et *ganga*. In : L'ambiguïté dans le discours et dans les arts. Presses de l'Université Toulouse-Le Mirail, p. 357-388.
- Grégoire, M. 2013a. « La motivation submorphologique de quelques noms de marques et slogans espagnols ». *Echanges linguistiques en Sorbonne*, n°1, site CoVariUs, <http://www.covarius.org/>. [Consulté le 21 novembre 2014].
- Grégoire, M. 2013b. « L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la 'théorie de la saillance' : propositions complémentaires ». *Cuadernos de Filología Francesa*, n° 24, Cáceres, p. 165-185.
- Guiraud, P. 1986. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Payot (éd. or. Larousse, 1967).
- Landragin, F. 2004. « Saillance physique et saillance cognitive ». *Cognition, Représentation, Langage*. vol. 2, n°2. <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=603>. [Consulté le 28 janvier 2014].
- Launay, M. 1986. « Effet de sens : produit de quoi ? ». *Langages, Le signifiant*, n°82, Paris : Larousse, p. 13-51.
- Pennac, D. 2007. *Chagrin d'école*. Paris : Gallimard.
- Rastier, F. 1996. *Sémantique interprétative*, Paris, Presses universitaires de France.
- Real Academia Española. 2001. *Diccionario de la lengua española*, 22^{ème} édition, Madrid : Ediciones RAE.
- Taverdet, G. 2003. « Le mammoth et la fourmi ». *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n° 1, p. 135-151.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Erudition.
- Uexküll, J.J. 1984. *Mondes animaux et mondes humains*, trad. P. Müller. Paris : Denoël (éd. or. en allemand, 1934).
- Varela, F. 1988. *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*. Paris : Seuil.
- Varela, F. Thompson E. et Rosch E. 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit*, trad. V. Havelange. Paris : Seuil (éd. or. en anglais MIT Press, 1991).

Notes

1. Il ne s'agit donc pas de la notion de *saillance* telle que conçue en linguistique cognitive (cf. Landragin 2004) mais bien d'une focalisation opérée au niveau prémorphématique par les sujets qui transcrivent un point de vue (ou angle de vue) propre par ce mécanisme d'actualisation. Pour une légitimation de cette terminologie, voir Grégoire (2012a : 155-168).
2. Cf. *DRAE*, s.v. nous traduisons. De nombreux autres oiseaux entrent dans des structurations différentes et manifestent en cela un autre point de vue pour la nomination. Voir à ce propos Grégoire (2012b).
3. Ce n'est pas sans rappeler à un autre niveau certains éléments de la sémantique interprétative de Rastier (1996) dans la mesure où la saillance fonctionne comme un « réactivateur » dialogique.
4. Voir l'illustration donnée par Berthoz (2009 : 85-86) au sujet de la perception visuelle des

objets. En bref, pour que l'humain puisse concevoir assez simplement les objets du monde (dont notre propre corps) en unités physiques, il convient que « [l]es neurones des voies visuelles codent [...] de façon très spécialisée la forme, la couleur ou le contraste. » (Berthoz, 2009 : 85)

5. Pour une tentative d'exploitation de cette théorie aux slogans, voir Grégoire (2013a).

6. Cette analyse reste à compléter avec une étude syntaxique, prosodique et pragmatique.

7. Taverdet (2003 : 142-143) pose d'ailleurs à côté de *papillon* les « termes sémantiquement correspondants » *farfalla* (Italie), *borboreta* (Romania) ou *volvoreta* (Galice) qui démontrent également une duplication de labiales, et même une racine *barb-* attachée à la désignation de « petits animaux ».

8. On constate dans le contexte un autre signifiant dupliqué *marmot* qui fait syntagmatiquement système avec *bébé*. Cela confirme par le signifiant l'actualisation dans cet énoncé de la saillance duplicative liée au concept de la « petitesse », outre les adjectifs *petit* et *ridicule* qui renforcent cette idée.

9. Trotro est un âne, héros des dessins animés des moins de trois ans.

10. L'auteur ajoute ailleurs que « le mot est un symbole au sens étymologique de *sym-bolon*, un fragment d'objet cassé capable de re-susciter le souvenir de l'objet complet » (Bottineau, 2012a : 78) où l'aspect de *mise en saillance* (notamment submorphologique) est manifeste.

11. Le terme allemand *Umwelt* (signifiant « environnement », mais traduisible plus précisément en français par *monde propre*) constitue la perception du monde sensible par un être vivant (essentiellement animal ou humain chez Uexküll).

12. Nous entendons le terme de *signifiante* dans le sens de Benveniste (1969 : 51-65) mais en le bornant au niveau intra-linguistique à l'instar de Launay (1986 : 37) pour qui « [l]a signifiante se présente au fond comme une *lecture* du signifiant, par établissement d'un rapport analogique entre les ressemblances et les différences que j'y reconnais et les différences et les ressemblances qui structurent mon appréhension de l'univers référentiel. ». Ce serait donc « le résultat de la *mise en rapport, par analogie, de l'un et l'autre réseau de ressemblances et de différences* : cette mise en rapport qui va donner au signifiant une certaine *valeur*. » (*Ibid.*, c'est l'auteur qui souligne).

13. Et les auteurs d'ajouter plus avant : « [...] et là est l'économie du langage qui signale les choses par un seul de leur aspect. » (Chevalier-Delport, 2005 : 125).

14. Nous n'insisterons pas sur ce point ici par manque de place mais soulignons que la TSS permet d'opérer une connexion entre la nomination linguistique issue de l'*Umwelt* et le sens discursif.

15. « Il ne s'agit pas de la fréquence d'emploi des signifiants eux-mêmes mais de l'usage de ces signifiants en fonction de l'angle de vue adopté, c'est-à-dire de la fréquence d'exploitation d'une saillance donnée. » (Grégoire, 2012a : 162-163).

Synergies Europe n° 9 / 2014



Opérations,
discours et traces
d'activité énonciative





Claude Manuel Delmas¹

Sorbonne Nouvelle — Paris 3, France

claudedelmas@univ-paris3.fr

Reçu le 03-03-2014 / Évalué le 15-05-2014 / Accepté le 07/10/2014

Résumé

Cet article étudie sous différents angles des énoncés apparemment paradoxaux tels que *Le guitariste était une femme*. Les travaux de linguistes tels que Benveniste (1966, 1974), Adamczewski (1982), Culioli² (1990), entre autres, ont mis l'accent sur la détermination des syntagmes nominaux ainsi que sur celle du cohéreur *être*. Par ailleurs, des concepts tels que *formations discursives*, *préconstruits* et *construits*, inspirés de Pêcheux (1975) et réévalués et intégrés dans une acception enrichie par Paveau (2006) apportent un éclairage discursif. C'est également le cas des notions d'*espaces mentaux* et de *séparation* élaborées par Fauconnier (1996). De même, le concept d'énonciation peut être assisté de notions telles que *polyphonie* (Anscombe et al 2014), *médiatisation* (Lazard, 1956, Guentchéva, 2014 ou *evidentiality* Chafe, 1986). Le concept de 'cadre sémantique' *frame semantics* (Fillmore, 1977) est de nature à assurer une cohérence entre les diverses facettes des énoncés qui nous occuperont.

Mots-clés : énonciation, formation discursive, préconstruit, prédiscours, espaces mentaux, médiatisation, genre

Perception, enunciation, and gender

Abstract

This article discusses apparently paradoxical French sentences such as *le guitariste était une femme*. The article makes use of several theoretical frameworks : utterance, discourse, and pragmatics. The utterance framework makes use of concepts developed by Benveniste (1966, 1974), H. Adamczewski (1982), A. Culioli (1990). These theories draw attention to the importance of the choice between lexical units and determiners. They also throw light on the use of « *être* » in utterances expressing *difference* between subject and predicate. Then Pêcheux's and Paveau's discourse frameworks (1975 and 2006, respectively) will be used to emphasize the importance of concepts such as *formation discursive*, *préconstruit*, *construit*, prédiscours. The following sections make use of the concept of *mental spaces* elaborated by Fauconnier (1996) and specifically the idea of a *separation* between two *mental spaces*. We will also argue that, when it is enriched with the concepts of *frame semantics* (Fillmore, 1977, 1982) or *evidentiality* (Chafe, 1986), the enunciative framework can achieve greater coherence.

Keywords : enunciation, utterance, discursive frames, mental spaces, evidentiality, gender

Les énoncés du type *Le guitariste était une femme, Le braqueur était une femme, M. Leblanc était une femme, Shakespeare était une femme, quand Steve Jobs était une femme* etc. se constituent d'un sujet et d'un prédicat qui affichent un désaccord sémantique entre deux genres contradictoires. Nous montrerons que ce conflit apparent constitue l'indice d'une organisation à définir en termes a) de conduites énonciatives (cf. Benveniste, 1966, 1974, Adamczewski, 1982, Culioli, 1990, etc.), b) de stratégies discursives opposant un *préconstruit* et un *construit* cf. Pêcheux (1975), ou des formes de prédiscours, Paveau (2006), c) d'*espaces mentaux* (Fauconnier, 1984, Sweetser et Fauconnier, 1996), d) de *cadres sémantiques* (Fillmore, 1977, 1982), e) de conduites *médiatisées* indexées à des sources et des modes d'accès informationnels qui débouchent sur un positionnement épistémique et polémique du locuteur (Lazard, 1956, Guentchéva, 2014).

La richesse des énoncés authentiques contextualisés invite à considérer différents domaines de la mise en place du sens ; nous prendrons comme point de départ un cadre énonciatif que nous enrichirons de concepts issus d'autres perspectives. Nous traiterons d'abord de l'*architecture* du modèle, dans les sections suivantes nous évoquerons de manière assez souple les concepts de *cadres sémantiques* de Fillmore (1977, 1982), de *formation discursive, préconstruit / construit* proposés par Pêcheux (1975 : 88 - 89), prédiscours, Paveau (2006 : 137) d'*espaces mentaux* Fauconnier (1996).

1. Architecture théorique

Un certain nombre de théories caractérisent de manière intéressante le concept d'architecture, qu'elles le fassent de manière explicite ou non. Dans le domaine de la linguistique française, l'une des théories que l'on peut retenir est la Théorie des opérations énonciatives ou T.O.E. forgée par A. Culioli (1990). Dans le domaine de la recherche anglo-saxonne, on peut évoquer celles qui prennent appui sur les écrits fondateurs de Fillmore (1977, 1982), qui proposent une analyse en termes de « cadres sémantiques » *frame semantics*.

La T.O.E., quant à elle, se caractérise par trois *niveaux* (Culioli, 1990, voir aussi Delmas, 1993b, Dufaye³, 2009 : 13, et Elimam, 2012, pour des approches inspirées partiellement ou de manière plus ou moins étroite de cette théorie) : le niveau 1 renvoie à des *représentations mentales* liées à la cognition au sens large, le niveau 2 se caractérise par des *traces* ou *représentants* de certaines opérations du niveau 1, mais aussi des indices d'opérations de niveau 2. Le niveau 3 concerne les outils métalinguistiques de l'analyste. Nous serons concernés ici par les deux premiers niveaux. Il est intéressant de noter que le niveau 1 entre en résonance avec certaines recherches neurolinguistiques récentes qui apportent quelques précisions intéressantes (Changeux, 1983 : 165 -166 et

174 - 175). Ce niveau est lié à la distinction qu'il convient d'établir entre les « *objets mentaux* » eux-mêmes et les « *opérations et calculs effectués 'avec' ces objets* » (p. 169). Le cerveau est constamment actif, l'activité qui le caractérise débouche sur ce que l'auteur (p. 176) appelle l'« *épreuve de réalité* ». Nous ne développerons pas ici ce point⁴, mais de tels processus sont d'un intérêt certain pour le linguiste. L'idée d'un passage du niveau 1 au niveau 2 se trouve de plus en plus expérimentalement confortée : certaines des opérations du niveau 1 concernent des aires corticales pouvant communiquer avec celles qui sont liées au langage *via* des fibres neuronales. Les opérations, de nature différente, communiquent en *neuronal* (signaux électriques, Norman, p. 77). Le domaine de la (re-)mémorisation est également pertinent (Tieberghien, 1976 : 188-197, Norman, 1980 : 304 - 306, Forster, 2009, et Damasio, 2010, 2012 : 163 - 190) pour des exposés sur les types de mémoire. Dans nos exemples, une opposition est mise en place entre des inférences liées en partie à des données culturellement enracinées (mémoire à long terme) et d'autres données qui reprennent directement des situations plus ou moins émergentes, particulières.

2.1. Conduites énonciatives

Les énoncés qui nous occupent se caractérisent par l'instanciation de deux syntagmes nominaux (SN) et de la copule *être* au présent ou à l'imparfait (cf. *quand l'entraîneur est une femme*, vidéo sur le club de rugby de Montpellier ou *Le docteur Watson était une femme*, chronique sur S. Holmes). Les SN impliquent deux sortes de mise au point : a) un ajustement notionnel, lexical, b) le mode de spécification existentielle associée au temps. Dans un premier temps, on se demandera donc :

a) à quel *type* de référent nous avons affaire et surtout comment s'effectue la mise au point qualitative de ce référent *via* une réidentification par rapport à un *type*, éventuellement modifié voire déconstruit. La notion à laquelle le nom N donne accès doit être retravaillée de manière à maximaliser la description d'une entité en fonction de la situation et du travail neuronal en cours (voir Elimam, pour l'idée d'indexation aux opérations langagières, dans ce même volume), sans négliger le niveau de langue, le domaine d'emploi, le type de texte (écrit ou oral, formel ou relâché), etc. Nous observons cette (ré)identification qualificative du type dans notre exemple (1) : « *la musicienne ... femme guitariste ... le guitariste d'à côté ... une femme* ». A ceci s'ajoute le travail d'ajustement informationnel signalé par les articles.

b) de quelle manière est représentée l'*existence*⁵ effective des référents dans la situation. La mise en place de cette existence peut être présentée comme émergente, non préconstruite, dans le discours (Culioli, 1990 : 186, *un tigre apparut ...*). Cette émergence dans le discours correspond alors au « *passage de rien à quelque chose*

qui est le cas » (Deschamps, 1997 : 6) et appelle une détermination indéfinie, ce qui implique que la relation entre la description de l'entité, sa stabilisation référentielle par la copule, et le temps de la prédication est en cours d'effectation (je renvoie à Culioli, 1990, Deschamps, 1997, et Dufaye, 2009 pour une notation formalisée). Dans nos exemples, on ne passe pas de rien à quelque chose mais d'une entité dont l'existence semblait acquise à une autre entité. La substitution du défini (dans le sujet) par l'indéfini (dans le prédicat) donne à penser que le défini correspond en fait à une relation instable, puisque annulable. On note que le caractère évolutif de la détermination de l'existence et celle du genre se confortent [Le x masculin > un y féminin = Défini + masculin > Indéfini + féminin] : à la déstabilisation descriptive apparente du référent s'ajoute dans la foulée celle de sa détermination.

2. 2. Recyclage discursif et stabilisation provisoire

Nous venons d'évoquer deux types de stabilisation conjointe : l'ajustement descriptif et le réglage existentiel du référent. La stabilisation descriptive temporaire peut être évoquée en termes de domaines notionnels mais également en termes de cadres sémantiques. Nous l'avons vu, la « grammaire des cas », fillmorienne, a pu être étendue de manière à entrer dans une même *structure* sémantique ou *cadre* un ensemble de données (constructionnelles, sémantiques, etc.) qui aident au transfert de certaines opérations langagières préalables (pour ce type d'opérations, voir Elimam, dans ce même volume) et qui facilitent la décision de l'emploi d'un mot ou d'un groupe de mots. La solidarité qu'implique une telle structure, lorsqu'il s'agit d'utiliser un mot ou groupe de mots dans une situation, permet d'en solliciter et d'en filtrer certains des éléments, ce qui a également pour conséquence d'orienter l'interprétation et de poser un point de vue. Nous renvoyons à l'abondante littérature sur ce point : Sweetser (1990), Goldberg (1995) Ungerer et Schmid (1996), et d'autres. Dans cette perspective, on considère qu'un mot n'active pas une simple description étanche, figée, prête à penser, mais qu'il active, dans un premier temps, un ensemble internalisé et conventionnalisé de données (cadre sémantique), dictionnaires et qu'il peut également permettre de mobiliser des données externes culturelles, groupales plus ou moins riches (Delmas, 1993a, Paveau, 2006). Le potentiel du mot ou du groupe de mots se trouve réduit ou augmenté, *recyclé* de manière plus ou moins figurée dans les limites du discours, de manière également à émuler⁶ la visée des opérations langagières (voir Elimam, *ibid.*). Pour les besoins de son analyse le linguiste peut mettre en avant l'un des modules du cadre qui programme l'exploitation du sens d'un mot ou d'une séquence. Les modules sont dotés d'une certaine porosité, ce qui permet d'établir des liens entre eux, qui peuvent être sémantiques, constructionnels, pragmatiques, culturels, etc. Ceci ne signifie évidemment pas que l'analyste ignore les autres modules pour autant, mais

qu'en certains cas tel module du cadre lui paraît moins dominant ou révélateur. Selon le cas, il fera usage d'un « cadre étroit », volontairement restreint, ou au contraire d'un « cadre large », enrichi.

Ainsi, l'avantage de la notion de cadre réside-t-il précisément dans le fait qu'il permet certaines opérations : a) définition et activation du cadre lui-même, b) définition des rôles et partant des unités lexicales associées au scénario qu'il organise, c) activation des éléments relativement associés (liés à des croyances, des connaissances, des expériences plus ou moins schématisées et prototypiques). Plus important encore, le cadre permet deux conduites : a) la sélection ou profilage de certains de ses éléments, jugés pertinents par rapport à la visée langagière et par rapport à la situation et le discours, b) le transfert d'une partie des éléments dans un autre cadre de manière à en induire une extension. Ce principe a été mis à profit dans les « grammaires de construction », il autorise la mise en œuvre d'une caractérisation partielle, temporaire, instable, liée à un premier cadre, suivie d'une caractérisation seconde qui trouvera une stabilisation subséquente au sein d'un second cadre lors de la prise en compte de la globalité de la construction, laquelle est alors réputée stable tant qu'elle n'est pas remise en cause. Nous proposons d'étendre ces opérations de sous-cadrages ou recadrages séquentiels au domaine de l'organisation d'un texte, de manière à dépasser les limites du simple énoncé : nous pouvons ainsi nous appuyer sur plusieurs (re)conceptualisations à partir de plusieurs cadres.

L'exemple (1) nous servira de témoin dans la mesure où c'est à partir de lui que nous avons été conduit à considérer ce type de construction.

C'est elle [la musicienne] qui exprime le plus la frustration et l'exclusion ressentie en tant que femme guitariste, racontant comment [...] dans sa loge, un soir, à travers la cloison, elle a entendu les guitaristes d'à côté jouer « por Bulería » ; comment elle s'est mise à jouer une deuxième voix que ces jeunes gens ont appréciée ; mais surtout comment, lorsqu'elle a voulu se joindre à eux, ils s'en sont allés un à un, ayant découvert que le guitariste d'à côté était une femme. (Chronique de Maguy Naïmi, in Flamenco Web 30 - 12 - 2007).

Dans cet exemple, le terme « guitariste », est lié à l'activation du cadre large de la guitare. Ce domaine permet d'organiser les énoncés mais aussi le texte. Certains des éléments du cadre restreint sont liés à des procès, d'autres à des rôles. Ces procès et ces rôles sont harmoniquement liés au domaine de la guitare et impliquent des agents et des objets : les *musiciens + jouent + por buleria*; la *musicienne + s'est mise à jouer (une deuxième voix)*. Dans le texte, d'autres procès sont associés à la perception : *elle + a entendu (les guitaristes d'à côté)*. Les procès peuvent être inférés : *les jeunes gens + ont apprécié (cette seconde voix)*, cette appréciation implique l'audition de la seconde

voix. Pour ce qui est du champ du *dire*, on observe que si les musiciens ont réagi, ils n'ont pas pris la parole, en revanche, la musicienne expose le récit de sa mésaventure : *elle + exprime (la frustration) [...] elle + raconte comment ...* D'autres procès encore concernent le ressenti des personnages : *elle + a ressenti + la frustration et l'exclusion ; ils + ont apprécié + la seconde voix*. On note un verbe de prise de position relatif à la volonté : *elle + a voulu + se joindre à eux*. On remarque enfin un procès de déplacement porteur d'une attitude de refus de communiquer : *ils + s'en sont allés + un à un*.

A ces relations de base, il faut intégrer d'autres éléments, des « données antérieures » riches (culturelles, groupales) : dans le cercle des musiciens concernés, l'agent du procès '*jouer de la guitare de manière professionnelle*' est prototypiquement masculin et une hiérarchisation détermine une valuation négative des instrumentistes féminines. Or, dans la situation nous avons précisément comme agent *une femme*. Par ailleurs, prototypiquement, les guitaristes se donnent en spectacle sur scène, lieu où on peut les voir et les entendre *sans obstacle perceptuel*, mais ici, la musicienne joue dans une loge et le mur qui sépare la musicienne des instrumentistes influence la perception de ces derniers. Leur point de vue est fragilisé par le type de perception.

Pour en venir à la dimension constructionnelle de la prédication paradoxale qui nous occupe, le sujet de l'énoncé renvoie, pour des raisons culturelles, à une conceptualisation préconstruite, dépendante du cadre initial [*x est guitariste & masculin*], ce qui conduit au sujet de l'énoncé : *x = le guitariste*. Le prédicat, quant à lui, est dépendant d'un autre cadre, émergent cette fois [*x est guitariste & une femme*], ce qui mène à la caractérisation : *x est une femme*. Le prédicat a le pouvoir de modifier, d'annuler un élément du cadre initial : la propriété [+ masculin] au profit de la propriété discordante et dominante [+féminin]. Après vérification expérientielle, le scénario change le point de vue, car les propriétés prêtées à l'un de ses acteurs ont changé. En changeant de cadre, on glisse vers un autre point de vue : on passe du point de vue de la musicienne, qui adopte dans le sujet, de manière provisoire, la pensée des musiciens, à celui de la chroniqueuse M. Naïmi, qui prend en charge l'apport du prédicat. On distinguera l'information de seconde main dont le statut correspond néanmoins à un *témoignage* et l'information résultant d'un simple *oui-dire* dont le fondement reste sujet à caution. La chroniqueuse reprend ici le récit de la musicienne et fait sienne la rectification apportée par le prédicat : elle reprend le contenu du récit mais c'est elle qui est responsable du choix des *termes* et de la *construction* « [...] *le guitariste était une femme* ». Ce qui lui permet, en une seule prédication, de résumer et conclure le texte.

2. 3. Préconstruit, construit

Dans des perspectives voisines, convergente, Pêcheux et Paveau, quant à eux, exploitent certaines régularités associées à des réseaux conceptuels conventionnalisés. De ce point de vue, en dépit des différences de projet, on note une convergence avec les cadres sémantiques Fillmoriens. Les emplois du mot *clé*, par exemple, diffèrent selon qu'il s'agit de *serrurerie*, de *mécanique*, de *judo*, de *fauconnerie*, d'*architecture* etc. De plus, les actants et les procès eux-mêmes associés à ces emplois du mot varient en accord avec le cadre considéré. Dans le cadre de la serrurerie, la clé permet d'ouvrir ou de fermer une porte, un tiroir, dans le cadre du judo, de bloquer l'adversaire, etc. Ainsi, le cadre restreint pilote-t-il l'emploi de certains verbes, cependant, des emplois seconds peuvent être recyclés et reconventionnalisés en d'autres formations : ainsi, l'usage préconstruit second peut-il induire une préférence pour le verbe *donner* au détriment de *vendre* dans certains dialogues commerciaux. Un commerce de proximité implique une relation plus étroite entre le commerçant et son client habituel, le boulanger, par exemple, préférera sous-déterminer la description de la transaction trop évidente et dire *Qu'est-ce que je vous donne aujourd'hui, M. Martin, une baguette ou un pain complet ?* Il évitera la question # *Qu'est-ce que je vous vends aujourd'hui, M. Martin ... ?* Syntactiquement correcte, cette dernière serait co-énonciativement faible et pragmatiquement peu efficace.

Par ailleurs, l'intérêt de l'apport de Pêcheux (1975 : 88 - 89) réside également dans le fait qu'il oppose ce qu'il nomme le *préconstruit* au *construit* et surtout que dans un certain nombre de cas l'organisation linguistique *localise* le préconstruit de manière précise dans une partie du texte ou de la prédication. De surcroît, une relation étroite, bien que paradoxale, associe les deux segments. L'auteur discute, entre autres, l'exemple *Celui qui sauva le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé*. Pour analyser ce type d'énoncé, il reprend P. Henry et considère « *qu'il y a séparation, distance ou décalage dans la phrase entre ce qui est pensé avant, ailleurs ou indépendamment et ce qui est contenu dans l'affirmation globale de la phrase* » (p. 88). Le segment *Celui qui sauva le monde en mourant sur la croix ...* renvoie à des données déjà adoptées dans une communauté : il s'agit du *préconstruit*. Le segment « *n'a jamais existé* », qui manifeste un rejet, est, en revanche, *construit* dans l'*en cours* de la construction de l'énoncé. De manière intéressante on note que dans cet énoncé le préconstruit est associé au « *plan de l'histoire* » (cf. le passé simple *sauva*) alors que la mise au point subséquente *n'a jamais existé* est reliée à un passé composé dans son emploi de parfait qui enjambe et contient le moment de parole et se prête d'autant mieux à un commentaire précisément effectué moment de parole. On observe le caractère énonciativement problématique de la séquence « *Celui qui a sauvé le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé* ». Le schème qui oppose *préconstruit*

au *construit* de manière à mettre en place une sorte de rectification de cadre, sera d'une grande importance dans l'étude de nos énoncés. Ainsi, par exemple, dans *Watson était une femme*, le lien entre *Watson* et la propriété [+ masculin] est-il préconstruit, alors que le segment *était une femme* est construit.

A ce stade, les différents modèles exposés ci-dessus nous permettent d'organiser les données d'un texte de manière à en présenter une scénographie, des scènes chronologiquement ordonnées ; ces données sont réparties en deux groupes localisés dans le texte : le premier, correspondant au *préconstruit*, implique deux sortes de mémoire : mémoire à 'long terme' (cercles d'activités, culture, époque, relevant du cadre large) et mémoire de travail, à 'court terme', qui reprend des éléments plus ou moins immédiats (rôle du cotexte et du contexte adjacents, anaphore et deixis, non encyclopédique, etc. relevant du cadre étroit). Le second segment, *construit*, est localisé dans l'espace informationnel, correcteur, polémique (espace de mise à jour, de rectification etc.). Dans nos exemples, cette répartition est liée au *passage* d'un espace mental à un second espace ou cadre de conceptualisation. Ce fonctionnement, dans nos exemples, implique : a) une *préparation* textuelle (plus ou moins brève) avec un enjambement contextuel des propriétés incluant le sujet, ce qui représente l'étape de préparation, b) une rupture intervenant entre le sujet et le prédicat de l'énoncé paradoxal, au cours de la *progression prédicationnelle* (*sujet Th- > prédicat Rh-⁷*), c) une séparation entre *espaces mentaux* ou *préconstruit* et *construit*, à partir de cadres différents, d) une différenciation dans le marquage de la détermination des SN sujet et du SN prédicatif, e) une substitution dans l'expression du *Genre*, *Gnr¹ > Gnr²*, f) la présence éventuelle d'un *déclencheur*⁸ peut expliciter la réorientation (*ayant découvert que..., j'ai vu que..., on dit que..., en réalité..., etc.*). En ce qui concerne la progression prédicative, il est intéressant de noter une harmonie entre syntaxe, cadres sémantiques et espaces mentaux. On observe un accord ordonné entre différentes oppositions : [réfèrent spécifique défini > propriété indéfinie], [*thème > propos*], [sujet topique > prédicat informatif]. Dans un usage courant, les séquences suivantes posent problème **?Une femme est le guitariste*, **?Une femme est Casanova*, **Est une femme le guitariste*. On note également une contrainte aussi sévère avec le pronom (lorsqu'il est référentiel) **Il était une femme*, **Une femme est lui*, **Elle est lui*. L'ordre conventionnalisé des constituants ne correspond pas à un ordonnancement aléatoire, nous avons une sorte de motivation. L'ordre des regroupements préconstruits et construits dépend de celui des cadres sollicités, qui dépendent à leur tour des diverses sources sur lesquelles l'énonciateur s'appuie. Les sources peuvent être perceptuelles au sens étroit, impliquant les organes des sens, les neurones, les aires spécialisées, mais aussi plus étendues, figurées, ou renvoyant à l'opinion que l'on peut se former à partir d'éléments culturels, de rumeur, de la doxa, etc., on renvoie ici à Paveau (2006) qui discute de manière approfondie de ces concepts.

2. 4. Polyphonie, médiatisation, épistémicité

La langue française, contrairement à certaines langues, n'a pas conventionnalisé l'emploi de marqueurs qui spécifient de manière exclusive la distance que l'énonciateur introduit entre son positionnement et l'énoncé qu'il produit, ou qui précisent la source des informations dont il dispose. Le français n'a donc pas de marqueurs *médiatifs* au sens strict du terme, mais l'emploi particulier de certains marqueurs ou de certains tours peuvent induire en discours des valeurs *médiatisées* (Lazard, 1956, et Guentchéva, 2014). Anscombe *et al* (2014), prennent pour étude un rapprochement entre des concepts tels que *polyphonie*⁹, *médiatisation* et *modalité*. La *médiatisation* renvoie au type de source sollicitée (expérience directe, oui-dire, inférence) pour signaler le degré de certitude de l'énonciateur. Elle peut impliquer une modalisation épistémique (le positionnement de l'énonciateur vis-à-vis de la prédication en fonction de la force conclusive de la médiatisation). Dans la littérature linguistique, l'expérience directe est réputée exercer la force la plus efficace, le oui-dire signale un degré moindre, et l'inférence demande un saut de l'esprit en raison de la non observabilité directe d'un événement ou d'une entité. Les trois concepts, polyphonie, médiatisation, épistémicité, peuvent interagir. Il s'agira donc pour nous a) d'évoquer la dimension polyphonique éventuelle des énoncés dans lesquels des traces éventuelles de préconstruit imputable à d'autres protagonistes sont détectables, b) de prendre en compte la nature des sources (expérience directe, oui-dire, inférences¹⁰) susceptibles de les valider, et c) d'en déduire *in fine* la force et le statut modal épistémique.

3. Des « sources du savoir¹¹ » au dire

Les énoncés que nous avons réunis dans cette section partagent un certain nombre de propriétés, entre autres, celle de s'appuyer sur plusieurs cadres (au sens large ou étroit) et également de présenter un contraste entre deux espaces, le second ou le dernier jouant le rôle de rectificateur du premier. En revanche, ces énoncés peuvent diverger en ce qui concerne certains éléments descriptifs retenus à l'intérieur des cadres, Ils peuvent diverger également sur le type de sources qui alimentent les connaissances liées aux situations en question. Dans ces constructions, le prédicat consiste en une riposte épistémique. La rectification qu'implique la riposte porte sur des récits qui ont intégré perceptions, croyances, ou rumeurs, mais, comme nous le verrons, elle peut viser également à une mise en perspective nouvelle.

3.1. Perception, récit et rectification

Nous analysons cette fois l'exemple (1) sous l'angle des modes d'accès à l'information, nous ne revenons pas sur la spécification du cadre sémantique sur lequel s'appuie l'énonciatrice (voir la section 2.2.). Nous avons une différence de types de perception doublée d'un décalage séquentiel :

C'est elle [la musicienne] qui exprime le plus la frustration et l'exclusion ressentie en tant que femme guitariste, racontant comment [...] dans sa loge, un soir, à travers la cloison, elle a entendu les guitaristes d'à côté jouer « por Bulería » ; comment elle s'est mise à jouer une deuxième voix que ces jeunes gens ont appréciée ; mais surtout comment, lorsqu'elle a voulu se joindre à eux, ils s'en sont allés un à un, ayant découvert que le guitariste d'à côté était une femme. (texte dû à Maguy Naïmi, in Flamenco Web 30 - 12 - 2007).

Comme nous l'avons vu, les musiciens ne se sont pas exprimés, on observe cependant dans le développement narratif de la musicienne, le reflet du décalage chronologique entre une perception *auditive* et une perception *visuelle* subséquente, qui caractérise les musiciens. La narration évoque d'abord ce que les musiciens ont *pensé* et *déduit* à partir de ce qu'ils ont seulement entendu. S'appuyant d'abord sur leur audition et leurs préjugés (au sens strict), ils sont conduits à conclure que l'instrumentiste était un *homme* car dans leur univers groupal une femme ne joue pas de la guitare, en tous cas, pas à ce niveau d'excellence. On perçoit dans la narration de la musicienne une sorte de *contrepoint*, de superposition de deux lignes informationnelles : la première illustre le fait qu'en tant que personne directement impliquée dans les phases de la mésaventure, elle a une connaissance de première main de la réalité du scénario dans lequel elle est actrice, la seconde phase renvoie au récit du changement de perception et à l'évolution des connaissances des musiciens concernant ce même scénario. Le contrepoint induit une discordance. Soulignons que l'absence de prise de parole n'exclut pas un *pré-pensé* de la part des musiciens, ce *pré-pensé* se distingue de la présupposition. Pour l'énonciateur, il ne s'agit que d'un *préconstruit de travail*, provisoire, modifiable, annulable. Dans cet exemple, le *pré-pensé* des musiciens n'engage en aucune manière la musicienne et, partant, la chroniqueuse qui va concentrer la discordance dans une construction, ménageant ainsi la possibilité d'une rupture rhématique¹² liée à l'émergence de l'instanciation du prédicat informatif, réparateur *était une femme*. On observe le rôle du *déclencheur* médiatisateur ... *ayant découvert que ...*, qui témoigne du passage d'un espace de croyance non fondée (pré-pensé non exprimé des musiciens) à l'espace fondé partagé dans la seconde phase du scénario : ce que les musiciens découvrent, la musicienne en était consciente dès le début. Ce partage accroît cependant la force épistémique qui caractérise la prise en charge finale du passage du préconstruit au construit qu'expose la chroniqueuse.

Le braqueur était une femme.

Une personne cagoulée, casquée et armée a fait irruption dans un tabac-presse de la Rochelle, mercredi 12 janvier. [...] [Le gérant] explique avoir « profité un petit peu de sa faiblesse parce qu'elle a paniqué en sortant après avoir pris la porte à l'envers. Donc je l'ai ceinturée et plaquée au sol ». [...] « Son casque est tombé, son arme aussi. J'ai arraché sa cagoule et j'ai vu que c'était une femme d'un certain âge. Elle a 49 ans quand même »,

En (2), le scénario est activé dans le *cadre* large du « braquage ». Certains des éléments du cadre sont liés à des procès, d'autres à des rôles (*agent, patient, instrument, etc.*). Nous avons un premier *agent*, *une personne (cagoulée)*, un procès *faire irruption*, qui implique soudaineté, brutalité et contrôle, en relation harmonique avec la notion *braquage*. Le second *agent* est *le gérant*, qui contrôle le procès ... *ai arraché sa cagoule...* Par ailleurs, le premier procès *braquer* concerne un lieu commercial, cible privilégiée pour ce type de procès : *un tabac presse*. Un sondage récent montre que ce type d'établissement fait partie des lieux les plus fréquemment concernés (*banques, boulangeries, pharmacies, débits de tabac presse*). Le procès central d'un braquage implique un *instrument* : *une arme*. Dans la seconde phase du scénario, certains procès impliquent une perte de contrôle subséquente : *paniquer, ... prendre la porte à l'envers*. On trouve également un procès lié au *dire* cf. « (*le gérant*) *explique avoir profité de ...* ». D'autres procès sont associés à la perception « (*j'*) *ai vu que...* » A ces relations de base, il faut intégrer d'autres données relevant du cadre large, notamment celles qui conduisent à faire appel à la doxa, source de nombreux préconstruits ou prédiscours. En l'absence d'indications contraires, l'agent prototypique du procès *braquer* est masculin. Dans cet exemple, dans la première phase du scénario, la source visuelle origine concernait *une personne cagoulée*, ce qui affaiblit considérablement la force épistémique dépendante de cette première perception et favorise même, à partir d'une opinion préconçue, une inférence mal fondée, d'où le genre attribué au *braqueur* [+ masculin]. Nous avons affaire à une propriété préconstruite susceptible d'être annulée et rectifiée en raison du faible pouvoir discriminant de la perception en question. La seconde occurrence de perception, visuelle également, ouvre un nouvel espace « *j'ai arraché sa cagoule ... j'ai vu...* ». Ce déclencheur, au sens de Fauconnier, explique le nouveau positionnement épistémique plus robuste de l'énonciateur et justifie la nouvelle version, qui est désormais la bonne : ... *était une femme*. Au niveau linguistique la déstabilisation du préconstruit [+ masculin + défini] *le braqueur* est signalé par la substitution du construit [+ féminin + indéfini]. Contrairement à l'exemple précédent, la prédication paradoxale est utilisée comme titre de l'article. Le titre annonce sous une forme résumée ce que le récit développera.

3.2. Du pseudonyme au dévoilement du genre

(3) *Monsieur Leblanc était une femme...*

Sophie Germain [...] apporte des contributions majeures à la théorie des nombres [...]. Elle utilise alors le pseudonyme de M. Leblanc pour [...] soumettre un article dont l'originalité et la profondeur poussèrent Lagrange à chercher désespérément son auteur. Celui-ci la rencontre et il est stupéfait de découvrir une femme.

En (3), le scénario est activé dans le cadre large de la « recherche en mathématiques ». Certains des éléments de base du cadre sémantique étroit sont liés à des procès, d'autres à des rôles (*agent, patient, instrument*, etc. : nous avons un premier agent *Sophie Germain*, qui *apporte des contributions majeures ...*, *utilise un pseudonyme...*, *soumet un article...* Certains procès peuvent être inférés, la notion d'article implique *écrire*, etc. Le second actant est le mathématicien *Lagrange* agent du procès *... chercher désespérément (à rencontrer) son auteur...* On note une propriété résultative *... (il) est stupéfait ...* A ces relations de base, il convient d'intégrer des données supplémentaires, notamment celles qui conduisent à faire appel au cadre large, à la doxa. Elle est, par définition, source de nombreuses données antérieures. En ce qui concerne les sources des connaissances en question, Lagrange avait deux raisons d'intégrer dans son *pré-pensé* le genre masculin : l'utilisation du pseudonyme *Monsieur Leblanc* et le préjugé (au sens strict), courant à l'époque, qu'une femme ne pouvait contribuer au développement de haut niveau dans le domaine de la recherche mathématique. Cependant, la perception visuelle subséquente a permis d'ouvrir un nouveau positionnement épistémique, mieux étayé, cette fois. Le déclencheur, *... de découvrir que...* permet de passer d'une première conceptualisation vulnérable, instable, annulable, car fondée uniquement sur la lecture d'articles, à une conceptualisation qui s'appuie sur la vision : la rencontre effective avec Sophie Germain fait voler en éclats le préconstruit. On note que, comme dans l'exemple précédent, la prédication paradoxale est utilisée comme titre de la chronique en question. Lagrange n'a pu prononcer lui-même l'énoncé paradoxal et encore moins composer le titre de l'article. Il est clair que c'est le chroniqueur qui est le responsable de la composition de la synthèse. Le chroniqueur anticipe sur ce qui sera développé dans le texte subséquent.

3.2. Doxa et paradoxe

Nous envisageons une autre forme d'opposition, il s'agit cette fois de la mise à l'épreuve de ce que reconduit la doxa (relevant du cadre large). Dans ce cas, c'est une « *voix* » indéterminée qui émane du consensus. Elle se trouve mise à l'épreuve par une personne spécifique qui se pense autorisée.

(4) *Shakespeare était une femme. C'est du moins ce que prétend Robin Williams, un chercheur américain. Le géant de la poésie serait en réalité la très cultivée comtesse d'Oxford, Mary Pembroke, qui vécut de 1561 à 1621, affirme Williams*

En (4), le scénario se situe dans le cadre large de la « recherche en littérature ». Pour R. Williams les agents indéterminés défendent l'idée préconstruite que *Shakespeare était un homme*. Dans ce cas, le préconstruit coïncide de manière stricte avec des prédiscours au sens où des discours antérieurs, effectifs (oraux ou écrits), ont été effectivement tenus. L'agent Williams, quant à lui, *prétend* que *Shakespeare était une femme*. Nous avons d'un côté les légions d'érudits qui constituent le consensus, de l'autre, un chercheur solitaire, polémique. Le prédicat revient sur la propriété préconstruite pour en annuler le trait [+ masculin] et opérer une requalification partielle [+ féminin] du sujet. L'article indéfini signale le passage au nouveau statut. L'indéfini est l'indice de la pertinence d'un autre référent *la très cultivée comtesse d'Oxford, Mary Pembroke*, la requalification invite à prendre en compte une autre personne : en termes énonciativistes culioliens, il ne s'agit plus d'une simple rectification qualitative (Qlt) mais du passage à une nouvelle instance quantitative ($Qnt^1 > Qnt^2$), c'est-à-dire du passage à un autre référent.

3.3. Remise en perspective historique

Soit l'exemple suivant :

(5) *Quand Steve Jobs était une femme et s'appelait Brownie.*

Trente ans avant la création d'Apple, un Steve Jobs au féminin développa des techniques de vente révolutionnaires et changea à sa manière le visage de l'Amérique et le quotidien des Américain(e)s. Retour sur Brownie Wise, pionnière oubliée. [...] Brownie Wise fut une égérie oubliée de la société de consommation à l'époque d'Eisenhower [...]

Le cadre large auquel le chroniqueur fait appel en (5) est celui de la « création dans le domaine des techniques de vente ». Du point de vue du cadre restreint, les procès dynamiques privilégiés sont *développer*, *changer*. En ce qui concerne les rôles, l'énonciateur rapproche et oppose deux agents, deux époques. Les compléments d'objets a) *techniques de vente révolutionnaires* et b) *le visage et le quotidien des Américain(s)* rapprochent les deux procès et donc, dans une certaine mesure, les deux agents. Pour rétablir la perspective historique, il faut rappeler que Brownie Wise a inventé une technique de vente, révolutionnaire à l'époque, concernant les produits *Tupperware*. Steve Jobs, quant à lui, a innové dans le domaine la technique de vente des produits Apple. Absente des mémoires aujourd'hui, B. Wise était très connue dans les années

1950, Steve Jobs n'était pas encore né, il faut attendre 1955 pour qu'il vienne au monde ! Jobs a exercé son art à une période plus récente, il est donc encore présent dans la mémoire des acheteurs potentiels contemporains. Jobs était un communicant hors pair, bénéficiant de moyens de communication étendus (orchestration de campagnes publicitaires, expositions, relayées sur la toile, etc.), ce qui explique sa notoriété et qu'il soit choisi comme sujet *topique* cf. *S. Jobs était...* Ceci va permettre, à partir d'un premier cadre, de relayer le préconstruit temporaire *S. Jobs a été l'inventeur d'une technique de vente révolutionnaire qui implique la sollicitation massive des consommateurs*. Cependant, le chroniqueur se présente comme détenant une connaissance approfondie et exacte du domaine, ce qui, à ses yeux, l'autorise à construire un second espace mental *l'inventeur de la technique vivait déjà dans les années 1950 et était une femme*. Il s'agit de déconstruire ce qui peut se présenter comme un préconstruit, de rhématiser le prédicat en greffant l'expression « *une femme* ». Dans cette perspective, Brownie Wise était donc tout à fait comparable à Steve Jobs au point que pour faire comprendre le rôle important qu'elle a joué dans le domaine, on peut lui attribuer *certain traits* connus de Steve Jobs. Le nom propre de ce dernier est recyclé ou recatégorisé... *Steve Jobs au féminin* et ne renvoie plus référentiellement à l'individu mais à une manière de développer une technique de vente. Nous pourrions proposer la glose : *la personne qui, comme Steve Jobs, créa une technique révolutionnaire de vente s'appelait Brownie Wise*. Brownie Wise était un Steve Jobs avant l'heure¹³. Sous la rectification du genre apparaît une restitution de propriété. D'une certaine manière, ce qui est communément adopté aujourd'hui doit faire l'objet d'une comparaison rectificatrice : la véritable créatrice de la technique de vente en question était, *en fait*, Brownie Wise, une femme.

Conclusion

Dans une perspective sémantique classique, qui suppose des caractérisations figées, étanches, l'expression du genre paraît paradoxale dans des énoncés du type $x[Gnr^1] + \text{être} + y[Gnr^2]$ qui supposent dans le même temps $x[Gnr^1] \neq y[Gnr^2]$. Certaines analyses postulent des caractérisations plus souples, elles montrent que le paradoxe n'est qu'apparent. Elles postulent non pas une vision statique de la construction du sens au sein de la relation prédicative mais des moments ou phases qui déterminent un passage dynamique d'une caractérisation à une autre. Ce qui est exprimé au niveau du sujet grammatical a pu être *pré-pensé* dans un premier temps au sein d'un cadrage large ou d'un sous-cadrage et ne constitue pas une caractérisation inaltérable dans le temps mais seulement un *préconstruit*, instable, vulnérable, annulable. A l'inverse, ce qui est présenté dans le second segment de l'énoncé, le prédicat, correspond à un nouveau cadrage, lequel signale une caractérisation plus robuste. Les constructions

auxquelles nous nous sommes intéressés se caractérisent par l'insertion dominante d'une dernière « voix », déterminante pour signaler le positionnement épistémique de l'énonciateur. On observe une cohérence dans l'ordre des séquences : [préconstruit¹ > construit²], [sujet¹ > prédicat²], [défini¹ > indéfini²], [*Gnr*¹ > *Gnr*²]. Le rôle de la copule est également signifiant. Ce marqueur porte le temps et recouvre un déplacement conceptuel, un passage, un *devenir* dans l'ordre de la représentation de la caractérisation. Il ne s'agit pas seulement d'identification mais de « ré-identification » différentielle. Du point de vue énonciatif, ce qui est pris en charge, sous la copule, c'est précisément ce *passage* qui relie un genre à l'autre. Par l'image globale que la construction prédicationnelle implique, elle impose une unicité formelle qui donne à entendre que chacun des constituants est à interpréter en étroite relation avec les autres et doit être analysé en fonction des autres. Le ligateur *Etre* présente dans la temporalité du fil du texte sous la forme d'une conflation prédicationnelle, le déplacement conceptuel entre *une propriété pré-pensée* et *une propriété subséquentement vérifiée* qui fait basculer le préconstruit dans une perspective vulnérable. Sous cette forme, l'énonciateur peut *asserter* la relation apparemment paradoxale et c'est à cette condition que le destinataire ou coénonciateur peut être amené, autant que le permet la situation, à reconstituer, énonciativement, discursivement, contextuellement, et pragmatiquement le parcours interprétatif.

Bibliographie

- Adamczewski, H., Delmas, C. 1982. *Grammaire linguistique de l'anglais*. Paris : A. Colin.
- Anscombre, J. C., Ducrot, O. 1983. *L'argumentation dans la langue*. Liège, Paris : Mardaga.
- Benayoun, J.-M. 2004. « Qu'est-ce que nommer ? », Journées d'étude organisées en collaboration avec la Cellule de Recherche en linguistique, à l'initiative d'Amr Ibrahim et Claire Martinot,
- Benveniste, E. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Bottineau, D. 2010. L'émergence du sens par l'acte de langage : de la syntaxe au submorphème. In : *La fabrique du signe, linguistique de l'émergence*. Eds, M. Banniard et D. Philps. Toulouse : P. U. du Mirail, 299 - 325.
- Chafe, W., Nichols, J. 1986. *Evidentiality : the Linguistic Coding of Epistemology*, Norwood : N.J. Ablex.
- Changeux, J.-P. 1983, 2012. *L'homme neuronal*. Paris : Fayard.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, tome 1, HLD, Paris : Ophrys.
- Damasio, A. 2010, 2012. *L'autre moi-même, les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Dehaene, S. 2007. *Les neurones de la lecture*. Paris : Odile Jacob.
- Delmas, C. 1993a. De l'extralinguistique au métalinguistique. In : *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, Amphi 7, Langues. Eds, J.-R. Lapaire et W. Rotgé. Toulouse : P. U. du Mirail, 195 - 212.
- Delmas, C., et al, 1993b. *Faits de langue en anglais*. Paris : Dunod.
- Delmas, C. et al. 2006. *Complétude, cognition, construction linguistique*, Ed. C. Delmas, Paris : Presse de la Sorbonne nouvelle.

- Delmas, C. 2008. Un type de prédication problématique. In : *La Prédication, Faits de langues*. Éd. J.-M. Merle. Paris : Ophrys.
- Dendale, P. et Tamowski, L. et al. 1994. *Les sources du savoir et leurs marques linguistiques*, Langue Française n° 102, Paris : Larousse.
- Deschamps, A. 1997. Faut-il rétablir le duel ? Étude énonciative de *Both, Either, Neither*. In : *La composante qualitative : déterminants et anaphoriques*. Ed. J. Bouscaren. Paris : Ophrys, 5 - 61.
- Dufaye, L. 2001. Le système des auxiliaires de modalité et la négation. In : *Modalités et opérations énonciatives*, Cahiers de recherche T8. Ed., J. Bouscaren. Paris : Ophrys, 101 -143.
- Dufaye, L. 2009. *Théorie des opérations énonciatives et modélisation*. Paris : Ophrys.
- Elimam, A. 2012. *Le français langue seconde d'enseignement*, ILV Edition.
- Fauconnier, G. 1984. *Espaces Mentaux, aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris : Editions de Minuit.
- Fillmore, C. J., 1977. Scenes-and-frame semantics. In: *Linguistic structure Processing*, ed. A. Zambolli, Amsterdam : North Holland P. C. ; 55 - 82.
- Fillmore, C. (1968). The case for case. In : *Universals in Linguistic Theory*, London, Holt, Rinehart and Winston, 1 - 88.
- Fillmore, C. J. 1982. Frame Semantics. In: *Linguistics in the Morning Calm*. Linguistic Society of Korea, Seoul : Hanshin, 111-138.
- Forster, J. K. 2009. *Memory, a very short introduction*, Oxford: O. U. P.
- Goldberg, A. 1995. *A construction grammar approach to argument structure*, Chicago : Chicago Press.
- Guentchéva, Z. 2014. Peut-on identifier, et comment, les marqueurs médiatifs ? In : *Médiativité, polyphonie et modalité en français, études synchroniques et diachroniques*, Paris : Presses de La Sorbonne Nouvelle, 35 - 59.
- Guillaume, G. 1919, 1975. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Ed., R. Valin. Paris, Laval.
- Lazard, G. 1956. « Caractères distinctifs de la langue Tadjik », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, n° 52, 117 - 186.
- Méloc, E. *Evidentiality in Tibetan*, communication prononcée le 13 juin 2014, Centre de recherche SeSyLia, Paris 3.
- Naimi M., 2007. Chronique du 30 décembre 2007, in flamenco.web.fr [Consulté le 20-02-2014].
- Neville, H. J., Bavelier, D. 1998. « Neural Organization and Plasticity of Language ». *Current Opinion in Neurobiology*, n° 8, 254 - 258, [http:// biomednet.com/elecref/0959438800800254](http://biomednet.com/elecref/0959438800800254). [Consulté le 20-02-2014].
- Neveu, F. 1995. « Progressions et ruptures thématiques ». *L'Information grammaticale*, n° 76. Paris : L'information grammaticale, 35 - 38.
- Nobre, A. C., Plunkett, K. 1997. « The Neural System of Language : Structure and Development ». *Current Opinion in Neurobiology*, n° 7, 262 - 268.
- Norman, L. 1980. *Le traitement de l'information et comportement humain*. Montréal : Editions Études Vivantes.
- Paveau, A.-M. 2006. *Les prédiscours, sens, mémoire, cognition*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Pêcheux, M. 1975. *Les vérités de La Palice*. Paris : Maspéro.
- Philps, D. 2002. « Le concept de 'marqueur sub-lexical' et la notion de d'invariant sémantique », in *La notion d'invariant sémantique*. Ed. P. Larrivée, *Travaux de linguistique*, 45, 103 - 123.
- Sweetser, E. E. 1990. *From Etymology to Pragmatics, Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge : Cambridge U. P.
- Sweetser, E. E., Fauconnier, G. 1996. « Cognitive Links and Domains : Basic Aspects of Mental Space Theory », in *Spaces, Worlds and Grammar*, dir. G. Fauconnier et E. Sweetser, Chicago : Chicago U. P., 1 - 28.

- Sweetser, E. E. 1999. Reasoning, Mappings, and Meta-metaphorical Conditionals. In: *Grammatical Constructions, their Forms and Meaning*. Éds M. Shibatani & S. A. Thompson, Oxford : O. U. P., 221 - 233.
- Tesnière, L. 1969. *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.
- Tiberghien, G. 1976. Reconnaissance à long terme : pourquoi ne pas chercher ? In : *La mémoire sémantique*. Eds S. Ehrlich, E. Tulving. Paris : Bulletin de psychologie de l'université de Paris, 188 - 197.
- Ungerer F. & Schmid H. J. 1996. *An Introduction to Cognitive Linguistics*. Longman : London.

Notes

1. Nous remercions J. Arloff, E. Corre, A. Deschamps, L. Dufaye, G. Gillet-Girard, J.-M. Merle, C. Paulin, S. Raineri ainsi que les lecteurs anonymes pour leurs remarques et restons responsable des erreurs d'interprétation éventuelle.
2. Culioli a publié tardivement, son enseignement avait néanmoins exercé une influence certaine avant cette date lors de séminaires et conférences.
3. Dufaye (2009) offre une présentation épistémologique argumentée de la T.O. E.
4. Le linguiste énonciativiste sera intéressé par l'aire du « corps genouillé latéral », spécialisée dans la caractérisation qualitative d'un objet perçu et par l'aire du « colliculus supérieur » spécialisée dans la localisation de l'objet (voir aussi Norman, 1980, 6 - 7 et 78 - 79 ou Dehaene, 2007, 36 - 51).
5. L'opération d'identification qualitative par rapport au *type* est conventionnellement représentée par *Q/t* dans la théorie, l'opération de prise en compte de l'existence effective (ou occurrence) est symbolisée par *Qnt*. Pour une discussion de la notation variationnelle de ces symboles métalinguistiques, je renvoie à Culioli (1990), Deschamps (1997), Dufaye (2009), entre autres.
6. Dans le sens de reconduire une représentation localisée dans un module de départ mais avec les moyens nouveaux, différents, spécifiques au module d'arrivée.
7. Dans le cas où le rejet s'effectue au niveau de la relation prédicative *via* la négation gobale, la rhématisation du prédicat résulte d'un calcul subséquent.
8. Concept forgé par Fauconnier.
9. La « voix » de l'énonciateur n'est pas nécessairement la seule à être représentée dans tel énoncé.
10. Je renvoie sur ce point à la littérature sur la médiativité ou l'*evidentiality* en anglais.
11. Nous faisons allusion à l'étude (Anscombe et al, 2014).
12. Dans le sens d'Adamczewski et Delmas (1982).
13. cf. Paveau (2006 : 162) sur la souplesse du nom propre.

Traces énonciatives d'intersubjectivité et interception des états mentaux : le cas des métapraxèmes



Laurent Fauré

Praxiling UMR 5267 & Université Paul-Valéry – Montpellier 3, France
laurent.faire@univ-montp3.fr

Reçu le 22/05/2014 /Évalué le 10-07-2014 /Accepté le 08/10/2014

Résumé

Comme psycholinguistique, la praxématique pose les flux neuronaux comme vecteurs de l'actualisation de la langue au discours. Elle questionne en retour les sciences cognitives sur leur aptitude à rendre compte en termes réfutables des observables qu'elle leur soumet comme linguistique discursive et praxéologique. L'article propose précisément d'articuler certaines des hypothèses émergentistes à celle du temps opératif (en *dire*, *dit*, *à-dire*) et s'interroge sur les protocoles d'observation qui permettraient aux cognitivistes d'aborder les données discursives authentiques et en contexte afin de prendre en compte la complexité des fonctionnements praxiques et affectivo-intersubjectifs des sujets producteurs de sens. À cette fin, un corpus interactionnel oral d'énoncés en situation de travail sert de socle à un examen des unités métadiscursives (particules phatiques ou régulatrices : *tu sais*, *ah bon*, *oh non*, *hé/hein*, *tiens*, *tu sais*, *tu vois*, *écoute...*) dont la réflexivité pose un défi interprétatif aux linguistes comme aux cognitivistes. Pour rendre compte à la fois de leur sémantisme (tendanciellement interactionnel) tourné pragmatiquement vers le partage intersubjectif et de leur marquage de variation d'états mentaux, on soumettra le paradigme praxématique d'*ego/allogénèse* à l'épreuve des modèles néoconnexionnistes des ressources langagières et de l'empathie.

Mots-clés : actualisation métadiscursive, énonciation, états mentaux, ressources linguistiques, *égo/allogénèse*

Intersubjectivity enunciative clues and mental state's seizure: the case of metadiscourse particles

Abstract

As psycholinguistics, praxematics states that neuronal flows are the vehicles actualizing language (*langue*) into speech (*discours*). It questions in return cognitive sciences about their capacity to account in refutable terms observable phenomena that are subjected to them as discursive and praxiological linguistics. This paper suggests in details to articulate some of the emergentist assumptions with the *operative tense* concept (time *to say*, times of the *said* and of the *to-be-said*); it also wonders about the protocols of observation which could allow the cognitivists to approach authentic contextual discursive data, to take into account praxis and emotional/intersubjective operation of the meaning producer subject. To this end, a spoken conversational corpus of working situations utterances is of use as base for analysing metadiscourse units (phatic or regulation French particles: *tu sais* [*you know*], *ah bon* [*oh well*], *oh non* [*oh*

no]...) whose the reflexivity is a challenge both for linguists and cognitivians. To take into consideration on the one hand their (mainly procedural) semantism oriented in the way of the intersubjective sharing, and, in the other hand, how these particles notice mental state variations, we subject the praxematic model of *ego/allogenesis* as a proof against neo-connectionist theories.

Keywords: metadiscourse actualisation, enaction, mental states, linguistic resources, ego/allogenesis

Les travaux énonciativistes posent assez clairement la transition de la langue au discours mais se heurtent régulièrement sur cet espacement à des questions partagées avec d'autres disciplines, dont la psychologie : celles des places du concept, de l'affect, du corps et de la subjectivité... tous phénomènes reliant des instances internes et externes et pourtant envisagés dans la fondation benvenistienne de l'« Homme dans la langue ¹ ». Si, de son côté, la conception praxématique de l'actualisation trouve un ancrage historique essentiel dans la psychosystématique guillaumienne (Lafont, 1978 : 53 sqq.), elle s'est nourrie assez tôt du dialogue avec d'autres linguistiques cognitives (Barbérís et Madray-Lesigne, 1992 ; Barbérís 1994 ; Lafont, 1978 : 211 sqq.) et, par la suite, avec diverses approches cognitivistes (Lafont, 1994 : 149-180). On rappellera tout d'abord l'assomption matérialiste, phénoménologique et dynamique de la nature neuronale des parcours, du temps et des opérations actualisatrices. Cette option a tenu la praxématique à distance du paradigme « computo-représentationnel symbolique », hérité des recherches en I.A., pour s'ouvrir préférentiellement à la version néo-connexionniste des modèles émergentistes et énatifs, jugés moins réductionnistes et plus *réalistes*. Reste que, tendanciellement, le rapprochement documenté et démontrable entre cognition et énonciation demeure tout aussi programmatique et restreint à des considérations épistémologiques (Fuchs, 2009 : 130) pour les praxématiciens que pour les autres linguistes. Sur la base de données authentiques, on esquissera une proposition d'articulation des paradigmes en l'exemplifiant d'une part autour de l'actualisation des unités vouées à l'architecture des discours et à leur validation intersubjective (métapraxèmes) et, d'autre part, en reliant ces dernières à l'expression de la coprésence.

1. Praxématique et cognition

1.1. Assomptions théoriques

Le dialogue entre linguistique et neurobiologie, difficile et longtemps tissé d'attirance et de défiance mutuelles ou d'incompréhension réciproque, a été différé, des décennies durant. Le transfert de polarisation de l'attractivité a peu à peu compliqué l'échange qui a vu une discipline dite pilote, puis le *linguistic turn* céder le pas, pour

l'ensemble des SHS, à un (presque) tout cognitif, sous des formes variées. Les développements des neurosciences, particulièrement au cours des quinze dernières années imposent, en tout état de cause, l'urgence de nouvelles confrontations. Il se trouve que, dans la même période, les sciences du langage ont elles-mêmes intégré épistémologiquement un certain nombre de démarches en pragmatique, en analyse du discours et des interactions comme en psycholinguistique : elles recourent à des conceptions à la fois procédurales, actionnelles et incarnées (au sens de la prise en compte du rôle du corps percevant/agissant) dont participent, simultanément, les spécialistes de l'activité neuronale. Les essais de transposition d'une discipline à l'autre demeurent complexes, délicats et mesurés : c'est qu'ils nécessitent une réelle prudence (qu'on jugera due à la rigueur scientifique plus qu'à la hantise d'un réel phagocytage disciplinaire). G. Guillaume, voici plus de cinquante ans, était sans doute fondé à revendiquer la partition territoriale des modélisations : à la « physiologie cérébrale » - comme on l'appelait alors - les flux neuronaux ; à la linguistique, la systématique des processus de symbolisation (Valette, 2006 : 101-103). Reste que les travaux en intelligence artificielle ont contribué à renforcer une tendance à la formalisation mathématique de certains linguistes, soucieux de restituer l'algèbre de la langue. Simultanément, les sciences cognitives, relisant un certain nombre d'oppositions traditionnelles (non seulement : corps/esprit mais encore homme/machine, raison/émotion...) ont initié un mouvement vers la contextualisation, l'affectivité, et le corps situé... toutes données expérientielles naguère rejetées dans l'idiosyncrasique, le particularisme et le bruit informationnel. S'il reste aux linguistes la trace des contenus psychiques sous ce qu'en manifestent les systèmes sémiologiques - des signifiés ainsi *vus du dehors*, comme le notait Guillaume (1948/1971 : 69) -, les indices des flux neuronaux n'en sont pas moins désormais accessibles ou quasi aux experts de l'imagerie cérébrale. Dans les deux cas, toutefois, tout reste affaire d'hypothèses et d'interprétabilité : du symbolique au matériel et retour, tel est le programme croisé qu'ont donc à s'assigner linguistes et neurocognitivistes.

Sur ce point, la praxématique a initié une proposition spécifique de réponse, articulée en axes complémentaires et non exhaustifs :

- comme linguistique énonciative du sujet praxique producteur de sens, elle a, à distance des tentations computationnalistes, questionné sous la surface des signifiants, les procédures des opérations mentales concrètement engagées - fût-ce dans le ratage ;
- comme analyse de discours, elle partage avec les conversationnalistes une approche émergentiste (moment par moment) du partage intersubjectif et de la coconstruction du sens dans une perspective de cognition distribuée ;
- comme arthrologie, elle pose aussi la plasticité et l'interdépendance, au sein du système linguistique, des catégories grammaticales et lexicales (comme en atteste la

grammaticalisation), contrairement aux assomptions du cognitivisme classique qui en prédéfinit l'opposition stricte et spécialisée ;

- comme linguistique anthropologique, enfin, elle souscrit à l'hypothèse localiste qui relie les schèmes expérientiels à ceux de l'organisation du message linguistique.

Sans autre prétention qu'au questionnement heuristique, ces orientations tracent à nos yeux quelques pistes possibles en vue d'un dialogue actif entre modèles énonciatifs et sciences cognitives. Au risque de faire la part (trop) belle à un cadre théorique qui s'est défini comme « linguistique des carrefours » (Lafont 1979), nous souhaiterions lui rendre justice d'une cohérence originale et d'une précocité que ne devraient pas démentir des développements actuels mais que ces derniers appellent bien entendu à renouveler à la lumière des travaux récents.

1.2 Parcours neuronaux et opérations actualisatrices

La cognition est généralement lue du côté de l'intériorisation et l'énonciation (donc le langage) comme une extériorisation. D'autre part, en élaborant une saisie mentale des réalités mondaines - les « objets », « situations » et « domaines » de la théorie des opérations énonciatives (T.O.É.) - et de leurs interrelations, le discours participe des modalités mêmes de leur interprétation. La linguistique énonciative a su intégrer par ses assomptions opératives une perspective délibérément cognitive pour rendre compte des processus sous-jacents, antérieurs à la dimension « proprement » linguistique : on pense à l'élaboration du *domaine notionnel* (saisi comme « système complexe de représentations structurant des propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif » (Culioli, 1995) saisie par l'occurrence énonciative, ou à la double tension lexicogénèse/morphogénèse qui extrait du pensable l'opération d'intellection menant au mot chez Guillaume. Toutefois, l'accent mis sur les « contenus de pensée » (Benveniste) et le dictum (Bally) a longuement privilégié sémantisme lexical (en atteste la circularité du concept de typicalité) et logique propositionnelle (structure de l'information dont le contenu est verbalement défini), au détriment des fonctionnements expressifs (symptomatiques), modalisateurs et évaluatifs (du reste également convoqués par l'image, la gestualité ou la prosodie...). Ces propositions demeurent du reste dans un cadre théorique immanent qui évite le rapport du sujet au réel, rapport auquel on substitue abstraitement le *pensable* (Guillaume) ou les représentations *physico-culturelles* qui forment la *notion* (Culioli).

Très tôt, en revanche, les postulats de Lafont (1978) ont posé, en continuité du guillaumisme, un temps concret d'actualisation et de praxis langagière relevant des flux neuronaux, inscrivant pleinement sa démarche dans une continuité matérialiste. Le modèle a par la suite convoqué la notion d'*endothème* (Lafont 1994 : 38, 53-54),

ou « activité productrice mise en inconscience pratique » pour situer le travail, enfoui sous l'épaisseur conceptuelle, de préparation à la délivrance du message. Ce niveau - supérieur au biologique -, correspond précisément, dans les travaux néoconnexionnistes, à celui du subsymbolique qui, formé de composantes des symboles par propriétés différentielles, couple les fonctionnements neuraux au niveau conceptuel (Rastier, 1991 : 114). Des relations entre ces sous-symboles émergent des « schèmes complexes d'activité » (Varela *et alii*, 1993 : 148) qui produisent la signification. On proposera d'y lire l'origine et l'instance de supervision des schémas et autres opérations cognitives qui constituent elles-mêmes les bases neurales de l'activité linguistique (généralement associée au niveau symbolique des représentations : prédicats, opérateurs, catégories...). Ce même niveau endothématique gère aussi les opérations sensori-motrices à finalité expressive/communicationnelle et leur réitération mentale.

On y verra le double lieu de la programmation du message : non seulement de la sélection des unités sémantico-pragmatiques pertinentes (les *praxèmes*, supports de l'étranglement de la signifiante/ réglage du sens) mais encore de la mise en spectacle de l'énoncé : opérations (par les unités grammaticales : *parapraxèmes*) d'actance et de modalisation, prises dans la stratégie discursive et le texte (au sens de la cohérence discursive, elle-même soumise à actualisation). Cette délivrance du message linguistique repose, en toute cohérence pour une linguistique praxéologique, sur l'ensemble des ressources du corps et sur son homologie avec les schèmes expérientiels (sensori-moteurs ou praxiques en particulier). Cette extension à la notion d'*actualisation polyorganique* (Lafont 1994) entre ainsi en résonance non seulement avec l'hypothèse localiste (Petitot 1989) mais encore avec le point de vue énonciativiste défendu par Varela *et alii* (1993).

Le rapport au réel s'initie donc dès l'en-deçà de la conscience linguistique, en endothème, relais de la cognition, médiation entre les ressources du corps pulsionnel et celle du système linguistique. En cette proposition de saisie liminaire du langagier par ce qu'en projettent les données du corps percevant/conceptualisant/communiquant sous la ligne de la conscience, réside sans doute un apport original de la praxématique.

Les approches classiques de la cognition reposent par ailleurs sur une conception centralisée, séquentielle (et non distribuée), peu compatible avec la conception praxématique du tuilage des fonctionnements actualisateurs (enchevêtrement de l'*à-dire*, du *dire* et du *dit*) et la multimodalité de la mise en discours (fonctionnements voco-verbaux gestuels), relevant ensemble d'une perspective actionnelle. Au contraire, les réflexions issues du néoconnexionnisme insistent sur le traitement en parallèle des opérations mentales et de la polyfonctionnalité de certains neurones qui peuvent associer motricité gestuelle, perception et expression langagière : la cognition, désormais, renoue, sous la ligne de la conscience (en endothème !), le lien entre percept, concept et action,

fait corps avec la communication verbo-gestuelle comme avec les objets de l'environnement. Cette convergence de vues plaide assurément en faveur d'une mise en relation interdisciplinaire.

Aussi, pour mieux les mettre en présence des hypothèses modélisatrices dans les travaux sur la cognition, c'est plus précisément des processus de la langue parlée en particulier que l'on proposera d'inférer des observables relevant du temps d'élocution (*dire*) déjà rapportables en théorie à ceux de programmation (*à-dire*) et de capitalisation des énoncés (*dit*). Le postulat de cette triple instanciation recouvre précisément le mouvement d'exercice traditionnellement dévolu à la *pensée* (notamment dans la relation anticipation/mémoire à court et long terme).

2. Métapraxèmes et grammaire en interaction

2.1 Articulateurs du discours et saisie de l'Autre

Dans le cadre générique susdit où cognition et données linguistiques sont conçues comme *faire émerger* (Varela *et alii*, 1993 : 278-281), les particules discursives (*tu sais, ah bon, ouais, hé/hein, oh non...*) constituent, au même titre que la rythmicité du fil élocutif (Barbérís & Madray-Lesigne, 1992), des observables privilégiés pour examiner l'intégration, dans/par le discours, des phénomènes expérientiels et cognitifs. Supports de l'actualisation de segments énoncifs (constituants et/ou unités de construction de tour), ils participent aussi des fonctionnements métadiscursifs, et en exhibent la réflexivité tout en assumant un point de vue allocentré (explicite dans *tiens !, tu vois, écoute...*). Nous proposerons de lire ces unités segmentales (et leurs corrélats suprasegmentaux) en interfaces *métapraxémiques* - celles de la régulation intersubjective des échanges comme de la délibération dialogique du sujet producteur de sens - vouée à la mise en partage (empathique ?) des états mentaux (suite à l'intégration de phénomènes) ou, pour souscrire à une terminologie plus récente, à la cognition distribuée.

Une première illustration de la polyfonctionnalité métadiscursive d'un marqueur peut-être trouvée sous une série d'occurrences d'une même unité déclinées dans les exemples [1] à [3]. Au sein des deux séquences suivantes, dotée d'un même contour intonatif interrogatif, la particule *hein* recouvre un effet de sens différent, voire inverse selon son placement dans le tour de l'adressé ([1], l. 2 : marque d'incompréhension) en fin d'énoncé du locuteur en exercice ([2], l. 1 : demande de validation) ; toujours en [2] (l. 3), dans un troisième cas de figure, hybride, le morphème forme à lui seul un tour question (comme en [1]) qui assume une fonction régulatrice de vérification de la bonne réception de l'information, proche de celle de [2] :

[1] (Ces1) *Au cours d'une interaction de service, un usager de la poste (X) propose à l'agent E de récupérer une pochette oubliée par son voisin au guichet²*

E	1	vous pouvez nous la donner
X ₁₂	2	hein
		↑
		<i>distrain</i>
E	3	on la lui donnera
X ₁₂	4	vous voulez la prendre
		↑
X ₁₂	5	oui / oui oui

[2] (Sér1) *Le guichetier A indique au client (X₆) son mauvais usage des enveloppes chronopost.*

A	1	si possible il ne faut pas les coller / hein
		↑
		<i>regard en direction de la balance sur laquelle A vient de poser le pli de X₆</i>
X ₆	2	ah d'accord
A	3	hein
		<i>demande d'approbation</i>
X ₆	4	^o d'accord ^o

Le réglage du sens s'effectue sur la base de sa coproduction et de la plasticité des ressources linguistiques : on sait à quel point la grammaire ou la lexicographie peinent à rendre compte du classement fonctionnel de la classe d'interjections observée, pour ne rien dire de l'aporie qu'il y aurait à y voir pure émanation émotive ou paralinguistique. La pulsion communicative (Lafont 1978 : 46 sqq.), condition et résultante de l'intersubjectivité, est bien à l'œuvre ici, qui recouvre les catégories conversationnelles de phatique, de ponctuant ou de régulateur. En l'occurrence, elle ouvre plus précisément au débord de la production de sens purement linguistique sous le format de cette actualisation métapraxématique : *hein* opère en effet au niveau de l'organisation schématique à la fois du texte (comme ensemble des énoncés produits et délivrés) et de la relation interpersonnelle. Cela tient précisément à son allègement sémantique (par rapport à un énoncé syntagmatiquement plus décondensé) qui ramasse sur son programme de sens dense et monosémique (schème procédural) consubstantiellement l'appel à/le maintien de l'attention sur le dit et l'organisation de l'interlocution. Ce formatage en brièveté formelle et en économie de sens rend ce type de morphèmes disponible pour jalonner (et donc articuler) le discours, en coconstruction. On peut trouver en [3] une nouvelle illustration de cette bivalence dans l'expression de formes-échos qui témoignent, sur le fil du dire, de la projection de la pensée du parleur sur celle de l'écouteur : *hein* → *mh* (l. 5-6) :

[3] (Sér1) *L'agent chevronné A souligne les étapes d'une procédure de service en cours à son stagiaire en formation (B) en s'aidant de l'affichage informatique et des bordereaux à imprimer.*

A	1	non voilà regarde tu vois ce que je te disais 263 l'adresse que qu'il fallait relever sur
-B	2	(o)ui
	3	les CCP voilà tu mets ça et ensuite tu passes le: ce petit/ ce petit t[B]uc c'est/ voilà
-B	4	(o)ui
→	5	ça te: ça t'annule bon on te dit «t... telle opération annulée»/ hein allez F4/ madame <small>(une dame se rapproche du guichet)</small>
-B	6	mh

À dessein, nous venons de convoquer une forme limite sous la marque d'assentiment proférée lèvres closes (qui interdisent l'articulation de la voyelle : *ah*). Appariée à la particule *hein*, elle assigne à la vocalité signifiante non verbale le retour du corps, aux marges du linguistique. C'est qu'elle relève, avec la mimo-gestualité communicationnelle, d'un même niveau métapraxémique et des saisies globales (et précoces) de la pensée en acte de langage, au débouché immédiat de l'endothème.

Mots du discours, particules énonciatives, marqueurs discursifs ou de structuration de la conversation, etc. : les théories énonciativo-pragmatiques multiplient, sous ces dénominations/catégorisations, les angles de traitement de morphèmes dont la diversité n'est subsumée au large que par leurs propriétés globales de connexion ou de modalisation qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Précisément, le concept de métapraxème, en ce qu'il situe en amont de leurs caractères linguistiques et des fonctionnements assurés par une classe ouverte en glosso-génie de ces marqueurs, permet de déjouer le caractère peu opératoire de la recherche d'une catégorie énonciative ou pragmatique définitoire englobante, alors même que les travaux concernés portent très souvent sur un niveau de fonctionnement (pragmatique, énoncif, logique, textuel...) de ces particules fondamentalement polyfonctionnelles. L'option théorique retenue (leur statut de métapraxèmes) maintient de plus lesdits morphèmes dans la perspective d'une saisie de positions différentielles d'interceptions énonciatives (et cognitives). La production du sens a en effet été trop longtemps dévolue aux unités lexicales (praxèmes), voire, plus récemment (et dans une moindre mesure) aux unités grammaticales (parapraxèmes). Or les articulateurs du discours, constituent plus que des états dans l'élaboration de l'interprétation. Ils convoquent des schèmes dès la pensée du parleur, mis en partage avec l'écouteur. À la différence des parapraxèmes qui étalonnent directement le rapport du réel à la réalité, les métapraxèmes marquent en effet un déboitage du réel à l'intérieur de la praxis linguistique. Comme indices des connexions internes au discours, ils enregistrent les relations entre les schèmes praxiques, de l'actance et de l'expérience sensori-motrice. Lafont

les pose comme marqueurs de l'*arthrologie du réel*, c'est-à-dire du découpage et de la hiérarchisation linguistique des phénomènes et objets du monde. Unités linguistiques, les métapraxèmes instruisent dans le temps de la parole à la fois l'ordonnancement du dire et la prise en compte de l'Autre au sein de la hiérarchie des données expérientielles. La séquentialité du partage interactionnel - et de la co-construction du sens - croise en effet le traitement dans la pensée du parleur de l'élaboration du message linguistique. Sous ce que l'on dénomme généralement les (dys)fluences du dire, se donnent à saisir les marques d'opérations qui empruntent à la fois aux structures morphosyntaxiques (données expérientielles pré-câblées et stabilisées comme telles s'il en est) et aux contraintes de la situation pragmatique. Ces deux ordres de ressources se conjuguent moment par moment dans la délivrance de l'énoncé et le temps de la parole. À cette observation, nous relierons une hypothèse, développée *infra* en 2.5, selon laquelle les métapraxèmes relaient formellement le critère central de réalité du discours (*je*) pour l'expression du présent et de la co-présence dans la pensée du locuteur et du colocuteur.

2.2 Alignement intersubjectif et proactivité

Les séquences textuelles injonctives, narratives et descriptives - en particulier à l'oral - font régulièrement recours à des formes d'adresse et d'interpellation. L'indication d'itinéraire ou le discours formatif les sollicitent de même ; on en retrouve encore d'autres attestations dans les coordinations d'activités. Ces manifestations variées dont les contextes et la généricité sont différentielles, ont en commun de s'étayer de marques de personne non subjective (*antiontives* pour Tesnière) pour projeter la réalité regardée du Même en réalité regardante pour l'Autre, dans l'interlocution. Sous ce projet même, il est l'à-venir en miroir du sujet parlant. Dans la relation en face à face, le *tu* réfère à l'autre dans l'espace ; en synchronisation interactionnelle, notamment pour l'alignement coopératif, il devient aussi l'autre dans le temps. Quelle que soit la tradition énonciative en la matière, l'indexicalité des pronoms personnels recouvre des orientations de parcours mentaux distincts : comment l'alternance ainsi dégagée participe-t-elle d'un effet perlocutoire à la source de l'alignement intersubjectif et du foyer d'attention en coénonciation ?

Les objets de l'analyse vont des impératifs (en allègement sémantique : *tiens, regarde...*) aux supports lexicaux disjoints (tels les pronoms accentués : *toi, tu...*) en passant par les formes de P2 de verbes intellectifs (*tu sais*) ou perceptifs (*tu vois*) et aux interjections. Toutes ces formes s'avèrent liées à la gestualité signifiante, au corps communicant. Comme rappelé en 1.2, on peut y rapporter les observations contemporaines de la neurologie : le siège cérébral de l'activité sensori-motrice se confond

avec celui de l'activation des zones en jeu pour leur traduction verbale. On y lira une première explication de la valeur proactive associée *supra* aux formes en P2. À titre d'illustration, l'exemple suivant enregistre les indications d'un agent de La Poste (A) à un novice (B).

[4] *A adresse à B diverses interpellations et injonctions qui balisent un espace interpersonnel d'actions typiques/occurentielles à accomplir pour apprendre à ouvrir un nouveau compte courant.*

A	1	n... oh si bon là tu t' en vas en deux cent dix // et là i(l) te faut (!) (!) (saisit au clavier les opérations décrites)
	2	tout faire tu vois deux cent dix / et deux cent dix là: tu vas en
	3	nature alors de là tu tu vas et i(l) te faut cocher toutes ces cases
	4	tu vois / montant / combien elle verse / [...] (désigne la configuration affichée à l'écran)

On observera d'abord dans cet extrait la confusion entre la portée locale et instanciée des formes antiontives : *tu t'en vas* (l. 1) recouvre à la fois une procédure effectivement réalisée par le locuteur, et projetée comme ultérieurement reproductible par l'interlocuteur. Mais il prend aussi la valeur de tutoiement générique dont l'effet est plus marqué encore sous *i(l) te faut tout faire* (l. 1-2) ou encore *i(l) te faut cocher* (l. 3). À l'inverse, à deux reprises dans l'extrait *tu vois* (l. 2 et l. 4) est à la fois le constatif d'accompagnement face à l'écran partagé et le ponctuant jalonnant les étapes de la procédure en attention conjointe tout en convoquant réellement l'acte de perception visuelle. Dans un contexte similaire (la suite de la procédure de service précédente) et d'injonctions du même type, l'extrait suivant atteste de l'activité de réception :

[5]

A	1	c'est 1 / tu vois / un enfant c'est un mineur c'est 1 / particularité ^(a) (!) (!) ↑
	2	1 sinon si c'est un majeur zéro / ensuite le compte local ^(b) / s'i(l)
	3	veut pas de compte local/ c'est rare hé en principe i(l) veut
-B	4	↑ mh
	5	toujours un compte local voilà / et là c'est pareil tu es 1 monsieur
	6	voilà tu es 1 copie la date de naissance et tout ça / / c'est le
-B	7	d'accord
	8	premier truc que tu passes ^(c) après on te demande de passer la... / la
	9	demande et après la fiche 1 ter // et après on te pas... on te demande
	10	de passer le livret // et le livret on t' inscrit tout quoi ///
-B	11	mh
<i>Légende</i> ^(a) Item de saisie d'un système d'options considérant la qualité du titulaire du compte. ^(b) Nouvel item indiquant la résidence dans ce bureau de Poste. ^(c) Procédure au cours de laquelle des consignes d'insertion de différentes fiches administratives dans le chargeur de l'imprimante apparaissent successivement à l'écran.		

L'interlocution repose sur la tenue de la piste principale (par A) et d'une piste de régulation (par B) : le réglage s'effectue au plan d'une attente de validation locale : *c'est rare hé ? → mh* (l. 3-4) et d'une demande de ratification valant, au point de transition du tour de parole, au plan plus global de l'ensemble de la séquence procédurale : [...] *tu es 1 copie la date de naissance et tout ça → d'accord* (l. 6-7). Une autre propriété émerge toutefois du présent extrait. On passe d'une invite à se mettre à la place du *je* à celle qui consiste plus abstraitement à devenir le sujet même de la procédure de service : *et là c'est pareil tu es 1 [=] monsieur* (l. 5). Cette série de valeurs et d'effets de sens manifeste l'aptitude du signifiant antionitif³ à conserver, même en cas de généralité (sous l'éballage de la personne notamment), une part sémantique de l'activité symbolique de la deixis dans les évocations détachées et imaginaires. On y verra un effet de composantes du symbolique : une remontée, sous l'abstrait de la conscience, de l'éprouvé du corps agissant et de la perception de la personne non subjective comme fracture de l'être de parole.

Il est notable que, comme on vient de le constater, ces transitions en discours et en cours d'action où sont convoquées attention et participation conjointes soient aussi, souvent indistinctement, des marques de l'architecture du tour de parole et de l'énoncé. C'est qu'elles articulent non seulement du discours mais, simultanément, des fonctionnements sensori-moteurs et des pensées : toutes catégories phénoménales inscrites dans des parcours mnésiques - et appelées à se muer en savoir-faire procéduraux - que le coénonciateur est appelé à rejouer, par empathie...

2.3 Traces de catégorisation et actualisation métapraxémique

Au principe de la notion même d'actualisation et de la programmation en instances temporelles au recouvrement mutuel réside la dynamique des processus. Le balayage de ces derniers entre continu (le flux vocal, en particulier, la motricité rythmo-gestuelle) et discontinu (ce que la tradition appelle marques et niveaux d'unités linguistiques : texte, proposition, syntagme, morphèmes, phonèmes...) fonde même la nature séquentielle des opérations : les instances programmatoires du dire/dit/à-dire fonctionnent sur la base de cette alternance consubstantielle. En d'autres termes, le mouvement assure l'équilibre des tensions et permet l'accomplissement... comme pour l'effort du cycliste. Il est utile d'insister sur la productivité opératoire de cet apport qui ne se limite pas à décrire la mécanique de règles de compétence par hypothèse mais s'avère connaître des retombées dans la praxis linguistique des opérations discursives elles-mêmes. Au-delà du langage, les autres interfaces informationnelles assurées par la perception concourent bien entendu à la cognition. Toutefois, le langage, dans son usage situé, vient structurer et représenter notre savoir sur le monde pour en garantir la

transmission, la modulation et la pérennité. L'énonciation, précisément, organisant les repérages spatio-temporels, les articulations conceptuelles, plus ou moins détachées du réel et de l'immédiateté et, *in fine*, les formulations que nous cherchons à adapter à nos visées, constituent le mode de transition privilégié entre perception, cognition et action. Reste posée, évidemment, la question de la stabilité des ressources. Commençons toutefois par rappeler le fonctionnement de leur émergence.

Notre subjectivité, qu'elle soit formalisée linguistiquement ou médiée par les sens, est aussi notre critère central de réalité empirique. Elle convoque des hypothèses sur le réel que seule notre conscience peut valider. Dans l'intersubjectivité, en revanche, nos postulations sur le monde peuvent s'étayer de la négociation avec autrui. L'interaction met au jour (l'« objectivant » en mode externe) un des fonctionnements fondamentaux par lesquels l'esprit projette ses interprétations afin d'en inférer les déductions utiles pour vérification. Non seulement le discours en interaction révèle le bouclage du sujet sur sa conscience (et sa conscience *de*) mais encore en constitue la teneur. Si l'expérience peut passer à la fois par le cognitif et le langagier, la différenciation des formes est propre aux opérations linguistiques. De là vient que nous conservions du modèle ternaire guillaumien le jeu systématique de *positions* que viennent actualiser et incarner les signifiants. Pour cette raison, la saisie globale, indéterminée (en Même de similitude : *idem*) d'une référenciation potentielle (*in posse*) est proche de la perception. Elle n'en est toutefois qu'une image, peut-être, si l'on suit l'hypothèse guillaumienne, une interception mentale. Il s'agit, en ce sens, déjà d'une réversion conceptuelle et pré-énonciative du percept. On peut lire de même les autres positions d'actualisation : ce dont est iconique la saisie en *idem* analogique (et l'*in fieri*), c'est la notion même de transition, de représentation intermédiaire, non stabilisée, émergente, aux bornes non (encore) assurées. Pour cette raison, la classe de formes signifiantes reste ouverte, perméable aux co(n)textes. C'est encore le cas pour l'image de la subjectivité réalisée (et l'*in esse* de la chronogénèse guillaumienne).

Nous venons d'insister sur l'apport de la praxématique à la production du sens sous les instances actualisatrices. Le dynamisme des opérations est toutefois au cœur de l'ensemble des lectures énonciatives. La *notion* culiolienne se laisse saisir de la sorte. Nous en schématisons très sommairement ci-dessous le processus pour les besoins de l'exposé et de la mise en dialogue des apports théoriques.

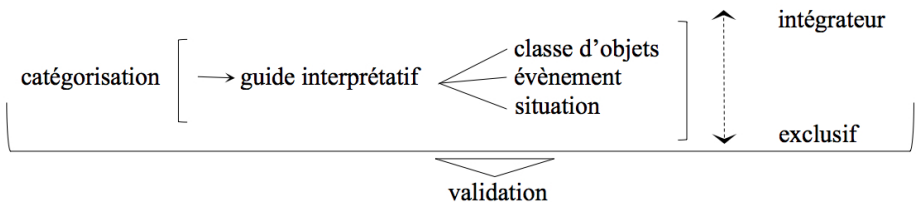


Figure 1 : opération de distinction/reconnaissance de la notion

À partir d'un champ catégorisant, le processus interprétatif dégage le domaine notionnel en le faisant rouler sur les phénomènes référentiels concernés sur la base d'un mouvement qui le situe entre ou au-delà des bornes internes et externes pour le ratifier (au moment de la coénonciation). Précisément, valider l'interprétation consiste à adhérer au statut de la notion en tant que telle, en d'autres termes, la *reconnaître*.

Les exemples [6] et [7] sont extraits d'un corpus recueilli au cours d'échanges téléphoniques entre un policier (P) et un opérateur (OP) d'un centre de vidéosurveillance urbaine au cours d'une nuit de carnaval. Le problème des interactants consiste à dégager au sein de la foule, sous la pluie battante, grâce aux images des caméras manipulées par OP et disponibles à distance pour P, un groupe supposé perturbateur du point de vue de la sécurité publique.

[6] *P conteste l'identification par OP du groupe recherché sur les images exhibées ; le problème vient du caractère insuffisant des instructions qu'il a reçues pour repérer et suivre le groupe à partir du dispositif de vidéosurveillance*

P	33	[...] je / je je suis pas sû- je pense qu'il		
P	34	y a également des gens qui regardent passer		
P	35	karakwel / karakwela / le spectacle des	>↑	<↑
P	36	antillais / c'est pas pareil&	↑	>
P	37		↑	<
OP	39	& [le spectacle ahHHhh d'accord] c'est pas pareil ah bé	>	<
OP	40	on m'a pas informé [tu vois] / ahahaha	>	<
P	41		[ah	> <

Le programme de sens « surveiller le carnaval » implicite en fait de distinguer le spectacle festif d'éventuels fauteurs de trouble venus s'y greffer. Après exclusion de la notion « spectacle » en rapport à un dégagement de catégorie identifiante (groupe antillais « karakwela »), le nouveau référent est conceptuellement disponible. Le recyclage du commentaire explicatif *c'est pas pareil* du thème *spectacle* donne lieu à une intégration par le post-rhème *tu vois* apparié à la vocalisation *ah* (l. 40-41) qui enregistre la donnée nouvelle. L'alignement intersubjectif des deux changements d'états mentaux consécutifs (au prix d'une double rejection) passe par ces deux métapraxèmes (le verbe voir recouvre sa valeur métaphorique ici) synchronisés dans le temps de la parole après négociation du praxème (unité lexicale pratique de production du sens) « carnaval ». La catégorisation passe en l'occurrence non seulement par la verbalisation mais aussi par la pratique de monstration sur foi d'images vidéo partagées, redoublées de leur manifestation mentale.

L'opération de reconnaissance suppose, pour l'interlocuteur, une opération d'adhésion et, pour le locuteur, l'obtention d'une marque de cette dernière. À ce stade, encore émergent, se profile la stabilisation mentale du topique, au principe bien connu des divers modes de progression thématique : en dynamique fonctionnelle, tout apport nécessite un support, tout commentaire doit être rapporté à un thème. Il existe à ce stade au moins deux ordres de mouvement de discernement et d'intellection :

- un parcours notionnel, opération énonciative qui assure un balayage entre les bornes internes et externes d'un domaine notionnel, au sens de la T.O.É.
- une guidance inférentielle de l'écouteur, suscitée par le parleur qui assure ainsi la progression de son assemblage énoncif et étaye les contenus de pensée.

On peut postuler que ce double mouvement intellectif/énonciatif fait émerger puis stabilise la catégorie au plan symbolique. L'Analyse de conversation a repéré un point possible pour ce type d'opération énonciative : reversée au tour de parole, elle survient exactement au terme de chaque unité de construction de tour. Ces fameux espaces pertinents pour la transition de tour constituent assurément l'une des manifestations les plus observables de la cognition distribuée, au moins dans le cadre des marques intersubjectives qui nous intéressent. Reste à rendre compte de la nature des marques grâce auxquelles lesdits mouvements surviennent en discours et pourquoi, sous leur relative variété, elles sont *préférées* (c'est-à-dire spécialisées - non de façon exclusive mais en aptitude - pour ce faire). Nous associerons pour ce faire la notion, déjà sollicitée *supra*, de schèmes (au sens de ressources disponibles paradigmatiquement mais en programmes de sens qui ne sont pas déclinés nécessairement et exhaustivement), au statut des parapraxèmes, au sein des opérations mentales de construction de l'image de l'autre en discours.

Prendre au sérieux l'importance de la primitive logique et cognitive [EXCLURE-INTÉGRER] en pensée subsymbolique, qu'on peut rapporter à l'opérateur [DIFFÉRENCIER-IDENTIFIER] de la T.O.É., c'est tenter de la relier à l'ontogenèse. On relira cette perspective sous l'angle de la proposition initiée par Barbéris (1998 ; 2011) - le JE, critère de réalité du discours, s'élabore progressivement chez l'enfant comme extraction de « l'Autre de l'Autre » - et développée comme *allogénèse* dans Fauré (2011). La modélisation qui s'ensuit conserve de l'inspiration guillaumienne de l'actualisation selon la praxématique un découpage ternaire. Les signifiants forment les produits stabilisés en systématique différentielle des multiples opérations de saisie, en particulier au plan des opérations de repérage spatio-temporels et de personne. Toutefois, pour rendre compte des opérateurs du transfert de la pensée du Même à celle de l'Autre, observés plus haut, il convient de poser une alternative au modèle égocentré de la deixis. Obtenir la validation d'autrui, c'est d'abord se mettre à sa place, se projeter comme autre. L'alignement intersubjectif s'obtient à ce prix. Or le déboitage du fil du dire dont participent consubstantiellement

les métapraxèmes, comme on l'a précédemment noté, est précisément plein des balayages primaires de la différenciation. Ceux-ci ont même nourri des interfaces sensori-motrices et perceptuelles et en conservent la trace sous les schèmes de sens stabilisés (la *valeur* sémantico-pragmatique des programmes de sens).

2.4 Des marques aux schèmes... et bouclage

Ces considérations empruntent évidemment à des constats classiques notamment du constructivisme piagétien sur la formation de l'image mentale comme transformée de l'expérience actionnelle de l'être au monde. Nous proposons d'y adjoindre l'observation des marques symboliques du partage cognitif qui vaut pour une culture et une communauté linguistique données. On y pourra lire les résultantes de processus rétroactifs qui permettent de ne pas réduire le symbolique à des procédures internalistes, pour l'ouvrir plutôt à l'intersubjectivité comme instance auto-organisée et espace d'ajustements mutuels. Les chevauchements de parole constituent à ce titre un précieux observable : rarement traités pour leur dimension proprement coopérative dont ils marquent l'émergence, ils participent pourtant des phénomènes saisis comme empathiques. Ils constituent de fait avant tout des mises au jour de la propriété d'alignement sur la pensée de l'autre dont on infère le déploiement dès les prémisses énoncées.

[7] Sér.1 - Suite à une demande d'explication de la Caisse Nationale d'Épargne, l'agent de contrôle (D) a constaté une contradiction dans les pièces administratives traitées la veille par son collègue lors de l'ouverture d'un livret de Caisse d'Épargne par la mère de la titulaire (mineure) au guichet. D vient demander à l'agent A la version conforme à l'attente de la cliente d'après son souvenir de la transaction.

81.D	23	[...]	donc c'est à l'âge de seize ans	
				↑
82.A	24	ouai:s à l'âge de seize ans / c'est celle de: comment è(lle)		
			(!) (!)	
	25	s'appelle de//de Laval là tu sais celle qui vient apporter le		
		<i>claquement de doigts</i>		
D.	26		[ah ah bé oui]	
			(!) (!)	
	27	courr.[oui: seize ans] / / / oui là c'est pareil •h		
		(!) (!)		(<i>aspiration</i>)
D.	28	ah oui oui je vois		
		<i>D s'éloigne et A se tourne vers B et C</i>		

Dans l'extrait retenu, le premier *ah* (l. 26) est exclamé : la réaction relève davantage de la trouvaille que de la surprise dans la mesure où elle marque l'intégration en mémoire

discursive d'une information dans un contexte de repérage (identification d'une personne connue par rapport à son dossier). Cette particule est elle-même suscitée en complétude et par approximations successives par les indices invitant à retrouver le référent : *c'est celle de: comment e(lle) s'appelle de // de Laval là*. Le *là* de clôture précède une pause qui sert d'espace pertinent pour la prise de tour. L'interjection occupe cette place transitionnelle en saisie globale (de ce fait parallèle du défaut de nom propre ou de caractérisation plus précise) et accuse réception de l'information sur ce même mode. Le guichetier prend étau de cette guidance pour relancer son tour de parole grâce à l'évidentiel *tu sais* : cette ressource du copilotage permet de poursuivre la procédure descriptive (*celle qui vient apporter le courr-*). Cette fois c'est la réaction interjective se fait plus explicite (couplage de la particule avec l'adverbe *bé* et la prophrase *oui* pour former un constat évaluatif et ratifiant l'induction épistémique de *tu sais*) de sorte que le chevauchement *autorise* l'inachèvement qui, lui-même, marque l'intercompréhension.

Ces notations montrent à quel point des formats globaux et peu explicites, voire des marques d'interruption, peuvent s'avérer autant de ressources efficaces pour la construction progressive d'un espace intellectif partagé. Du reste, une propriété des morphèmes observés nous arrêtera : la vocalisation interjective, si propre à exprimer la surprise, est aussi apte à répondre à une attente ; la grande fréquence attestée à l'oral de ponctuants sollicitant des formes atones (et allégées) de personne non subjective (*tiens, tu vois, écoute...*) souligne le lien entre la construction de l'attention partagée et l'alignement sur le point de vue de l'autre. L'espace intersubjectif devient ainsi objet d'une focalisation qui apparaît comme le produit d'un traitement par oblitération (ou mise en inconscience) de ce qui n'est pas pertinent. Un parcours se dessine qui s'étaie de formes sémiotiques disponibles et validées dans des contextes de repérage notionnel où elles ont un rôle de noyau, plus central, attracteur. Aussi, en dépit de leur allègement sémantico-pragmatique, ces formes verbales conservent une coloration perceptuelle d'arrière-plan : la teneur sémantique d'un verbe comme *savoir* est conservé dans son acception globale (son programme de sens). Les prémisses induisent les allants de soi intersubjectifs... Comment ne pas voir sous ces fonctionnements langagiers si rudimentaires en apparence et pourtant si efficaces en termes communicationnels la trace discursive d'opérations plus génériques (au point d'être ambivalentes) et, en deçà, de schèmes procéduraux assurés de façon préférée en particulier par les neurones miroirs ?

2.5 Présen(ce)/t et état mental

Un des observables directement concernés a pourtant rarement été identifié et décrit dans ce cadre analytique et me paraît inciter également à un certain déplacement à

l'intérieur de la praxématique. Il s'agit des cadrages énoncifs de la mise en texte dont les opérateurs assurent la transition entre divers niveaux de fonctionnement linguistiques et communicationnels. Les plans d'énonciation, de même que l'architecture des relations au propos ou encore la progression de l'information, en relèvent, en effet : toutes ces régulations internes au discours reposent bien sur la réflexivité qui permet le basculement du dire vers le dit et l'à-dire. En convoquant par ailleurs la notion d'actance au sens de Tesnière à laquelle elle associe les programmes de phrase en Être et en Faire, la praxématique paraît très proche de la proposition théorique de Col *et alii* (2010) qui voient dans la *scène verbale intersubjective* la résultante d'une compositionnalité gestaltiste (et non plus formaliste). Au demeurant, la conception même de l'actualisation pose un enjeu matérialiste qui évite les pièges de la notion de « représentation » tout en conservant la dimension interprétative (Varela *et alii* 1993 : 193) et de convocation de réalités mondaines sous la valeur étymologique de « rendre présent » (et non de « présenter à nouveau » qui supposerait une discontinuité dualiste) - que revendiquent aussi Col *et alii*.

Comment ce présent (d'énonciation) devient-il atemporel (Voir Col *et alii*) dans les formes métapraxémiques *Tu sais, tu vois...*, et comment la forme personnelle non subjective y paraît-elle atténuée ? Cette saisie, au présent de l'indicatif, le temps de la présence (et du critère de réalité du discours), nous intéresse précisément non seulement parce qu'elle suspend la chaîne du dire à un niveau métadiscursif, en quelque sorte comme l'arrêt d'un regard conscient sur le *dit* (voire sur l'*à-dire*) mais également en ce qu'elle signe aussi une relation en cours à un besoin de bouclage intersubjectif (recherche de captation et de formatage interprétatif). Ce présent, convocation et instanciation de co-présence, anime le corps du sujet parlant mais aussi celui de l'autre percevant, coproduisant. Il a fourni la matière rhétorique d'un trope (dit *de présence*) : l'hypotypose, qu'illustre le fameux récit racinien de Théràmène (*Phèdre*, V, 6). Or cette image de la confrontation (mise en présence), qui formate l'image dans la pensée de l'écouteur de l'attention par l'instantanéité est elle-même la résultante d'une dynamique opérative. Le signifiant composite qui regroupe plusieurs morphèmes spécialisés [adressage+ présent+ contenu notionnel du verbe de perception/ de connaissance...] est bien ici un simulacre d'état incarné qui supporte un alignement expérientiel avec la pensée d'autrui. Il pourvoit dans le cadre d'une action distribuée les instructions invitant l'interlocuteur à se rattacher à la pensée en cours tout en proposant un cadrage interprétatif (résomptif, notamment) de ce qui précède et de ce qui va suivre au cours de l'assemblage énoncif et du cours d'action. La fonction instructionnelle d'opérateur de balisage (ponctuation, régulation, structuration) des métapraxèmes est précisément induite de ce balayage au principe des instances actualisatrices

(à-dire/dire/dit). Comme ressource orientée, le cadre mental ainsi verbalisé suscite une double fonctionnalité intersubjective : à la fois un espace mental de repérage conceptuel et un engagement (au sens rythmique, dont le marqueur de ponctuation est iconique au plan vocal et à celui de son placement syntagmatique) sensori-moteur de portée perceptuelle et actionnelle. Facteur de cohésion discursive, le métapraxème offre une forme plastique, dont les composantes subsymboliques usent des ressources perceptuelles et actionnelles (schèmes sensori-moteurs) vraisemblablement associées aux neurones miroirs : l'hypothèse gagnerait, en tout état de cause, à être vérifiée expérimentalement.

Conclusion

Observables, les matérialités discursives sont instables. Dans le cas des métapraxèmes, cette plasticité est plus particulièrement corrélée à la fenêtre qu'ouvre leur actualisation sur l'émergence des structurations conceptuelles, ainsi partiellement manifestées en discours. Précisément, ce présent de la langue en mouvement (« l'actualisation dans l'actualisé » selon Lafont 1991 : 228) qui intéressait fondamentalement un G. Guillaume, peut fasciner à bon droit un spécialiste de l'imagerie médicale et des neurosciences. Le premier évaluait la conceptualisation comme ce que nous appellerions une émergence : celle de l'*acte de langage*, issue d'une activité de pensée, s'actualise en expression. Cette démarche demeure un acquis, revisité, en praxématique. Le second observe des indices (par des médiations sémiotiques de visualisation par affichage, appelées *idéogrammes*, des cartes corticales schématisées par IRM), ceux des parcours des flux sanguins qui innervent les zones cérébrales d'activation et de stimulation neuronale ou encore - sous les tracés EEG de variation de voltage - ceux de l'activité électrochimique de la communication neurocellulaire. Ces deux séries de modélisations, linguistique et cognitiviste, approchent à coup sûr le dynamisme des processus mentaux, en particulier ceux associés au langage.

Pour les rapprocher davantage, nous faisons droit à des conceptions néo-connexionnistes et énaactives, qui convoquent une conception du corps percevant-communicant projetée « moment par moment » et non rigidifiée en représentations localisées (Damasio, 1994/2010 : 200). Comment ne pas projeter cette approche mémorielle du corps sur la réversion cérébrale des données langagières, qui en hérite en phylogenèse et les façonne dans la profondeur de l'endothème, en vue de leur actualisation ? Ainsi quelle que soit l'importance des aires de Broca ou de Wernicke dans ces fonctionnements, toutes relations aptes à se cristalliser en systèmes symboliques différentiels sont d'abord et avant tout faites de la fluidité de mouvements d'opérations complexes. Ces derniers surviennent du neuro-cortical vers le subsymbolique, au sein d'un espace qui n'est qu'en partie physique et participe de la formation de l'imagerie mentale.

Si l'on sait illusoire la lecture des pensées sous les idéogrammes des instanci-ations cérébrales, il reste en revanche possible de questionner l'apparence des flux, leur sémioticité électronique qui disent les mouvements sanguins ou les localisations d'intensité électrique. L'objet serait non plus de corrélérer ces derniers à la résolution de tâches sommaires, mécaniques et en système fermé mais bien de comparer des données complexes, en situation, faisant recours à des signifiants identiques mais à la portée différente, selon leur lien au corps, à l'action, aux instanciations rythmo-temporelles, à l'engagement intersubjectif... L'instrumentation rigoureuse à laquelle recourent les neurosciences offre en effet de nouvelles perspectives empiriques pour la communication intersubjective (Rizzolatti et Sinigaglia, 2006 : 151-203), la réflexivité (Damasio, 2010/2012), ou l'ordre de traitement des unités énoncives (Fauconnier, 1991 ; Col *et alii*, 2010). La condition méthodologique consiste toutefois à ne pas isoler de leur cadre naturel les mécanismes de production envisagés : celui de praxis intersubjectives situées où jouent perceptions, affects et régulations discursives.

Cette part expérimentale peut être envisagée à l'oral en collectant, comme l'ont revendiqué les conversationnalistes, des réactions à des énonciations en interaction et en cours d'action. Sur ce plan, loin d'être marginaux dans les mécanismes de production du sens, les métapraxèmes, informent singulièrement des opérations enfouies, au carrefour des mouvements corporels, conceptuels et linguistiques, au-delà de leur lecture régulative ou de leurs descriptions sémantiques traditionnelles. À leur propos et non seulement, les propositions praxématiques nous semblent aptes à intégrer les divers apports disciplinaires qu'on vient de décliner succinctement : elles offrent surtout de participer de la nécessaire refondation anthropologique de la praxéologie, linguistique ou non, de l'être concevant/interprétant en favorisant de nouvelles mises en dialogue épistémologique.

Bibliographie

- Barbérés, J.-M. 1994. Indiquer son chemin au passant : rôle cognitif et discursif de l'orientation générale. In : Barbérés, J.-M. (dir.) *La ville : arts de faire et manière de dire*. Montpellier : Praxiling, Presses de l'Université Paul-Valéry. p. 77-98.
- Barbérés, J.-M. 1998. Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet. In : J.-M. Barbérés, J. Bres, P. Siblot (coord.), *De l'Actualisation*, Paris : Cnrs Éditions. p. 239-261.
- Barbérés, J.-M. 2011. Les indices de première et de deuxième personne dans les énoncés généralisants : une actualisation émergente de la subjectivité ? In : van Raemdonck, D. (éd.). *L'actualisation. Actes du XIIème colloque international de l'AIPL* (Bruxelles, juin 2009). Limoges : Lambert Lucas.
- Barbérés, J.-M., Madray-Lesigne, F. (éds.) 1992, *Langage, cognition, expérience pratique. Cahiers de praxématique* 18, Montpellier.
- Col, G., Aptekman, J., Girault, S., Victorri, B. 2010. Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques. *CogniTextes*, volume 5. <http://cognitextes.revues.org/372> [Consulté le 07/01/2014].

- Culioli, A. 1995. *Cognition and Representation in Linguistic Theory*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Damasio, A. 1994/2010 (trad. fçse). *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Damasio, A. 2010/2012 (trad. fçse). *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des Émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Détrie, C., Siblot, P., Verine, B. (dir.) 2001. *Termes et concepts en analyse du discours. Une approche praxématique*. Paris : Champion.
- Fauconnier, G. 1991. Subdivision cognitive. *Communications*, n° 53, Sémantique cognitive, p. 229-248.
- Fauré, L. 2011. L'émergence personnelle de l'autre : entre faits de langue et données interactionnelles. In : B. Verine et C. Détrie (éd.) *L'Actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges : Lambert-Lucas, p. 47-70.
- Fuchs, C. 2009. La linguistique cognitive existe-t-elle ? *Quaderns de Filologia. Estudis lingüistics*, vol. XIV, p. 115-133.
- Guillaume, G. 1948/1971. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*. Paris : Klincksieck/ Québec : Presses de l'Université Laval.
- Lafont, R. 1978. *Le travail et la langue*. Paris : nouvelle bibliothèque scientifique, Flammarion.
- Lafont, R. 1979/1990. La praxématique : une linguistique des carrefours ? *Versus, Quaderni di Studi Semiotica* n° 23. Bompiani, Milan. Repris in : *Le dire et le faire*. Montpellier, Praxiling, p. 253-270.
- Lafont, R. 1991. Le concept d'endothème. In : P. Siblot et F. Madray-Lesigne (dir.) *Langage et praxis*. Montpellier, Praxiling, p. 226-236.
- Lafont, R. 1994. *Il y a quelqu'un ? La parole et le corps*. Montpellier : Praxiling, Langue et praxis.
- Laks, B. 1996. *Langage et cognition : l'approche connexionniste*. Paris : Hermès.
- Petitot, J. 1989. Hypothèse localiste, Modèles morphodynamiques et Théories cognitives : Remarques sur une note de 1975. *Semiotica*, 77,1/3, p. 65-119.
- Rastier, F. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : PUF.
- Rizzolatti, G., Sinigaglia, C. 2006/2011 (trad. fçse). *Les Neurones miroirs*. Paris : Odile Jacob.
- Valette, M. 2006. *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises. Gustave Guillaume, Bernard Pottier, Maurice Toussaint, Antoine Culioli*. Paris : Champion.
- Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.

Notes

1. Nous remercions vivement A. Elimam de sa patiente bienveillance ainsi que C. Détrie, A. Richard et nos deux relecteurs anonymes pour leurs suggestions. Toutes les erreurs sont nôtres.
2. Allongement vocalique ; (e) aphérèse ; / pause (\pm 400 ms) ; (!)(!) syllabe exclamée ; MAJ voix plus forte ; \uparrow , \downarrow intonation montante, descendante ; [] chevauchement de parole ; & prononciation ininterrompue ; >, < accélération, décélération du débit
3. Actant relevant de la personne non subjective, « par opposition auquel [l'autoontif ou P1] prend conscience de son moi » (Tesnière, 1959 : 117).

Ondes cérébrales et contraintes de la structure prosodique



Philippe Martin

LLF UMR 7110, UFRL, Université Paris Diderot, France
philippe.martin@linguist.univ-paris-diderot.fr

Reçu le 05-07-2014 / Évalué le 20-09-2014 / Accepté le 18/10/2014

Résumé

L'observation attentive des données de parole spontanée et lue portant sur les durées minimales et maximales des groupes accentuels (Accent Phrases) conduit à proposer un modèle explicatif qui rend également compte de l'eurythmie de groupes accentuels successifs (tendance à l'équilibrage des durées), ainsi que de l'alignement de ces groupes avec des constructions syntaxiques déterminées. Ce modèle suggère que la perception des syllabes est synchronisée par les ondes cérébrales thêta (variant de 100 ms à 250 ms) et celui des groupes temporel par les ondes cérébrales delta (variant de 250 ms à 1200 ms environ). De plus, la différenciation des réalisations mélodiques des syllabes accentuées conduit à proposer un mécanisme incrémental de reconstitution de la structure prosodique par l'auditeur.

Mots-clés : structure prosodique, groupe temporel, eurythmie, ondes cérébrales, ondes delta, ondes thêta

Brain waves and the prosodic structure constraints

Abstract

Accent Phrase (AP) minimum and maximum duration measured in spontaneous and read speech leads to an explanatory model, which also pertains to observed eurhythmia in successive AP as well as alignment of these groups with specific syntagms. This model suggests 1) that the perception of syllables is synchronized with theta brain waves (ranging from 100 ms to 250 ms) and 2) that Accent Phrases are synchronized by delta brain waves (ranging from 250 ms to 1200 ms). Furthermore, the differentiation of melodic movements observed on stressed syllables leads to an incremental model taking into account the temporal aspects of the sentence prosodic structure perception by the listener.

Keywords: prosodic structure, accent phrase, eurhythmia, delta waves, theta waves

Introduction

Que ce soit en parole spontanée ou en lecture orale ou silencieuse, la production de parole est nécessairement accompagnée d'une variation musicale qui constitue l'intonation de l'énoncé. Cette « musique » résulte des variations de hauteur mélodique, de durée et d'intensité des syllabes et est directement liée aux émotions et aux attitudes des locuteurs (Léon, 2005). Mais elle assure aussi plusieurs fonctions dans le système linguistique, telles que celle, bien connue, de l'indication de la modalité de l'énoncé, mais également et surtout de la segmentation du flot syllabique en unités appelées communément groupes accentuels.

En effet, outre la corrélation observée depuis longtemps avec la modalité des énoncés, modalité déclarative, et leurs variantes implicatives d'évidence et de commandement, et modalité interrogative et leurs variantes implicatives de doute et de surprise (Martin, 1987), l'intonation de l'énoncé manifeste une fonction importante, sinon essentielle, dans la communication linguistique : celle de segmenter les énoncés en unités plus petites et de hiérarchiser les segments obtenus de manière à constituer une structure dite prosodique. Sans cette fonction, le traitement de la parole humaine par les auditeurs serait très lent et laborieux, comme on le verra plus loin.

Du point de vue du locuteur, c'est l'intonation de l'énoncé qui, par la hiérarchisation des groupes accentuels, lui permet de structurer dynamiquement au cours du temps les groupes temporels en les rassemblant ou au contraire en les séparant de manière à fournir une première indication sur la structuration des unités syntaxiques et sémantiques, dont l'analyse pourra éventuellement être affinée par l'auditeur dans un processus ultérieur.

L'objectif de cet article est de montrer que des propriétés déjà établies (Martin, 1987) portant sur les contraintes associées à la structure prosodique de l'énoncé trouvent une explication à la fois qualitative et quantitative dans les découvertes récentes en neurolinguistique, et en particulier dans les caractéristiques des ondes cérébrales Thêta et Delta.

1. Structure prosodique

Le premier type de segmentation de l'énoncé opéré par le locuteur est dû à une contrainte physiologique. La production de parole ne peut opérer que lors de la phase d'expiration du cycle respiratoire puisque la phase d'inspiration essentielle à la survie du locuteur ne permet pas de produire des sons de parole et se traduit par une pause silencieuse. La production de parole est donc segmentée en premier lieu en groupes de souffle, séquences de phonation entrées deux phases d'inspiration successives du cycle

respiratoire. Pour faciliter la reconstruction de la structure syntaxique par l'auditeur, les pauses respiratoires sont normalement positionnées par le locuteur aux frontières importantes de la structure syntaxique, par exemple en fin d'énoncé ou de syntagmes. Ce positionnement résulte d'un compromis entre la durée du groupe de souffle et la capacité respiratoire (le volume d'air inspiré) du locuteur à un moment donné.

La deuxième type de segmentation produit des segments plus petits et hiérarchisés, segments appelés dans la littérature groupes accentuels, groupes rythmiques ou encore groupes temporels, ou même souvent, dans la littérature du FLE, groupes de sens. Ces groupes, séquences temporelles de syllabes, contiennent des catégories syntaxiques variées (et donc pas nécessairement un seul verbe, nom, adjectif ou adverbe comme cela a été affirmé entre autres par Selkirk, 2000). En français, ils contiennent normalement une seule syllabe accentuée en position finale. Un groupe temporel (c'est la dénomination que nous adoptons ici, suite à Gilbert et Boucher, 2007), est donc une séquence de syllabes terminée par une syllabe accentuée. Ces groupes sont classés et hiérarchisés dynamiquement par le locuteur et cette hiérarchie des groupes temporels constitue la structure prosodique de l'énoncé (Martin, 1975, 1987, 2009).

Notons que la segmentation respiratoire et la segmentation en groupes temporels ne sont pas nécessairement dans une relation de congruence, dans laquelle les structures prosodiques s'emboîteraient complètement à l'intérieur des groupes respiratoires. D'ailleurs, lors de l'acquisition du langage et de la lecture par les enfants, des groupes temporels peuvent se trouver interrompus par une phase d'inspiration d'air, perturbant parfois ainsi la compréhension du message voulu par les jeunes locuteurs. Il en va de même lors d'un effort physique important consommant plus d'air pulmonaire que prévu lors de la production d'un groupe de souffle (nage, course à pied,...).

2. Contraintes de la structuration prosodique

La structure prosodique, et donc la segmentation de l'énoncé en séquences de groupes temporels successifs, est *a priori* indépendante des autres structures organisant d'autres unités composant l'énoncé, et en particulier la structure syntaxique (Ceci s'explique par le fait que la structuration prosodique préexiste à la structure syntaxique, sauf évidemment lors de la lecture). Toutefois, si elle est indépendante par nature, le locuteur placé dans des conditions de production du discours favorable, peut s'efforcer de faire correspondre, du moins en partie, les regroupements des groupes temporels avec les syntagmes de la structure syntaxique, et ce à différents niveaux dans la structure. Dans une adéquation optimale, dans un style de production langagière particulier rencontré dans la lecture, le locuteur s'efforcera de réaliser une congruence entre les structures prosodique et syntaxique, c'est-à-dire que la seconde

pourra s'emboîter dans la première. Cette correspondance entre les deux structures ne va pas de soi, elle résulte souvent d'un apprentissage scolaire qui laissera toujours des traces ne fût-ce que dans la lecture silencieuse.

Depuis une vingtaine d'années, l'approche théorique autosegmentale-métrique est dominante dans l'étude des structures prosodiques d'un système linguistique donné, et utilise la notation ToBI pour représenter les données prosodiques. J'utiliserai plutôt ici une autre approche, qui me semble mieux rendre compte de phénomènes spécifiques au français. En effet, si la structure prosodique est *a priori* indépendante de la structure syntaxique, d'une part plus d'une structure prosodique peut être associée à un texte donné et donc à une structure syntaxique donnée, et d'autre part toutes les combinaisons de hiérarchies de toutes les séquences syllabiques des groupes temporels ne sont pas admissibles (ce dont ne rendent pas compte, ou très partiellement, les descriptions autosegmentales-métriques).

On a observé (cf. par exemple Martin, 2009), aussi bien sur des corpus lus qu'en production spontanée, qu'il existe des contraintes spécifiques limitant le nombre de configurations des structures prosodiques. Je décrirai brièvement ces contraintes pour ensuite proposer un principe d'explication s'appuyant sur des découvertes récentes en neurolinguistique.

2.1 Nombre de syllabes des groupes temporels

Une certaine régularité dans les intervalles entre syllabes accentuées successives a été observée depuis longtemps. Déjà, Louis Meigret en 1550 avait remarqué en fabriquant des néologismes apparaissant dans des énoncés tels que *Les Mégapolitains surreparlementeront quoique nous surreparlementassions* qu'on ne pouvait prononcer cette phrase sans accentuer au moins une syllabe toutes les 7 syllabes (voir aussi Miller, 1956). Outre le mot bien connu *anticonstitutionnellement*, un exemple plus récent est donné par le mot *paraskevidekatriaphobie* (la peur du vendredi 13). Ce mot ne peut être prononcé qu'avec une ou deux syllabes accentuées en plus de la syllabe finale. On remarquera au passage que les accents supplémentaires, soit *paraskevi dekatrìa phobie* ou *para skevidekatriaphobie* sont alors positionnés aux frontières morphologiques de ces mots : *para*, *paraskevi* (« vendredi » en grec moderne) *dekatrìa* (« treize ») ou *trìa* (« trois »).

En réalité, ce n'est pas le nombre magique 7 de syllabes qui est en cause ici, mais la durée d'énonciation du groupe de syllabes terminé par une syllabe accentuée. Ainsi, un débit rapide de *Le frère de Max* permet de n'accentuer que la syllabe finale, alors qu'un débit plus lent nécessitera deux syllabes accentuées *Le frère de Max*. C'est

pour cette raison qu'il est préférable d'utiliser le terme *groupe temporel* plutôt que *groupe accentuel* ou *groupe rythmique*, l'emploi de l'adjectif *temporel* trouvant sa justification dans le traitement neuronal dans la perception de la parole, dont il est question ci-dessous.

D'autre part, le terme classique *groupe de sens*, encore fréquemment utilisé dans des manuels de FLE, n'a en réalité pas de... sens. Pour s'en convaincre, il suffit de rapprocher des exemples tels que *la table*, *la petite table*, *la petite table ancienne* et *la petite table ancienne vert-bouteille*. Les trois premiers exemples pourront être prononcés avec une seule syllabe accentuée finale, alors qu'il en faudra deux dans le dernier (sauf à adopter un débit très rapide). Il s'agit pourtant dans les trois cas d'un seul « groupe de sens ».

2.2 Collision accentuelle / Collision temporelle

La contrainte de collision accentuelle (en anglais *stress clash*) est également connue depuis longtemps (Passy, 1887). Elle concerne l'évitement de deux syllabes accentuées successives (contiguës dans l'analyse de la transcription écrite). Cet évitement se traduit d'après de nombreuses études théoriques a) par un recul du premier accent pris dans la collision sur la syllabe précédente (ou sa disparition s'il n'y a qu'une seule syllabe porteuse du premier accent), ou b) sur une syllabe normalement porteuse d'un accent secondaire, comme l'accent dit « intellectuel » sur la première syllabe des mots lexicaux, cf. Léon et Martin, 1980). Dès lors, en français, du fait de la position finale de l'accent dans les groupes temporels, cette configuration s'observe lorsque le deuxième groupe impliqué n'a qu'une seule syllabe. Ainsi, la prononciation de *soulier noir* entraîne un recul de l'accent final de *soulier* sur la première syllabe de ce mot : *soulier noir*, constituant ainsi un seul groupe temporel, pourvu d'un accent secondaire (ou emphatique) sur la première syllabe et d'un accent de groupe temporel sur la dernière (un « arc accentuel »).

En fait des contre exemples se trouvent facilement, et le déplacement ou le non déplacement du premier accent dans un cas de collision peut même différencier des constructions syntaxiques distinctes. Un exemple comme *chocolat chaud* est éclairant de ce point de vue. Lorsqu'il y a un recul d'accent, donc lorsque l'exemple est prononcé *chocolat chaud* ou *chocolat chaud* (réalisation d'un accent secondaire) comme dans *Max aime le chocolat chaud*, le déplacement d'accent indique le regroupement des séquences *chocolat* et *chaud* en un seul groupe temporel (effectivement terminé par une syllabe accentuée et porteur d'un accent secondaire sur *chocolat*), on peut suggérer que l'énoncé répond à une question du type *qu'est-ce que Max aime ?* Par contre, si le déplacement du premier accent n'est pas réalisé, *Max aime le chocolat # chaud*, peut

constituer une réponse à *comment est-ce que Max aime le chocolat ?* Notons que dans ce dernier cas une pause est introduite entre les deux syllabes accentuées successives. C'est également le cas dans des exemples tels que celui présenté Fig. 1.

Indépendamment d'une différenciation syntaxique, l'exemple *un soulier # noir* peut également être réalisé avec deux groupes temporels, impliquant nécessairement la présence d'une pause intercalée.

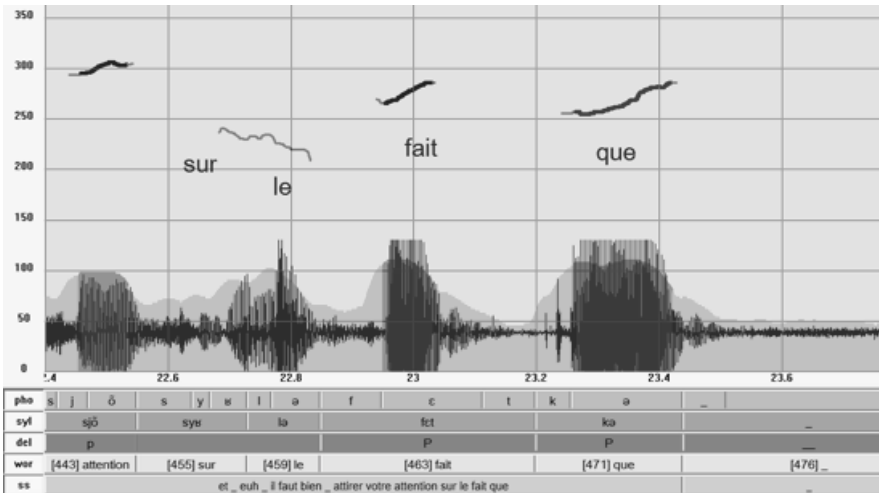


Fig. 1. *et euh il faut bien attirer votre attention sur le fait que la description que non qu'on en fait* (cnf-be, Corpus C-PROM). Les deux syllabes accentuées successives sont séparées d'environ 300 ms.

La contrainte de collision d'accent n'est donc pas une contrainte portant sur la présence de syllabes accentuées successives, mais bien sur la temporalité dans l'énonciation des deux syllabes en question : il faut (et il suffit) qu'une distance temporelle suffisante existe dans la prononciation des syllabes accentuées successives. Des cas soi-disant remarquables trouvés dans la parole spontanée (Avanzi et al. 2010) s'expliquent alors aisément, et au lieu de *collision accentuelle* on devrait parler de *collision temporelle*, accentuées. Mais il reste à trouver la raison de cette distance temporelle nécessaire dans l'énonciation de syllabes accentuées successives, même en l'absence de pause entre les deux syllabes. C'est l'objet de ce qui suit.

2.3 Alignement syntaxique

Outre la collision accentuelle, une autre contrainte limitant la combinatoire des structures prosodiques porte sur l'assemblage de catégories syntaxiques permises dans les groupes temporels, dont, rappelons-le, la durée d'énonciation est limitée. Cette contrainte, qui est la seule qui ait un lien avec le regroupement d'unités syntaxiques (Martin, 1987), stipule qu'un groupe temporel ne peut contenir des séquences syllabiques correspondant à des unités syntaxiques dominées directement par des nœuds distincts dans la structure syntaxique, donc au niveau le plus bas de la structure.

Plus simplement, on ne peut, par la position finale de la syllabe accentuée, avoir dans un même groupe temporel un nom suivi d'un déterminant, comme par exemple **adore les* ou **chocolat de chez* dans *Max adore les chocolats de chez Machin*, les groupes *adore les* et *chocolat de chez* contenant des mots grammaticaux se rapportant aux groupes syntaxiques suivants. S'il est facile de se convaincre de la validité de cette contrainte, qui trouve une explication syntaxique évidente (les déterminants *les* et *de* suivent des unités qu'ils ne déterminent pas), une explication rationnelle qui ne soit pas circulaire (i.e. qui ne renvoie directement pas à la syntaxe) serait bienvenue. On trouve aisément des contrexemples dans la parole spontanée, lors d'hésitations et de répétitions, comme dans l'exemple de la Fig. 2. La reformulation décidée par le locuteur après le déterminant *le* entraîne son accentuation et la formation du groupe temporel *que le*. Des exemples semblables s'entendent souvent dans la production orale journalistique au point de devenir un style (comme dans *nous verrons demain une hausse de la # température*, France 2, 1/7/14).

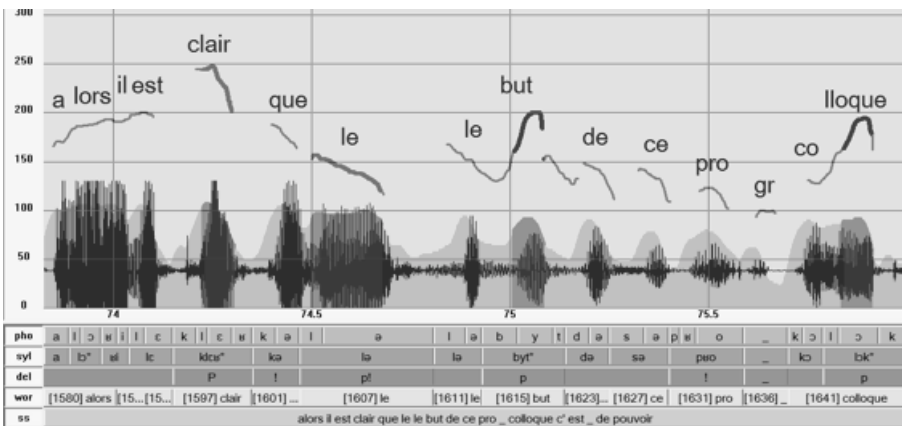


Fig. 2. *alors il est clair que le le but de ce pro _ colloque* (cnf-ch, C-PROM).

Redoublement du déterminant *le* impliquant l'accentuation de la première occurrence de *le* et reformulation (*le but*), formant ainsi le groupe temporel *que le*. L'accentuation du déterminant ainsi que la courte pause qui suit permet de vider la mémoire syllabique de l'auditeur et laisser la place pour le groupe temporel corrigé *le but*.

2.4 Eurythmie

Il s'agit ici aussi d'une contrainte temporelle qui a trait à la préférence observée aussi bien en parole lue qu'en parole spontanée. L'analyse des données montre en effet (Wioland, 1983, Martin, 1986) une tendance à l'eurythmie dans la réalisation des groupes temporels ; des groupes avec beaucoup de syllabes (*a fortiori* ceux comprenant 7 syllabes ou plus) sont naturellement énoncés avec un débit plus rapide que ceux comprenant peu de syllabes, au point que lorsqu'un groupe ne comprend qu'une syllabe, une pause est souvent introduite pour tendre à équilibrer les durées d'énonciation de chaque syntagme prosodique, c'est-à-dire de regroupements de groupes temporels.

Mais d'autres stratégies tendant à l'eurythmie sont possibles. L'énoncé *Max aime les chocolats suisses* peut être prononcé avec une pause après *Max*, [*Max #*] [*aime les chocolats suisses*] ou par le regroupement temporel de *Max* et *aime*, [*Max aime*] [*les chocolats suisses*]. La première solution rend la structure prosodique congruente avec la syntaxe, puisque le groupe nominal *Max* correspond à un groupe temporel, alors que le second réalise une structure prosodique eurythmique sans l'insertion d'une pause, au prix d'une structuration non congruente avec la syntaxe (quelques chercheurs d'orientation autosegmentaliste parlent de restructuration prosodique, révélant par là la primauté de la syntaxe (Post, 1999). Pourtant, une explication simple peut être trouvée par l'examen des processus neuronaux de la perception des séquences syllabiques par l'auditeur.

En parole spontanée, on observe le plus souvent un ajustement des durées syllabiques à l'intérieur d'un même groupe temporel selon le nombre de syllabes que ce groupe contient. La Fig. 3 montre le caractère linéaire de cet ajustement, avec des durées syllabiques moyennes allant de 250 ms pour des groupes d'une syllabe, à 100 ms pour des groupes de 7 syllabes.

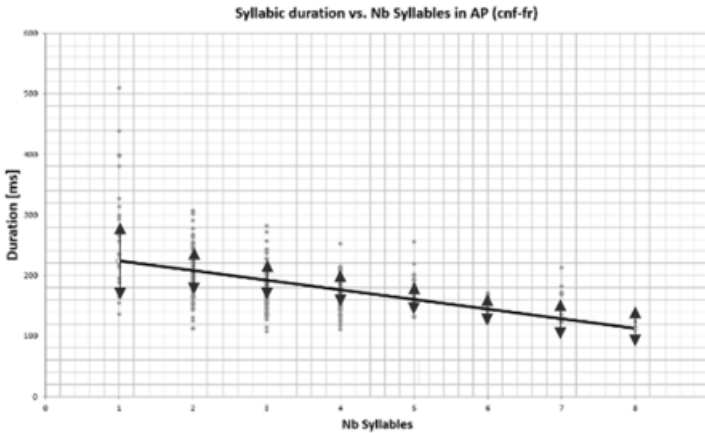


Fig. 3. Durée syllabique en fonction du nombre de syllables dans un mot prosodique (C-PROM, *nar-fr*). L'écart type est indiqué par des doubles flèches

3. Origine des contraintes de structuration prosodique

3.1 Les ondes Thêta et Delta

On a observé depuis longtemps que le cerveau est constitué d'un nombre considérable de neurones (de l'ordre de 100 milliards) interconnectés par groupes dans des régions spécifiques de la masse cérébrale. On sait aussi que ces interconnexions permettent un transfert de l'information stockée chimiquement dans chaque neurone. Or ce transfert induit des variations de potentiel électrique faible (de l'ordre du μV) mais cependant observables par des capteurs positionnés sur le crâne des sujets auditeurs (électro encéphalographie, EEG). Ces variations sont appelées potentiels évoqués car résultant d'une stimulation sensorielle, auditive ou autre. L'activité électrique de transfert de groupes de neurones à d'autres groupes de neurones ne se fait pas de manière désordonnée. D'une part ils s'opèrent selon des gammes de fréquences spécifiques liées aux activités cognitives déterminées, et d'autre part ils sont synchronisés en phase dans chaque gamme de variation. Chaque gamme d'onde est désignée par une lettre grecque : ondes Alpha, Bêta, Delta, etc. Les gammes d'onde cérébrales qui nous intéressent ici sont les ondes Delta, variant de 1 à 4 Hz, et les ondes Thêta, variant de 4 à 10 Hz.

Ces expériences ont montré, et c'est un premier point, la précédenance pour l'auditeur du traitement de la structure prosodique par rapport à celui de la syntaxe (Steinhauer & al. 1999). D'autres chercheurs (Gilbert & Boucher, 2007, Obrig & al. 2010) ont établi

que la segmentation du flux sonore syllabique se faisait à la fois grâce à des balises prosodiques et par identification directe d'unités déjà connues et mémorisées.

Deux résultats relativement récents en recherche par potentiels évoqués s'appliquent à la perception de la structure prosodique :

1. La synchronisation de la perception des syllabes par les ondes Thêta (Gilbert & Boucher, 2007, Giraud, 2013) ;
2. Le traitement neuronal totalement indépendant des frontières prosodiques (Boundary Tones, tons de frontière terminant les syntagmes prosodiques IP dans la terminologie autosegmentale-métrique) (Pannekamp & al. 2005).

3.2 L'hypothèse de synchronisation

La clé de l'explication pourrait résider dans le paramètre temps lié aux contraintes de la structuration prosodique. Ces différentes observations conduisent à formuler l'hypothèse qui suit. On sait que les ondes du cortex Delta et Thêta (entre autres) gouvernent le flux de transfert d'information d'ensembles neuronaux. Ces valeurs des gammes de fréquence suggèrent alors que les ondes Delta seraient responsables de la synchronisation du transfert des séquences syllabiques, synchronisées elles par les ondes Thêta (Martin, 2013). Ceci rendrait compte d'une part de l'étendue de variation des durées des groupes accentuels, variant de 250 ms à 1200 ms environ (gamme de variation des périodes des ondes Delta) d'une part, et d'autre part des plages de durées syllabiques, contraintes par la propriétés mécaniques des organes articulatoires, mais aussi par la gamme de variation des périodes des ondes Thêta, de 100 ms à 250 ms, ondes synchronisant la perception des syllabes par les auditeurs.

La synchronisation des ondes Thêta par les ondes Delta s'observe par exemple pour des stimuli composés de sons purs (Fig. 4 et 5). La présence des ondes Delta est donc indispensable pour le traitement des ondes Thêta dans la perception des syllabes (Gilbert, Boucher, Martin, 2014).

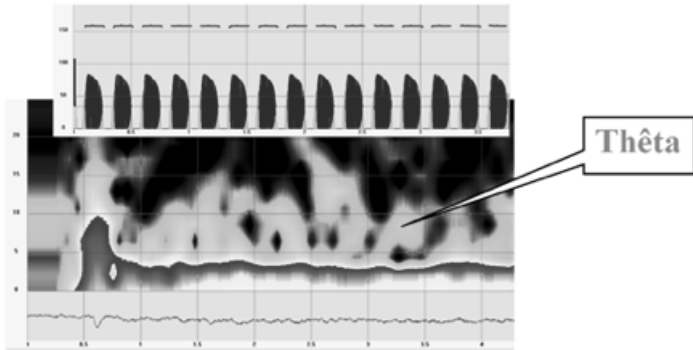


Fig. 4. Ondes cérébrales Thêta non structurées résultant de l'écoute d'une séquence de sons purs de même durée.

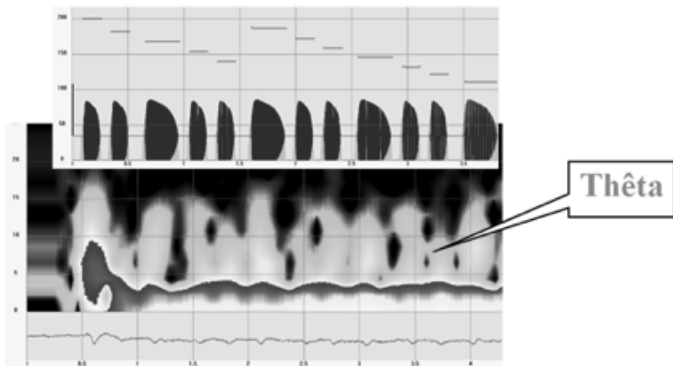


Fig. 5. Ondes cérébrales Thêta structurées par groupe de trois résultant de l'écoute d'une séquence de groupes de trois sons purs dont le dernier présente une durée plus grande.

Pour valider cette hypothèse, il faudrait donc pouvoir observer une activité par potentiel évoqué qui résulterait de la perception des syllabes accentuées dans les séquences de groupes temporels. Les expériences de Pannekamp & al. (2005) n'ont pas permis de valider ce point, mais les travaux récents de Giraud et al. (2013) vont tout à fait dans ce sens.

De plus, notre hypothèse permet de proposer une explication pour chacune des contraintes limitant la combinatoire des structures prosodiques :

La collision temporelle, présence de deux syllabes accentuées successives, est en fait permise pourvu qu'il existe un espace de temps suffisant entre les deux syllabes

successives impliquées dans la collision. Cet espace correspondrait à la période minimale des ondes Delta, de l'ordre de 250 ms. Une valeur plus petite ne permettrait pas la synchronisation des périodes d'onde Thêta par les ondes Delta, bien que la durée de la syllabe puisse être inférieure à 250 ms (Martin, 2014) ;

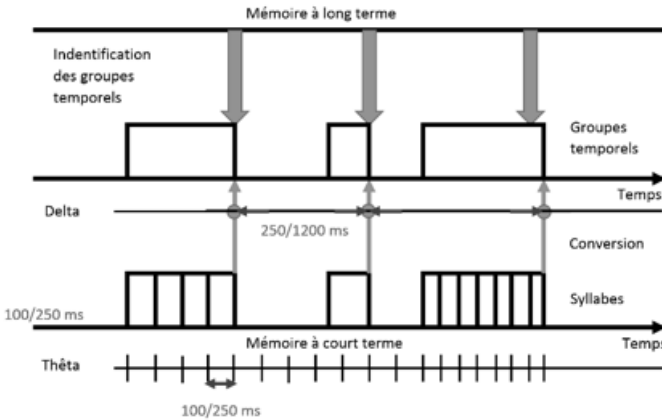


Fig. 6. Modèle de conversion série-parallèle des séquences dans la mémoire syllabique à court terme, montrant les durées minimales (250 ms) et maximales (1200 ms) des groupes temporels

La règle des 7 syllabes, qui résulte d'une contrainte sur la durée maximale d'une séquence syllabique ne contenant qu'une seule syllabe accentuée, s'expliquerait par la durée maximale d'une période des ondes Delta, de l'ordre de 1200 ms. Une durée plus longue ne permettrait plus cette synchronisation (Martin, 2014) ;

La contrainte de collision syntaxique rend compte de la durée d'identification par l'auditeur de séquences syllabiques erronées ou inconnues. Le non-respect de cette contrainte entraîne la nécessité de révision du découpage initial réalisé par l'auditeur, révision toujours possible mais coûteuse en temps (cf. ci-dessous). C'est pour la même raison que les reprises de groupes accentués faites après une interruption ou un abandon se font toujours avec l'énonciation d'un groupe accentuel complet (cf. l'exemple de la Fig. 2) ;

L'eurythmie, préférence pour que les structures prosodiques soient équilibrées soit en nombre de syllabes à chaque niveau de la structure, soit à une modulation du débit syllabique de syntagmes prosodiques avec des nombres de syllabes très différents, s'expliquerait par la difficulté de modifier les périodes successives des ondes de synchronisation Delta par des valeurs extrêmes, par exemple de 250 ms à 1200 ms environ pour la période suivante. L'analyse de données de parole spontanée révèle que

la compression des durées syllabiques pour les groupes temporels à grand nombre de syllabes est préférée par la plupart des locuteurs (Martin, 2014).

La non-congruence entraîne de la part de l'auditeur une ré-analyse des regroupements définis par la structure prosodique. De nombreuses expériences montrent que ces « incongruïtés » prosodiques se traduisent par des potentiels évoqués retardés par rapport aux stimuli (Steinhauer & al. 1999), c'est-à-dire aux séquences de groupes temporels. On parle alors de phénomènes P600, variation de potentiel positive survenant 600 ms après le stimulus, ou de N400, variation négative après 400 ms).

Ceci montre bien l'importance de la structure prosodique dans le décodage du flux syllabique. S'il y a congruence avec la structure syntaxique, il n'y a pas ou peu de retard de traitement de l'information syntaxique. Le même phénomène s'observe pour des incongruïtés syntaxiques ou sémantiques (du type *Max aime maximum* ou *Max aime le café avec imaginaire*).

4. Codage et décodage dynamique de la structure prosodique

L'accentuation sur les syllabes finales des groupes temporels ne sert pas seulement à délimiter ces groupes et à déclencher le transfert des séquences syllabiques d'une mémoire sérielle à court terme vers un traitement d'unités linguistiques de rang supérieur. Si on observe leurs réalisations phonétiques manifestées par des paramètres acoustiques tels que hauteur mélodique, durée, intensité, ces variations constituant la mélodie de l'énoncé, on constate que ces accents présentent des différences remarquables, notamment par leurs mouvements mélodiques. Le modèle dit de « stockage-concaténation » et de « structure prosodique incrémentale » (Martin, 2009) permet de rendre compte de l'utilisation de ces différences accentuelles dans le mécanisme de reconstruction de la structure prosodique par l'auditeur.

Brièvement résumé, le processus décrit par ce modèle présuppose que l'auditeur ait acquis une connaissance des classes d'évènements prosodiques instanciés sur les syllabes accentuées. Ainsi la syllabe finale de l'énoncé (en dehors des cas de postnoyaux et de complément rapporté analysés en macrosyntaxe) est reconnue comme appartenant à une classe corrélatrice de fin d'énoncé, et est manifestée par des traits acoustiques bien connus (variation mélodique descendante et basse pour une modalité déclarative de l'énoncé, montante pour une modalité interrogative, etc.). Appelons cette classe C0.

Deux instanciations successives de C0 définissent un domaine prosodique, dans lequel peuvent s'insérer des évènements prosodiques de rang inférieur, de classe C1. Deux instanciations successives de C1 définissent alors un domaine prosodique plus petit, dans lequel peuvent s'insérer des évènements prosodiques de rang inférieur, cette fois

de classe C2. Et ainsi de suite, quoique en pratique des réalisations de classe C3 ou au-delà sont rares et s’observent seulement en lecture ou dans la parole professionnelle (de politiciens par exemple).

L’exemple simple qui suit (corpus C-PROM) permet d’illustrer ce processus (les symboles de contours sont alignés sur les syllabes accentuées). Avec C0 bas long et descendant, C1 montant, C2 descendant ou plat, Ci contour montant d’accent secondaire (emphatique). Les différentes phases d’assemblage des groupes syllabiques est alors le suivant :

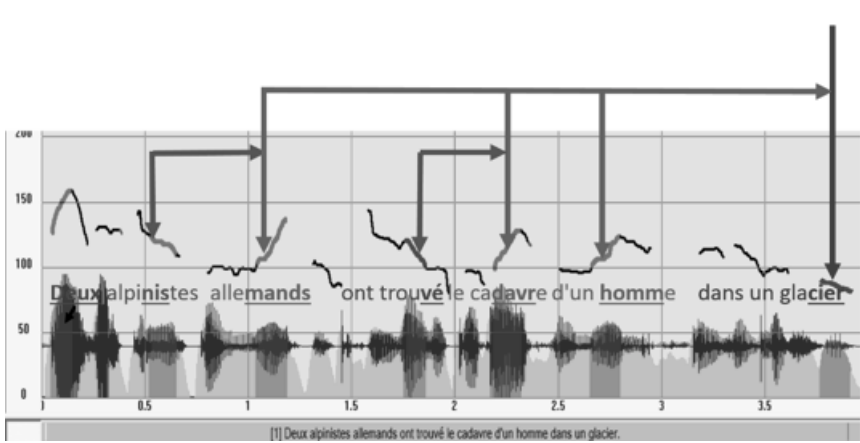


Fig. 7. Mécanisme d’assemblage de la structure prosodique à partir du décodage des classes de contours mélodiques successifs alignés sur les syllabes accentuées (Corpus Eurom 4). Les flèches présentes indiquent les relations de dépendance « à droite » de chacun des contours, c’est-à-dire envers les contours survenant après eux.

Le mécanisme d’assemblage de la structure prosodique de l’exemple est alors le suivant : la première séquence de groupes temporels terminée par un contour de classe C1 est mise en mémoire, en attendant d’être, lors de l’apparition de C0, concaténée avec les autres séquences terminées par C1. Les séquences terminées par C2 sont ensuite stockées avant d’être concaténée avec celles terminées par C1. La séquence résultante est mise en mémoire en parallèle avec celles terminées par C1. Ce mécanisme se répète jusqu’à l’apparition du contour de classe C0. Le processus restitue donc au fur et à mesure dans son déroulement temporel la hiérarchie prosodique censée aider l’auditeur à reconstituer partiellement ou totalement la structure syntaxique.

Il est intéressant de remarquer que les réalisations des contours d’une même classe, par exemple C2, ne doivent être semblables qu’à l’intérieur de chaque domaine, l’important est qu’ils soient identifiés par l’auditeur comme appartenant à une même

classe. Ainsi dans l'exemple précédent, C2 dans le domaine *Deux alpinistes allemands* pourra être réalisé différemment du C2 dans le domaine *ont trouvé le cadavre*, les réalisations phonétiques ne devant être semblables qu'à l'intérieur d'un même domaine.

Conclusion

Loin d'être marginaux comme les linguistiques structurale et plus tard générative transformationnelle l'ont prétendu, les faits prosodiques comptent parmi les plus importants dans le codage et le décodage de la parole. De fait, ce sont les événements prosodiques indicateurs de la structure prosodique qui apportent les toutes premières informations à l'auditeur, ils sont donc loin de constituer des béquilles prosodiques qui viendraient au secours de structures syntaxiques localement défailtantes. Ce sont eux qui sont traités en premier et qui vont permettre de faire une première ébauche de la reconstitution de la structure syntaxique de l'énoncé, quitte, en cas de non congruence prosodie-syntaxe, à opérer la restructuration nécessaire, mais au prix de temps de traitement cognitif plus long.

C'est pourquoi cette congruence joue un rôle important pour des styles d'énonciation avantageant la compréhension du destinataire des énoncés oralisés. Elle doit être privilégiée lorsque les conditions de production du discours sont défavorables ou difficiles (bruit important, public nombreux et varié, etc.). Une réalisation correcte des structures prosodiques doit également et peut-être en premier lieu faire partie de l'acquisition d'une langue seconde, en permettant de suppléer si nécessaire à des réalisations imparfaites des autres éléments du discours, prononciation des syllabes, approximations morphologiques ou syntaxiques incluses.

Bibliographie

- Avanzi, M., Lacheret, A., Obin, N., Victorri, B. 2010. « Vers une modélisation continue de la structure prosodique : le cas des proéminences syllabiques ». *French Language Studies*, 21 (2011) 53-71.
- Friederici, A., Wartenburger, I. 2010, Language and brain, *Cognitive Science*, (10) 150-159.
- Gilbert, A., Boucher, V. 2007, What do listeners attend to in hearing prosodic structures? Investigating the human speech-parser using short-term recall, *Proc. Interspeech 2007* : 430-433.
- Giraud, A-L, Poeppel, D. 2012. *Cortical oscillations and speech processing: emerging computational principles*. Nature neuroscience E-pub, doi: 10.1038/nn.3063.
- Giraud, A-L. 2013. Are cortical oscillations a useful ingredient of speech perception? *Proc. Interspeech 2013*, to appear.
- Isel, F. Alter, K., Friederici, A. D. 2005. Influence of prosodic information on the processing of split particles: ERP evidence from spoken German, *Journal of Cognitive Neuroscience*, 17(1) 154-167.
- Léon, P., Martin, P. 1980. Des accents, *The Melody of Language*, Linda R. Waugh & Dwight Bolinger ed., University Park Press.

- Léon, P. 2005. *Précis de phonostylistique - Parole et expressivité*. Paris : Armand Colin.
- Martin, P. 1975. Analyse phonologique de la phrase française. *Linguistics*, (146) 3568.
- Martin, P. 1986. Structures prosodiques et structures rythmiques, Actes des 13ème JEP, Aix-en-Provence.
- Martin, P. 1987. Prosodic and Rhythmic Structures in French. *Linguistics*, (25-5) 925-949.
- Martin, P. 2009, *Intonation du français*, Paris : Armand Colin.
- Martin, P. 2013. Contraintes phonologiques de l'intonation de la phrase réinterprétées à la lumière des recherches récentes en neurophysiologie, *La Linguistique*, 2013/1, M. Mahmoudian éd.
- Martin, P. 2014, Spontaneous speech corpus validation of prosodic constraints, *Proc. Speech Prosody 2014*, Dublin.
- Meigret, L. 1550. *Le tretté de la grammaire française*, 1550, (réédité par Slatkine, Genève, et disponible sur *Gallica* <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k507854/f1.image>) [Consulté le 01-07-2014].
- Miller, George A. 1956. The Magical Number Seven, Plus or Minus Two: Some Limits on Our Capacity for Processing Information, *Trends in Cognitive Sciences* 7, (3) 141-4.
- Obrig, H., Rossi, S., Telkemeyer, S., Watenburger, I. 2010. From acoustic segmentation to language processing: evidence from optical imaging, *Front. Neuroenerg*, 2:13.
- Pannekamp, A., Toepel, U., Alter, K., Hahne, A., Friederici, A. D. 2005, Prosody-driven sentence processing: an event-related brain potential study. *J Cogn Neurosci* 2005, 17(3) 407-421.
- Passy, P. 1887. *Les sons du français : leur formation, leur combinaison, leur représentation*, Paris : Firmin-Didot.
- Post, Brechtje, 1999, Restructured phonological phrases in French: Evidence from clash resolution, *Linguistics*, 37 (1) 41-63.
- Selkirk, L. 2000. The Interaction of Constraints on Prosodic Phrasing. In: *Prosody: Theory and Experiment, Text, Speech and Language Technology*, Volume 14, p. 231-261.
- Steinhauer, Karsten, Alter, Kai & Friedrici & Angela D., 1999, Brain potentials indicate immediate use of prosodic cues in natural speech processing, *Nature Neuroscience*, 2(2) 191-196.
- Wioland, F. 1983, *La rythmique du français parlé*, Collection Foreign Language Study, Université de Strasbourg.
- C-PROM (2010) Corpus libre de parole multigenre, <https://sites.google.com/site/corpusprom/> [consulté le 15 mars 2014].

Synergies Europe n° 9 / 2014



Varia



Accueil et Migration. Pour une prise de compte des langues et cultures d'origine dans l'enseignement/apprentissage du français



Reine Berthelot

Université de Paris 3 Sorbonne nouvelle - DFLE, France

reine.berthelot@univ-paris3.fr

Reçu le 03-06-2014 / Évalué le 07-07-2014 / Accepté le 08/10/2014

Résumé

L'objet de cet article est de rappeler que la dimension de « l'accueil » des personnes en formation linguistique est une étape préliminaire et indispensable à toute forme d'intégration sociale et linguistique. Dans le cadre de la didactique des langues, prendre en compte cette dimension sans la limiter aux premières séances de formation linguistique, mais en faire la pierre angulaire d'une nouvelle forme d'enseignement / apprentissage, suppose une orientation diverse, voire une rupture, avec des précédents modèles. Nous souhaitons souligner l'aventure que constitue cette nouvelle « posture » d'enseignement.

Mots-clés : accueil, intégration, interculturel, migration, apprentissage linguistique, culture éducative.

Reception and migration : taking into account native cultures and tongues in TFFL

Abstract

This article has the aim to highlight the fact that the «reception» of professionals with an educational background in Linguistics serves as a preliminary and essential step in linguistic and social integration into a new culture. In the domain of Language Pedagogy, taking this dimension into consideration, without limiting it to its training in Linguistics, but rather considering it as a stepping stone to a new style of teaching/ learning process, actually suggests a different orientation and perhaps even a rupture with former models. We propose, therefore, to highlight the adventure that constitutes a new approach in teaching.

Keywords: reception, integration, intercultural, migration, linguistic learning, educational culture.

Pour apprendre une autre langue, il faut d'abord connaître celle d'où l'on vient, et l'avoir assez aimée pour pouvoir la quitter.

Daniel Sibony

Dans le domaine de la didactique des langues, le terme de « migrant » est généralement usité pour désigner un public faiblement scolarisé. J'ai néanmoins fait

le choix d'entendre ce terme au sens large partageant ainsi l'opinion de Sélim Abou (1981 : 83) qu'« au-delà des différences, tous les migrants, à quelques catégories qu'ils appartiennent, ont à affronter les mêmes problèmes d'adaptation, d'intégration et d'acculturation ». J'ai donc considéré comme « migrant » tout individu résidant « dans un pays qu'il aspire à investir affectivement, pour ne plus en faire un espace de transit, mais bien un lieu habité, investi, vécu au quotidien » (Kahloula 2012 : 167). *Par ailleurs dans un contexte actuel de globalisation, la mobilité des personnes s'est considérablement accrue au point de devenir une composante sociétale incontournable. Le terme de « migrant » tendant à conserver une connotation négative¹ il nous semble plus adéquat de parler d'individus en situation de migration, que cette dernière soit de brève ou de longue durée.*

Migration et intégration

A. Lefèbre (2011 : 42) après D. Schnapper (1998) P. Weil (2002), et bien d'autres auteurs, distingue deux modèles d'incorporation des populations étrangères dans un pays :

- « **l'intégration** » placée sous le signe de l'échange, de la diversité qui peut être considérée comme source d'enrichissement.
- « **l'assimilation** » dont l'étymologie renvoie à l'idée de « rendre semblable », et sous tend une forme d'identification à la population d'accueil.

La France dans le domaine de sa politique d'immigration, a fait le choix de l'intégration. G. Noiriel (1988)² nous le rappelle, soulignant la disparition progressive des langues et cultures d'origine des « immigrants » malgré l'existence préalable des ELCO³ dans les années 70. Ces derniers étant à la charge et sous la responsabilité des gouvernements, et non exempt d'ambiguïtés (un jeune d'origine maghrébin souhaite apprendre l'arabe dialectal pour parler à ses grands-parents, par exemple, et on lui propose l'arabe moderne, gouvernemental).

Au cours des années 1980 le mot «intégration» a acquis une importance centrale dans le vocabulaire politico-médiatique. Il a été utilisé avec des arrière-pensées évidentes pour stigmatiser les comportements des jeunes des banlieues populaires. [...] Les groupes d'immigrants qui se sont fixés sur le territoire français depuis le XIXème, ont perdu progressivement leur langue et leurs traditions d'origine. Et ce processus se poursuit aujourd'hui, quoiqu'en disent ceux qui veulent absolument inquiéter l'opinion avec les «problèmes» de l'immigration.

Le sociologue G. Verbunt (2011), se positionne résolument du côté des migrants, soulignant qu'« il est regrettable que le terme d'intégration ait perdu sa bonne réputation

dans de larges secteurs de la société, et surtout chez les migrants. L'intégration, c'est cette capacité et cette volonté de vivre ensemble et de participer à la même existence sociale».

Incorporé aux acronymes du CAI (Contrat d'Accueil et d'Intégration) puis du FLI (Français Langue d'Intégration), la notion d' « intégration » a eu son moment de notoriété à partir des années 2000.

C'est en corrélation avec cette dernière que nous nous intéressons à la notion d' « accueil » dans le domaine de la formation linguistique d'un public en situation de migration.

Problématique de l'accueil

Selon A. Gotman (2001 : 28) « Accueillir « signifie « recevoir bien ou mal une personne ou quelque chose « mais sans adverbe, signifie toujours bien accueillir. Le mot vient de *ad*, « à » et *colligere* « réunir », « associer », « adjoindre » et renvoie donc à l'acte d'agrégation de l'arrivant, [...] Ce mot d'apparence si favorable porte aussi l'ambivalence qui est la racine de l'hospitalité »⁴.

L'objectif de notre étude⁵ était de relever comment ce processus d'« accueil » inhérent à toute forme d'intégration d'adultes en situation de migration, pouvait également être mis en acte dans la formation linguistique par les enseignants-formateurs. Quelles étaient les pratiques de ces derniers et comment étaient-elles perçues par les apprenants, selon les dires des enseignants-formateurs.

Langues et cultures d'origine, source et cible

M. Cohen-Émerique (1989 : 82) nous mettait déjà en garde contre une « approche de tout ou de rien : d'un côté culture d'origine, de l'autre pays d'accueil, qui projette sur autrui une identité unidimensionnelle et réductrice ». Pour V. Castellotti (2001 : 23) « le terme « langue source » (associé à son corollaire « langue cible ») [...] met l'accent sur le point de départ et le résultat à atteindre dans l'apprentissage en présupposant une sorte de continuité linéaire de l'un à l'autre ». Elle nous avertit de même des limites de cette dualité qui valorise « une conception dans laquelle on prend en compte chaque système de manière autonome, où les variations, contacts et recours à d'autres « sources » ne sont pas même envisagés ». Comme le précise M. Cohen-Émerique (1989 : 81) « suivant son pays d'origine, son lieu de vie, le migrant a été en contact de façon plus ou moins intense avec la culture occidentale. Il a déjà connu au pays un processus de changement culturel (acculturation) ».

La notion de « répertoire verbal » définie par J. Gumperz⁶ semblerait mieux adaptée aux publics en situation de migration tels que nous les avons rencontrés, car elle permet d'englober l'ensemble des compétences langagières de la personne. Cependant, nous sommes en accord avec J.M Eloy (2007 : 33) sur le fait qu'« on caractérise très souvent les gens par leur première langue : n'est-ce pas une sorte de piège ? Car ce qui caractérise un humain (individu ou groupe) ce n'est pas une langue, mais un «répertoire linguistique acquis»». Notons que cette notion se réfère à la langue et qu'elle occulte celle de culture, cette dernière occupant une place primordiale au sein de notre étude.

Bien que considérée « sémantiquement floue, et donc faiblement opératoire » selon D. Cuche (1996), nous utiliserons cependant le terme de « langue et culture d'origine » en relativisant notre position, et en la distinguant bien des ELCO propres à l'enseignement en France. Nous ralliant ainsi à celle de M. Cohen-Émerique (1989 : 80) : « la culture d'origine est une notion trop large et, de là réductrice si elle n'est pas différenciée en fonction de multiples appartenances qui caractérisent les personnes et les groupes : appartenance à une nation, une ethnie, une région, à une religion, à un milieu rural ou urbain, à un groupe majoritaire ou minoritaire déjà dans le pays d'origine ».

Des langues et des cultures de tous les horizons

Si la France possède une longue tradition d'immigration, le taux d'étrangers n'y est pas le plus élevé par rapport à ses voisins européens. Cependant soulignons que la composition de sa population migrante est la plus diversifiée. Elle est, selon les estimations⁷, majoritairement urbaine : en 2005 sur les 60 % des étrangers répartis dans les grandes villes, 40% d'entre eux vivent en Ile de France.

C'est dans ce contexte urbain et hétérogène des Cours Municipaux d'Adultes de la Ville de Paris, désormais CMA, que nous avons situé le thème de notre étude qui concerne un public en situation de migration et d'apprentissage linguistique. Le choix d'ancrer cette recherche sur les pratiques « d'accueil » prenant en compte les langues et cultures d'origine d'apprenants en situation de migration repose sur la base d'entretiens semi-directifs effectués auprès d'enseignants-formateurs des CMA⁸.

Facteur primordial dans les politiques d'intégration, la langue joue indéniablement un rôle de premier plan. Or comme l'affirment G. Lüdi et B. Py (2002 : 63) « c'est peut-être la langue qui est l'obstacle le moins surprenant ».

Des obstacles culturels

Les comportements induits par la culture des apprenants peuvent être à l'origine d'obstacles culturels à l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, et les témoignages d'enseignants-formateurs interviewés abondent dans ce sens. G. Vinsonneau (1997 : 11) qui affirme que « la méconnaissance du langage de l'Autre a régulièrement conduit à la négation de l'existence de sa culture et elle a toujours été source de malentendus » semble confirmer ce que nous avançons comme hypothèse à savoir que la connaissance des langues et cultures d'origine par l'enseignant, pourrait, sinon éviter quelques malentendus, du moins concourir à mieux accueillir les individus en situation de migration au sein du groupe classe. Bien que l'échantillon des enseignants interviewés soit relativement restreint, nous constatons néanmoins qu'ils possèdent tous des connaissances de plusieurs systèmes linguistiques, en sus de pratiques de diverses langues et cultures et également de liens personnels (familiaux ou professionnels) avec la migration. Ces composantes de la personnalité jointes à celles de la formation souvent éclectique des enquêtés jouent un rôle important dans ce que nous pourrions dénommer une posture d'accueil de l'enseignant.

Diversité des cultures d'apprentissage et des cultures d'enseignement

Dans une intéressante enquête menée sur la « réserve » en tant que catégorie de la culture d'apprentissage japonaise, E. Suzuki (2005 : 219) résume ainsi les caractéristiques de la culture d'enseignement/apprentissage française : « La culture d'enseignement en France attribue une importance majeure à la prise de parole spontanée et fréquente, à la participation volontaire aux activités, à ce que les élèves expriment leurs opinions personnelles, qu'ils convainquent leurs interlocuteurs, qu'ils aient l'esprit critique ». Telles sont en effet les représentations que l'enseignant de français se fait de l'apprenant actif. À la multiculturalité des classes (si l'on excepte certaines classes de FOA⁹ monolingues) qui caractérisent la situation aux CMA, correspond bien entendu une diversité de cultures d'apprentissage. S'y trouver confronté pour chacun des enseignants interviewés représente un véritable défi à relever.

Le public asiatique, comme les enseignants-formateurs nous l'ont fréquemment rapporté lors des entretiens, est d'autant plus en difficulté lorsqu'il se trouve, en situation d'*apprentissage interculturel*, car il se confronte alors à des pairs qui possèdent des cultures d'apprentissage très différentes et parfois plus proches de la culture cible. Une enseignante enquêtée confirme cette réserve de l'apprenant asiatique à l'oral, et explicite la difficulté de la situation d'apprentissage interculturel :

ENS.9 : *parfois j'ai des japonais qui ont beaucoup de mal à apprendre + alors je me mets plus facilement à leur place + je sais qu'ils ont plus de temps mais alors les obstacles culturels c'est que ++ ils vont être beaucoup plus réservés à l'oral + et ++ ils ont une envie pressante d'apprendre et parfois ils sont plus lents que les autres + par exemple un italien + un espagnol va progresser beaucoup plus rapidement + et parfois il va falloir deux semestres pour un japonais pour apprendre la même chose + alors eux euh + ils le vivent un peu mal parce que + ils trouvent ça un peu injuste + donc moi je leur explique + ben oui « mais moi quand j'ai appris le chinois + j'étais BEAUCOUP plus lente que les japonais qui apprenaient le chinois »¹⁰*

Son expérience d'apprentissage d'une langue lointaine (le chinois), lui a vraisemblablement permis de décoder le ressenti de l'apprenant en l'explicitant avec empathie, dédramatisant ainsi la situation. K.- D. Vu (2011 : 114) explicite l'attitude de l'apprenant vietnamien par l'influence primordiale de la culture confucéenne : « obéissant à la tradition de respect du professeur, l'apprenant reste dans une position attentive, silencieuse, plutôt passive. Un bon élève est quelqu'un qui sait toujours comprendre ce que dit le professeur considéré comme un détenteur de savoir ».

Ne pas exprimer verbalement ses difficultés est donc un comportement lié à des cultures d'enseignement/apprentissage différentes. La première tâche de l'enseignant dans ce cas consiste en une observation attentive des manifestations non verbales de ses apprenants afin de les décrypter. Dans tous les cas de figure, une nouvelle façon d'apprendre, cela s'apprend et cela s'enseigne avec patience. Respecter la culture d'apprentissage d'un apprenant en n'imposant pas d'emblée celle de la culture cible, représente une étape significative qui va dans le sens de l'accueil de l'apprenant.

Dans le domaine de la didactique des langues étrangères, l'objectif d'un enseignement /apprentissage a évolué de manière radicale depuis l'introduction d'une approche communicative et interactive. Nous sommes passés d'un système privilégiant la langue comme vecteur intellectuel et culturel à une langue de communication. « Dès lors le faire parler sous la forme du « communiquer » semble bien être le pivot autour duquel s'organisent les discours et les pratiques dominants de la Didactique des Langues Étrangères » (P. Anderson, 2003 : 344). Cette centration sur l'apprenant a vraisemblablement eu pour conséquence de mener les enseignants-formateurs à une « individualisation » des savoirs, compte tenu de leur formation et de leur expérience. En réalité cela se passe très fréquemment dans un environnement où la formation liée à des objectifs professionnels précis et pragmatiques comporte de plus en plus un nombre d'heures restreint et où les contenus sont davantage soumis aux exigences institutionnelles qu'auparavant. À l'instar de S. Etienne (2008 : 31) :

On peut établir que les approches pédagogiques se plient à cette exigence en parant au plus pressé. On peut alors craindre la mise en place exclusive d'une approche utilitaire laissant de côté toutes les réflexions pédagogiques nées de la diversification des publics et des rapprochements interculturels ayant émergé ces dernières décennies [...] L'acquisition du socle fonctionnel est indispensable incontestablement, mais n'est qu'une première étape pour aller plus loin. N'oublions pas que la formation se doit de développer l'estime de soi, l'autonomie, la participation, le point de vue critique, la prise d'initiatives.

C'est dans cette perspective que nous avons évoqué la place qui peut être faite aux langues et cultures d'origine des apprenants en situation de migration.

Evolution du rôle de l'enseignant-formateur

En didactique des langues, le rôle de l'enseignant-formateur s'est modifié considérablement : formateur, médiateur, facilitateur, il guide l'apprenant qui interagit avec ses pairs dans une co-construction des savoirs.

Si tous les enseignants que nous avons rencontrés et qui interviennent dans le contexte de l'enseignement à un public migrant considèrent l'interculturel¹¹ comme une composante incontournable, certains en font la pierre angulaire de leurs pratiques.

Selon leur personnalité et leur posture¹², les enseignants utilisent des déclencheurs divers dans cette perspective. Nous citons par exemple comment une sortie organisée au musée du quai Branly peut s'articuler avec une démarche interculturelle, transculturelle, voire co-culturelle¹³.

ENS 8 : je les ai emmenés au musée du quai Branly ++ justement pour valoriser LEURS cultures + pour montrer que + voilà + on a des lieux aussi beaux que n'importe quel musée comme le Louvre dans lequel ce sont leurs cultures ++ j'avais choisi évidemment des œuvres de leur propre pays selon leurs nationalités et on avait été voir CES œuvres-là de leurs pays + pour que chacun en fait puisse parler + si ils connaissent ou si ils connaissent pas + très souvent ils avaient quelque chose à dire + donc ça a été un partage heu + assez chouette + le problème qu'y avait + c'est que quand on était au musée évidemment y'avait tendance à vouloir me raconter À MOI + les histoires + les anecdotes + donc je les prises + j'ai accepté ce cadeau-là aussi + et après quand on est revenus en classe + sur toutes les séances qu'ont suivi + j'ai continué ce travail d'interculturalité

L'expérience en elle-même s'est révélée enrichissante, mais ce qui est autrement intéressant, c'est qu'elle a permis de poursuivre le travail amorcé en le prolongeant par des exposés individuels sur les cultures d'origine des apprenants.

Valoriser les savoir-faire, les exprimer dans la langue cible, proposer des initiatives et consolider la cohésion du groupe ont été les multiples objectifs très largement atteints de ce type d'expérience tentée.

À l'issue de notre enquête, il ressort que la grande majorité des enseignants interviewés est tout à fait consciente que, dans ce contexte des CMA, l'enseignement de la langue va bien au-delà de sa seule matérialité. Le rôle de « lien » et de facilitateur a été souvent évoqué dans divers contextes et perspectives, et les enseignants apprécient l'implication de la Ville de Paris à la prise en compte de l'aspect « intégration » aux CMA.

Retenons donc de ce travail, qui concerne les pratiques d'enseignement du français à un public migrant, divers éléments partagés par tous les enquêtés à savoir d'une part l'importance attribuée à la cohésion du groupe, et d'autre part à la valorisation des individus qui le composent. À ces deux nécessités préalables à toute forme d'apprentissage s'articule la prise en compte des langues et cultures d'origine des apprenants qui joue un rôle essentiel.

L'accueil : une démarche, une posture

L'étranger, même le plus démuné, est riche des langues qu'il porte en lui, riche d'odeurs et de sensations, riche surtout d'explications, d'êtres, d'objets dont il devient par la magie du voyage, le représentant auprès de tous ses hôtes [...] une sorte de politesse intuitive m'incite chaque jour à les considérer riches étrangers plutôt que pauvres immigrés.

Ce positionnement de l'ethnopsychiatre T. Nathan (2001 : 48) pourrait, dans un contexte de formation linguistique d'un public en situation de migration, nous inviter à tenir compte du fait que l'apprentissage d'une langue étrangère se situe également dans ce que les didacticiens appellent le « domaine affectif ». Une posture réflexive, voire éthique de l'enseignant-formateur peut également y mener (Etienne, 2004 : 135)

Dans ce contexte d'une grande hétérogénéité et complexité, la posture de l'enseignant est un élément clé. La plupart des enquêtés ont souligné que, lorsque l'enseignant est en retrait, « les choses se font d'elles-mêmes » probablement parce qu'elles ont été longuement élaborées voire co-construites, mais aussi parce que ce sont les apprenants qui prennent la parole. Un enseignant-formateur nous narre comment les apprenants ayant mal compris la consigne, le jeu de rôle s'est alors déroulé dans les langues d'origine :

ENS 8 : *c'était dans les premières semaines + comme exercice comme ça où j'ai complètement laissé place à l'interculturalité pour le simplifier comme ça + c'était des jeux de rôle où en fait je leur demandais de jouer le rôle du professeur + et d'apprendre quelque chose aux autres + mais moi je pensais que ça se ferait en français + [...] en fait ils ont MAL compris la consigne et j'ai pas voulu les stopper justement ce qu'ils étaient en train de faire [...] du coup ben l'italien est arrivé pour faire un cours d'italien à la classe + l'arabophone + le pakistanais ++ ils ont expliqué comment ça se passe [...] + ils ont joué le rôle du professeur avec un assistant DANS leur propre langue ↑ c'était rigolo + donc ça s'est fait tout seul [...] je trouvais ça intéressant + parce que ça les a VRAIMENT intéressés d'aller à la découverte de la langue*

Sa présence d'esprit de ne surtout pas corriger l'erreur de compréhension de départ a vraisemblablement permis aux apprenants de s'exprimer dans leurs langues et de se valoriser ainsi à travers elles.

Accepter, voire inciter, à la prise de parole dans leurs langues d'origine, signifie accueillir véritablement les personnes en situation de migration et d'apprentissage du français. C'est en quelque sorte une manière de les aider à inclure la langue et la culture d'origine à celle du pays d'accueil et réciproquement à inclure le français à leurs identités souvent complexes.

Si l'hétérogénéité des groupes est une composante qui n'est pas toujours aisée à gérer, en revanche elle peut s'avérer un terrain fertile aux échanges d'interculturalité. Mais, cela ne va pas de soi, et c'est à l'enseignant de guider les comparaisons, de déconstruire les stéréotypes (G. Zarate 1993 : 74), d'apprendre à objectiver les contenus (S. Etienne 2004 : 131). Amener la réflexion sur les langues ou sur les cultures, et veiller à développer une tolérance tout en suscitant la curiosité et l'intérêt vis-à-vis de l'Autre participent à la démarche d'accueil de l'enseignant. Chacun d'entre eux a témoigné de son attention d'une part à créer cette atmosphère de confiance, et d'autre part à être disponible à saisir toute opportunité qui va dans ce sens.

Conclusion

Comment articuler les exigences d'un apprentissage linguistique à des obstacles culturels qui surgissent inévitablement dans le lieu social que constitue la classe de langue ? Comment instaurer malgré, ou justement en raison de, la diversité des langues et des cultures qui composent le groupe un climat de tolérance, voire de confiance, entre ses membres ? La proposition de G. Verbunt (2011a)¹⁴ de : « transformer la différence culturelle, souvent vécue comme un obstacle à la communication en une source d'enrichissement culturel réciproque » nous semble réellement avoir été mise en acte

dans les pratiques d'enseignants que nous avons analysées. La posture « d'accueil » de l'enseignant-formateur, qui prend en compte l'interculturalité, les langues et cultures d'origine et d'apprentissage, les obstacles culturels, peut ainsi s'articuler avec une posture réflexive d'enseignement.

« La relation à l'Autre, la manière de le comprendre et de traiter de sa différence, est au cœur de toute élaboration identitaire. Comprendre les modes de cette relation devient un enjeu d'autant plus central dans la vie des hommes que se multiplient les rencontres et les affrontements. » Ce qu'affirme D. Schnapper (1998 : 495), nous le ressentons comme véritablement actuel et pressant dans le domaine de la didactique des langues et des cultures.

Bibliographie

- Abou, S. 1981. *L'identité culturelle*. Paris : Éditions Anthropos.
- Anderson, P. 2003. « De la langue originaire à la langue de l'autre » in : *ELA Études de linguistique appliquée*, n° 131, p.343-356, Klincksieck.
- Baumgratz- Ganz, G. 1993. *Compétence transculturelle et échanges éducatifs*, Paris, Hachette.
- Castellotti, V. 2001. *La langue maternelle en classe de langue étrangère*. Paris : CLE international.
- Cicurel, F. 2011. *Les interactions dans l'enseignement des langues, Agir professoral et pratiques de classe*. Paris : Didier.
- Cohen-Émerique, M. 1989. Travailleurs sociaux et migrants, la reconnaissance identitaire dans le processus d'aide. In : Camillieri C. et Cohen-Émerique M., (dir.) *Chocs de cultures : concept et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : L'Harmattan, p.77-115.
- Cuche, D. 1996. La notion de culture dans les sciences humaines. Coll. Repères, La Découverte p. 86-87.
- Eloy, J.-M. 2007. Migrants et langues : quelles articulations? In : Brétegnier A. éd. *Langues et insertions : recherches, interventions, réflexivité: actes de la Journée d'études Proling*. Paris : L'Harmattan.
- Etienne, S. 2004. *Former les enseignants FLE/FLS à la polyvalence. Approche de la formation « de base » à visée insertion*, Thèse de Doctorat en Didactologie des langues cultures sous la direction de Chantal Forestal, Université de Provence, UFR Lettres, Arts, Communications et Sciences du Langage, Département de Phonétique et de français langue étrangère, soutenue le 17/12/2004 [en ligne] : http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/15/18/68/PDF/Theseversioncourte_sophie_etienne.pdf [consulté le 23/05/2014].
- Etienne, S. 2008 « Compétence linguistique et alphabétisation des migrants quelles approches ? ». *Cahiers de l'Observatoire des pratiques linguistiques*, n°2, *Migrations et plurilinguisme en France*. Paris : Didier.
- Gotman A. 2001 *Le sens de l'hospitalité, Essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre* Paris, PUF coll. Le lien social.
- Kahloula, S. 2012. *Des langues sources et de leur apport dans l'intégration en milieu migrant*. In : Manço Altay (dir.) *Appropriation du français par les migrants, rôle des actions culturelles*. Paris : L'Harmattan.
- Demorgon, J. 2005. *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*. Paris : Economica.
- Lefèvre, A. 2011. Insertion professionnelle et formation linguistique des migrants. In : Brétegnier A. (dir.) *Formation linguistique en contextes d'insertion* Bern : Peter Lang p.41-54.
- Lüdi, G., Py B. 2002. *Être bilingue*. Bern : Peter Lang.

- Nathan, T. 2001 *Nous ne sommes pas seuls au monde*. Paris : Le Seuil coll. Points.
- Noiriel, G. 1988. *Le creuset français, Histoire de l'immigration XIXe-XXe siècles*. Paris : Le Seuil. (Édition de 2006 consultée).
- Puren, C. 2011 *Modèle complexe de la compétence culturelle (composantes historiques trans-, méta-, inter-, pluri-, co-culturelles) : exemples de validation et d'application actuelles*.
 [En ligne] : <http://www.christianpuren.com/mes-travaux-liste-et-liens/2011j/> [Consulté le 05/03/2013].
- Schnapper, D. 1998 *La relation à l'autre, au cœur de la pensée sociologique*. Paris : Gallimard, coll. nrf essais.
- Suzuki, É. 2005 « La «réserve» une catégorie de la culture d'apprentissage japonaise » in Beacco J.-C, Chiss J.L, Cicurel, F., Véronique, D. (dir.) *Les cultures éducatives et linguistiques dans l'enseignement des langues*, Paris : PUF, p.205-224.
- Verbunt, G. 2011a. *Penser et vivre l'interculturel*, Lyon : Chronique Sociale.
- Verbunt, G. 2011b. L'intégration culturelle va-t-elle enfin s'imposer ? *Le Monde* 24.02.2011.
http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/02/24/l-integration-culturelle-va-t-elle-enfin-s-imposer_1484760_3232.html [consulté le 22.05.2014].
- Vu, K-D. 2011. « Les prises de parole difficiles chez les apprenants vietnamiens, vers un enseignement contextualisé de la communication ». *Le Français dans le monde, Recherches et Applications* n° 50, Paris : Clé International, p.113-119.
- Zarate, G. 1993 *Représentations de l'étranger et didactique des langues*. Paris : Didier, collection CREDIF essais.

Notes

1. M. J. Berchoud relève d'une part que, « de la nomination au jugement, le pas est vite franchi. C'est la dernière étape du voyage avant intégration ? Certes, mais on ne sait quand », et d'autre part, qu'on passe du « déplacement physique et géographique contingent, à l'étiquetage des hommes ». « "Migrant", "immigrant" : questionnement sur nos mots » in Archibald J. et Chiss J.-L. *La langue et l'intégration des immigrants*, 2007 Paris, L'Harmattan, p.45.
2. G. Noiriel 1988 préface de 2006 p. VII.
3. Les enseignements de langue et de culture d'origine (ELCO) concernent neuf pays : l'Algérie, La Croatie, l'Espagne, l'Italie, le Maroc, le Portugal, la Serbie, la Tunisie et la Turquie. Ils sont mis en œuvre sur la base d'accords bilatéraux prenant appui sur une directive européenne du 25 juillet 1977 visant à la scolarisation des enfants des travailleurs migrants. <http://eduscol.education.fr/cid52131/enseignements-de-langue-et-de-culture-d-origine-elco.html> [Consulté le 05/03/2013].
4. Dans la langue française, l'hospitalité définit autant la personne accueillie que celle qui accueille : « hôte »
5. Des entretiens (d'une durée d'environ 2 heures chacun) ont été effectués auprès de 14 enseignants-collègues des CMA de la Ville Paris. Ils se sont déroulés entre le 17 mai et le 18 juin 2013 et ont constitué le corpus de mon mémoire de Master 2 en Didactique du français et des langues : *Accueil et migration, quelle place pour les langues et cultures d'origine dans l'enseignement/apprentissage du français* sous la direction de K. Sefta et soutenu le 17 septembre 2013 à l'Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle.
6. J. Gumperz 2004 *La sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*. Paris : L'Harmattan.
7. M.-C. Blanc-Challéard 2009 « Unité et diversité : La France, un pays d'immigration ancienne » in *La France au pluriel* .Les Cahiers français n° 352, Paris, La Documentation française p.16.
8. cf. note 5

9. La dénomination FOA : Français à Objectif Adapté est spécifique aux CMA. Cette filière créée en 2008-2009 est un dispositif d'enseignement dont l'originalité réside dans un public faiblement scolarisé et qui se décline en trois niveaux.

10. Conventions de transcription du corpus :

+ pause ++ pause plus longue +++ pause au delà de 5 secondes

: allongement de la syllabe :: allongement plus long de la syllabe

MAJUSCULES accentuation, emphase intonative

FLE les sigles conservent les majuscules, mais en italiques

mer-cre-di scansion, mots soulignés chevauchement, « » marque de discours rapporté

xxx segment inaudible ? question ↑ intonation montante

11. Si le terme et la notion d'interculturel se retrouvent dans tous les domaines de l'activité humaine, G. Baumgratz-Ganz (1993 : 19) considère que « l'adjectif interculturel est, lui issu du contexte de l'enseignement des langues étrangères pour les immigrés ». De fait, c'est dans le contexte des migrations au début des années soixante-dix en France, qu'est née la « pédagogie interculturelle ».

12. Nous empruntons le terme de "posture" à F. Cicurel (2011).

13. C. Puren reprend la position de J. Demorgon (2005) qui tire un parallélisme entre réflexion didactique et réflexion sociologique : « la didactique des langues-cultures doit penser l'objet "cultures" sur le mode récursif à la fois en termes de multi, de trans- et d'interculturel ». La perspective actionnelle en Didactique des Langues et Cultures étant liée à l'émergence d'un nouvel objectif social : travailler dans une autre langue avec des personnes de cultures et de langues différentes, et cela, dans la longue durée, le co-actionnel a vu naître le co-culturel. C. Puren (2011 : 6) considère que « ces composantes complémentaires sont en partie antagonistes : le co-culturel, par exemple, qui pose la nécessité de se créer des valeurs communes, s'oppose à l'interculturel dans la mesure où celui-ci pose au contraire la nécessité du respect des différences existantes ».

14. Verbunt G. (2011a) première introduction p. V.

La caricature en tant que support pédagogique à visée (inter)culturelle



Lamprini Kakava

Université ouverte hellénique, Grèce

lkakava@hotmail.com



Reçu le 15-02-2014 / Évalué le 18-06-2014 / Accepté le 20-11-2014

Résumé

De nos jours, enseigner une langue étrangère ne se limite pas à la simple transmission des connaissances et compétences linguistiques. L'enseignant aujourd'hui est invité à agir dans un nouveau cadre social qui se caractérise par l'interculturalité, la mondialisation et les changements socio-économiques. Il est alors indispensable que l'enseignant assume son nouveau rôle redéfini et adapte son cours aux nouvelles données sociales dans le but de préparer les futurs citoyens du monde avec des connaissances complètes et basées sur les principes de la tolérance et de l'acceptation de l'Autre. L'importance de l'approche interculturelle en classe de langue étrangère, la didactisation de l'interculturalité, la proposition des activités ayant comme support pédagogique la caricature, telles sont les questions auxquelles nous essaierons d'apporter des réponses dans cet article à partir d'une expérience de l'utilisation de la caricature à des apprenants hellénophones de la cinquième classe du primaire à la troisième du collège.

Mots-clés : didactique du FLE, éducation interculturelle, caricature, support pédagogique

Caricature as a teaching aid with (inter)culturals objectives

Abstract

Nowadays, teaching a foreign language is not limited to the simple transmission of language skills. Today's teacher is invited to act in a new social frame which is characterized by interculturality, globalization and socioeconomic changes. It is then essential that the teacher assumes his new redefined role and adapts his course to the new social situation with the aim of preparing the future citizens of the world with complete knowledge based on the principles of tolerance and acceptance of the Other. The importance of the intercultural approach in the foreign language classroom, teaching interculturality, proposing activities with the caricature as teaching aid; such are the questions which we will try to answer in this article drawing on the experience of using caricatures with Greek learners starting from the fifth class of primary school up to the third year of college.

Keywords: didactic of French as a foreign language, intercultural approach, caricature, teaching aid

Introduction

Il est évident que les responsabilités des professeurs des langues étrangères ne se limitent pas à l'enseignement de la langue comme objet linguistique c'est-à-dire « enfermer » l'apprentissage dans les frontières étroites de l'enseignement de la grammaire et du vocabulaire. Ils doivent assumer, comme d'ailleurs les autres enseignants des autres matières, la tâche difficile de préparer les citoyens du monde qui se comprennent et s'entendent. D'où d'ailleurs la recherche sur la dimension culturelle dans la classe de langue dont il est question ces dernières années.

Il est à souligner que les différentes sciences, telles que les sciences sociales, l'anthropologie, la psychologie, la didactique des langues étrangères, s'accordent pour dire que la dimension identitaire entre également en jeu dans toute rencontre avec l'Autre. Autrement dit, toute rencontre avec l'Autre remet en cause notre propre identité, nos propres représentations, stéréotypes et préjugés. Dans le domaine de la didactique des langues étrangères, ces notions deviennent primordiales car apprendre une langue et une culture étrangères suppose de prendre en compte au-delà des savoirs et des savoir-faire linguistiques cette perspective interculturelle.

Mais comment intégrer des activités visant l'enseignement d'éléments interculturels en classe de langue à l'intérieur du système scolaire où le temps didactique est restreint et consacré essentiellement au programme officiel? Et de l'autre côté comment « didactiser » l'approche interculturelle ? Nous avons essayé de répondre à ces questions en choisissant de mettre au service de cette approche interculturelle la caricature comme un support pédagogique important dans la conception d'une méthodologie et des moyens pédagogiques qui visent à des objectifs interculturels. On peut en premier lieu s'interroger sur la raison du choix de la caricature. Nous allons répondre de manière plus détaillée plus loin. Pour le moment rappelons que la caricature est avant tout « culturelle » parce qu'elle est le produit d'un art mais elle peut être aussi « interculturelle » parce qu'elle peut être envisagée aussi comme un reflet de l'histoire et des mentalités. De plus, l'humour qui en découle est un domaine très riche en ressources didactiques.

Il est à mentionner que ces dernières années, la caricature suscite un nouvel intérêt comme objet de recherche théorique. Parmi les associations, les équipes qui effectuent des recherches sur la caricature, mentionnons CORHUM, fondé en 1987, l'équipe EIRIS, créée en 1992, le site <http://www.caricaturesetcaricature.com> fondé en 2007, entièrement consacré à la caricature, et le catalogue caricadoc <http://www.caricadoc.com> etc. La caricature est avant tout « culturelle » parce qu'elle est le produit d'un art mais elle peut être aussi « interculturelle » parce qu'elle peut être envisagée aussi comme un reflet de l'histoire et des mentalités. De plus, l'humour qui en découle est très riche en ressources didactiques. En écho alors à nos observations et nos ressentis lors de nos

expériences en tant que professeur de Français Langue Étrangère en Grèce, nous avons choisi de consacrer quelques lignes à la question de l'enseignement de la culture à l'école à l'aide de la caricature.

1. L'application d'une approche interculturelle en classe de langue

Les professeurs de langue sont les médiateurs entre les apprenants et le monde extérieur. Quand deux langues entrent en contact, langue maternelle et langue étrangère, ce sont deux cultures qui entrent en contact. Ce contact déclenche des phénomènes qui ne se limitent pas à la simple comparaison de deux cultures plus ou moins différentes, il y a des effets bien plus enrichissants au niveau de la prise de conscience culturelle : prendre du recul face à sa propre culture savante ou partagée pour trouver des points communs avec l'Autre culture, réfléchir sur sa propre culture (*pourquoi agit-on de cette manière et pas d'une autre ? quelles sont ses propres valeurs, les normes de la société dans laquelle on vit ?*), relativiser ses propres idées et créer de nouvelles relations culturelles etc.. D'ailleurs, la construction de l'identité se fait à travers l'altérité, se fait par la négation de l'existence d'un unique « je » et de sa nouvelle détermination à travers l'Autre. L'objectif donc d'une approche interculturelle serait donc de dialoguer avec son propre *habitus* et créer ou recréer au fur et à mesure sa propre identité.

Selon le *Dictionnaire de didactique du français* dirigé par Jean-Pierre Cuq (2003), le mot *interculturel* apparaît au début des années 1970 à une époque où l'école devenait multiculturelle. Il fallait alors prendre en considération les différents problèmes auxquels les élèves étrangers devaient faire face. La philosophie d'échange culturelle de l'interculturalisme se trouve alors à la base de toute éducation sensibilisée à la tolérance de la différence. D'ailleurs « *L'interculturalisme repose sur le principe fondamental que les cultures sont égales en dignité et que sur le plan éthique elles doivent être traitées comme telles dans le respect mutuel* » (2003 :137).

Il en résulte que l'approche interculturelle relativise la culture source et la culture cible. Et la classe de langue offre un lieu par excellence pour ce travail de relativisation. Travailler l'interculturel en classe de langue se traduit à l'intérêt porté à divers éléments qui amènent l'apprenant à agir comme acteur social de manière efficace. Selon le CECR (2005 :15) « la perspective privilégiée de type actionnel *considère avant tout l'utilisateur et l'apprenant d'une langue comme des acteurs sociaux ayant à accomplir des tâches (qui ne sont pas seulement langagières) dans des circonstances et un environnement donnés, à l'intérieur d'un domaine d'action particulier* ». Par conséquent, pour que les apprenants soient en position, par exemple, de maîtriser le rituel des salutations ou les règles de la proxémie et de la kinésique propres à la culture

étrangère, il leur faut un enseignement qui ne se limite pas à la langue mais qui intègre aussi la culture étrangère.

Mais pour réussir la communication interculturelle, il est important que les apprenants réfléchissent aux ressemblances et différences entre les deux cultures maternelle et étrangère au lieu d'acquérir des « automatismes interculturels ». Il s'agit alors d'éveiller chez l'élève l'intérêt pour l'Autre, de donner à l'apprentissage des langues étrangères toutes ses dimensions culturelles afin de préparer l'élève à un monde pluri-lingue et interculturel. Les activités basées sur l'approche interculturelle fournissent aux enseignants l'occasion de se battre contre les représentations qu'ils se font aussi bien sur leur propre langue et leur propre culture que sur la langue et culture étrangères comme le sont les stéréotypes.

En ce qui concerne plus particulièrement les préjugés et stéréotypes, Abdallah Pretcheille (1999 :107) souligne que *le travail sur les préjugés et les stéréotypes passe par une analyse des représentations, du processus de catégorisation et d'attribution... Enracinés dans l'inconscient et dans l'imaginaire individuel et collectif, les préjugés remplissent des fonctions de sécurisation, de réduction de l'angoisse, de compensation. L'éducation interculturelle n'a pas pour objectif l'éradication des préjugés et des stéréotypes, mais un travail sur eux.*

En revanche, il va sans dire que l'approche interculturelle ne peut pas se réaliser sans que l'enseignant lui-même n'ait adopté une posture critique face à des représentations et stéréotypes des autres cultures. Il faut que lui aussi s'éloigne des postures ethnocentriques et ait une certaine ouverture sur le monde. Ce positionnement sera complété par une intervention didactique centrée sur des objectifs interculturels. L'interculturalité est toujours à construire.

2. La caricature en tant que support pédagogique en classe de français

Le support principal au cours de FLE est le manuel scolaire. Le manuel scolaire doit transmettre un certain nombre de connaissances, de perceptions et de valeurs sociales et culturelles. Mais dans quelle mesure ces connaissances et ces valeurs correspondent-elles aux besoins des apprenants et aux aspirations de notre société contemporaine ? En Grèce, le manuel scolaire utilisé pour l'apprentissage du français date de 2009 et reste le manuel principal du cours de langue. Selon nous, le livre scolaire pour l'enseignement du FLE à l'école publique grecque, au niveau du collège, comporte des limites de sorte qu'on ne peut pas parler d'un vrai apprentissage de la culture française ni d'une approche interculturelle. C'est à l'enseignant de remplir les lacunes que nous venons d'évoquer avec son propre matériel.

La caricature peut très bien constituer un support pédagogique pour compléter un cours à visée interculturelle parce qu'elle offre une piste d'exploitation intéressante pour l'enseignement de la culture. Son ancrage dans l'actualité, son apport humoristique, sa facilité d'utilisation en classe constituent des atouts importants pour son exploitation. Professeurs et élèves sont habitués aux dessins qui, ces dernières années, illustrent les manuels didactiques mais plutôt dans le but de rendre ceux-ci plus attractifs que pour proposer de vraies séances de langue s'appuyant sur eux. Après notre expérimentation de la caricature en classe de FLE, nous proposons à nos collègues d'en faire usage étant donné les grands avantages didactiques qu'elle offre.

Tout d'abord, la caricature constitue un matériau précis pour travailler. On ne se perd pas dans plusieurs interprétations comme dans un texte. André Guyon (2002 : 71) souligne que *le dessin d'humour permet une analyse précise des éléments qui entrent dans la communication humoriste*. Le dessin humoristique offre l'occasion de voir que la communication humoriste est toute une activité. Dans la vie quotidienne et surtout quand on est dans un pays étranger, on voit bien qu'interpréter l'humour constitue une vraie activité mentale : l'interprétation de l'humour fait appel à une réflexion qui associe intelligence et intervention d'autres savoirs non seulement linguistiques mais avant tout semble-t-il, d'ordre culturel.

La caricature est tout à fait adaptée pour un travail culturel et interculturel qui nous intéresse dans cet article. L'absence de texte ou sa brièveté et la simplicité du message rendent ce document tout à fait abordable, même pour les débutants, comme les enfants de l'école primaire. Nous allons voir que les caricatures peuvent faire saisir chez nos apprenants des questionnements qui touchent au domaine de l'enseignement, à la violence en classe, au racisme, au respect du code routier, à l'écologie, à l'usage d'Internet...et inciter les élèves à faire des comparaisons d'après l'expérience qu'ils en ont dans leur pays d'origine. En outre, le dessin humoristique a l'avantage de porter en lui de nombreux implicites, ce qui permet un apprentissage interculturel irremplaçable, nous semble-t-il. Il faut ajouter que cela nous a permis d'aborder un vocabulaire qui, faisant partie de leur univers quotidien, a été retenu très rapidement.

Il est certain que la caricature frappe les esprits. On y exagère bien sûr et cet état d'esprit est très proche de celui des enfants qui se montrent si souvent excessifs dans leurs réactions : ils s'enthousiasment ou ils s'émerveillent facilement. Il faut prendre en compte que l'absence de textes ou au moins de textes longs facilite la participation des élèves faibles. Comme elle comporte peu de texte ou pas du tout, celui-ci n'est pas un frein à la compréhension. La caricature à travers l'humour et le rire provoque avant tout la curiosité et la capacité d'observation des apprenants qui sont souhaitées en classe.

La caricature peut très bien toucher de façon simple à des sujets de la vie quotidienne, elle s'offre à un large public qui va des enfants à des adultes de niveau universitaire. Cela dépend du contenu et des savoirs pré-acquis du public pour la construction du sens et la transmission du message. La caricature peut donc constituer un moyen très enrichissant pour tous les niveaux et les degrés. Pour nos élèves de l'école publique dont certains ont de grandes lacunes syntaxiques, lexicales, orthographiques et textuelles, la caricature s'avère beaucoup plus simple que n'importe quel texte. Elle est plus motivante et suscite la participation au cours.

L'éducation interculturelle trouve dans la caricature un allié précieux ; la caricature se prête particulièrement à un travail sur la culture (représentations, stéréotypes, mentalités, problèmes sociaux etc.). De plus, en tant que support iconique, elle va nous aider à faire passer des messages universels de façon plus spontanée, plus immédiat. N'oublions pas que l'une des missions les plus importantes de l'école publique est l'ouverture culturelle et le respect de l'Autre.

Les séances reposant sur la caricature favorisent aussi l'acquisition des compétences dites transversales, ces compétences transférables à d'autres matières proposées dans le programme scolaire et qui permettent de développer chez les apprenants des capacités qui dépassent les simples savoirs et renvoient plutôt à des mécanismes cognitifs : prendre des notes, structurer un discours, exploiter des informations, exercer son jugement critique, changer des attitudes, parler en public, communiquer avec les autres etc.

Travailler avec des caricatures, c'est aussi introduire l'humour en classe de langue. Il est évident que pour que l'apprenant soit motivé, il faut qu'il se sente impliqué dans son apprentissage. L'humour contribue largement à ce sens. La recherche pédagogique met depuis de nombreuses années en avant cette idée, mentionnons P. Guiraud, A. Henault, Roventa-Frumusani, G-V. Martin, H. Besse, L-J Calvet pour ne citer qu'eux. Mais attention, il ne s'agit pas ici de compléter les lacunes d'un cours par l'humour, autrement dit d'utiliser l'humour comme une fin en soi. Notre objectif est de montrer que dans la complexité de la situation didactique, l'humour est un facteur essentiel à prendre compte.

L'utilisation de la caricature en classe de français pour travailler sur les éléments culturels et interculturels de la langue source et cible nous a permis d'obtenir quelques résultats.

3. Quelques pistes d'exploitation

Dans le cadre de notre recherche universitaire, nous avons travaillé avec un public de deux dernières classes du primaire et de trois classes du collège c'est-à-dire un public de 10 à 14 ans selon le système scolaire grec. Notre choix de caricatures a été orienté par les questions suivantes : Quelle(s) culture (s) enseigner? (culture savante ? culture comportementale ?), Quelle place pour l'interculturel ? Quelle place pour la linguistique ? Quel type de caricature ? N'oublions pas non plus qu'il s'agit d'un genre artistique : Dessin de presse ? Portrait-charge ? Gravure ? En couleur ? En noir et blanc ?

Nous avons choisi différents types de caricatures (dessin de presse, portrait charge, caricature de mœurs etc.) des caricaturistes Français et Grecs pour favoriser aussi les échanges culturels. Le choix de la thématique des caricatures est effectué selon le niveau du public, et ses intérêts de prédilection. En même temps, nous avons essayé de varier les activités proposées entre la culture savante et la culture comportementale ou la culture des *maximalistes* et de *minimalistes* pour rappeler ici la distinction que fait Robert Galisson.

Notre expérience en classe de langue nous a appris que les élèves ont besoin de trouver du sens et d'accorder une valeur à leur apprentissage pour être motivés. Il est donc très important, de la part du professeur, de proposer des séances ancrées dans le milieu proche ou plus élargi où l'élève vit sans les dissocier de toute réalité. Nous avons alors cherché des caricatures qui couvrent une vaste gamme de sujets d'actualité et qui font usage des pré-acquis des autres matières enseignées à l'école dans un souci d'interdisciplinarité et de mélange de connaissances : environnement et développement durable, droits de l'homme et valeurs humanistes, littérature de jeunesse franco-grecque, patrimoine mondial Unesco, problèmes issus d'un usage excessif de l'Internet, cinéma, les différents systèmes scolaires des pays d'Europe etc.

L'exploitation des caricatures choisies a conduit à des activités favorisant la réflexion, l'imagination, la créativité et à de longues discussions idéologiques et éthiques qui se trouvent d'ailleurs à la base d'une vraie éducation interculturelle. À titre indicatif, nous avons proposé des activités qui ont abouti à une exposition des caricatures des élèves du primaire à la fin de l'année pour les sensibiliser aux problèmes écologiques à travers l'humour, à un débat sur le système scolaire idéal après une comparaison de différents systèmes scolaires européens, à la comparaison de l'usage d'Internet par les adolescents de deux pays dont on a pu tirer des conclusions, à la prise en compte des habitudes de lecture de deux pays, à la connaissance du festival de Cannes à travers les caricatures de Plantu, etc.

Grâce à la mise en place de ce type d'activités dans nos classes, nous avons pu dégager certaines observations que nous voudrions communiquer aux lecteurs de cet

article dans un double objectif: d'une part, aider les enseignants à anticiper certains problèmes que nous avons rencontrés lors de la mise en place des activités centrées sur la caricature et d'autre part, les encourager à introduire ces activités dans leurs classes en montrant en quoi elles avaient enrichi nos propres élèves. Il s'agit d'observations qui correspondent à la réalité vécue dans la classe tout en essayant de tendre à une éventuelle objectivation.

Tout d'abord, grâce à l'introduction de la caricature en classe de langue, les élèves ont appris ce qu'est une caricature en conceptualisant ce terme et dans un deuxième temps comment la « lire ». Bien que nous n'ayons pas eu recours à une description systématique du support caricature, au moins avons-nous travaillé certains aspects de l'analyse de la caricature en posant des questions portant sur la composition de l'image, les couleurs qui prédominent dans l'image, la taille des personnages ou des objets présentés par rapport aux dimensions réelles etc., qui ont aidé les enfants à cerner les points auxquels ils doivent faire attention pour interpréter une caricature ; bref, ils ont appris à observer une caricature.

Ensuite, ils ont élargi leurs connaissances au niveau de ce que l'on appelle savoirs, culture générale, connaissance du monde: ils ont appris l'existence de caricaturistes français (Plantu, Lefred-Thouron, Azam, Dilem, etc) et grecs (Kountouris, KYR, Mitropoulos etc.) qu'ils ne connaissaient pas auparavant, de sites consacrés à la caricature, d'associations créées pour la caricature etc. Ils ont aussi acquis des connaissances à travers des activités sur : le festival de Cannes, les monuments Unesco, le centre national du livre de la Grèce, des écrivains français et grecs, des acteurs français et grecs, des savoirs alors (socio) culturels. Rappelons que selon le CECR (2005 :82) « la connaissance du monde englobe la connaissance des lieux, institutions, organismes, des personnes, des objets, des faits, etc. ».

L'apport le plus important, dirait-on, était la réflexion que nous avons menée en classe sur des sujets d'actualité et des problèmes sociaux qui nous concernent mais dans une optique interculturelle non ethnocentrique. Les élèves ont abordé des sujets de grande importance comme nous l'avons vu *supra* tels que l'environnement, les droits de l'homme, les effets négatifs d'Internet, la famille, l'éducation sous un angle de vue qui dépasse les frontières grecques et fait appréhender aux élèves les problèmes auxquels toutes les sociétés doivent faire face. Un tel point de vue assure la prise de conscience *qu'il existe un plus grand éventail des cultures que celles véhiculées par la L1* (CECR 2005, 83) et crée le sentiment d'appartenance à une communauté humaine élargie.

Les élèves d'habitude correspondent, se sont bien investis dans les différentes tâches et ont répondu aux différents objectifs qu'on s'est fixés ; les plus faibles ont été attirés

par l'image humoristique, ce qui démontre encore une fois qu'il s'agit d'un support très attirant et motivant ; l'humour, la plupart des fois présent dans les dessins, a créé *d'emblée une ambiance agréable dans la classe*.

Il convient cependant de ne pas écarter quelques difficultés à prendre en compte lors de l'utilisation d'un tel support. Tout d'abord, selon l'*âge de notre public*, il serait préférable d'éviter les caricatures dont les références culturelles sont très difficiles à comprendre ou dont le contenu demande une implication émotionnelle de la part des élèves, religieuse par exemple. De plus, nous avons remarqué que les réactions spontanées des élèves du primaire durant les activités peuvent *dérouter* l'objectif de l'activité. Il faut donc prévoir une organisation temporelle plus rigide pour les élèves les plus petits afin d'atteindre les objectifs prévus. Une autre difficulté à prendre en compte est la manière d'introduire les activités en classe sans trop *sacrifier* de la matière officielle à enseigner, sachant qu'il s'agit d'un problème très contextualisé qui concerne le système éducatif grec. Un autre professeur, dans un autre système scolaire, avec plus d'heures d'enseignement de L2 notamment pourrait ne pas être concerné par cette difficulté.

Pour finir, nous pensons que les conclusions majeures de ce travail pourraient être regroupées dans les points suivants :

- L'utilisation de la caricature comme support didactique en classe de langue étrangère est tout à fait légitime du point de vue de son apport (inter)culturel.
- Les activités ayant comme support pédagogique la caricature peuvent parfaitement *être proposées* dans le contexte scolaire.
- La caricature en tant que support pédagogique favorise la motivation des apprenants les plus réservés.
- La caricature se prête à *l'élaboration des activités* fondées *sur* l'interdisciplinarité et la transversalité des connaissances. Les activités interdisciplinaires qui tiennent compte des acquis d'autres matières créent un sentiment de sécurité surtout chez des élèves plus faibles qui en ont besoin pour prendre la parole.
- La caricature peut offrir une thématique d'activités très variée correspondant au niveau et à l'âge de tout public.
- Ni la culture savante ni la culture partagée de la culture cible ne laissent indifférents les apprenants qui sont curieux de savoir « comment on fait » dans la culture de l'Autre.

Conclusion

Le principal objectif de cet article a été de présenter l'apport de l'utilisation de la caricature en classe de FLE en tant que support pédagogique à visée (inter)culturelle, suite à une *expérimentation qui a eu lieu à l'école publique grecque*.

Tous les professeurs de langues étrangères qui veulent actualiser leur travail et mènent une réflexion sur leurs pratiques se posent les mêmes questions : Comment enrichir mon cours « culturellement » ? Comment sortir du manuel scolaire et proposer des activités interculturelles s'appuyant sur des supports originaux ? Nous avons voulu démontrer dans cet article qu'utiliser la caricature avec des objectifs interculturels pourrait être une façon agréable d'aborder les différents éléments de la culture cible et de la culture source et que sa place dans le cours de langue s'avère donc tout à fait légitime. La caricature, qu'elle soit portrait-charge, caricature de mœurs ou dessin de presse, nous a donné l'occasion de parler de *réalités* différentes de celles que nous vivons ; l'humour a en plus joué son rôle motivant et stimulant sur ce point.

N'oublions pas que la caricature nous donne aussi l'occasion de mener un travail très intéressant au niveau linguistique puisque même quand il n'y a pas de texte, la caricature peut être un excellent déclencheur pour l'oral et permet de travailler plusieurs *compétences telles que les compétences* pragmatique, sémantique, lexico-grammaticale etc. Ces considérations conduisent à penser qu'il faudrait renforcer la mise en place des activités ayant comme support l'image humoristique et promouvoir en même temps le développement des pratiques artistiques à l'école en classe de FLE.

En conséquence, les enseignants dans le cadre de leurs animations, les responsables pédagogiques, les formateurs des enseignants qui souhaitent mettre en œuvre une démarche interactive entre langue-culture française, art, humour et interculturel peuvent profiter pleinement des possibilités que leur offre l'image humoristique.

Bibliographie

Ouvrages

- Abdallah-Pretceille, M. 1999. *L'éducation interculturelle*. Paris : PUF.
- Charlot, B. 1997. *Du rapport au savoir*. Paris : Anthropos.
- Conseil de l'Europe. 2001. *Le Cadre européen commun de référence pour les langues, apprendre, enseigner, évaluer*. Paris : Didier.
- Cuq, J-P. (Dir.) 2003. *Dictionnaire de didactique du français*. Asdifle. Paris : Clé international.
- Morin, E. 2000. *Les sept savoirs nécessaires pour l'éducation du futur*. Paris : Seuil.
- Zarate, G. 1986. *Enseigner une culture étrangère*. Paris : Hachette.

Articles

Galisson, R. 1987. « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à C. C. P ». *Etudes de linguistique appliquée*, n° 67, p.119-140.

Galisson, R. 2002. « L'humour au service des valeurs : défi salutaire, ou risque inutile ? » *Le français dans le monde, Recherches et Applications*, p.122-139.

Guyon, A. 2002. « Dessin d'humour et enseignement du français, langue étrangère » *Le français dans le monde, Recherches et Applications*, p.71-79.

Sitographie relative à la caricature [Sites consultés le 14 février 2014]

<http://www.humoresques.fr>

<http://www.eiris.eu>

<http://www.caricaturesetcaricature.com>

<http://www.caricadoc.com>

<http://www.cartooningforpeace.org>

http://expositions.bnf.fr/daumier/pedago/02_1.htm

http://www.courrierinternational.com/cartoons_overview

http://www.histoire-image.org/site/rech/resultat.php?mots_cles=caricature

Synergies Europe n° 9 / 2014



Annexes



Glossaire



Abdou Elimam

Docteur d'État de l'Université de Rouen, France

Professeur de Linguistique

Ce glossaire a pour fonction principale d'installer des passerelles facilitant l'accès à certains concepts et notions qui, dans les contributions de ce dossier, prennent des contenus particuliers. Il ne s'agit donc pas de définitions *stricto sensu*.

Actance

Relation qui manifeste la symbolisation de l'agir au cœur des *phrases en faire*, entre actants syntaxiques (les *phrases en être* instancient les existants). On distingue ainsi l'actant 1 *confirmé actif* (initiateur, le « sujet » traditionnel), l'actant 2 *infirmité passif* (cible, « objet » du verbe) et le *tiers actant* (objet ou objet second du verbe, tantôt destinataire ou destinataire de l'acte).

Actualisation

Opération linguistique assurant la transition graduelle des potentialités du système linguistique à la matérialité discursive. Ce passage s'effectue en temps opératif (celui de l'*à dire*), c'est-à-dire selon une temporalité concrète et cognitive de flux neuronaux.

À dire, dire, dit

La production des énoncés, inscrite dans le temps, repose sur trois instances qui correspondent respectivement à leur programmation en inconscience linguistique – leur actualisation – (*à dire*), à leur profération réelle (*dire*) et à leur stockage en mémoire syntaxique (*dit*). Cette dernière, en relation avec l'*à dire* prévisionnel, assure la cohésion discursive. Ces trois instanciations se superposent, autour de l'*à dire* préparatoire et support de l'actualisation discursive.

Antiontif

Terme assigné par Tesnière (1959/1988 : 117-118) aux formes dites de deuxième personne du verbe.. Sur la base de l'*ontif* (du grec : « étant ») comme essence de la personne représentée dans l'énoncé, (ainsi opposée à l'*anontif* ou « non-personne ») les formes *autoontives* (de première personne) marquent le MOI (personnalité subjective) dont l'énonciateur assume la conscience, par dissociation avec les marques *antiontives*.

Arbitraire du signe vs Motivation du signe

Doctrine qui considère que le lien entre les deux versants du signe, le signifiant (image acoustique) et le signifié (concept), est fortuit, dans le cas de l'arbitraire du signe ou, au contraire, naturel, dans le cas de la motivation.

Arthrologie

Le terme réfère, en praxématique aux opérations permettant les mises en relation ou en connexion (soit des articulations) entre catégories référentielles - « opérations » chez les adamczewskiens et les culioliens.

Autopoïèse

Il s'agit de la propriété énaïve d'un système (humain ou non) à se produire lui-même en interaction avec son environnement, tout en conservant son organisation propre malgré le changement environnemental. Cf. Varela (1988).

Blending

Opération cognitive consistant à faire émerger une entité sémiologique tierce à partir de relations établies entre deux (ou plus) espaces mentaux

Cadre (conceptuel)

Espace mental d'inscription de l'expérience (directe ou indirecte) des locuteurs d'où l'on puise des domaines de cohésion (liés à des croyances, des connaissances, des expériences plus ou moins schématisées et prototypiques) sous forme de scénarios potentiels avec actants, entités conceptuelles et relations possibles.

Cartographie

Structuration de la connaissance de soi et de son environnement telle que la dessine et la gère notre cerveau.

Cognème

Pour le linguiste angliciste cognitiviste, D. Bottineau, le cognème correspond à l'instruction psychique associée aux caractéristiques phonético-articulatoires d'un phonème.

Cognition distribuée

En sciences cognitives, une théorie qui envisage les processus cognitifs selon les activités coopératives entre humains et avec leur environnement socio-physique et temporel et non plus seulement en termes de traitement individuel et linéaro-séquentiel de l'information.

Computationnalisme

Courant des neurosciences qui s'appuie sur les procédures de calcul et les sciences informatiques pour rendre compte des rapports entre les fonctions cérébrales et le système nerveux. Ce modèle longtemps dominant dans le cognitivisme a été critiqué pour son réductionnisme puis concurrencé par le (néo)connexionnisme.

Conceptualisation

Construction permanente d'images mentales où s'associent: caractéristiques physiques (forme, couleur, matière, type, etc.), succession dans le temps et dans l'espace et degré émotionnel.

Conceptualisation discursive

Production d'entités sémiologiques non prévisibles [car non disponibles dans le lexique, par exemple] construites à partir de sèmes dégagés de domaines auxquels ont pu renvoyer des mots et inscrites dans la mémoire discursive.

Consubstantialité du signe

Postulat selon lequel le signifié et le signifiant forment un tout insécable. La modification de l'un implique donc nécessairement celle de l'autre.

Corporéité cognitive

Principe d'immanence de la cognition au corps, également appelé « cognition distribuée [dans le corps] ».

Déictique

Élément linguistique qui sert à désigner quelque chose dans une situation de communication.

Dioptrique humaine

Cette métaphore empruntée à l'optique renvoie en linguistique guillaumienne à notre faculté de penser réalisée par contrastes et représentations construites.

Discours

Ce qui identifie des relations qui *dépassent* les limites d'une seule phrase dans l'enchaînement des énoncés. Ce dépassement concerne aussi l'*actualisation* d'éléments linguistiques en situation. Dans cette perspective, les prédiscours renvoient à des productions linguistiques mémorisées (consciemment ou non, sur le long terme ou le court terme) qui ont fait l'objet d'une énonciation.

Domaine (de cognition)

Espace mental produit d'images et de cartographies renvoyant à des savoirs, des savoir-faire et des savoir-être consignés par la culture et par des mots. Voir *cadre*

Énonciation

Activité qui implique à la fois un énonciateur et un coénonciateur et qui met en place des marqueurs différenciés fonctionnant en tant qu'indices d'opérations. Ces marqueurs permettent au coénonciateur de s'engager dans l'interprétation du sens envisagé en tenant compte des conditions de l'énonciation. Suite aux éclairages des neurosciences cognitives, l'énonciation peut être considérée comme l'événement éactif participant à la mise en forme d'instructions aussi bien neuro-sémantiques que pragmatiques et portées par un énonciateur et un coénonciateur dans une situation d'énonciation.

Egogénèse/Allogénèse

Induite par la topogénèse (et donc aux positionnements spatiaux), l'actualisation de la subjectivité est aussi celle du critère de réalité du discours. L'hypothèse, actuellement en chantier en linguistique praxématique, de ce mouvement de saisie est posée comme *allogénèse*.

Émergence

Survenue, prévisible ou pas, de nouveaux facteurs suite à l'interaction et l'agrégation de composantes au sein d'un environnement.

Enaction

Théorie considérant l'ancrage de la cognition dans un corps et de l'ancrage du corps dans un environnement. Les organismes vivants s'organisent alors en cohérence et en interaction avec l'environnement où ils se trouvent. Cf. Varela et al. (1993). De ce point de vue, la parole peut être appréhendée comme le résultat de la coordination d'actions corporelles, incarnées.

Endothème

Préparation, en inconscience linguistique, de la profération du dire, bouclée avec la capitalisation du dit. Perceptible notamment dans le dédire et le court-circuit en économie analytique : ratages et lapsi, réorientations morphosyntaxiques et auto-interruption.

Espaces mentaux

Voir *domaine*

Faculté de langage

Instance innée dont la raison d'être est de faire transiter des conceptualisations neuro-sémantiques ainsi que les visées subjectives qui les déterminent. Ces mécanismes de transfert reposent sur des articulateurs traduisant les visées combinatoires (du sujet parlant) sous formes de morphèmes (*parapraxèmes* et *métapraxèmes*) dans la langue de sortie.

Fétichismes linguistiques

L'attribution infondée de pouvoirs d'organisation et de signification aux résultats de l'activité humaine de parole et non pas au travail sémiotique des locuteurs.

Frame

Voir *Cadre*

Glossogénie (ou glossogénèse)

Processus diachronique d'élaboration collective d'une langue. Son résultat, toujours provisoire en synchronie, est le support de la *praxéogénie*, c'est-à-dire l'usage que fait tel sujet parlant de la glossogénie

Glottomotricité

Activité motrice qui mobilise un certain nombre de fonctions physiques (rythme respiratoire, appareil bucco-phonatoire, déglutition, mouvements de parties du corps, etc.) et mentales (attention, mémoires, appareil sensoriel, etc.) lors de la mise en mots de nos pensées.

Gestalttheorie ou gestaltisme (ou théorie de la forme)

Présent dans le *Trésor de la langue française informatisé* comme sous-entrée, le terme désigne la doctrine affirmant que, en psychologie, les perceptions sont subordonnées à des structures formelles ou gestalt.

Grammème

Nom souvent donné à l'unité linguistique minimale (le morphème) lorsque sa vocation est exclusivement ou prioritairement grammaticale.

Hypothèse localiste

Reposant sur la morphogénèse du sens, ce modèle pose le principe d'iconicité des schèmes grammaticaux avec la perception dont ils sont issus et qui organisent dans la proposition, l'homologie entre rapports syntaxiques actantiels et relation à l'espace dans la réalité à laquelle ils réfèrent.

Iconicité

Ressemblance entre la forme d'un énoncé (ou d'un signe) et ce qu'il représente.

Incidence

Mécanisme par lequel certains mots, dans leur fonctionnement en discours, prennent appui sur d'autres mots, appelés « supports ». Par exemple, un adjectif par rapport à un nom.

Lexème

Nom souvent donné à l'unité linguistique minimale (le morphème) lorsque sa vocation est exclusivement ou prioritairement lexicale.

Mapping

Liens sémantiques intervenant entre espaces mentaux différents et réalisés par une opération cognitive (« image mentale » ou « cartographies »).

Médiatisation

Opération de distanciation (plus ou moins modale) par rapport à un procès en se détachant de son propre discours. Le français permet de *dérivée* des valeurs médiatisées qui peuvent signaler la source de l'information contenue dans l'énoncé et une éventuelle distanciation.

Métapraxème / Parapraxème

En linguistique praxématique, les unités traditionnellement associées aux morphèmes grammaticaux et qui signalent la nature des articulations envisagées (cf. arthrologie).

Morphème

La plus petite unité, pourvue de sens, isolable dans un mot (concept élaboré par A. Martinet).

Mot

Entité composée de syllabes et consignée par la culture en tant que symbole de valeurs sémantiques socialement validées. En discours les mots sont traités non pas en tant qu'entités, mais en tant que potentialités de sens mises à contribution pour pointer une émergence cognitive.

Moyens linguistique

Mots, ordre des mots, schèmes de construction et schèmes prosodiques et phonologiques disponibles dans une langue donnée et que l'activité linguistique mobilise. Les moyens linguistiques, à leur tour, impriment leurs propres contraintes aux formes morphosyntaxiques de sortie.

Préconstruit

Domaine conceptuel (ou espace mental) pensé ou construit avant, ailleurs ou indépendamment et qui est nécessaire à l'interprétation d'une phrase dont l'affirmation globale ne l'intègre pas dans son contenu.

Néoconnexionnisme

En sciences cognitives, modèle qui pose que c'est du bas niveau, c'est-à-dire du taux d'interconnexions du circuit neuronal que procède l'émergence qualitative d'états mentaux représentationnels.

Neural

Qui a trait à l'activité nerveuse supérieure.

Neurone / Neuronal

Qui a trait à l'activité de communication entre neurones

Neuro-sémiques/ sémio-neural

L'organisation du savoir et de l'expérience par le cerveau en termes de cartographies hiérarchisées et d'image mentales. C'est là que le sens est puisé de même que c'est là qu'est reconstruite la signification. Cette assemblée neuro-sémique peut s'extérioriser, *via* des actions motrices, soit sous une forme linguistique, soit selon d'autres modalités de communications (gestes, corps, etc.)

Neurones miroirs

Cellules du cerveau - découvertes au début des années 1990 - qui s'activent quand on réalise une action ou quand on l'imagine de même que lorsqu'on voit quelqu'un la réaliser. Décelés chez l'homme, ils seraient particulièrement impliqués dans les états émotionnels empathiques.

Neurosciences cognitives

Les neurosciences constituent une approche scientifique du fonctionnement du système nerveux et les neurosciences cognitives étudient les mécanismes neurobiologiques de la cognition (langage, perception, motricité...).

Notion

En linguistique culiolienne, système complexe de représentation structurant des propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif. La notion, antérieure à la catégorisation en mots, est un générateur d'unités lexicales.

Opération langagière

Activité propre à la faculté de langage qui se greffe sur une entité morphologique telle que les mots ou les morphèmes d'une langue pour en exprimer la valeur.

Opération linguistique

Activité propre à la mise en route du système linguistique hôte et qui, à défaut d'être indexée à une opération langagière, quitte la sphère du langage au profit de celle de la culture.

Opération cognitive

Activité d'accès à la connaissance en mobilisant des opérations *neuro-sémiques*.

Parcours

En linguistique culiolienne, opération de détermination par laquelle l'énonciateur balaie des items d'une classe ou d'une notion sans arrêter de choix soit en raison de leur disconvenance en soi, soit par ignorance de la forme adéquate soit enfin parce que toutes les options sont possibles.

Perçaction

Notion de Berthoz (1997) visant à effacer l'opposition entre perception et action pour la conception d'un modèle propre du monde vécu.

Phognème

L'inscription neuronale d'instructions sémantiques et pragmatique dans la structure phonologique de toute langue. Les mots dépourvus de phognèmes ne peuvent être traités par les systèmes linguistiques.

Phonème

La plus petite unité phonique, dépourvue de sens, isolable dans un mot. Les neurosciences cognitives révèlent le phonème, *via* la *phognème* ou la *cognème*, dans sa fonction de filtre déterminant pour la reconnaissance linguistique et la motivation du signe linguistique

Phonologie

Branche de la linguistique qui étudie les sons du point de vue de leur rôle fonctionnel au sein d'un système de signes (à la différence de la phonétique qui n'envisage les sons que sous l'angle de leur production du point de vue articulatoire, auditif, acoustique).

Phonosymbolisme

Le phonosymbolisme s'intéresse aux impressions - tant du point de vue de la phonation que de la perception - que peuvent susciter les sons à partir de leurs traits physiques.

Praxème

En linguistique praxématique, unité phonologique qui supporte la signification actualisée en discours. Il revêt ainsi une double aptitude : à l'illimitation du sens (fonction poétique du langage) comme à l'étranglement du sens (fonction communicationnelle et sociale) opéré par son réglage.

Praxéogenèse

Parfois dite aussi *praxéogénie*, elle correspond au langage *en service*. Voir également *praxoglossie*.

Praxoglossie

Le savoir-faire linguistique résultant d'un développement social d'acquisition et du potentiel d'activation de corrélats neuronaux échangés avec la faculté de langage ; C'est à partir de lui que sont convoqués les moyens linguistiques locaux pour établir une correspondance opératoire avec les fonctions langagières. C'est la version contemporaine du « système linguistique » tel que l'avait pensé Ferdinand de Saussure.

Préverbal

Moment intermédiaire entre la sollicitation de l'activité langagière par les modules cognitifs et la mise en mots physique.

Protolinguistique

Moment où le préverbal est projeté en extériorisation linéaire. Cette linéarisation conserve des traces des hiérarchies de *mappings* et de *blendings* et leur donne une forme injonctive (ou instructionnelle) qui devra s'inscrire dans les supports de sortie (les différents « mots »). Jusque là, on est encore dans le processus bio-cognitif universel. Si le protolinguistique est de nature éminemment articulatoire, l'accès aux formes de sortie est de nature exclusivement motrice.

Psychomécanique du langage

Théorie élaborée par Gustave Guillaume (1883-1960) et qui préfigure la linguistique cognitive contemporaine.

Réglage du sens

En linguistique praxématique, procédure de sélection du programme de sens en vue de la délivrance de l'unité actualisée de façon monosémique en discours.

Régulateur

Unité verbale, vocale ou gestuelle émise en piste de guidage par l'interlocuteur et vouée au maintien du lien conversationnel, sans interruption du tour du parleur en piste principale.

Relateur

Élément du discours qui sert à mettre en relation, comme par exemple les prépositions.

Représentation

Construction d'images mentales à partir de l'expérience accumulée (y compris livresque) selon des procédures propres à la cartographie en place dans le cerveau.

Saillance

Élément macro-sémiotique issu de combinaison articulatoire sémiologique ou graphique qui regroupe morpho-sémiotiquement ou phono-sémiotiquement plusieurs vocables qui, de fait, appartiennent à la même structure (dite *saillancielle*).

Sémantique neuronale

Voir *neuro-sémantique*

Simplexité

Notion de Berthoz qui renvoie à « l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences » (Berthoz, 2009 : 159).

Submorphème

Unité pré-formelle liée à un concept pré-sémantique général apte à fédérer plusieurs morphèmes et plusieurs signifiés. Par exemple, le submorphème {FL} lié au concept de « flux par frottement atténué » pourra se retrouver dans *fluidité* sous le groupe [fl], dans *vélo* sous le groupe [v-l] en vertu des analogies articulatoires qui les relient.

Submorphologie

Discipline qui étudie les unités pré-linguistiques, c'est-à-dire situées en amont du morphème, considéré comme l'unité minimale de sens. Ces unités n'existent donc qu'à l'état embryonnaire et sont liées à des concepts pré-signifiés et à des formes en construction (nommées *submorphèmes*).

Subsymbolique

Modèle en intelligence artificielle tendant à rendre compte des fonctionnements perceptuels - il est aussi convoqué pour la compréhension de la catégorisation linguistique ou du mouvement.

Synesthésie

Entremêlement des sens dans le fonctionnement de la perception.

Temps opératif

La durée que nécessite toute activité mentale de parole pour sa réalisation (ou actualisation) et qui fait l'objet d'une théorisation inaugurée par G. Guillaume.

Temps opératif (in posse, in fieri, in esse)

En linguistique praxématique, et selon G. Guillaume, la formation de l'image-temps (chronogénèse) dans la pensée de l'énonciateur passe par trois étapes (ou *chronothèses*) : celles d'un procès puissantiel (*in posse*), d'une inscription temporelle peu définie, en devenir (*in fieri*) ou encore d'un procès dont l'image-temps est entièrement réalisée (*in esse*).

Thématique (développement)

Construction, puis progression discursive d'une composition sémantique élaborée en discours - lorsqu'il s'agit d'un « mot », on le découvre sous différentes facettes lexicales (métaphoriques incluses) au fur et à mesure que l'on progresse dans le texte.

Traces d'indexation

Élément phonologique disponible dans un morphème et renvoyant à l'opération langagière à laquelle il est rattaché.

Transmorphologie

Cas de sollicitation cognitive plurielle d'un signifiant donné (poly-actualisation). Par exemple, le vocable *bonbon* peut être lié au submorphème {duplication de labiales} lié à

l'idée de « petitesse » (cf. Eskénazi 1991) ou bien à {B.B} lié à l'idée de « gonflement », de « rondeur » (cf. Guiraud 1986). En fonction de la caractéristique mise en saillance en énoncé tel ou tel submorphème sera exploité.

Umwelt

Notion de Uexküll (1984) représentant la conception d'un monde propre conditionnée par l'expérience et le corps. L'environnement est donc perçu de différentes manières en fonction des êtres et des individus.

Vicariance

Principe de Berthoz (2013) selon lequel un esprit peut recourir à un autre moyen pour atteindre le même but dans une situation contrainte.

Visée

En linguistique guillaumienne, finalité en discours d'une intention saisie en tant que processus d'actualisation sérié en positions différentes dans l'architecture du langage.

Visées énonciatives

Qualification des intentions du dire chez un locuteur appréhendées à partir des traces. En somme dans quelle direction le locuteur envisage-t-il ses combinaisons de sèmes ou groupes de sèmes : posées, virtuelles, potentielles, possibles, souhaitables, admises, interrogées, niées, assertées, etc.

Profil des auteurs



Reine Berthelot

Chargée de cours à Paris 3 Sorbonne nouvelle (DFLE) et aux cours municipaux pour adultes de la Ville de Paris, elle a exercé dans diverses structures (Greta, Cours de Civilisation Française de la Sorbonne, Alliance française, etc.) et en Italie (Institut français de Milan). Elle mène ses recherches en Didactique du français et des langues avec pour axes : les littératures francophones, la diversité des cultures d'apprentissage et des cultures d'enseignement, la place des langues et cultures d'origine dans l'enseignement/apprentissage du français, les postures d'enseignement. Ses Publications et travaux pédagogiques portent sur la littérature : *Littératures francophones en classe de FLE, pourquoi et comment les enseigner*. (Paris 2011, L'Harmattan) et l'élaboration collaborative du site d'apprentissage du FLE www.dautres-paris.com dans le cadre du Master 1, Université Stendhal Grenoble 3 en 2009.

Didier Bottineau

Didier Bottineau est chercheur CNRS en langues, cultures, cognition, typologie après avoir été MCF en linguistique anglaise (Rennes 2). Sa recherche a commencé par la théorie des cognèmes, appliquée à la morphologie grammaticale de diverses langues (romanes, germaniques, celtiques, le basque et d'autres) et se poursuit avec le développement d'une linguistique enactive, la théorie des actes corporimentaux langagiers (TACML). Il s'intéresse au langage humain comme technique corporelle de conceptualisation socialement normée et en étudie la diversité à travers des langues de types divers. Il enseigne également l'anglais et l'espagnol en écoles d'ingénieurs et s'intéresse aux applications didactiques de ces orientations théoriques. Entre autres publications signalons en 2003 *Les cognèmes de l'anglais et autres langues*, in Aboubakar Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications* (Actes du colloque de Tromsø organisé par le Département de français de l'Université, 26-28 oct. 2000, Paris/Gap : Ophrys), en 2004. « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », *Travaux du CERIEC*, 16 et en 2012, « Submorphémique et corporéité cognitive ». *La submorphémique, Miranda*, n°7. Université de Toulouse-Le Mirail.

Claude Manuel Delmas

Professeur émérite, Claude Manuel Delmas a enseigné la linguistique anglaise à l'université de la Sorbonne Paris 3. Il a été responsable de l'équipe d'accueil EA 3980 « Sémantique et Syntaxe en Linguistique anglaise » (SESYLIA) jusqu'en 2009. Il a également été président de l'Association des Linguistes Anglicistes de l'Enseignement Supérieur ALAES (1997 - 2001). Il a poursuivi ses recherches sur les liens entre énonciation et discours et rédigé de nombreux articles dans le domaine de la grammaire contrastive (anglais - français, anglais et tahitien, anglais - espagnol). Il a consacré certains articles au Pidgin English du Cameroun (PEC). Plus récemment, il a étudié les liens entre énonciation, cognition et métaopération. Il a également rédigé en collaboration avec H. Adamczewski *Grammaire Linguistique de l'Anglais* (A. Colin, 1982, 1998), *Faits de Langue* (Dunod, 1993). Il a rédigé avec M. O'Neil l'entrée *Anglais* dans *le Dictionnaire des Langues* (PUF, 2011). Il a publié les actes de colloques annuels de l'ALAES (de 1998 à 2001) et ceux du colloque Complétude, cognition, construction linguistique aux Presses de la Sorbonne Nouvelle (2006).

Abdou Elimam (Abdel Jlil)

Doctorat d'état et Professeur des Universités, Abdou Elimam accède au statut de retraité après avoir exercé 16 années dans la coopération linguistique. Bien connu pour ses travaux à la fois de didactique du français langue seconde ou étrangère et de sociolinguistique maghrébine, sa passion pour l'énonciation l'a naturellement conduit à interroger les neurosciences cognitives. Ancien étudiant du Pr. Henri Adamczewski et auditeur d'Antoine Culioli, il collabore avec Robert Lafont notamment lors de la création du premier groupe de recherche en linguistique praxématique et des *Cahiers de la Praxématique*. Il travaille depuis quelques années sur le corrélats physiologique des opérations langagières et linguistiques ; ce qui le rapproche à la fois de travaux en neurosciences cognitives (A. Damasio, J.-P. Changeux) et de ceux de la linguistique cognitive (G. Fauconnier, G. Lakoff) et plus particulièrement ceux des courants néo guillaumiens contemporains (C. Delmas, D. Bottineau). Parmi ses publications marquantes et/ou récentes, mentionnons : 2003. *Le maghribi, alias "ed-darija"- La langue consensuelle du Maghreb* ; 2012. *Le français langue seconde d'enseignement* ; 2013. « Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation », *Synergies Espagne* n° 6 - 2013, p. 85-91.

Laurent Fauré

Prag sciences du langage à l'Université Paul Valéry - Montpellier III, Laurent Fauré consacre ses activités entre enseignement et recherche. Il a investi le domaine du « Discours, praxis & interaction » pour viser l'articulation entre linguistique interactionnelle et analyse du discours ; en faisant dialoguer les options méthodologiques de la praxématique et de l'analyse de conversation. Sa démarche repose sur l'observation

de corpus audio-visuels recueillis essentiellement en interactions professionnelles (activités de service notamment), médiatiques et scolaires. L'interjection, les vocalisations et autres particules discursives constituent un premier objet d'investigation. L'approche linguistique de l'intersubjectivité saisie dans ses propriétés dynamiques et ses formats d'actualisation constitue un champ d'étude privilégié associé et conjoint au précédent. Quelques publications significatives en 2013 (en coll. avec A. Jackiewicz) *Ethno-radiographie d'une matinale linguistique d'une matinale à France inter, Langage et société* (soumis), en 2011, L'émergence personnelle de l'autre : entre faits de langue et données interactionnelles, in B. Verine et C. Détrie (éd.), *L'Actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*, Limoges : Lambert Lucas, en 2010, in F. Torterat (éd.) *Prédication, récurrences discursives et variation*, CORELA Cognition, représentations, langage, Numéro spécial sur: *L'interpellation*.

Michaël Grégoire

Maître de Conférences à l'Université Blaise Pascal - Clermont II, Michaël Grégoire est docteur en linguistique hispanique de l'Université Paris IV et qualifié aux fonctions de maître de conférences dans les sections 7 (sciences du langage) et 14 (langues romanes). Il appartient au *Laboratoire de Recherche sur le Langage* (EA 999) ainsi qu'au *Centre Aixois d'Études Romanes* (EA 854). Ses axes de recherche tournent autour de la question du signifiant, de la submorphologie et de la linguistique énaïve (application aux langues romanes et à l'anglais). Parmi les publications récentes, mentionnons : en 2013, « L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la 'théorie de la saillance' : propositions complémentaires », *Cuadernos de Filología Francesa, Hommage à Maurice Toussaint*, n°24, Universidad de Extremadura, Cáceres, « La motivation submorphologique de quelques noms de marques et slogans espagnols », *Echanges Linguistiques en Sorbonne (ELIS)*, n°1, Paris, Université de Paris-Sorbonne / CoVariUS et en 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Presses Académiques Francophones, Sarrebrück (Allemagne).

Lamprini Kakava

Professeure de français langue étrangère dans l'éducation nationale grecque, elle possède une formation de FLE en Grèce (Université Ouverte Hellénique) et en France (Université de Franche-Comté) ainsi qu'une formation dans le domaine de la formation d'adultes à Paris-Descartes. Ses champs d'intérêts et de recherche englobent à la fois l'enseignement du français langue étrangère, la création des langues nationales (politiques linguistiques, sociolinguistique, dialectologie) et le grec moderne. Outre son activité professionnelle, elle est doctorante à l'Université de Strasbourg.

Gabrielle Le Tallec-Lloret

Professeur de linguistique à l'Université de Paris 13-Sorbonne-Paris-Cité elle est également directrice de l'UMR LDI (Lexiques-Dictionnaires-Informatique) 7187 du CNRS. Après des recherches en morphosyntaxe de l'espagnol ancien, elle s'est consacrée plus récemment au phénomène de la concordance des temps en français et en espagnol et aux théories sur le signe (iconicité, motivation, cognématique, éaction). Son engagement pour une linguistique du signifiant la rapproche des théories post guillaumiennes. Son dernier ouvrage (*Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol*. Préface de Didier Bottineau, Limoges, Lambert-Lucas, 2014) pose les bases d'un tel engagement. Ses préoccupations didactiques ne sont pas pour autant sacrifiées comme le signale son ouvrage *La concordance des temps en espagnol moderne - Unité du signe, modes, subordination*, préface de Daniel Roulland, Presses Universitaires de Rennes, collection « Rivages linguistiques », 2010.

Philippe Martin

Docteur ès sciences et ès linguistique et Professeur au Laboratoire de Linguistique Formelle (LLF), UFR de Linguistique, Université Paris Diderot, Philippe Martin a enseigné à l'université de Toronto, Aix-en-provence et au département de linguistique de l'université Paris Diderot - où il occupa la fonction de « chef de département » pendant 8 ans. Il a publié plus de 200 articles sur la phonologie de l'intonation, la phonétique et l'analyse acoustique de la parole. Il a été invité pour des conférences (150) dans une quinzaine de pays. Mentionnons ses derniers ouvrages qui reflètent sa double expertise en phonologie et en phonétique expérimentales: en 2008, *Phonétique Acoustique, introduction à l'analyse acoustique de la parole*, Paris : Armand Colin, en 2009, *Intonation du Français*, Paris : Armand Colin, 256 p. Philippe Martin a également développé un appareillage électronique pour le repérage des tons et l'analyse de corpus oraux (*WinPitch*) et travaille actuellement sur les processus neuronaux de la structure prosodique en discours.

Stéphane Pagès

Agrégé de l'université, Stéphane Pagès est professeur de linguistique espagnole à Aix-Marseille Université. Il est co-directeur de l'axe Licolar (Linguistique Comparée des Langues Romanes). Il consacre l'essentiel de ses recherches à des questions de linguistique espagnole. Il a soutenu en 2013, à l'Université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), une étude d'Hdr, intitulée : « La motivation du signe en question : approche cognématique du (sub)-morphème en [a] dans la langue espagnole », étude qui devrait paraître en 2015 aux éditions Lambert-Lucas. Il a également coordonné l'ouvrage collectif, *Julián Ríos, le Rabelais des lettres espagnoles* (Presses Universitaires du Mirail, 2007) et est l'auteur de *Littérature espagnole* (Édisud, 2008).

Francis Tollis

D'abord professeur d'espagnol (linguistique), Francis Tollis est actuellement professeur émérite en sciences du langage à l'université de Pau et des Pays de l'Adour. Agrégé d'espagnol initié à la linguistique de Gustave Guillaume par Maurice Molho, il a publié ou édité divers ouvrages de linguistique hispanique, d'historiographie linguistique et de linguistique générale, ainsi qu'une soixantaine d'articles dans ces mêmes champs de recherche. Mentionnons, entre autres : en 2011 : avec René PELLEN, « *La Gramática castellana* » d'Antonio de Nebrija : *grammaire d'une langue, langue d'une grammaire*, Limoges, Lambert-Lucas, 2 t. 350-875 p., en 2008 : *Signe, mot et locution entre langue et discours (de Gustave Guillaume à ses successeurs)*, Limoges, Lambert-Lucas, et en 1998 : *La Description du castillan au XVe siècle : Villena et Nebrija. Sept études d'historiographie linguistique*, Paris, Ed. L'Harmattan (« Sémantiques »).

Consignes aux auteurs

Revue Synergies Europe
ISSN : 1951-6088 / ISSN en ligne : 2260-653X

- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.europe.gerflint@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche par voie électronique et en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncés dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction à titre gracieux ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** Le titre de l'article, centré, taille 10, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays et son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sans couleur, sans soulignement et sans hyperlien.

- 7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 6-8 lignes maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales, taille 9. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.
- 8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé.
- 9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.
- 10 L'article doit comprendre entre 15 000 et 30000 signes, soit 6-10 pages Word, éléments visuels, bibliographie, notes et espaces compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus de lecture ne dépassera pas 2500 signes, soit 1 page.
- 11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.
- 12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.
- 13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article (taille 8) avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.
- 14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit: (Dupont, 1999 : 55).
- 15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteurs, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.
- 16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.
- 17 Pour un ouvrage
Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.
Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.
Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.
- 18 Pour un ouvrage collectif
Morais, J. 1996. *La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science*. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.
- 19 Pour un article de périodique
Kern, R.G. 1994. « *The Role of Mental Translation in Second Language Reading* ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie française. En cas de recours à l'Alphabet Phonétique International, l'auteur pourra utiliser gratuitement les symboles phonétiques sur le site : <http://www.sil.org/computing/fonts/encore-ipa.html>

22 Graphiques, schémas, figures, photos éventuels seront envoyés à part au format PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le copyright sans être copiés/collés mais scannés à plus de 300 pixels. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux (toujours coûteux) en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet et extraits de films ou d'images publicitaires seront refusés. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation.

NB : Toute reproduction éventuelle (toujours en noir et blanc) d'une image, d'une photo, d'une création originale et de toute œuvre d'esprit exige l'autorisation écrite de son créateur ou des ayants droit et la mention de paternité de l'œuvre selon les dispositions en vigueur du Code de la propriété intellectuelle protégeant les droits d'auteurs. L'auteur présentera les justificatifs d'autorisation et des droits payés par lui au propriétaire de l'œuvre. Si les documents sont établis dans un autre pays que la France, les pièces précitées seront traduites et légalisées par des traducteurs assermentés ou par des services consulaires de l'Ambassade de France. Les éléments protégés seront publiés avec mention obligatoire des sources et de l'autorisation, dans le respect des conditions d'utilisation délivrées par le détenteur des droits d'auteur.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles, seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Une fois numérisé, tout article pourra être déposé (archivage institutionnel exclusivement) à condition que le Directeur de publication (assisté du Pôle éditorial) en donne l'autorisation. Les demandes sont à envoyer à l'adresse suivante : gerflint.edition@gmail.com. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article spécifié dans la politique éditoriale de la revue. Le Gerflint (Siège en France) ne peut honorer des commandes de numéros imprimés.



Synergies Europe, n° 9/2014
Revue du GERFLINT
Groupe d'Études et de Recherches
pour le Français Langue Internationale

En partenariat avec
la Fondation Maison des Sciences de L'Homme de Paris

Président d'Honneur: Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

Conseillers et Vice-Présidents: Ibrahim Al Balawi, Serge Borg et Nelson Vallejo-Gomez

PUBLICATIONS DU GERFLINT

ISNI : 0000 0001 1956 5800

LE RÉSEAU DES REVUES SYNERGIES DU GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest	Synergies Monde
Synergies Afrique des Grands Lacs	Synergies Monde Arabe
Synergies Algérie	Synergies Monde Méditerranéen
Synergies Argentine	Synergies Pays Germanophones
Synergies Brésil	Synergies Pays Riverains de la Baltique
Synergies Canada	Synergies Pays Riverains du Mékong
Synergies Chili	Synergies Pays Scandinaves
Synergies Chine	Synergies Pologne
Synergies Corée	Synergies Portugal
Synergies Espagne	Synergies Roumanie
Synergies Europe	Synergies Royaume-Uni et Irlande
Synergies France	Synergies Sud-Est européen
Synergies Inde	Synergies Tunisie
Synergies Italie	Synergies Turquie
Synergies Mexique	Synergies Venezuela

ESSAIS FRANCOPHONES : Collection scientifique du GERFLINT

Direction du Pôle éditorial : Sophie Aubin

Webmestre : Thierry Lebeau-pin

Site: <http://www.gerflint.fr>

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Synergies Europe, n° 9/2014

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT - Sylvains les Moulins – France – Copyright n° n°24XM2E1

Dépôt légal Bibliothèque Nationale de France 2014

Achévé d'imprimer en décembre 2014 sous les presses de Drukarnia Cyfrowa EIKON PLUS
ul. Wybickiego 46, 31-302 Kraków - Pologne

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Énonciation et neurosciences cognitives. Dans sa formulation même, le titre de ce numéro de *Synergies Europe* laisse entendre la nécessité et la difficulté de faire se rencontrer deux domaines de recherche.

La recherche (google) des termes associés *énonciation* et *cognition*, cette fois non regroupés en une expression par des guillemets, livre des résultats non moins parlants : en « pole position », l'appel à communications du présent numéro, signe de son actualité et de sa saillance dans l'environnement détectable de ces co-occurrences ; à la suite, une série d'études pointant le caractère problématique de la relation entre ces notions dans des domaines particuliers et généraux, comme celle de Mathieu Valette en, celle de Gilbert Lazard en 2007, en réponse à Fuchs et Victorri 2004, et suivi en 2009 d'une réponse de Catherine Fuchs,; enfin, une série d'études particulières pointant les liens possibles entre énonciation et cognition, comme celle d'Abdou Elimam de 2013, cette expression *linguistique cognitive de l'énonciation* étant elle-même un hapax à ce jour, donc une création originale.

(Extraits de la préface de Didier Bottineau)

ISSN 1951-6088